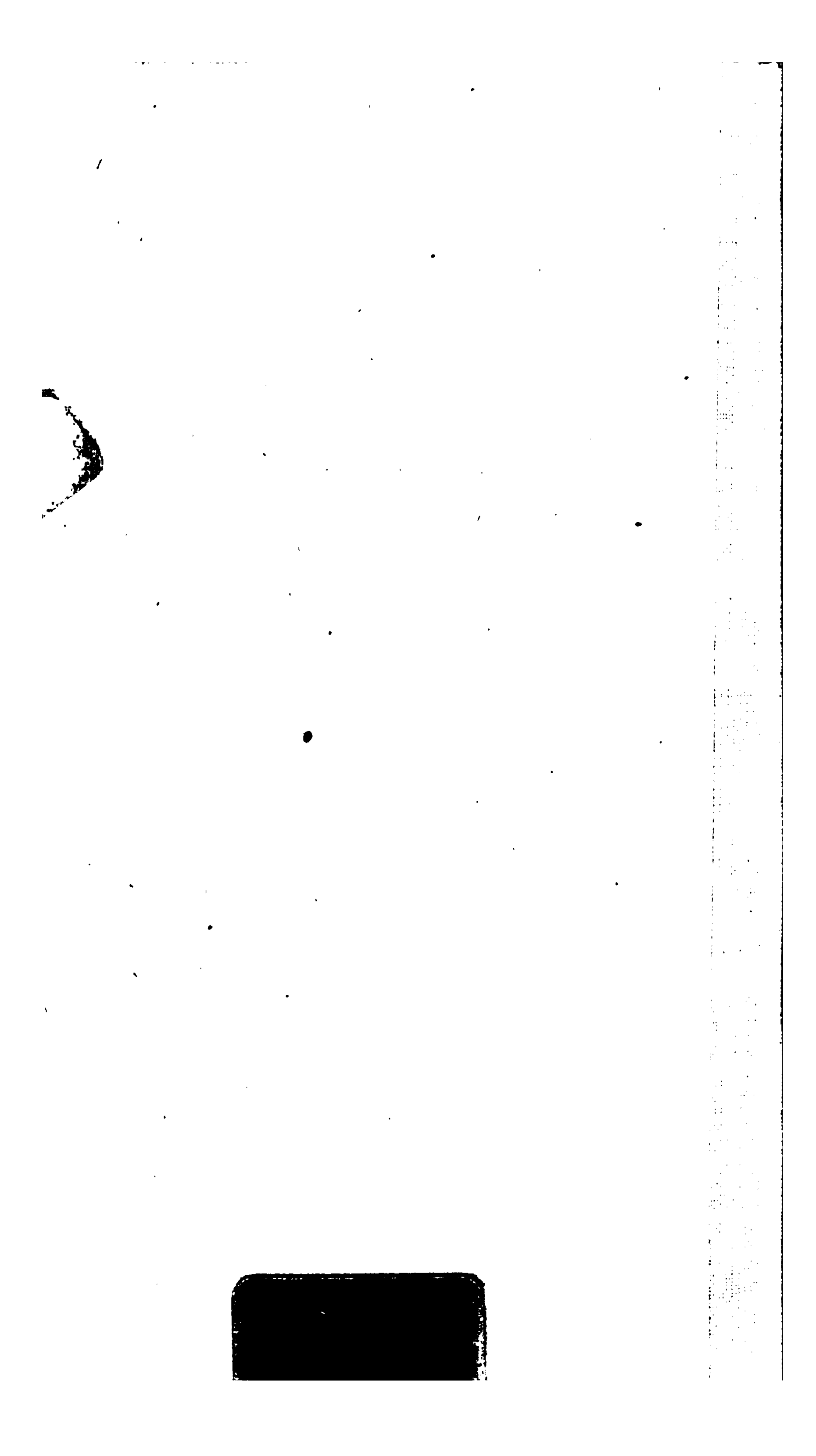

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181061 4



Walcker:

BKC



COLLECTION
DE VOYAGES
EN AFRIQUE.

TOME XVII.

Imprimerie d'Auguste Desrez, rue Lemercier, 24. Batignolles-Monceaux.

COLLECTION

DES RELATIONS

DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'AFRIQUE

DEPUIS 1400 JUSQU'A NOS JOURS,

mise en ordre et publiée

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME XVII.

A PARIS

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE LAFFITTE, 40.

1842

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

CHAPITRE XIII.

Voyages de Cornélius de Jong, de 1791 à 1795.

§ I.

Préliminaires.

CORNÉLIUS DE JONG, capitaine de vaisseau au service de Hollande, a publié à Harlem, en 1802, la relation d'un voyage fait de 1791 à 1792 au cap de Bonne-Espérance, en Irlande et en Norwège, à Batavia. Ce voyage a été traduit du hollandais en alle-

mand, en 1803; et c'est sur cette traduction que nous en donnons l'analyse.

Cornélius de Jong entra fort jeune au service; et à peine âgé de quinze ans, il fut fait élève de marine. Nommé lieutenant à son retour d'un voyage à Constantinople, il s'embarqua pour les Indes occidentales, et, pris alors par les Anglais, il demeura en Angleterre jusqu'en 1783. A la paix, il fut nommé premier lieutenant sur le vaisseau le Prince Guillaume, qui faisait partie d'une escadre envoyée dans la Méditerranée. Elle éprouva une tempête dans le golfe de Narbonne, où un vaisseau périt avec quatre cent cinquante hommes d'équipage. Jong n'avait pas encore vingt-trois ans lorsqu'il fut nommé commandant d'un brigantin, et peu de temps après capitaine de la frégate le Scipion, sur laquelle il fit le voyage qu'il a publié. Il servit avec distinction jusqu'en 1799, où, après les événements arrivés dans sa patrie, on lui donna le commandement du vaisseau le Doggersbank, qui faisait partie de l'escadre chargée de la défense du Texel. Les Anglais étant venus attaquer cette escadre au nom du prince d'Orange, qui conservait encore un parti en Hollande, elle se rendit sans résistance, et Jong fut emmené prisonnier en Angleterre, avec quatre autres capitaines. Peu de temps après, il demanda et obtint la permission de revenir dans sa patrie, où il rendit compte de sa conduite en cherchant à se justifier; mais sa défense paraît n'avoir pas *été* admise. Toutefois il n'en protesta pas moins de son dévoûment pour son pays; et c'est, dit-il, pour prou-

ver combien était vif son désir de voir la Hollande rentrer en possession de son importante colonie à la pointe sud d'Afrique, qu'il publia sa relation de son voyage au Cap. Il est écrit sous la forme de lettres adressées à un ami, et il s'excuse de son style sur son métier de marin (1).

§ II.

Premier voyage de Cornélius de Jong.

Le gouvernement hollandais, désirant reconnaître l'état de ses possessions dans les Indes orientales, et y apporter quelques améliorations, désigna à cet effet une commission, composée d'un fiscal de la compagnie des Indes, et d'un commissaire général que l'on investit en même temps du commandement de la marine hollandaise dans les Indes. On leur adjoignit un secrétaire et deux écrivains (2).

L'escadre qui devait porter cette commission consistait en deux frégates et un brick. Elle partit du port d'Helvoëtsluis, le 17 décembre 1791. L'une de ces

(1) L'ouvrage original de Jong parut à Harlem sous ce titre: *Reisen naar de Kaap de Goede Hoop*, *Jerland*, *en Noorwegen*, *in de Jaren* 1791 tot 1797; door Cornelius de Jong, met het, onder zyn bevel staande, 's lands-fregat van Oorlog, Scipio, Iste Deel. mit 1 kupf. II de D. M. 4 kupf. gr. 8. av. La traduction allemande fut publiée à Hambourg en 1803; le titre est : *Reisen nach dem Vorgebirge der Guten Hoffnung*, *nach Irland und Norwegen*, *in den Jahren* 1791, *bis* 1797, von Cornelius de Jong, Hollandischem capitain, und Befehlshaler der kriegs fregatte Scipio; aus dem Hollandischem übersetst. nebst einigen Anmerkungen und einem abhange des Uebers. den Zustand der Brüder mission unter den Hottentoten betreffend. zwey Theile, mit Kupfern.

(2) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 2.

deux frégates, le Scipion, était commandée par Jong.

Après une traversée que le temps et les maladies rendirent assez pénible, ils arrivèrent, le 1er janvier 1792, en vue de Madère, et continuèrent leur voyage en avançant vers les Canaries; ils passèrent devant Ténérife sans en apercevoir le pic, quoiqu'ils n'en fussent qu'à quatre milles; et Jong fait observer à ce sujet que cette montagne s'aperçoit d'une distance de trente-six milles, et que sa hauteur est de quinze mille trois cent quatre-vingt-seize pieds au-dessus du niveau de la mer (1).

Après avoir passé le tropique, ils arrivèrent à la hauteur de l'île de Sel, la plus septentrionale des îles du cap Vert. Notre voyageur remarque que la position de cette île est faussement indiquée sur les cartes, sa véritable latitude nord étant seize degrés quarante-quatre minutes, et non pas dix-sept. Ils purent l'apercevoir à une distance de cinq milles, chose assez rare dans une région où l'air est tellement chargé de brume, que souvent les feux allumés sur la côte s'aperçoivent seulement à une très petite distance; ce qui rend la navigation dangereuse autour de ces îles (2).

Deux jours après ils jetèrent l'ancre à Porte-Prayo, et relâchèrent à San-Yago, où ils demeurèrent huit jours. Jong en profita pour visiter cette île, et il donne, sur ses habitants et ses productions, des détails curieux, sur lesquels nous reviendrons dans un autre Livre.

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 6.
(2) Ibid., t. 1, p. 6 jusqu'à 22.

Le 1er février suivant, ils appareillèrent, et se dirigèrent sur le cap de Bonne-Espérance ; ils passèrent la ligne le 18 ; et notre voyageur parle avec enthousiasme de l'effet que produisirent sur lui la pureté et l'éclat du ciel des tropiques, et le charme des nuits qu'augmenta pour eux la vue d'un arc-en-ciel lunaire. Il fait aussi mention d'un phénomène ordinaire dans ces parages, et que les marins désignent sous le nom de nuages du Cap. Ces nuages, que Jong observa avec attention, lui parurent de la forme de deux petites taches rondes et blanches, situées auprès d'un espace bleu, au milieu de la voie lactée. Elles semblent des nuages au premier aspect ; mais leur figure et leurs révolutions régulières les rapprochent plutôt des astres. Notre voyageur a cru voir, en les observant avec sa lunette, que, de même que toute la voie lactée, elles sont composées d'une multitude d'étoiles que leur distance rend imperceptibles (1).

Après avoir passé à une assez grande distance de l'île de Tristan d'Acugna, ils aperçurent enfin les côtes de la pointe d'Afrique, et ils mouillèrent, le 27 mars, dans la baie de la Table. Le brick la Comète, qui faisait partie de cette expédition, arriva huit jours après dans le même port.

De la baie de la Table, Jong se rendit dans la baie de Simons, anse de False-Bay, qui forme lui-même une espèce de golfe. La rade du Cap, fort sûre depuis le 15 septembre jusqu'au 15 avril, pendant tout le temps que souffle le vent de sud-est, qui,

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 27.

malgré l'impétuosité avec laquelle il descend de la haute montagne de la Table, agite à peine la mer, devient dangereuse du 15 avril au 15 septembre, époque de la mousson contraire. Les vents de sud-ouest, qui viennent alors de la mer, soufflent avec tant de violence, que la rade ne semble qu'un brisant.

La baie de Simons est au contraire sûre à toutes les époques. Les vents du nord-ouest y sont, il est vrai, aussi violents que ceux du sud-est dans la baie de la Table; mais la mer y reste si calme, que la moindre embarcation peut, en tout temps, aborder au rivage (1).

La population de cette partie de la colonie ne consiste qu'en un petit nombre de familles, qui ne vivent qu'au moyen du commerce qu'ils font avec les étrangers qui viennent y chercher un abri contre la mauvaise saison; et ils leur vendent chèrement le peu de denrées qu'ils peuvent leur fournir. Le poisson y est si abondant que, d'un seul coup de seine, on en prend souvent assez pour nourrir l'équipage, et qu'après en avoir fait sécher, on en envoie encore à la ville du Cap.

Jong employa le temps qu'il passa dans ce quartier, à en visiter les différentes parties; il décrit des chasses auxquelles il assista, et il s'avança jusque dans la Hollande hottentote, après avoir passé la montagne des Hottentots par le seul point où elle soit accessible aux chevaux et aux voitures (2).

(1) Jong, *Reisen*, t 1, p. 30.
(2) Ibid., p. 52.



Le but de cette excursion était une partie de chasse : il saisit cette occasion pour donner la description de la chasse aux lions, aux tigres, aux éléphants, et il revient ensuite à False-Bay. Cette baie est véritablement un golfe profond qui s'avance entre deux caps, dont l'un, en raison de sa forme, est nommé en hollandais Hanglip (lèvre épaisse), et l'autre Westhoek (pointe de l'ouest), à cause de sa position. Peut-être plus sûrement encore on doit se tenir dans la Patientie-Bay, qui est formée par le Westhoek et le Schmitswinkel, et ne pas s'éloigner de la côte ouest, où l'on a environ trente-cinq brasses d'eau ; là, le vent du sud-est est assez violent, mais on est protégé contre le vent de nord-ouest (1).

La baie de Simons, espèce de crique arrondie à la partie ouest de False-Bay, est l'endroit le plus sûr pour les vaisseaux pendant le temps de la mousson du nord-ouest. La mer y est cependant agitée, surtout pendant que le vent souffle au sud-est ; mais il n'y a aucun danger quand on s'enfonce un peu, parce que les vagues se brisent contre une arche formée par un rocher appelé le Roman, et d'autres rochers encore qui s'avancent dans la mer. Quand on louvoie, le côté opposé, entre le Roman et la côte, est préférable, en raison de son espace plus étendu (2). La compagnie a dans ce quartier un jardin potager, un hôpital, et un magasin devant lequel est une batterie de vingt petites pièces, qui sont plutôt destinées aux salves qu'à la

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 59.
(2) Ibid., p. 59.

défense de la baie; et cependant on convient généralement que si un ennemi voulait faire une descente au Cap, il choisirait le False-Bay comme le point le plus facile à aborder. Comme il serait impossible de défendre tous les endroits où l'on pourrait descendre, on se contente, en temps de guerre, de placer de petites batteries sur le chemin qui conduit à la ville du Cap (1). Ce chemin est montueux, pratiqué à travers des rochers, et tellement étroit que deux voitures ne pouvaient s'y rencontrer sans difficulté. Après avoir fait une lieue et demie, on arrive auprès d'une petite rivière nommée Elsjes-Rivier (la rivière d'Élisabeth); et c'est alors qu'il devient important de bien connaître le chemin, car si, pour éviter la mer, on s'enfonce un peu dans les terres, on trouve des sables mouvants qui présentent quelques dangers. Si, au contraire, on côtoie le rivage, et qu'on laisse les chevaux entrer jusqu'au ventre dans l'eau, le sable a plus de solidité, et l'on retrouve ce même chemin dans les rochers, qui conduit au Muisenberg (fort des Souris), distant d'une lieue de False-Baye (2). Là, on passe à gué le Zand-valley (vallon de Sable), qui est plus ou moins inondé, suivant que les pluies ont été plus ou moins considérables; on y trouve une grande quantité de poissons et d'oiseaux de mer.

Jong, avant de continuer sa route vers la ville du Cap, s'arrêta pour voir une cascade qui se trouve

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 60.
(2) Ibid., p. 61.

dans ce quartier, et qui lui fit une vive impression. Elle est formée par un torrent qui tombe de plus de cent pieds de haut (1).

Avant de quitter la baie de Simons, Jong décrit plusieurs parties de chasse et de pêche qu'il fit dans les environs; et il remarque à ce sujet que ce qu'on appelle dans la langue du pays les vallées (valleijen), sont autant de lacs produits par les pluies abondantes. Plusieurs sont à sec pendant l'été; mais d'autres plus profonds, comme la vallée de Sable, sur le chemin de la ville du Cap, conservent de l'eau pendant toute l'année. La plupart de ces vallées sont très poissonneuses, et l'on y va souvent pour y pêcher avec des barques (2).

Le 6 septembre, ils quittèrent la baie de Simons pour se rendre dans la baie de la Table, et ils y trouvèrent deux frégates commandées par les capitaines Vaillant et Verheull, qui revenaient des Indes, après avoir perdu, par les maladies, une partie de leur équipage à Batavia.

Notre voyageur s'arrêta à Constance, endroit distant de trois lieues du Cap, et qui fut fondé par le gouverneur Vander Stell, qui lui donna le nom de sa femme. En véritable Hollandais, il parle longuement du vin de Constance, et il remarque avec naïveté combien ce bon gouverneur aurait eu de joie s'il avait pu prévoir que le nom de sa Constance, répété un jour de table en table, devait retentir par toute l'Europe. Constance était autrefois une pro-

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 64.
(2) Ibid., p. 72.

priété si étendue, qu'après avoir été divisée en trois parties, chacune d'elles forme encore un domaine important. La première, la grande Constance, est la plus considérable, et fournit le vin le plus estimé. La petite Constance a le même sol; mais la culture y étant moins soignée, le vin qu'elle produit n'a pas le même prix. Il y a cependant fort peu de différence entre la grande et la petite Constance pour la qualité du vin blanc, et l'avantage est même quelquefois du côté de celle-ci. On compte habituellement que mille ceps produisent une barrique (legger) (1); et comme le nombre des ceps est immense, on exporte en Europe une grande quantité de ce vin.

Le raisin de ce vignoble ressemble beaucoup à notre muscat; les grains en sont durs et très gros, et, pour donner plus de saveur au vin, on attend souvent qu'il soit presque desséché pour le presser. Ordinairement un demi-muid de vin rouge (2) coûte soixante-huit risdales et six schellings, et le blanc soixante-un risdales et sept schellings (d'Hollande). La compagnie est loin de le payer aussi cher. Elle exerce sur ces vignobles une espèce de servitude, et elle exige que tout le vin qu'ils produisent lui soit livré à un prix tellement médiocre, qu'il suffit à peine pour payer les tonneaux vides et les frais de transport au Cap. Après de nombreuses réclamations, les propriétaires sont enfin parvenus à con-

(1) Gros tonneau de sept muids, ou douze cents bouteilles du Rhin.

(2) Le muid hollandais contient quatre ancres, et l'ancre à peu près vingt-deux mesures rhénanes.

clure un traité, d'après lequel ils livrent à la compagnie un certain nombre de muids du meilleur vin, qui leur sont payés à raison de cent cinquante florins du Cap, ou cent florins de Hollande; et ils disposent librement du reste.

Le propriétaire de la grande Constance qui reçut Jong, était ce même Cloëte qui accueillit le voyageur Le Vaillant avec tant de suffisance et de hauteur (1).

De Constance, Jong se rendit à Zand-Vliet, habitation située à huit lieues environ du Cap; et ayant traversé la Zoute-Rivier (rivière de Sel), qui se jette dans la mer à peu de distance du Cap, il entra dans la grande vallée qui sépare les montagnes de la Table et du Diable (Teufelsberg) des monts du Tigre; c'est ce qu'on nomme dans le pays, Kaapsche Vlacke (la plaine du Cap). Comme on était alors dans la saison des pluies, notre voyageur traversa cette vallée remplie d'eau, et les chevaux en avaient jusqu'au poitrail.

Arrivé à Zand-Vliet, qui faisait autrefois partie du domaine de Constance, Jong y séjourna quelques jours, et de là il fit une excursion dans la Hollande hottentote, espèce de zone située entre deux montagnes, et enfoncée dans les terres. Ce quartier est peu étendu; on y cultive du blé et des vignes. L'endroit le plus remarquable est Verlezen, bâti par le gouverneur Vander Stell, à peu de distance de la ri-

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 82; et Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 49.

vière de Laurent (Laurens-Rivier), qui n'est réellement qu'un grand ruisseau, mais qui, dans la saison des pluies, se gonfle et devient si rapide qu'il est impossible de traverser ce torrent avec des chevaux ou des voitures (1).

Jong revint ensuite vers le Moddergat (trou bourbeux), autre petit district, d'où la vue s'étend sur False-Bay, et il se dirigea sur le village de Stellenbosch, abondant en blé et en vin. Jong prit ensuite le chemin du Cap en traversant la montagne du Tigre.

Holz-Bay, que Jong visita ensuite, est situé entre False-Bay et la baie de la Table. Il est formé par deux caps, dont l'un, au nord, se nomme la pointe d'Holz-Bay, et l'autre, au sud, le Slangenkop (Tête de serpent). Le premier est élevé et aigu; l'autre s'avance en descendant dans la mer, et est entouré d'un cercle de rochers autour desquels la mer est toujours agitée, et que l'on doit éviter avec grand soin (2). Cette baie n'est pas étendue, à peine dix vaisseaux pourraient-ils s'y abriter. Elle est profonde et calme, et le seul vent qu'on ait à y craindre est celui de l'ouest et du sud-ouest. La côte en est déserte. On n'y trouve qu'une seule habitation dans un espace de deux lieues.

Notre voyageur continuant ses excursions dans le pays, visita ensuite la montagne de la Perle, située auprès du village du même nom; elle est assez éle-

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 83.
(2) Ibid., p. 88.

vée, et a donné son nom à toute cette partie de la colonie, appelée ainsi, selon notre voyageur, à cause d'une espèce de ceinture de gros cailloux bleuâtres et arrondis qui l'entourent comme d'un collier. Jong laissa à droite Drakenstein, et visita Fransche-Hoek (coin des Français), dont les habitants, par leurs noms, leur figure et leur costume, rappellent encore leur origine française.

La Perle, où Jong séjourna quelques jours, n'est qu'un petit village, moins considérable que Stellenbosch. Jong y entendit raconter qu'environ trente ans auparavant, le nombre des quaggas et des panthères était si abondant dans ce quartier, que les habitants ne pouvaient pas avoir de chiens. On a enfin forcé ces animaux féroces à se retirer dans l'intérieur des terres, et ils ne se montrent plus que de loin en loin.

Notre voyageur visita ensuite l'île de Robben, et aborda enfin à la ville du Cap. Elle est bâtie au pied de la montagne de la Table. Pendant la saison des pluies, Jong fut frappé de la saleté des rues: aucune d'elles n'étant pavée, on le comprendra facilement; mais ce désagrément n'est pas à comparer à celui qu'on éprouve pendant les grandes chaleurs, lorsque le vent souffle au sud-est. Il s'annonce d'abord par des nuages qui voilent le sommet de la montagne de la Table, et il descend avec tant de violence, que la poussière pénètre à travers les fenêtres les mieux closes, et que souvent des pierres sont jetées jusqu'aux vaisseaux qui se trouvent à peu de distance de la côte. Les insectes rentrent alors

dans les habitations, et avec la poussière qui s'introduit partout, malgré les précautions les plus excessives, on éprouve alors une souffrance générale. La poussière pénètre dans les coffres les mieux fermés; les aliments mêmes en sont remplis; elle bouche les pores, sèche la poitrine, rougit les yeux, et abat comme une véritable maladie.

Jong attribue cependant à cette espèce de siroco une influence salutaire. Le vent du sud-est ébranle et purifie l'air; et celui du nord-est, qui amène des pluies abondantes, donne à la campagne desséchée un nouvel éclat : mais le bien-être qu'on éprouve alors n'est pas comparable, selon lui, à celui qu'on ressent en Europe au retour du printemps.

La plupart de nos maladies sont inconnues au Cap; la petite vérole n'y règne que quand elle est apportée par des étrangers; mais alors elle fait de terribles ravages. Lorsqu'elle vient à se manifester, chacun court se réfugier dans les montagnes, et la ville du Cap est déserte. Les maladies les plus ordinaires sont la consomption, l'hydropisie et l'apoplexie; et ce n'est pas tant au climat qu'il faut les attribuer, qu'à l'imprudence ou à l'intempérance. Rarement on atteint au Cap un âge avancé, et Jong n'y vit que deux femmes octogénaires (1).

Jong remarque d'abord que le mélange des individus de diverses nations, qui vinrent s'établir successivement en la ville du Cap, a dû produire une influence marquée sur le caractère de leurs descen-

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 126.

dants. Le sang nègre se trouve quelquefois mêlé dans celui des familles les plus anciennes et les plus distinguées. Cependant, il n'y a rien dans les traits des habitants du Cap qui puisse les faire remarquer, et, en général, ils sont assez heureusement constitués. La complexion de ceux qui habitent la ville est moins robuste que celle des campagnards; mais ils sont naturellement plus policés.

Les femmes, sans être régulièrement belles, ont beaucoup de charmes; leurs yeux bleus, leur longue chevelure, et d'autres agréments, compensent ce que la chaleur du climat fait perdre à l'éclat de leur teint. Elles ont pour la toilette un goût excessif; et, dans l'été, il en est peu qui passent un jour sans prendre un bain. Jong les accuse de frivolité, et, tout en vantant leurs agréments, et en avançant qu'elles sont tellement supérieures à leurs maris, qu'on ne supposerait pas qu'ils appartiennent à la même nation, il ajoute cependant que la plupart d'entre elles ne connaissent guère d'autre sujet de conversation que le bal de la veille, ou la toilette de la journée (1). Elles sont très précoces, et d'une fécondité extrême. Quelquefois, on voit au Cap des mères de douze ans, et des familles de douze, quinze et vingt enfants. En général, le nombre des filles excède celui des garçons. Une conséquence naturelle de la précocité et de la fréquence des enfantements, est une vieillesse anticipée; aussi les femmes de vingt-

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 129.

cinq ans, qui se sont mariées de bonne heure, ont-elles la tournure de nos Européennes de trente-six ans; et celles qui ont atteint la trentaine paraissent en avoir quarante. Elles se promènent peu; aussi les beaux jardins de la compagnie sont-ils peu fréquentés. Lorsqu'elles sortent, soit pour aller à l'église, soit pour faire des visites, elles se font porter par des esclaves dans des litières artistement travaillées. Beaucoup d'entre elles parlent le français, quelques unes l'anglais; et cela est d'autant plus étonnant, qu'il n'y a ni écoles, ni maîtres de langues, et que l'éducation est très négligée. En général, les femmes du Cap ont entre elles peu d'intimité; elles se voient rarement, et elles observent dans ces occasions la plus exacte étiquette (1). Elles sont peu retenues dans leurs expressions, et l'on en voit quelquefois, dans des réunions, se permettre des libertés que partout ailleurs on taxerait d'un autre nom. On aurait tort cependant d'en tirer des conséquences trop rigoureuses. Ce défaut vient uniquement d'un manque de délicatesse, qu'on doit plutôt attribuer à l'ignorance des usages d'Europe. En revanche, bien des vertus, devenues rares chez nous, sont communes parmi les habitants du Cap. Ils sont francs, serviables, hospitaliers; leur jugement est droit, et beaucoup d'entre eux pourraient devenir des hommes supérieurs, si l'éducation n'était pas aussi déplorable (2).

Aussitôt qu'une mère a mis un enfant au monde,

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 131.
(2) Ibid., p. 133.

elle l'abandonne aux soins d'une esclave, qui, la plupart du temps, est aussi sa nourrice. A peine connaît-il ses parents jusqu'à l'âge de sept ans, et, lorsqu'il revient avec eux, il rapporte les germes des vices qu'il a sucés avec le lait d'une femme vulgaire, et souvent corrompue. On lui apprend ensuite à mépriser l'esclave qui l'a nourrie; et lorsqu'au sortir des écoles, où son temps a été entièrement perdu, on lui a trouvé un matelot ou un soldat qui lui a appris à lire, écrire et compter passablement, on regarde son éducation comme terminée (1). Il n'est pas étonnant que lorsqu'ils sont ensuite livrés à eux-mêmes, et qu'ils n'ont d'autre occupation que la chasse et l'exercice du cheval, les facultés qui étaient en eux s'éteignent entièrement; et les vertus primitives qu'ils conservent encore doivent en être appréciées davantage.

Il y a peu de villes qui, par rapport à leur étendue, renferment un plus grand nombre de belles habitations que celle du Cap (2). Il y en a qui se vendent jusqu'à soixante, soixante-dix, et quelquefois cent mille florins. Celles qui ne sont estimées que de vingt-cinq à trente-cinq mille florins ne sont pas remarquées. L'intérêt des locations était autrefois de six pour cent; et à l'époque dont parle Jong, il était de cinq. Au Cap, on ne bâtit pas seulement par goût, mais par passion. Comme il n'y a pas de manufactures, on fait venir les meubles d'Europe,

(1) Jong, t. 1, p. 135.
(2) Ibid., p. 139.

et ceux qu'on fabrique sur les lieux sont massifs, et plus coûteux. Les armoires, chaises, tables, commodes, etc., sont apportées de Hollande; la porcelaine et les cristaux, d'Angleterre. Tous veulent avoir ce qu'il y a de plus beau; et ce qui en Hollande vaut un florin, est payé au Cap un risdale. Les vêtements des hommes sont assez simples; mais les ajustements des femmes sont ruineux; un chapeau leur coûte huit et neuf risdales (de trente-six à quarante francs); une aune d'étoffe à peu près autant; et une paire de souliers, deux risdales et demi (environ dix francs).

Le luxe de table est aussi poussé à l'excès. Les vins du pays, quelque excellents qu'ils soient, ne suffisent pas lorsqu'on a des convives, et on leur sert du vin de Bordeaux, du vin du Rhin, de la bière d'Angleterre et de Hollande, avec de l'eau de Spa. Il en est de même des aliments, qu'on n'estime qu'en raison de leur prix, et qu'on fait venir, à grands frais, d'Europe, lorsque ceux du pays sont souvent préférables. En général, les repas sont très somptueux, et les tables chargées de mets (1).

Le bois à brûler est aussi un article très dispendieux. Autrefois, la colonie en était abondamment pourvue; mais, peu à peu, presque tous les bois ont été défrichés, et l'on a négligé d'en planter d'autres. Maintenant, on est obligé d'aller chercher le bois à une distance de trois ou quatre lieues de la ville; et,

(1) Jong, *Reisen*, p. 142.

dans les maisons un peu considérables, deux personnes doivent y être continuellement occupées. La charge d'un homme, apportée à la ville, coûte quatre shellings; et une voiture qui contient environ trois quarts de corde, cinq ou six risdales de transport seulement (1).

Le nombre des voitures et des chevaux de luxe est très considérable à la ville du Cap. Il est peu de personnes qui n'aient leur équipage; et ce que coûte l'achat des chevaux, des équipages, la nourriture et l'entretien, est un objet très considérable. Les chevaux du Cap ont été croisés avec ceux qu'on a fait venir d'Espagne, et il en est résulté une race de chevaux petits, mais bien faits et vigoureux. Ils coûtent de deux à trois cents risdales. Depuis, on a fait venir d'Angleterre et d'Amérique des étalons destinés à remonter la race; et Jong, pendant le séjour qu'il a fait au Cap, en a vu payer jusqu'à deux mille risdales. Il en a vu même acheter un pour la somme de cinq mille florins, qui, à la vérité, a été acquittée avec des productions du pays (2). Ce qu'on remarque particulièrement à la ville du Cap, c'est le nombre prodigieux des esclaves. Il y a peu de maisons où il n'y en ait au moins dix ou douze; ils ont chacun leur emploi distinct; et ce qu'un seul domestique ferait chez nous, en occupe là-bas un nombre considérable.

Leur nourriture n'est pas très coûteuse : elle consiste surtout en viande de mouton, dont quatre livres

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 142.
(2) Ibid., p. 143.

coûtent six sous; en pommes de terre et en riz, dont on avait autrefois cent livres pour deux risdales. On y ajoute la desserte des tables, où l'on ne sert jamais deux fois les mêmes mets. Quant à leur habillement, c'est un objet plus considérable, puisqu'il n'y a dans le pays aucune fabrique, et que les étoffes même les plus grossières sont apportées d'Europe (1).

Il y a peu d'hommes qui mangent, boivent, et dorment autant que les habitants du Cap. La plupart des maisons sont fermées à dix heures. Lorsque les hommes se visitent avant midi, heure du dîner, ils boivent ensemble du vin du Cap; et, immédiatement après le repas, on fait la sieste. Mais, pour cela, on ne se contente pas de se reposer, on se déshabille, et on se met au lit. Les femmes se mettent ensuite à leur toilette. Il n'y a, dit notre voyageur, au Cap ni cafés (2), ni gazettes, ni plaisirs publics; aussi la vie y est-elle d'une uniformité fastidieuse. Les artisans eux-mêmes y sont oisifs; ils ont tous des esclaves qui travaillent pour eux, et le nom de maître est synonyme de celui d'homme inoccupé (3).

Les moyens qui permettent aux habitants de faire face à tant de dépenses, consistent dans leur commerce, qu'on peut diviser en quatre sortes: la contrebande, les entreprises de la compagnie, le logement des étrangers, et le trafic des productions du pays.

(1) Voyage de Jong, p. 145.

(2) Nous verrons ci-après que cet état de choses a rapidement changé.

(3) Jong, *Reisen*, p. 149.

La contrebande est le commerce que font les capitaines des vaisseaux marchands, des denrées qu'ils rapportent des Indes orientales, telles que sucre, café, thé, riz, coton. Les habitants de la colonie les recherchent avec avidité; et ceux qui les vendent, comme ceux qui les achètent, sont assurés d'un gain considérable. On comprend combien ce commerce est préjudiciable à la compagnie, puisque les capitaines de ces vaisseaux, étant affranchis des frais d'équipement, n'ayant pas de forts à entretenir, et pouvant rapporter sans frais de transport des marchandises de Batavia, et d'autres lieux, peuvent les donner à un taux plus modéré que celui de la compagnie elle-même. L'avidité des capitaines expose souvent l'équipage des vaisseaux qu'ils ramènent des Indes, en les chargeant outre mesure; et, sans ce commerce frauduleux, il est à croire que le nom du cap des Aiguilles ne serait pas si redouté des marins (1).

Les entreprises de la compagnie ont fait aussi la fortune de beaucoup d'habitans du Cap. Pendant la dernière guerre avec l'Angleterre, on fut obligé de construire des forts, et d'établir des batteries; c'est à cette époque que remonte la fondation du grand hôpital de la batterie d'Amsterdam, et de bien d'autres ouvrages. Alors il fallait des esclaves, des voitures, des chevaux, des bœufs. Les habitants donnèrent en location. Le nombre des officiers et des soldats, mis en garnison chez le particulier, fit circuler dans la ville beaucoup d'argent. Peu à peu, la

(1) Jong, *Reisen*, p. 152.

flotte française, et, après la paix, les deux flottes anglaise et française vinrent se fournir au Cap de provisions; et toutes les denrées y montèrent à un taux excessif. Cette époque fut l'âge d'or de la colonie; mais c'est d'elle aussi que datent l'amour du luxe et la corruption des mœurs.

La troisième source de la prospérité du pays est le logement des étrangers, et le commerce de détail, que les habitants font avec eux; mais, par sa nature même, elle est extrêmement variable. Lorsque la contrebande se faisait ouvertement, et que les étrangers pouvaient se fournir au Cap des denrées coloniales des Indes orientales, cette branche de commerce avait une grande extension. Elle se borne à présent à vendre aux étrangers de la viande, du pain, du vin, des légumes, de la volaille, et d'autres productions du pays. Ce sont les vaisseaux anglais qui procurent les gains les plus forts. Les Américains, les Français, les Danois, les Suédois, et d'autres nations, y viennent aussi; mais les Anglais sont les mieux accueillis. Un vaisseau anglais passe pour consommer autant que six autres (1).

Aussitôt qu'on aperçoit une voile anglaise, chacun s'empresse d'envoyer une lettre à bord du vaisseau; car il est expressément défendu de s'y rendre avant trois jours: mais l'on envoie quelquefois un esclave de confiance, pour faire des offres au capitaine, qui est descendu sur le port, ou à la personne chargée de faire des achats. La plupart des habitants du Cap, comp-

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 164.

tant le logement des étrangers comme une branche importante de leur revenu, emploient tous les moyens possibles pour réussir dans leurs vues; et les relations d'amitié, même les convenances, sont sacrifiées à l'intérêt personnel. L'échange de l'argent est aussi très avantageux aux habitants, le papier-monnaie, que l'on donne contre de l'argent aux étrangers, n'ayant aucune valeur pour ceux qui s'en vont. Ils sont obligés de le rendre alors avec une perte de vingt pour cent; et il est rare qu'un vaisseau qui est resté huit jours au Cap n'y laisse pas au moins un millier de thalers (quatre mille francs) (1).

Enfin, la dernière et la plus importante ressource de la colonie, sont les productions du pays. La compagnie a besoin tous les ans, pour ses vaisseaux et les comptoirs qu'elle a dans les Indes, d'une quantité considérable de blé, de pain, de vin, de légumes secs, de volaille, etc. Le prix de ces denrées est assez élevé. Par exemple, le muids de pois secs coûte cinq risdales; la livre de beurre, huit sous, etc. Il y a peu de vaisseaux, se rendant en Europe, qui ne portent encore avec les provisions que nous venons de mentionner, du vin et du bois d'aloès. Ce sont, il est vrai, les seuls objets d'exportation; mais ils sont tellement abondants au Cap, que de long-temps on n'en exportera autant que le pays en peut produire. Lorsque les habitants de la campagne apportent leurs récoltes au marché, elles baissent beaucoup de valeur, quand la compagnie a fait ses achats; et c'est

(1) Jong, *Reisen*, p. 155.

ce moment que saisissent les acheteurs. Le commerce du vin est le plus important; mais tant de personnes s'en mêlent, que le gain est très partagé. Cependant, on peut facilement faire sur une pièce un profit de dix risdales (1).

L'esprit mercantile des habitants du Cap se retrouve partout. Si l'on fait exception de cinq ou six habitations importantes, il n'y a pas de maison au Cap où l'on ne puisse se fournir d'aliments, et d'objets de luxe ou de nécessité. Ce dont on a besoin pour son usage, on le fait venir d'Europe, et l'on se défait du surplus. Par exemple, celui qui a besoin de six paires de bas de soie en fait venir deux douzaines; et le gain qu'il obtient en en vendant dix-huit, couvre l'achat des six autres (2).

Tel était l'état du commerce de la colonie lorsque Jong y arriva. La commission qu'y amena l'escadre dont son vaisseau faisait partie, y introduisit de grands changements. Des lois sévères contre les contrebandiers furent remises en vigueur; les entreprises de la compagnie furent extrêmement restreintes. La garnison alors était moins nombreuse, et l'on ne bâtissait plus. Les citoyens ne pouvant, comme autrefois, s'enrichir aux dépens de la compagnie, murmuraient contre elle.

Quelques concessions furent faites aux habitants, mais avec des conditions qui ne les satisfirent pas. On leur permit d'aller dans les Indes orientales se pourvoir de sucre et de café, mais en exigeant que

(1) Jong, *Reisen*, p. 156.
(2) Ibid., p. 156.

ces marchandises seraient consignées dans les magasins du Cap. Les vaisseaux destinés à ces expéditions devaient être construits en Hollande, et y être ramenés quand ils auraient besoin de graves réparations. Enfin on restreignit, par tous les moyens, la liberté du commerce; et par là cette source abondante de la prospérité de la colonie dut éprouver une diminution sensible (1).

Cependant une nouvelle ressource a été ouverte par l'administration. Dans le temps de la mousson du nord-est, il arrive, dans la baie de Simons et celles qui l'avoisinent, une grande quantité de baleines, de l'espèce connue sous le nom de nord-caper, qui étaient chargées tous les ans par des vaisseaux anglais, français et américains, équipés à cet effet. Les habitants du pays, qui n'avaient aucun vaisseau propre à cette pêche, la voyaient faire devant eux, sans pouvoir participer au gain. A l'époque dont parle Jong, cette pêche était permise aux habitants de la colonie, à l'exclusion des étrangers (2).

Le papier-monnaie est presque la seule valeur en circulation au Cap. Quelques années avant le voyage de Jong, à l'époque de la guerre, la compagnie emprunta tout l'argent monnoyé des habitants de la colonie, en donnant en échange du papier, avec la promesse de le rembourser bientôt; mais cette promesse ne fut pas remplie. Il est vrai que de temps en temps l'administration laisse circuler quelques

(1) Voyage de Jong, p. 159.
(2) Ibid., p. 160.

sommes peu considérables d'argent monnoyé; mais elle fait, sur cet argent, un profit de vingt pour cent. Quelque considérable que soit ce gain, il est loin de pouvoir être comparé à celui que la compagnie retire du papier. Une bonne partie des billets imprimés au Cap, et signés par les membres de l'administration, est détruite ou perdue tous les ans. Les étrangers qui s'en défont à leur départ, ne le font pas sans une grande perte; et s'ils les emportent, c'est encore un avantage pour la compagnie. Jong met en fait que, dans toute la colonie, on aurait eu peine à trouver, à l'époque de son voyage, mille ducats de Hollande (1). Il ne faut pas croire cependant que cette organisation financière porte aux marchands du Cap un préjudice réel; le prix des marchandises s'élevant à proportion de la valeur fictive de l'argent, la nécessité force les acheteurs à les prendre, et le citoyen et le capitaliste en souffrent seuls (2).

Quoique l'espace qu'occupe la colonie soit fort considérable, puisque ses possessions s'étendent à deux cents lieues dans le pays, au-delà de la ville du Cap, le nombre des blancs ne s'élève pourtant pas au-delà de vingt mille : sans doute ceux qui viennent s'établir dans ces parages voulurent choisir l'endroit où ils seraient assurés d'avoir du bois, de l'eau et un sol fertile; et comme des quartiers entiers sont privés d'eau pendant l'été, ils sont entiè-

(1) Voyage de Jong, p. 162.
(2) Ibid., p. 163.

rement déserts. Au-delà de la montagne des Hottentots, les maisons se trouvent souvent à une lieue de distance les unes des autres (1).

A mesure qu'on s'éloignait du centre de l'administration, on s'en regardait comme plus indépendant. Les prétentions devinrent plus vives, et les relations avec les Anglais, qui vantaient hautement l'indépendance dont on jouissait dans leurs colonies, mirent le comble au mécontentement. La compagnie répondit aux murmures par de nouvelles exactions, et les plus funestes effets en résultèrent pour le pays. Pendant cette fermentation générale, l'administration de Hollande nomma des commissaires, qui devaient venir au Cap reconnaître les abus, et y porter remède; mais cette mesure fut trop tardive pour qu'il en pût résulter tout le bien qu'on en attendait, et les choses restèrent à peu près dans l'état où elles étaient avant leur arrivée (2).

Jong fait observer (3) que, par la nature même de son sol et de ses baies, le Cap ne peut prospérer sans des secours étrangers. Le manque total d'eau et de rivières, dans certaines parties de la colonie, empêche qu'elles ne soient habitées, et entrave les moyens de transport. La baie de la Table, False-Bay, la baie des Coquilles (Mossel-Bay), et celle de Plettenberg, ne sont pas assez profondes pour qu'on puisse s'y abriter en toute saison ; celle qui, par sa

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 172.
(2) Ibid., p. 176.
(3) Ibid., p. 186.

position, présenterait le plus de sûreté, la baie de Saldanha, manque d'eau. Pour obvier à ces inconvénients, on avait voulu établir un mouillage dans la baie de la Table; mais la mer a renversé les travaux commencés (1).

La baie de Saldanha, qui est située à peu près à quinze milles au nord du Cap, est, pendant toute l'année, protégée contre les vents. Il se trouve, à son entrée, quelques petits îlots, qui s'étendent même assez avant dans l'intérieur de la baie, et qui pourraient servir à la fermer, s'ils étaient fortifiés par des batteries. On pourrait peut-être obvier au manque d'eau qui s'y fait souvent sentir, en y faisant aboutir des ruisseaux qui se trouvent dans les environs; on pense même qu'il serait possible de creuser un canal, qui conduirait les eaux de la rivière de la Montagne (Berg-Rivier) dans la baie de Saldanha (2). Cette baie deviendrait alors, en raison de sa sûreté et de son étendue, un point d'une extrême importance; et il est probable que si une ville y était fondée, celle du Cap ne conserverait pas long-temps le premier rang parmi celles de la colonie (3).

Quand on a mouillé dans la baie de la Table, il faut qu'à l'époque de la mousson du nord-ouest

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 181. Jong pense que, pour établir ce travail avec solidité, il aurait fallu que la compagnie fît le sacrifice de ses plus mauvais vaisseaux, qu'on aurait remplis de pierres et de sable, et coulés les uns sur les autres, pour former, comme à Cherbourg, une espèce de digue.

(2) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 182.

(3) Ibid., p. 182.

les vaisseaux la quittent pour se rendre dans la False-Bay, ou dans la baie de Simons : il serait donc nécessaire que des batteries et des forts pussent les protéger contre une surprise, et que les relations avec la ville du Cap fussent plus faciles et moins coûteuses. Ce premier point ne dépend que de la volonté de l'administration, l'autre présente quelques difficultés ; mais on pourrait les surmonter en aplanissant le chemin montueux qui conduit à la ville du Cap, et peut-être même en creusant un canal (1).

Notre voyageur fait remarquer que quand du haut de la montagne du Tigre on regarde autour de soi, on voit une partie de la plaine du Cap, et l'on a, d'un côté, la baie de la Table, et de l'autre False-Bay. En avant, la vue est bornée par les montagnes du Lion, de la Table et du Diable, et par la chaîne qui s'étend jusqu'à la pointe de l'ouest (West-Hoek). Toutes ces montagnes ne sont séparées de celles des Hottentots, du Tigre, et d'autres montagnes de l'intérieur, que par la plaine du Cap (Kapische Vlakte), qui sépare en même temps la baie de la Table de False-Bay, et forme une surface remplie de rochers recouverts de sable, mais pas assez cependant pour qu'on ne les reconnaisse pas distinctement. On voit parfaitement que ces roches ne sont pas de la nature de celles qui se trouvent dans les montagnes, mais qu'elles sont, au contraire, de la nature de celles qu'on voit dans la mer. Elles

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 183.

sont disposées en forme de banc, qui traverse la plaine et s'étend jusqu'au Muizenburg, ou jusqu'à False-Bay.

Jong pense que cet espace était autrefois rempli d'eau, qui formait une espèce d'île des montagnes du Cap (1). Il croit même que, dans un long espace de temps, la baie de la Table tout entière peut être convertie en terre ferme, le vent du sud-est y apportant continuellement du sable, et la terre gagnant toujours sur la mer. Il ajoute pourtant avec naïveté que les habitants du Cap, à qui il fit part de cette réflexion, se contentèrent de sourire (2).

En continuant à se livrer à des spéculations, notre voyageur ne regarde pas comme impossible l'exécution d'un canal qui ferait communiquer la baie de la Table avec False-Bay, et qui serait pour la colonie d'un avantage immense. Il est vrai que la quantité de rochers qui se trouvent dans l'intervalle qui sépare ces deux baies, rendrait difficile l'accomplissement de ce projet (3). La baie des Coquilles (Muschel-Bay), et la baie de Plettenberg, pourraient être aussi l'objet d'améliorations sensibles. Elles ne sont dangereuses que dans le temps des moussons du sud-est. Dans l'hiver, pendant les vents du nord-ouest, elles offrent un abri assuré. Les environs de ces baies produisent du blé, de l'orge, du bois de chauffage, que l'on pourrait déposer dans des magasins que l'on bâtirait sur le ri-

(1) M. Barrow a combattu cette idée.
(2) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 184.
(3) Ibid., p. 184.

vage. Le commerce qui s'y ferait de ces diverses denrées attirerait les habitants de l'intérieur des terres, et il s'y formerait bientôt un bourg de marchands ; l'activité qui se déploierait alors, par l'effet d'une industrie nouvelle, engagerait peut-être les habitants de cette nouvelle colonie à cultiver du tabac, du riz, de l'indigo, et d'autres denrées qui leur manquent encore (1).

Les derniers jours que Jong passa au Cap, dans une maison de campagne aux environs de Stellenbosch, furent employés par lui à des observations sur les usages du pays et ses productions ; nous en extrairons ce qui n'a pas encore été rapporté dans le cours de cette analyse.

A l'exception des vêtements et des ustensiles de ménage ou d'agriculture, les habitants de la campagne sont abondamment fournis de tout ce qui est nécessaire à la vie. S'agit-il d'une construction, ils n'ont qu'à rassembler des pierres qu'on trouve partout en quantité, et les coquilles du rivage leur fournissent de la chaux (2). Le plus pauvre paysan a des esclaves qui lui servent de maçons, de charpentiers, et, avec leur secours, il peut construire une habitation. Leurs vêtements sont d'une simplicité extrême, et ils n'ont pas besoin d'une grande habileté pour les fabriquer eux-mêmes ; tout paysan qui cultive la vigne peut fabriquer, pour son usage, de l'eau-de-vie et du vinaigre ; ils font aussi leur savon, et le plus

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 185.
(2) Ibid., p. 195.

grand nombre en vont vendre à la ville du Cap. La canne à sucre leur fournit du sirop; l'arbre à cire, de la lumière; et leur propre terre leur donne en abondance du bois et des légumes.

Plusieurs plantes du Cap sont regardées, par les habitants, comme un remède souverain contre la plupart des maladies; nous en parlerons dans la partie de cet ouvrage destinée à faire connaître l'histoire naturelle de la colonie.

Le remède qu'on emploie le plus généralement contre la morsure des serpents, est de fendre une fève et un haricot, et de l'appliquer sur la plaie : on prétend que la fève attire le poison, et qu'elle ne tombe que lorsqu'elle en est imbue; on continue ce moyen jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'il ne reste plus de venin dans la plaie. Pour les contusions ou les blessures, qui font craindre l'inflammation, on se sert avec succès des entrailles d'un animal tué à l'instant; et Jong cite la femme d'un paysan, qui, par ce moyen, avait guéri trois fois un de ses enfants qui s'était fracturé la jambe (1).

De même qu'ils bâtissent leurs maisons, les paysans du Cap construisent eux-mêmes une étable, qu'ils entourent d'une muraille assez élevée pour défendre leurs bestiaux des bêtes sauvages. Cette enceinte se nomme un kraal. Les bœufs, qu'ils attèlent à des chariots, qui portent à la ville les denrées, se laissent conduire à la voix, et au moyen de longs fouets.

(1) Jong, *Reisen*, t. 1, p. 197.

Lorsqu'on se promène, à peu de distance de la ville du Cap, on rencontre fréquemment de ces chariots, qui viennent de l'intérieur des terres, et qui sont quelquefois restés un mois en route.

L'avoine apportée d'Europe prospère étonnamment au Cap; mais ce que la plante gagne en vigueur, elle le perd en fécondité. On est obligé de nourrir les chevaux avec de l'orge; ce grain, quelque bon qu'il soit, ne saurait remplacer l'avoine (1).

Lorsque l'on veut battre le blé, on prépare un emplacement, qu'on entoure d'un mur un peu moins élevé que celui qui sert à défendre l'endroit où l'on place les bestiaux; et au lieu d'employer, comme en Europe, le fléau pour séparer le grain de la paille, on la fait fouler par des chevaux (2).

Jong termine le récit de ses observations sur le Cap par la description d'une violente tempête qu'il essuya dans la baie de la Table, et qui fit perdre deux vaisseaux à la compagnie; ce qui l'obligea de différer jusqu'au 31 mai 1793 le moment où il mit à la voile pour s'éloigner du cap de Bonne-Espérance, et retourner en Europe (3).

(1) Jong, *Reisen*, p. 198.
(2) Ibid., p. 198.
(3) Ibid., p. 206.

§ III.

Second voyage de Cornélius de Jong, en 1794.

Dans la première partie des voyages de Jong, nous l'avons laissé s'éloignant du cap de Bonne-Espérance, le 31 mai 1793. Après une navigation de plus de trois mois, dans laquelle il vit les îles de Sainte-Hélène, de l'Ascension, de Saint-Maurice, etc., il aborda à York, en Irlande, le 14 septembre. La dernière partie du premier volume est consacrée à la description des contrées d'Irlande où il séjourna. Enfin, il revint dans sa patrie, et entra dans le port d'Hellenvoëtsluis au commencement de février 1794.

Cette même année, Jong fut ramené au cap de Bonne-Espérance (1). Il fut chargé d'y conduire un convoi, qui consistait, outre la frégate le Scipion, qu'il avait commandée déjà, le brick la Comète, et plusieurs bâtiments de moindre importance ayant différentes destinations, en six vaisseaux de charge dont il devait assurer l'arrivée à la colonie. Le 23 juin 1794, il s'embarqua, dans le port du Texel, sur le Scipion; et le 4 juillet il arriva à la hauteur des îles Orcades, ayant été obligé de diriger sa route vers le nord pour la sûreté du convoi. Le 8, il découvrit les îles Faroër; et quoiqu'il puisse paraître étrange de se rendre par l'Islande au cap de Bonne-Espérance, peu s'en fallut qu'il

(1) Jong's *Reise*, traduct. allemande, 2e partie, t. II, p. 1re.

ne s'y arrêtât, n'en ayant passé qu'à vingt-cinq milles (1).

Notre voyageur remarqua une inexactitude dans la position qu'on donnait alors sur nos cartes aux îles Faroër. Elles sont, suivant lui, d'environ un degré plus à l'est, et leur partie septentrionale est aussi mal dessinée, puisqu'au lieu de se renfoncer, comme on la figure, la terre s'avance sensiblement (2).

Enfin le vent de nord-est, qu'il avait attendu long-temps, lui permit de quitter les îles Faroër; mais il n'arriva en vue de Madère que le 13 août, après avoir successivement quitté les bâtiments qui avaient une autre destination que la colonie. Le 23, il parvint devant les îles du cap Vert; mais les vents du sud, sur lesquels il n'avait pas compté avant le dixième degré de latitude nord, ne lui permirent de toucher à San-Yago que le 26 août. Jong y séjourna cinq jours, et il employa ce temps à visiter exactement cette île; il donne des détails intéressants, qui trouveront leur place ailleurs, sur les changements qu'il y remarqua depuis son dernier voyage (3). Il quitta Porto-Praya le 1er septembre, et, après une navigation que les maladies surtout rendirent très pénible, il arriva dans la baie de la Table le 10 novembre 1794 (4).

Avant même qu'ils eussent mis à l'ancre, Jong et

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 3.
(2) Ibid., t. II, p. 4.
(3) Ibid., p. 11 et suiv.
(4) Ibid., p. 50.

ses compagnons virent arriver une foule d'habitants du Cap qui venaient les féliciter, et mettre à leur disposition leur table et leurs habitations. Le lendemain, deux membres de la chambre de police vinrent prendre le capitaine, qui se rendit avec eux au gouvernement, où le reçurent le commissaire Sluisken et le gouverneur Rhenius, qui le conduisirent dans la salle du conseil. Jong exposa alors le motif de son voyage, demanda qu'on lui fournît promptement de nouveaux mâts, et finit en assurant que si lui-même ou sa petite expédition trouvaient, pendant leur séjour au Cap, l'occasion de rendre quelque service à la compagnie, ils s'empresseraient de lui prouver combien le gouvernement de son pays portait d'intérêt à une société qui assurait sa puissance et sa prospérité. Après que le commissaire Sluisken eut répondu à ce discours, Jong se rendit dans les appartements qui avaient été disposés pour lui dans l'hôtel du gouvernement, qu'occupait alors le commissaire, comme le personnage le plus important de la compagnie (1).

M. Sluisken (2), après avoir rempli divers emplois importants dans les Indes, à Batavia et à Surate, fut nommé, peu de temps avant la guerre avec l'Angleterre, directeur à cette dernière résidence. Son ambition pleinement satisfaite, il quitta Surate, dans l'intention de revenir dans sa patrie, et arriva au Cap pendant le premier voyage qu'y fit Jong. Un réglement de la compagnie obligeant tous ceux qui

(1) Jong's Reise, t. II, p. 51.
(2) Ibid., t. II, p. 54.

sont à son service de résider un an dans la colonie, pour mettre en ordre leurs affaires, avant de retourner dans la mère patrie, où elle n'a aucune cour de justice, Sluisken fixa sa résidence près de l'endroit qu'habitait notre voyageur : celui-ci eut donc l'occasion de se lier avec cet ancien directeur, et, malgré la grande disproportion d'âge, cette liaison devint très intime. Lorsque Sluisken eut séjourné quelque temps au Cap, la justesse de son esprit et l'étendue de ses connaissances frappèrent les commissaires généraux, et ils lui offrirent en partant le titre de conseiller ordinaire des Indes hollandaises, et de commissaire suprême au cap de Bonne-Espérance, avec les pleins-pouvoirs dont eux-mêmes étaient investis. Sluisken eut beaucoup de peine à se décider à accepter cette charge; il céda enfin aux vives instances qui lui furent faites, et l'on vit par la suite combien ce choix fut avantageux pour la colonie (1).

Le mécontentement qui commençait déjà à fermenter dans les esprits des habitants du Cap, lorsque Jong en était parti, l'année précédente, était loin d'être dissipé à son retour. Les colons ne pouvant échanger les productions du pays contre les objets dont ils avaient besoin, les denrées dont ils pouvaient disposer se trouvaient réduites à un taux bien au-dessous de leur valeur, et la quantité de vins et de blé qui restaient en magasins inspiraient pour l'avenir peu de sécurité (2).

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 58.
(2) Ibid., t. II, p. 53.

L'on conçoit que, dans de telles circonstances, la charge de Sluisken était pénible; il trouva cependant, par ses manières bienveillantes, par sa popularité, et surtout par la considération qu'il inspirait, les moyens d'apaiser la fermentation; et Jong se croyait fondé à assurer que tant qu'il aurait l'administration de la colonie, aucune révolte éclatante n'y serait à craindre. Mais, malgré cette sage conduite, la misère y était extrême, et un intervalle de dix-huit mois en avait fait pour notre voyageur un autre pays.

On a vu, dans le détail que donne Jong dans son premier voyage, des ressources de la colonie, qu'elles étaient entièrement fondées sur le commerce, et que l'argent qu'y laissaient les étrangers en formait la partie la plus importante. La guerre, en arrêtant les communications, avait rendu beaucoup plus rares les arrivages au Cap. Le peu d'étrangers qui y abordaient ne faisaient que fort peu d'échanges, parce que la colonie n'ayant point d'argent monnoyé, ils craignaient d'être soldés en papier-monnaie, dont ils ne pouvaient se défaire ailleurs (1). A cette époque, on ne voyait au Cap presque jamais de vaisseaux anglais; et l'on se souvient que c'est sur ceux-là que les habitants fondaient l'espoir des plus grands profits. Les marchandises européennes étaient parvenues à un prix excessif. Si cet enchérissement subit des objets de première nécessité eût arrêté au Cap les progrès du luxe et le goût des dépenses

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 54.

inutiles, peut-être la guerre eût été pour la colonie une source de prospérité, en apportant un prompt remède à un système qui devait tôt ou tard lui devenir fatal; mais notre voyageur remarque, au contraire, qu'à cette époque désastreuse le luxe semblait avoir augmenté encore, et que tout faisait alors présager une ruine totale (1).

Notre voyageur observe qu'une des causes qui tendent à arrêter dans la colonie le commerce intérieur, est la difficulté des moyens de transport. Les routes sont presque partout montueuses, couvertes de rochers, et remplies de trous si considérables, que l'on ne peut y voyager, à cheval ou en voiture, sans des précautions continuelles. Il serait très difficile de remédier totalement à cet inconvénient qui naît de la nature du terrain, mais du moins on pourrait entretenir les chemins, et les rendre praticables (2). Des concessions de terrains faites récemment dans la plaine du Cap, en procurant un avantage réel à quelques personnes, nuisent à la prospérité générale. Les nouveaux propriétaires de ces terrains ayant besoin d'engrais pour leurs jardins, ont tous des troupeaux assez considérables; l'herbe des prairies et le peu d'eau qui s'y trouvent, sont totalement consommées par eux, et les colons qui venaient autrefois vendre leurs bestiaux au Cap, ne trouvant plus sur leur passage d'endroit où ils puissent les faire paître et les abreuver, sont obli-

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 56.
(2) Ibid., p. 57.

gés de leur faire prendre une autre direction, et souvent même de les garder chez eux (1).

Notre voyageur alla passer quelques jours à Bergvliet, jolie maison de campagne appartenant à M. Hendrik Eksteen, homme éclairé, qui lui donna, sur les productions et les usages du pays, des détails intéressants. Bergvliet est situé à environ trois heures de chemin de la ville du Cap, à égale distance de la ville et de la baie de Simons (2). Cette habitation a été bâtie autrefois en même temps que Constance, dont elle faisait partie, par le gouverneur Vander Stel. Elle a l'avantage de réunir les différents genres de culture qui sont ordinairement concentrés dans une seule. On y voit des vignes, des pâturages, des jardins potagers, et l'utile s'y trouve partout réuni à l'agréable (3).

Le propriétaire de Bergvliet y ayant fait dessécher et convertir en terres labourables quelques arpents de marais, où il ne croissait autrefois que des palmiers nains, ou une espèce de roseau très fort et assez semblable au bambou, le produit de cette propriété était presque doublé à l'époque où Jong y vint séjourner.

Le muid de froment qui, comme en Hollande, contient quatre boisseaux, et qui pèse de cent qua-

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 58.

(2) Jong's *Reise*, p. 64. D'après le plan de la péninsule du Cap, donné par Barrow (t. II, p. 205), cette indication est inexacte, et Bergs est bien plus près de la ville du Cap que de la baie de Simons.

(3) Jong's *Reise*, t. II, p. 64.

tre-vingts à deux cents livres, peut servir à ensemencer un espace de douze cents pieds de longueur, sur une largeur de deux cent cinquante. Il faut pour le seigle un espace plus considérable, et un moindre pour l'orge. Il faut, pour fertiliser le terrain, vingt voitures de fumier, et le produit est, année commune, de treize à quinze pour un; mais il est, comme chez nous, entièrement subordonné aux soins et à la vigilance du cultivateur. Lorsque la terre est bien préparée, et que le temps est favorable, on peut quelquefois espérer un produit de vingt pour un; mais le terme moyen de treize à quinze, que nous venons d'indiquer, est le plus ordinaire. A l'époque dont parle Jong, le prix élevé du fer et celui du charbon de terre, qui augmentait naturellement celui des instruments aratoires, forçait les colons à se servir de leurs anciens outils, dans quelque état qu'ils pussent être, et la terre étant moins bien cultivée, réduisait les produits de cette évaluation à un taux moindre que celui qui vient d'être indiqué (1). Quant à la récolte du vin, elle avait diminué d'importance; car, dans son premier voyage, Jong rapporte qu'il fallait pour une tonne de vin, contenant seize ancres, ou sept cent vingt bouteilles, le produit de mille ceps, et alors il fallait douze à quinze cents ceps pour produire la même quantité; ce qui suppose un espace de cent vingt pieds de circonférence. On pouvait prendre pour terme moyen le nombre de treize cent cinquante (2).

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 68.
(2) Ibid., t. II, p. 67.

Notre voyageur remarqua l'usage où l'on est au Cap de faire rôtir, avec des broches de bois, comme on le pratique en Arabie, les animaux qu'on égorge quelques heures avant le repas. Ce procédé s'applique aussi à quelques espèces de poissons, à qui l'on donne, par cette raison, le nom de spitvisch (poisson cuit à la broche).

On mange au Cap beaucoup d'œufs de tortue, qui y sont fort estimés. On se sert pour cela d'un procédé aussi cruel qu'irréfléchi ; car, lorsqu'on aperçoit une tortue, sans s'inquiéter de son sexe, on la jette dans le feu, et quand on suppose que la chaleur a fait cuire les œufs qu'elle peut renfermer, on la retire, et après l'avoir ouverte, on cherche les œufs. Il est inutile de dire combien de fois cette barbare expérience est sans résultat (1).

Pendant son séjour à Bergvliet, Jong fit, avec le colonel Gordon et le capitaine lieutenant Claris, un voyage à la baie de Simons et à Holzbay, pour y visiter les bâtiments et les fortifications qu'on y avait établies depuis la dernière guerre. Alors la baie de Simons était défendue par deux batteries, qui portaient le nom de Zoutman et de Boetzelaar, et munies de neuf pièces de 24, et de quelques pièces de 8. Leur position était à toutes deux si avantageuse, qu'elles fermaient totalement l'entrée de cette baie. Jong croit cependant que ces batteries, malgré leur position et leur perfectionnement, ne pourraient résister à une escadre de huit ou dix vais-

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 70.

tre-vingts à deux cents livres, peut servir à ensemencer un espace de douze cents pieds de longueur, sur une largeur de deux cent cinquante. Il faut pour le seigle un espace plus considérable, et un moindre pour l'orge. Il faut, pour fertiliser le terrain, vingt voitures de fumier, et le produit est, année commune, de treize à quinze pour un; mais il est, comme chez nous, entièrement subordonné aux soins et à la vigilance du cultivateur. Lorsque la terre est bien préparée, et que le temps est favorable, on peut quelquefois espérer un produit de vingt pour un; mais le terme moyen de treize à quinze, que nous venons d'indiquer, est le plus ordinaire. A l'époque dont parle Jong, le prix élevé du fer et celui du charbon de terre, qui augmentait naturellement celui des instruments aratoires, forçait les colons à se servir de leurs anciens outils, dans quelque état qu'ils pussent être, et la terre étant moins bien cultivée, réduisait les produits de cette évaluation à un taux moindre que celui qui vient d'être indiqué (1). Quant à la récolte du vin, elle avait diminué d'importance; car, dans son premier voyage, Jong rapporte qu'il fallait pour une tonne de vin, contenant seize ancres, ou sept cent vingt bouteilles, le produit de mille ceps, et alors il fallait douze à quinze cents ceps pour produire la même quantité; ce qui suppose un espace de cent vingt pieds de circonférence. On pouvait prendre pour terme moyen le nombre de treize cent cinquante (2).

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 68.
(2) Ibid., t. II, p. 67.

laquelle se trouve une source qui paraît en descendre, et qui fournit la ville du Cap de la meilleure eau qu'on trouve dans tout le pays (1). La montagne de la Table est plus accessible qu'on ne l'imaginerait, d'après son aspect. Un chemin, praticable presque partout, conduit jusqu'à son sommet, qui est beaucoup moins uni qu'il ne paraît à quelque distance. La vue y est extrêmement étendue; mais cette étendue empêche de distinguer avec précision les objets, et il y a plusieurs habitations où la rade et la ville du Cap font un effet beaucoup plus pittoresque. Le côté opposé, d'où l'on aperçoit Holzbay, la pointe de l'ouest (West-Hoek), et la grande False-Bay, est plus remarquable; mais il le cède encore au point d'où l'on aperçoit les deux Constances, Bergvliet, la Brasserie, et une quantité d'autres habitations. Le ciel, qui était ce jour-là très pur, empêcha notre voyageur de vérifier une observation dont il désirait reconnaître la justesse. On prétend que lorsque le vent du sud-est s'élève, on voit un petit nuage sur le sommet de la montagne; bientôt un autre vient s'y joindre, et en peu d'instants toute la cime de la montagne est pour ainsi dire voilée. On juge de la violence que doit avoir le vent par l'épaisseur des nuages; quelquefois, pendant la tempête, une partie des nuées se précipite de la partie inférieure de la montagne, et fond dans la plaine. C'est d'abord autour de la rade que l'on ressent les premiers effets du vent, qui, aug-

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 78.

mentant progressivement, arrive jusqu'aux vaisseaux, et les soulève lentement. Souvent on éprouve dans la rade un vent très vif, lorsque les côtes du Cap sont parfaitement tranquilles. Mais bientôt la tempête enveloppe la ville, et élève partout des nuages de poussière (1).

Le colonel Gordon ayant mis tous ses soins à fortifier la ville du Cap, Jong pense que, si elle eût eu seulement deux mille cinq cents hommes de bonne troupe, ajoutés à sa garnison, quelle que fût la force d'une escadre, il eût été très difficile de s'en emparer. Depuis Kampsbay (à l'entrée orientale de la baie de la Table) jusqu'au fort Knokke (près de la rivière Salée), Gordon avait fait disposer dix-neuf fourneaux, où, en un quart d'heure, on pouvait faire rougir au moins quatre cent cinquante boulets de différents calibres. Par des essais souvent répétés, il avait amené à un degré extrême de perfectionnement, le moyen de servir les pièces avec des boulets rouges, et d'augmenter ainsi leur effet (2).

Jong fut témoin de la barbarie des supplices qu'on fait éprouver aux criminels condamnés par la justice. Une bande d'esclaves vagabonds avait troublé depuis quelque temps la tranquillité de la ville du Cap. On parvint enfin à en arrêter quelques uns, et leur exécution eut lieu avec une grande solennité. Près de la ville du Cap, sur le chemin qui conduit au château, se trouve un gibet entouré de murailles, et fermé par une grille de fer. C'est là que le

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 80.
(2) Ibid., t. II, p. 81.

conseil de justice (raadvan justitie) se rendit, ayant à sa tête le fiscal. On attacha deux de ces malheureux à une croix, et ils furent roués; cinq autres furent pendus; les autres furent fouettés et marqués avec un fer chaud; puis, on leur trancha la tête, et leurs cadavres furent attachés à un poteau. Jong fut étonné du courage qu'ils montrèrent jusqu'au dernier moment (1).

Lorsque les habitants des campagnes, éloignés du Cap, reviennent à la ville, ils font transporter, dans des chariots conduits par des bœufs, les objets dont ils ont besoin, et ceux qu'ils y vont vendre. Ceux qui demeurent au-delà de la montagne de Neige, de celle du Rhinocéros, du Tarka, de la grande rivière des Poissons, mettent quelquefois plus d'un mois à ce voyage. Ces dernières contrées ne fournissent guère d'autres denrées que du savon, du beurre et du bétail. On compte qu'il faut trente bœufs pour un seul transport; car, outre la difficulté du chemin, le manque d'eau et de nourriture qui force à s'arrêter souvent, il arrive encore que la vermine et la faim empêchent une partie des bœufs de continuer la route, et on est obligé de les laisser en arrière. Les bandes de voleurs et les boschimans, aux attaques desquels on est continuellement

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 84. Stavorinus eut l'occasion de faire la même remarque sur un criminel qu'il vit exécuter au Cap en 1768. Après qu'on lui eut arraché la chair en huit endroits différents du corps avec des tenailles rouges, il fut roué vif sans donner le moindre signe de douleur pendant tout le temps de cette cruelle opération, laquelle dura plus d'un quart d'heure. *Voyage de Stavorinus au Cap et à Batavia*, p. 416.

exposé, forcent les colons à se faire accompagner par plusieurs Hottentots armés qui défendent le convoi. Il faut, pour nourrir tant d'hommes pendant une si longue route, emporter au moins vingt moutons vivants, et il se forme ainsi une petite caravane (1).

L'on a peine à comprendre comment la vente du beurre et du savon peut couvrir les frais d'un voyage aussi dispendieux, surtout lorsque, à l'époque du premier voyage de Jong, la livre de beurre coûtait six sous, et celle de savon quatre. A l'époque dont nous parlons, le prix de ces denrées avait doublé; ce qui venait surtout d'une extrême sécheresse (2).

On tue ordinairement par an, dans la ville du Cap, soixante à soixante-dix mille moutons; il s'y trouve des lieux destinés à engraisser les bestiaux, d'autres à vendre du beurre et du lait. Le lait cependant y est beaucoup moins goûté qu'en Europe, en raison de son extrême aigreur. Une mesure de lait beurré coûte un schelling du Cap (3), et seulement quatre stivers ou sous de Hollande quand il n'y a dans la rade que peu de vaisseaux. La livre de beurre frais coûte presque toujours quatre sous de Hollande (4). Les vaches du Cap donnent moins de lait que celles qu'on y a amenées de Hollande. Celles-ci donnent de six à huit grandes bouteilles de lait par jour, ce

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 87.

(2) Ibid., t. II, p. 88.

(3) Probablement un schelling hollandais, qui ne vaut que la moitié du schelling anglais.

(4) Le traducteur allemand dit schilling, mais c'est probablement le schilling d'Amsterdam.

qui pouvait produire jusqu'à quatre-vingt-dix risdales par mois. Cependant, si l'on calcule exactement ce qu'il en coûte pour la nourriture, pour les soins qu'exige une vache de Hollande, et pour l'achat, qui se monte quelquefois jusqu'à seize cents florins, ou gulden (1), il resterait peu de chose au bout de l'année (2).

Il y a dans la région du Cap un grand nombre de sources thermales; mais celles qui avoisinent la ville du Cap sont naturellement les plus fréquentées. Les principales sont le bain du Lion (Leeuwen-Engelenbad), près de la rivière de l'Éléphant, le bain de Goudine, montagne au-delà du district de Drakenstein, et le bain de la Montagne Noire, au-delà de Hollands-Kloof ou du défilé de la Hollande-Hottentote. La première de ces sources paraît ne contenir que peu de substances minérales, et cependant elle produit souvent de très heureux effets. Le Bain de Goudine (Gaudine), situé dans une vallée, qui en a reçu le nom de Vallée Brûlée (Brand-Vallei), a un degré de chaleur qui surpasse celui de l'eau bouillante. Jong entendit raconter que le valet d'un riche seigneur, que sa santé avait amené à ce bain, ayant voulu cueillir des citrons sur un arbre qui se trouvait au milieu d'une espèce de marais, entouré partout de cette eau thermale, était parvenu avec beaucoup de peine, en sautant de motte en motte, à atteindre ce citronnier, mais qu'un chien qui le sui-

(1) Le traducteur dit douze à seize cents gulden; ce sont les luigders de Hollande, ou les florins qui valent vingt stivers.

(2) Jong's Reise, t. II, p. 89.

vait étant tombé dans l'eau y avait péri sur-le-champ. On se sert dans le pays de ces eaux brûlantes pour échauder les animaux avant de les rôtir. On s'en sert aussi pour laver le linge, qui y prend une blancheur qu'aucun autre moyen ne pourrait lui donner (1). Cette source sort de la montagne Goudine, et se répand dans la Brand-Vallei, qui en est éloignée à peu près de deux lieues. Malgré ce long trajet, l'eau y a encore un tel degré de chaleur que cette vallée se reconnaît d'assez loin, par la vapeur qui s'en élève. Ces eaux sont renommées surtout pour les maladies cutanées et les maladies vénériennes. Il n'y a cependant pas d'établissement public où l'on puisse venir suivre un traitement. Un simple particulier, qui demeure auprès de la source, a agrandi son habitation, et il loue aux étrangers quelques appartements, en leur fournissant ce dont ils peuvent avoir besoin. Mais comme il est assez mal fourni, l'on apporte habituellement avec soi tout ce dont on prévoit ne pouvoir se passer (2).

Le bain de la Montagne Noire est, en raison de sa proximité, le plus fréquenté de tous. Il est reconnu que ses eaux contiennent des parties ferrugineuses; aussi ne peuvent-elles servir aux mêmes usages que celles dont nous venons de parler. Elles ont cependant une propriété qui n'est pas sans utilité, c'est de donner aux plantes flétries la fraîcheur qu'elles avaient au moment où on les a cueillies. Il suffit, par exemple, d'y tremper une laitue dont les

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 97.
(2) Ibid., t. II, p. 98.

feuilles sont pendantes et fanées, pour qu'elles se relèvent et reprennent leur fraîcheur et leur succulence (1).

Cette source sort de la Montagne Noire, qui tire son nom de sa couleur, très prononcée, et elle se répand à travers quelques collines couvertes de rochers, près de la maison des bains, dans différents canaux qui la conduisent dans une petite vallée, où un autre canal la mène à une espèce de ferme ; là on cultive des légumes et des vignes, dont le vin est peu estimé. Jong fait observer que, comme dans la plupart de nos sources thermales d'Europe, on trouve, à peu de distance de celle-ci, différentes fontaines, dont l'eau est froide et n'a aucune propriété.

La maison où l'on prend les bains a été construite par la compagnie des Indes, qui y entretenait autrefois un directeur, chargé de la surveillance de cet établissement. A l'époque du voyage de Jong, elle était louée à un simple particulier, et avait une apparence fort chétive. Le pays ne produisant presque rien, on était forcé de faire venir du Cap tous les objets nécessaires à la consommation; et ces voyages étant devenus fort coûteux, les bains étaient assez peu fréquentés (2).

La plaine montueuse où cette maison est bâtie est couverte de rochers, dont la couleur est celle de la Montagne Noire. Lorsqu'on frappe le terrain, on entend un retentissement souterrain, qui fait penser qu'il y a eu autrefois un volcan dans ces mêmes lieux.

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 98.
(2) Ibid., t. II, p. 99.

On a essayé quelquefois de brûler, mais sans pouvoir y parvenir, des morceaux de rocher, qui ressemblaient entièrement à du charbon de terre. Les propriétés de ces eaux sont fort remarquables, et elles agissent surtout sur les maladies invétérées. Elles sont loin d'avoir le degré de chaleur de celles de la Brand-Valley, puisqu'il est possible de s'y baigner; on y boit aussi l'eau chaude, et en prenant la précaution de se couvrir, plus que de coutume, chaudement pendant quelque temps, après avoir quitté les bains, et d'éviter l'air frais du soir et du matin, il n'est pas sans exemple que l'effet de ces eaux n'ait agi long-temps après qu'on en avait usé (1).

Notre voyageur fit encore quelques excursions dans les lieux qu'il avait parcourus déjà lors de son premier voyage; il fit entrer dans la baie de Simons l'escadre de dix vaisseaux, qu'il devait ramener en Europe, la baie de la Table cessant de lui offrir un sûr abri, en raison de la saison avancée. Dans ce court trajet, il eut à lutter contre le vent, et le calme le força ensuite de demeurer plusieurs jours en pleine mer. Enfin, on arriva à la hauteur de Holz-Bay, et aussitôt qu'on fut en vue du rivage, on tira un coup de canon, selon l'usage établi toutes les fois qu'on aperçoit en mer un vaisseau. Comme c'était un dimanche, et que le colonel Gordon, le commissaire Sluisken, et les autres principaux personnages civils et militaires étaient réunis dans l'église, ils éprouvèrent tous une vive

(1) Jong's *Reise*, t. II, p. 101.

inquiétude en entendant les nombreuses décharges qui répondirent à celle qui avait été faite du rivage. Ils crurent qu'une flotte ennemie venait les menacer, et ils sortirent pour aller aux informations. La frayeur dura jusqu'au moment où l'on put distinguer les vaisseaux de Jong, et qu'on eut reconnu le pavillon hollandais.

Notre voyageur, avant de quitter False-Bay, fit quelques petites excursions dans les terres; et, après un séjour de six mois au Cap, il fit lever l'ancre le 8 mai, et le 19 toute la flotte était à la voile.

CHAPITRE XIV.

Du gouvernement hollandais au Cap. Prise de cette colonie par les Anglais. Voyage de Percival, en 1796.

Depuis trois siècles que les Portugais ont ouvert, par leurs découvertes, l'Afrique à l'ambition des nations européennes, les Hollandais sont les seuls qui soient parvenus, au cap de Bonne-Espérance, à fonder sur ce continent une colonie proprement dite. Les établissements des autres peuples en Sénégambie, en Guinée, au Congo et sur la côte orientale, ne sont que des comptoirs commerciaux ou des factoreries armées. Les Européens qu'on y a transportés n'ont pu s'y propager, ni y augmenter en nombre, ni s'y maintenir sans que de nouveaux colons de la mère patrie ne vinssent remplacer ceux que le climat,

les guerres ou l'émigration avaient enlevés. Ce n'est qu'au cap de Bonne-Espérance que l'on a vu l'habitant d'Europe croître et multiplier sur le sol africain, posséder la terre, et la cultiver sans mélange avec les indigènes, et sans l'assistance exclusive et forcée des esclaves.

L'avantage d'un climat tempéré, d'une position favorable au commerce, la douceur et la timidité des naturels, et les ressources qu'ils offraient aux premiers colons, par leurs nombreux troupeaux, ont été, en grande partie, cause de ce succès; mais une grande partie aussi est due à la sagesse et à l'habileté de Riebeek, le premier fondateur de la colonie. Sa distribution des terres, les avances qu'il fit faire aux premiers colons, l'activité qu'il mit à suffire à tous leurs besoins, les conseils qu'il institua pour pourvoir à l'administration de la justice, à la sécurité intérieure et extérieure du pays, enfantèrent un accord parfait entre les gouvernants et les gouvernés. De là est résultée une période de plusieurs années de prospérité, qu'on a nommée l'âge d'or de la colonie : mais cet âge fut court. Le Keer-de-Kou, ou le Fort en bois, que Riebeek avait fait construire pour y loger ceux qu'il avait emmenés avec lui, et lui servir de magasin (1), donna, en très peu d'années, naissance à une ville importante, qu'entourait une population d'agriculteurs et de pasteurs d'abord heureux et soumis, qui n'a jamais cessé de s'accroître, mais qui bientôt devint de plus en plus mécon-

(1) Stavorinus, *Voyage par le cap de Bonne-Espérance à Batavia*, p. 410.

tente du gouvernement auquel elle devait son existence et ses richesses.

La tyrannie des gouverneurs qui succédèrent au sage Riebeek, et surtout le monopole qu'exercèrent les agents de la compagnie, produisirent ces dispositions hostiles des colons, qui, même avant toutes les révolutions d'Europe, les auraient portés à imiter l'exemple des Américains, et à se rendre indépendants, si les événements qui ont eu lieu ne les avaient depuis placés sous la domination de l'Angleterre (1).

Ce n'est pas que le gouvernement de la mère patrie n'ait plusieurs fois essayé de remédier aux abus, et n'ait envoyé en Afrique des commissaires à cet effet (2); mais le mal, auquel on remédiait momentanément, renaissait toujours, parce qu'il tenait aux vices de l'organisation d'une compagnie de marchands, dont les agents, pour s'enrichir, avaient besoin d'être trompeurs, oppresseurs et cruels. C'est en vain que la compagnie, par une ordonnance en date du 30 octobre 1706, leur enjoignit « de se contenter de leur salaire, et de ne point s'immiscer dans le commerce de blé, vin et bétail, en empié-

(1) Voyez *l'Afrique hollandaise, ou Tableau historique et politique de l'état originaire de la colonie du cap de Bonne-Espérance, comparé avec l'état actuel de la colonie*. En Hollande, 1783, in-8°. L'auteur (p. 281) dit : « Les colons du Cap sont très bien exercés ; ils ont des armes en abondance ; ils peuvent avoir assez de munitions pour commencer les hostilités avec avantage, et pour s'emparer facilement de tous les magasins et arsenaux de la compagnie. »

(2) Nicolas Verburg fut envoyé dès 1676. Voyez *l'Afrique hollandaise*, page 106.

tant ainsi sur les priviléges de colons libres » (1); ces défenses furent toujours transgressées, et les colons furent accablés d'impôts, de corvées et d'exactions de tous genres, sans que pour cela le gouvernement en fût plus riche (2).

Il est en effet remarquable que, malgré l'accroissement de la population et de la production, malgré l'augmentation graduelle des impôts, la colonie du cap de Bonne-Espérance fut toujours à charge à la compagnie des Indes de Hollande. Le général Mossel, en 1753, portait les dépenses à 404,000 florins, et les revenus à 140,000 florins; ce qui offre un déficit de 264,000 florins. Mais, en 1779, cette différence se trouva plus considérable, quoique les revenus eussent été plus forts. Les dépenses s'accrurent jusqu'à 505,269 florins, et les revenus à 195,168 florins, de sorte qu'il y eut un déficit de 300,000 florins, ce qui provenait de l'augmentation de la milice; et comme depuis cette époque on a multiplié les forces de la colonie, il est à présumer que le déficit a toujours été en augmentant (3).

La révolution française accrut encore l'effervescence qui portait les colons à l'indépendance, et nul doute qu'une insurrection n'eût éclaté, si les Anglais n'avaient saisi l'occasion favorable qui se

(1) *L'Afrique hollandaise*, p. 110.

(2) Dîme sur le froment, accises sur les vins, la bière, les boissons, importés de Hollande, sur les prix des ventes, accises particuliers à Stellenbosch, à Bay-False, etc. Voyez *l'Afrique hollandaise*, p. 128.

(3) Voyez Jansen dans la traduction des *Voyages de Stavorinus*. Paris, 1798, in-8°, p. 386.

présentait pour s'emparer d'une colonie dont l'importance, pour leurs possessions orientales, ne pouvait échapper à leur politique ambitieuse et éclairée.

Une flotte, commandée par l'amiral Elphinstone, fut envoyée en 1795, et débarqua à la baie de Simons les troupes anglaises sous les ordres du général Craig (1). Ce général reçut dans ce lieu cinq cents hommes de renfort, qui lui arrivèrent de l'île Sainte-Hélène, et un détachement de soldats de marine. Il s'avança par le défilé de Muisenberg. Ce défilé, formé par les montagnes très escarpées qui s'étendent sur une longueur de plus de trois cents verges anglaises, n'en a que cinquante de largeur. Il est facile à défendre, et peut être considéré comme les Thermopyles pour la ville du Cap. Cependant les Hollandais, qui s'y étaient portés avec quelques Hottentots, l'abandonnèrent lâchement, et allèrent se placer à Wyneberg. Le général Craig qui avait reçu de nouveaux renforts d'Europe, sous le commandement du général Clarke, les força encore d'abandonner ce poste, et bientôt il arriva à la ville du Cap, qui se rendit le 16 septembre 1796 (2). La loi martiale fut aussitôt mise en vigueur; on laissa au fiscal la haute police et l'administration intérieure de la ville; mais le droit de vie et de mort fut déposé entre les mains du commandant en chef; et tous les criminels furent, après la sanction du général, exécutés en présence du prevôt martial. Lorsque le gouverneur Macart-

(1) Robert Percival, *An account of the cape of Good Hope, etc.*, 1804, in-4°, p. 65.

(2) Milburn, *Oriental Commerce*, t. 1, p. 34.

ney fut arrivé, l'autorité civile rentra dans ses droits (1).

Les Hollandais envoyèrent une flotte sous le commandement de l'amiral Lucas, en août 1796, pour reprendre le Cap; mais cette flotte fut cernée par la flotte anglaise, et fut obligée de se rendre à discrétion (2).

Nous avons peu de détails sur la prise du Cap par les Anglais, sur les partis qui alors existaient dans la colonie, sur ce qui s'y passa sous le gouvernement du général Craig et de l'amiral Elphinstone, et avant que lord Macartney n'eût pris le commandement de la colonie. La relation de Percival qui, d'après son titre (3), devrait nous donner à cet égard ample satisfaction, est très maigre et très insuffisante même sous ce rapport. Ce n'est pour le reste qu'une compilation superficielle, quoique assez méthodique, faite d'après Barrow et d'autres auteurs, et qui ne contient que fort peu de chose qui appartienne en propre à l'auteur. Cependant il avait séjourné quelque temps dans le pays. Il était capitaine dans le dix-huitième régiment irlandais, et sous les ordres du commandant Dalrymple, lorsqu'il aborda au Cap en

(1) Percival, p. 313.

(2) Ibid., p. 34.

(3) Le voici en entier : *An account of the cape of Good Hope, containing an historical view of its original settlement by the Dutch, its capture by the British in 1795, and the different policy pursued there by the Dutch and British governments. Also a sketch of its geography, productions, the manners and customs of its inhabitants, etc.* By captain Robert Percival. London, 1804, in-4°.

Cette relation a été traduite en français par J. F. Henry. Paris, 1806, in-8°.

août 1796. Il y fut témoin et acteur de la prise de l'amiral Lucas et de sa flotte. Il débarqua dans la ville de Simons, et fit le voyage de cette ville à celle du Cap, située à vingt-quatre milles de distance; et la relation de cette marche donne des renseignements intéressants et exacts sur la péninsule du Cap.

La ville de Simons, bâtie au pied d'une montagne escarpée, ne contient qu'une vingtaine de maisons. La plupart sont grandes et bien construites. Une partie des édifices publics a été élevée par ordre de la compagnie des Indes orientales. Ils consistent en une longue file de magasins et d'ateliers placés près du quai ou du lieu de débarquement. Il y a un hôpital et un lazaret.

De la ville de Simons, en suivant une promenade agréable le long de la montagne, on arrive à un jardin de la compagnie. A mi-chemin, entre la ville et le jardin, est une forte batterie, qui commande une grande partie de la baie de Simons. Ce jardin, bien différent de celui qui est dans la ville du Cap, n'a que quatre acres de terre plantés en légumes pour les vaisseaux de la compagnie.

Après avoir franchi les montagnes, on se trouve dans une vaste plaine marécageuse ou une vallée de plusieurs milles de longueur, qui aboutit aux baies de Chapman et de Hout. Cette vallée sépare le cap False des montagnes de Muisenberg et de celles qui sont dans les environs de la ville du Cap. On y chasse les antilopes, les singes, les aigles et des oiseaux de toutes sortes qui s'y trouvent en abondance.

Les hyènes, les chacals et autres animaux féroces se réfugient dans les montagnes environnantes (1).

Quand on quitte la baie de Simons pour s'avancer vers la baie de la Table et la ville du Cap, on longe d'abord le rivage jusqu'à Muisenberg, ayant la mer à droite, et des dunes de sable blanc à gauche. On traverse des sables très profonds, de petites baies qui coupent le chemin, et des ruisseaux qui coulent des collines dans la mer, ce qui rend le voyage très pénible, surtout quand on le fait à pied; et la violence du courant est souvent très fâcheuse pour les personnes qui voyagent en chariot (2). A peu de distance de l'espace sur lequel la lame se brise, la profondeur du sable est telle qu'elle empêche l'attelage de tirer. En conséquence, on approche du bord de la mer, où le sol étant mouillé fréquemment et plus compacte, soutient mieux le chariot. Souvent le ressac passe le moyeu; quelquefois, si on ne l'évite pas assez adroitement, il donne dans le corps de la voiture, et l'on croirait qu'il va tout entraîner dans la mer.

Avant d'arriver au défilé de Muisenberg, après avoir quitté la baie de Simons, on trouve trois autres petites baies, dont la plus large, qui est au milieu des deux autres, est la baie de Fish-Hook (3).

(1) Percival, p. 53 et suiv.

(2) Ibid., p. 55.

(3) Ces baies ne sont, ainsi que la baie de Simons, que de petites anses de la grande baie False. L'anse, au nord de Vis ou Visch-Bay, est nommée Kalk-Bay; celle qui est au sud Effje Elsjis-Bay. Voyez le plan militaire de la péninsule du Cap dans Barrow's *Travels into the interior of southern Africa*. 1804, in-4°, t. II, p. 205.

En la côtoyant, on est forcé de traverser des ruisseaux où l'on enfonce quelquefois jusqu'aux genoux. Lorsqu'on a passé une batterie qui se trouve à l'extrémité de cette baie, on monte, et l'on gagne un chemin étroit, parsemé de rochers. A quelque distance, à droite, on voit au-dessous de soi une falaise de roche que bat un ressac furieux, dont souvent même on est atteint. Le chemin parcourt un espace de deux milles, et aboutit au défilé de Muisenberg. Quoiqu'il faille continuellement monter et descendre, et qu'on passe en plusieurs endroits sur des roches raboteuses, ce chemin est préférable à celui qu'on trouve au sortir de la ville de Simons. L'œil est flatté par différents points de vue, et charmé par la variété des plantes. Au pied des collines, on voit des poivriers à fruit rouge, l'olivier sauvage, l'arbre d'argent, des myrtes de plusieurs pieds de haut, des lauriers de différentes espèces, des arbousiers, des jasmins, des geranions, des tournesols, des cotonniers, des cafiers, des nopals, des mûriers, et autres arbres et arbustes propres à l'Afrique. Plusieurs sortes de belles fleurs s'épanouissent au milieu des sables. Les flancs des montagnes sous lesquelles passe le chemin sont garnis de petits arbrisseaux, qui paraissent sortir des rochers. Des aigles et des vautours volent au-dessus des sommets les plus élevés, et des troupes de babouins et de grands singes, de couleur grise, sautent de roche en roche, menaçant les passants, et s'efforçant de leur jeter des pierres (1).

(1) Percival, p. 62.

Les Anglais, depuis qu'ils ont pris possession du Cap, ont beaucoup ajouté aux fortifications que les Hollandais avaient construites au défilé de Muisenberg. Ces derniers avaient aussi placé le long du rivage des postes pourvus de pavillons et de pièces d'artillerie pour donner avis de l'arrivée des vaisseaux; et comme de Muisenberg à la ville du Cap on avait établi une suite d'autres postes au sommet des différentes montagnes qui ont vue sur la rade, il s'ensuit qu'en quelques minutes l'avis parcourt toute la ligne (1).

Après avoir quitté la forte et importante position de Muisenberg, le chemin, jusqu'à la ville du Cap, devient plus facile; on entre dans une vaste plaine sablonneuse, au commencement de laquelle se trouvent une batterie et une file de magasins et de baraques (2). Un peu au-delà est un grand lac, guéable en tout temps, si ce n'est dans la saison des pluies. Comme il est absolument sur le chemin, il faut de toute nécessité le traverser (3). Dans cette partie du pays, les montagnes s'éloignent du rivage de la mer, et commencent à se replier vers l'intérieur; leurs flancs, au lieu d'être couverts de roches nues, sont revêtus d'une riante verdure. Une foule de canards sauvages, de flamants et d'autres oiseaux aquatiques, se rassemblent autour du lac, fréquenté par un grand nombre de chasseurs. Sur la droite, ce lac se pro-

(1) Percival, p. 53.
(2) Ibid., p. 63.
(3) Dans le plan de la péninsule du Cap, levé par ordre du gouvernement hollandais, et revu par le colonel Bridge, inséré dans Barrow, t. II, p. 204, il est dit qu'en été ce lac est à peu près à sec.

longe vers la mer, dont il n'est séparé que par une chaîne de monticules qu'ont amoncelés les vents (1). L'eau qu'il contient est saumâtre. Le long du lac jusqu'au village de Constance, qui est situé dans un angle que forment les montagnes en se dirigeant de Muisenberg vers la baie de Hout, on trouve une étonnante variété de gibier, et fréquemment on y fait lever des boucs sauteurs et de petits antilopes. A mesure qu'on avance, on rencontre d'autres lacs plus profonds, mais d'une moindre circonférence; il y a aussi des ruisseaux et des marais qu'il faut passer. Là, le pays a un aspect sauvage. Quelques arbustes se montrent à peine entre des monticules de sable. Les tigres, les hyènes, les chacals infestent les montagnes voisines, d'où ils descendent fréquemment pendant la nuit pour dévorer les bestiaux. On ne voit pas une seule habitation depuis False-Bay jusqu'à Wyneberg, quoique la distance soit de dix-huit milles (2). Lorsque l'on approche de Wyneberg, les montagnes commencent à perdre leur aspect sauvage (3). Au pied de l'une d'elles, qui est très verdoyante, on jouit de la vue des riches et belles plantations de vignes de Constance.

Un peu avant d'arriver à Wyneberg, Percival

(1) Le plan de la péninsule fait communiquer ce lac avec la mer par un petit ruisseau d'environ cent verges hollandaises de longueur.

(2) Il y a au contraire plusieurs habitations, mais elles sont sur la gauche, et à l'ouest du chemin direct que prit Percival pour se rendre au Cap, et à une assez grande distance de ce chemin, de sorte qu'il ne les vit pas.

(3) Percival, p. 77.

s'arrêta pour se rafraîchir dans la maison d'un fermier hollandais, qui s'enrichit par le séjour des troupes anglaises, campées dans le voisinage.

Après avoir quitté cette auberge, notre voyageur franchit une petite montagne couverte d'arbrisseaux, et au pied de laquelle coulait un ruisseau. Tout le pays des environs est en général nommé Wyneberg; mais on applique plus particulièrement ce nom à la plaine basse, où croissent des arbustes, des arbrisseaux, partout où le sol n'est pas sablonneux (1). A gauche, sur une ligne parallèle à cette plaine, le terrain s'exhausse par degrés, et atteint aux montagnes situées derrière la baie de Hout et la baie de Chapman; il s'étend jusqu'à Witte-Boem et à l'angle de la montagne du Tigre, communément appelée montagne du Diable, ainsi qu'au revers de la montagne de la Table. Cet espace est couvert de bruyères, de longues herbes, de fleurs, de quelques buissons, qui prennent feu dans la saison de la sécheresse. Dans les environs de Wyneberg, le pays prend un aspect verdoyant, et commence à être cultivé. On y voit un certain nombre de maisons bien construites, et des plantations situées des deux côtés du chemin, qui alors devient uni et ferme, et est régulièrement tracé. Ce canton produit des raisins, du froment, de l'orge, des carottes, des navets, et plusieurs autres espèces de légumes et de fruits. On trouve beaucoup de gibier dans toute cette contrée, plusieurs espèces d'antilopes, et un grand nombre

(1) Percival, p. 99.

d'espèces d'oiseaux. La tortue de terre se rencontre à chaque pas, et aussi plusieurs espèces de reptiles; parmi les serpents, le puff-adder, et le spring-adder qui saute en arrière.

Pendant les cinq derniers milles, l'aspect dont on jouit sur la route de la ville du Cap est vraiment délicieux. Le chemin est beau, et il n'y a point de hauteurs à franchir; on voit de chaque côté un grand nombre de superbes maisons de campagne, qui appartiennent aux principaux habitants de cette ville. Après avoir fait deux milles sur cette route ombragée, on trouve sur la droite le petit village de Round-Bosch, ou le Bois rond, qui est situé dans une plaine élevée et très étendue, où la garnison campe ordinairement pendant la saison de la sécheresse. Lorsqu'on a passé Round-Bosch, et fait deux autres milles, on se trouve sur la même ligne que la base de la montagne du Tigre ou du Diable, qui est à gauche. On a sur la droite le front de la montagne de la Table et la capitale de la colonie, que rien ne dérobe plus à la vue. Arrivé à ce point, un étranger est frappé de la perspective immense, imposante et variée qui s'offre à ses regards; et le contraste de ce tableau avec celui que forme le désert sablonneux, stérile et sauvage qu'il vient de quitter, rend son plaisir encore plus vif. En effet, rien ne peut surpasser la beauté de la scène. A droite sont des prairies, des terres basses, et la ligne de batteries et de redoutes qui longe le rivage. On y voit des magasins, des hôpitaux, des arsenaux, des corps-de-garde qui communiquent avec les différents postes. Paraît en-

suite la baie de la Table, autour de laquelle une falaise de sable forme un vaste croissant, et que remplissent des vaisseaux de toute grandeur, dont les uns sont à l'ancre, et les autres voguent à pleines voiles. Toujours à droite, le pays au-delà de cette baie s'exhausse par degrés depuis la côte, et présente des monticules verdoyants, sur lesquels paissent des moutons. La chaîne non interrompue de hautes montagnes qui se trouvent ensuite, est au premier plan de ce côté. La montagne du Tigre, au-dessous de laquelle on est, en jouissant de cette perspective, et dont le penchant est presque jusqu'à la cime garni de redoutes et de batteries de canons, est sur la gauche. La montagne de la Table s'élève majestueusement au-dessus des autres, et la vue du jardin de la compagnie dédommage de l'aspect sauvage que donnent à cette montagne ses flancs découpés par de profondes crevasses. D'autres jardins et différentes plantations s'étendent de là jusqu'à la ville; et des bouquets d'arbres divers, mais surtout d'arbres d'argent, sortent des fentes des rochers, et couronnent plusieurs éminences. Le Leeuwen-Kop, ou la Tête du Lion, qu'à cause de sa forme conique les Anglais ont nommé Pain de Sucre, semble attaché à la montagne de la Table. Au-delà se trouve le Leeuwen-Stoet, ou la Croupe du Lion, qui s'étend en demi-cercle, et s'abaisse par degrés vers le rivage, où il se termine en une pointe ornée de verdure. Absolument à l'opposite se présente la ville du Cap comme un vaste amphithéâtre.

La régularité des rues et la propreté des maisons

produisent, à cette distance comme de près, le plus agréable effet. Les batteries d'Amsterdam et de la Pointe Verte achèvent ce grand, ce magnifique tableau, dont on aurait peine à trouver le pendant sur tout le reste du globe (1).

Percival, comme presque tous les voyageurs au Cap, s'empressa, pendant son séjour dans cette colonie, de visiter les deux grandes curiosités du pays, la montagne de la Table et les vignobles de Constance. Le chemin qui conduit de la ville du Cap à ces vignobles est bordé de chaque côté de belles maisons et de jardins, et a huit à neuf milles de long. A proprement parler, il n'y a que deux maisons à Constance; mais les cases, les celliers, et tous les magasins qui en dépendent, présentant l'aspect d'un village, en font donner le nom à ce lieu. Des bosquets d'arbres d'argent, de chênes, d'ormes et d'arbrisseaux, entourent de tous côtés les édifices et les plantations; ils les dérobent même à la vue jusqu'à ce qu'on ait tourné la montagne et qu'on soit près du village. Il y a deux plantations distinctes qui donnent chacune un vin différent. La première, qui est appelée Grande Constance, produit du vin rouge; et l'autre, qui est nommée Petite Constance, en produit du blanc. La ferme qui produit ces vins exquis appartenait à un Hollandais nommé Pluter, et est, selon notre voyageur, depuis long-temps dans sa famille (2). Percival le dépeint comme un

(1) Percival, p. 99 et 105.

(2) Percival, p. 181. Cependant, selon Le Vaillant, Jong et autres voyageurs, les propriétaires de Constance sont la famille Cloëte. Percival aurait-il pris un gérant pour le propriétaire?

homme peu poli, très intéressé, et d'un accès difficile. Année commune, on fait à Constance soixante-quinze lègres (leagers) de vin, chacun desquels contient, selon Percival, cent cinquante gallons anglais (1). Sur les lieux, on pouvait acheter, mais non sans peine, une barrique d'environ vingt gallons pour dix ou douze livres sterling (2). Dans la ville du Cap, une bouteille de vin de Constance ne coûtait pas moins de deux dollars, ou douze francs de notre monnaie. Il est remarquable que le prix de la barrique de Constance a peu varié dans l'espace de trente à quarante ans. Percival, ainsi qu'on vient de le voir, estimait à environ deux cent quarante francs de notre monnaie la barrique de vingt gallons. Son compatriote Barrow dit qu'une barrique de cette contenance se vend soixante à soixante-dix risdales (3); Jong l'estime soixante-huit (4); et Stavorinus, en 1771, nous apprend que le meilleur vin de Constance coûtait aussi de soixante à soixante-dix risdales la barrique (5).

On fait encore au Cap trois autres espèces de vins fort estimés. Le Madère du Cap, qui est d'un

(1) Percival, p. 183.

(2) Le Cambiste universel de Kelly, 1823, in-4°, t. I, p. 75, dit que le leager est de cinquante gallons anglais, ou cent soixante-huit mille neuf cent quarante litres. Il y a sans doute erreur dans cette évaluation.

(3) Barrow's *Travels into the interior of central Africa*, t. II, p. 259.

(4) Voyez ci-dessus, p. 10.

(5) Stavorinus, *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, etc. Paris, 1798, in-8°, p. 396.

pourpre foncé et fort épais, est celui qu'on préfère après le Constance; le steinwine ou vin de pierre, a le goût du vin de Grave, mais il est moins bon. Le hœnpod, qu'on fait avec du raisin très gros et très charnu, d'un goût exquis, est rare et cher, et est préféré à tout autre par les dames (1).

Les observations sur les colons, qui appartiennent en propre à notre voyageur, ne concernent que ceux qui habitent le Cap et les environs, puisqu'il n'a point voyagé dans l'intérieur. Il répète ce que tant d'autres ont dit sur l'indolence des colons, sur leur amour pour l'argent, sur leur goût pour le commerce et les spéculations. Le prix de toutes les choses nécessaires à la vie s'éleva considérablement au Cap après l'arrivée des Anglais. Avant cette époque, on y était nourri et convenablement logé pour une risdale, ou une risdale et demie. Ce prix monta promptement à deux risdales et demie par jour, ou environ neuf francs argent de France (2). Les moutons, qui sont de l'espèce à grosse queue, y étaient encore à bon marché, et s'y vendaient depuis une risdale et demie jusqu'à deux risdales (3). Les légumes, ainsi que les poules, les

(1) Percival, p. 183. Voyez aussi Barrow's *Travels*, t. 1, p. 65. Le hœnpod, ou pied de coq, est, selon ce voyageur, un raisin de Perse.

(2) Percival, p. 259. Notre auteur évalue ces deux risdales et demie à 10 schillings du pays, ou 7 s. 6 d. sterling. Il ajoute que la risdale est un papier-monnaie qui vaut 4 schillings du pays, et à peu près 3 schillings sterling. En 1796, la guinée s'échangeait contre sept à neuf risdales en papier-monnaie.

(3) Ibid., p. 263.

oies et les canards, y étaient communs et à bas prix; les coqs d'Inde très rares.

Percival remarque qu'il y a au Cap un singulier contraste entre les jeunes gens des deux sexes. La plupart des jeunes gens sont lourds, tristes, insociables, se présentent mal, et ne savent ni choisir ni porter leurs vêtements. Les jeunes demoiselles, au contraire, sont d'humeur agréable; elles joignent l'enjouement à la candeur; elles se parent avec goût, et se livrent sans contrainte et sans inconvénient aux plaisirs de la société. Les parents voient sans inquiétude leurs filles fréquenter les bals, les fêtes, auxquels les ont invitées les étrangers. Ils ne songent pas même à leur donner un chaperon, c'est-à-dire à les faire accompagner d'une dame qui soit chargée de veiller leur conduite. Il est très rare qu'elles abusent de cette confiance; ce qui semble prouver que les soupçons et la gêne sont de mauvais gardiens de la vertu des femmes (1). Lorsqu'elles sont mariées, les femmes perdent promptement de leurs charmes et de leur vivacité, et prennent trop d'embonpoint; ce qui vient de ce qu'elles sortent peu de leurs maisons, occupées continuellement des affaires intérieures, et du soin de recevoir les étrangers de toutes les nations, qui abordent au Cap dans toutes les saisons. La résidence qu'ont faite dans les maisons hollandaises les officiers anglais, a produit des mariages entre un grand nombre d'entre eux, et des jeunes personnes de la ville du Cap. Notre voya-

(1) Percival, p. 276.

geur reconnaît que toutes les dames de ce genre qu'il a connues se sont montrées douées de toutes les vertus et de toutes les qualités qui peuvent assurer le bonheur dans l'état conjugal (1).

Tout individu, au Cap, suivant la condition de sa mère, il arrive souvent qu'un maître a pour esclave son propre enfant, qui, s'il n'est pas affranchi, ou si l'on ne veut pas le conserver dans la famille, est vendu par les héritiers après la mort de son père. Les dames hollandaises ne voient pas de mauvais œil que leurs hôtes aient commerce avec de jeunes filles en état d'esclavage; elles espèrent que celles-ci deviendront mères, et augmenteront de la sorte le nombre des esclaves de la maison. Notre voyageur assure que plusieurs de ces filles ont ordre de se rendre dans la chambre à coucher des pensionnaires. Un de ses amis, sur la véracité duquel il n'a aucun doute, lui a assuré qu'un soir la maîtresse de la maison avait poussé dans la chambre qu'il occupait, une très belle esclave à laquelle il faisait la cour, et qui était extrêmement réservée et modeste. Cette dame, après les avoir laissés ensemble, avait fermé la porte à la clef (2).

Quoique les Anglais, en s'emparant du Cap, n'aient fait peser aucune imposition extraordinaire sur les colons; quoiqu'ils les aient au contraire enrichis, et que l'argent d'Angleterre, qui y a été répandu, ait fait augmenter le prix de toutes les denrées et des terres; quoique enfin un assez grand

(1) Percival, p. 311.
(2) Ibid., p. 291.

nombre d'Anglais, ainsi que nous venons de le dire, aient contracté des alliances avec des familles hollandaises, cependant Percival avoue que les habitants du Cap détestaient le gouvernement anglais, et ne supportaient qu'impatiemment cette domination étrangère.

CHAPITRE XV.

Voyage de Jean Barrow, en 1797 et 1798.

La relation de Percival n'a paru que trois mois après le premier volume de celle de Barrow, et cependant nous avons dû lui accorder la priorité, parce que le voyage qu'elle fait connaître se trouve lié à la conquête du Cap par les Anglais, et qu'il eut lieu un an avant celui de Barrow. En effet, celui-ci ne se rendit au Cap qu'en 1797, lorsque lord Macartney, dont il était le secrétaire particulier, vint prendre, en qualité de gouverneur, les rênes de l'administration de cette colonie. M. Barrow, investi de toute la confiance de l'administrateur en chef, fut en outre nommé auditeur de la chambre des comptes au Cap; on mit à sa disposition tous les papiers de la colonie et les documents qu'elle renfermait; il put en outre se procurer, par la correspondance officielle, tous les documents dont il avait besoin. Homme d'esprit, habile écrivain, quoiqu'un peu prolixe, doué de connaissances nombreuses et variées,

il a eu tous les moyens de donner une bonne relation du Cap. Aussi la sienne était-elle la plus complète depuis Kolbe, la seule qui, comme celle du voyageur prussien, embrassât la description de tout le pays, de ses habitants et de ses productions. M. Barrow a eu encore cet avantage sur Kolbe, qu'il n'a pas borné ses excursions aux environs de la ville du Cap, mais qu'il a fait plusieurs voyages dans l'intérieur, chargé de missions importantes, et accompagné d'escortes, qui le délivraient de toute inquiétude pour la sûreté de sa personne : enfin abondamment pourvu de tout ce qui pouvait lui procurer, dans le moins de temps possible, la plus grande quantité de renseignements utiles et de notions exactes. M. Barrow a joint au premier volume de la relation de son voyage une carte importante pour le temps où elle parut; il en garantit l'exactitude, et prétend qu'elle est le résultat d'observations géodésiques et astronomiques, très exactes, faites par ordre de lord Macartney. Il est certain que la géographie de la pointe méridionale de l'Afrique, défigurée sur la carte d'Afrique du célèbre d'Anville, ébauchée par la carte du voyage de Sparrmann, embrouillée par celle du voyage de Le Vaillant, n'a commencé à prendre une forme régulière que dans la carte publiée par M. Barrow; mais cette carte est trop pauvre en détails, et trop riche encore en erreurs et en inexactitudes pour mériter la confiance que son auteur réclamait pour elle. La carte de Gottholdt, dans l'ouvrage de Lichtenstein, et celle de Burchell, quoique laissant encore beaucoup à désirer, sont bien su-

périeures à celle de M. Barrow. En général, les jugements pleins de partialité et d'injustice que M. Barrow s'est permis contre les voyageurs qui l'ont précédé, le soin qu'il a de faire ressortir le mérite de ses écrits, lui ont attiré des critiques sévères; et sa carte surtout a été l'objet de l'animadversion d'un des plus savants et des meilleurs voyageurs en Afrique, M. Burchell (1). Elle n'en est pas moins très remarquable pour l'époque où elle parut. Les plans renfermés dans le second volume des voyages de M. Barrow, de la péninsule du Cap, de la baie de Saldanha, de Plettenberg et d'Algoa, ont été des acquisitions précieuses et durables pour la géographie. Ce second volume, sans qu'il fût annoncé par le premier, qui formait un tout complet, n'a paru que trois ans après, par des raisons que nous dirons bientôt. Le premier a été traduit en français par M. Degrandpré, qui y a ajouté des notes intéressantes, résultat de ses propres observations. La traduction du second (improprement intitulé *Second Voyage*) a été attribuée à l'auteur de cette histoire (2). Ce second volume, publié principalement dans un but politique, outre les raisonnements et les déclamations qui concernaient ce but, contient une

(1) Voyez une feuille de quatre pages, annexée au premier volume de M. Burchell, 1822, in-4°, où il repousse des critiques faites contre lui dans le *Quarterly Review*, critiques qu'il attribuait à M. Barrow.

(2) Barrow's *An account of Travels into the interior of southern Africa* in the year 1797 et 1798. London, 1801-1804, 2 vol. in-4°. *Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique, fait en* 1797 *et* 1798, par John Barrow, traduit de l'anglais, L. Degrandpré. Paris, Dentu, an IX, 2 vol. in-8°. — *Nouveau Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique*. Paris, Dentu, 1806, 2 vol. in-8°.

description statistique du Cap. Il conviendra de compléter cette description, en y ajoutant ce que l'auteur a dit sur le même sujet dans son premier volume. Celui-ci nous fournit les relations des deux voyages que M. Barrow a faits dans l'intérieur à l'est et au nord de la colonie; et nous allons en présenter les analyses à nos lecteurs.

§ I.

Voyage de Barrow, depuis la ville du Cap jusqu'au village de Graaff-Reynet, et dans le pays des Cafres et des Boschimans.

La caravane, dont Barrow faisait partie, devait conduire le landrost de Graaff-Reynet dans le district dont il avait le commandement. Composée de trois chariots, elle quitta la ville du Cap le 1er juillet, et arriva le même jour à un lieu nommé Stickland, situé à quinze milles de distance (1), à l'extrémité méridionale des montagnes du Tigre. Sir James Craig avait placé dans ce lieu des casernes de cavalerie, parce qu'il le regardait comme un poste très important dans le cas où la colonie serait attaquée (2). Les bases et les vallées des montagnes du Tigre sont semées de plusieurs belles fermes, de champs considérables de blé, de jardins remplis de légumes, de fruits et de vignes. Ces montagnes terminent à l'est l'isthme de la péninsule, cap dont notre

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 57.

(2) La position de Stickland ne se trouve indiquée que sur la carte de Barrow; elle doit répondre à peu près à celle que Burchell donne sur sa carte à Luyarts-Fontein.

voyageur avait formé une île. La surface de l'isthme est élevée de vingt ou trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sable qui la recouvre a rarement plus de trois pieds de profondeur, excepté dans les endroits où il est entassé en sillons. La plaine qui s'étend à l'est des montagnes du Tigre est moins sablonneuse, et mieux boisée que l'isthme. On y trouve quelques fermes éparses près de petits ruisseaux dont le cours a profondément sillonné sa surface, en s'échappant vers le nord. La partie la plus aride est composée d'argile jaune couverte de milliers d'édifices de termites, dont la hauteur n'excède pas trois pieds (1).

En tirant vers l'est, douze milles au-delà de Stickland, la plaine se termine à deux montagnes, entre lesquelles est un passage qui conduit à une vallée mieux cultivée et plus peuplée qu'aucun autre endroit en deçà. Simons-Berg, sur la droite de cette vallée, est une des plus hautes montagnes qu'on puisse voir du Cap; son sommet fourchu ressemble à celui du Parnasse; l'hiver le couvre souvent de

(1) Ici M. Degrandpré ajoute à l'auteur qu'il traduit, en disant que les naturalistes désignent ces insectes sous le nom de *termites à tourelle*. Nous ignorons où il a puisé ce nom que nous n'avons point lu ailleurs. M. Barrow dit seulement que ce petit insecte est du genre des fourmis (en quoi il se trompe) auquel les naturalistes ont donné le nom de *termes*. M. Barrow ajoute encore que cette espèce est différente de celle que M. Smeathman a décrite dans les *Transactions philosophiques*; ceci prouve qu'il n'a pas lu la dissertation de Smeathman, puisque ce naturaliste en a décrit quatre espèces, et non une seule. Conférez Barrow's *Travels*, p. 59, et la trad. de M. Degrandpré, t. 1, p. 110. Voyez ci-après notre chapitre sur l'histoire naturelle du Cap.

neige ; dans l'été, les vents du sud-est l'enveloppent de nuages qui le dérobent à la vue. Ce Parnasse a son Hélicon qui s'abaisse à ses côtés; on y voit aussi une autre Hippocrène, dans laquelle aucune muse n'a puisé jusqu'à ce jour. Le Paarl-Berg, ou montagne de la Perle, qui est à gauche du passage qui conduit dans la vallée, est beaucoup moins élevé; sa hauteur est d'environ quatre cents pieds, et sa circonférence est d'un mille (1). Elle doit son nom à un chapelet de grosses pierres rondes qui passent sur son sommet, et ressemblent aux perles d'un collier. Deux de ces perles, placées dans la direction du centre de la montagne et près de l'endroit le plus élevé, sont nommées par excellence la Perle et le Diamant. D'après la description que M. Masson en a donnée dans les *Transactions philosophiques*, il paraîtrait que ces deux masses de pierres seraient posées sur leurs propres bases, et qu'elles seraient détachées de la montagne; et cependant elles n'en sont qu'une saillie, et lui sont adhérentes. On a dit aussi que ces deux énormes blocs de granit étaient totalement différents, par leur composition, des rochers qui forment les montagnes voisines. Le Diamant est plus haut que la Perle, mais sa masse est moins considérable; il est d'une forme conique, et il est dangereux d'y monter. Mais notre voyageur gravit sur la Perle; il la trouva, près de son sommet, fendue en quatre par deux crevasses qui se croisaient à angles droits; il y croissait une quantité

(1) Barrow's *Travels*, p. 60.

de superbes aloès et d'autres plantes; le talus était couvert d'une espèce de lichen vert; les côtés étaient profondément crevassés, comme si cette masse avait éclaté sous son propre poids. L'olivier sauvage, qui acquiert parmi ces roches sa plus grande taille, contraste agréablement par son feuillage d'un vert foncé avec des bruyères de différentes espèces, dont quelques unes égalent les arbres pour la forme et la grandeur.

Les montagnes qui terminent la vallée vers l'orient sont d'une grandeur colossale; mais leurs sommets sont nus; on n'y voit pas même un brin d'herbe. Elles font partie de cette grande chaîne qui s'étend au nord de False-Bay. Le fond sur lequel elles reposent est un lit alternatif de granit, d'argile et d'ardoise. Cette chaîne de montagnes, semblable à une immense muraille, sépare si parfaitement le Cap de tout le pays au-delà, qu'un petit nombre d'hommes en possession de ces passages couperaient efficacement toute communication entre les bords de la mer et les cantons de l'intérieur. Trois de ces passages sont accessibles aux voitures; les colons les nomment Kloofs, c'est-à-dire fentes ou crevasses. Ces passages sont, Hottentots-Holland's-Kloof, Roode-Sand-Kloof et Eland-Kloof. Le premier, près de False-Bay, ouvre la communication du district de Zwellendam et des parties de l'est de la colonie vers les bords de la mer; le second, vis-à-vis de Saldanha-Bay, conduit à Graaff-Reynet, et dans les parties les plus reculées de la colonie; et le troisième, encore plus au nord, débouche dans un pays sauvage et presque inhabité.

Quoique ces montagnes soient incultes et stériles, le vallon qu'elles renferment est susceptible de la plus grande beauté, et s'il était cultivé, il deviendrait riche et fertile. Il est arrosé par des branches innombrables de Berg-Rivier, qui se réunissent toutes au milieu, et poursuivent ensuite leur cours lent et imperceptible. Ce vallon renferme les divisions ou paroisses du grand et petit Drakensteen, Fransche-Hoek ou canton français, et la Perle. Ce dernier établissement est un assemblage d'à peu près trente maisons rangées sur deux lignes droites, et si fort éloignées les unes des autres qu'elles occupent un espace d'un mille en longueur. L'église est à peu près au milieu, et est, comme les maisons, couverte en chaume. Fransche-Hoek et Drakensteen n'ont point d'église (1). Les maisons ne sont point réunies en villages; elles sont éparses dans la vallée à des distances considérables les unes des autres. La plupart de ces fermes sont des concessions à charge de redevances, accordées dans les premiers temps qui suivirent la naissance de la colonie, soit pour de l'argent, soit par faveur, ou en récompense des services rendus au gouvernement. L'étendue de chacune de ces concessions est de soixante morgens, ou cent vingt acres de terre. Les propriétaires prétendent en outre avoir le droit de faire paître leurs troupeaux sur les terres incultes intermédiaires. Le produit principal de cette vallée est en vignes. On les plante par rangs, et on les laisse croître en buissons comme des groseilliers. Un acre de terre contient

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 64.

cinq mille pieds qui donnent cinq lègres de vin de cent cinquante-quatre gallons (1). Chaque lègre se vend de cinquante à cent cinquante risdales, ou de dix à trente livres sterling. La quantité de vin produite annuellement par tout le terrain qui s'étend au pied de cette grande chaîne de montagnes, depuis la Perle jusqu'à False-Bay, en y comprenant les deux Drakensteen, Fransche-Hoek, le district de Stellenbosch, et Hottentots-Holland, est estimée par notre voyageur à six mille lègres. Les épais taillis qui couvrent la partie inculte de la vallée recèlent une grande quantité de gibier, surtout de perdrix du Cap. Elles sont peu farouches, et s'introduisent sans défiance dans les basses-cours parmi la volaille. On y trouve aussi le korhaens, ou l'*otis afra* de Linnée, le bastard aux oreilles blanches de Latham, qui s'envole de très loin à l'approche du chasseur; beaucoup de bécassines du Cap; trois espèces de canards sauvages, le niais du Cap, le canard dominicain, et la sarcelle ordinaire. Les montagnes abondent en antilopes de l'espèce du klip-springer; tandis que le duiker et le griesbock habitent de préférence dans la vallée (2).

Quelques milles au-delà de la Perle, le chemin traverse Berg-Rivier, qui était alors très gonflée. On la passe sur un bac. Au-delà du bac la route est excellente; elle est sur un fond d'argile; mais le pays est peu peuplé en avançant vers le nord, et le

(1) Voyez ci-dessus, Percival, p. 67.
(2) Barrow, t. 1, p. 68.

terrain devient plus uni, mais sablonneux; il est couvert de plantes et d'arbustes, de protea et de bruyères. Dans les parties les plus stériles, on aperçoit les nombreux édifices des termites, et, vers le déclin du jour, une multitude de petites tortues qui retournent lentement à leurs buissons après s'être chauffées toute la journée au soleil. Les loups et les chacals commencèrent à se faire entendre vers le soir, et se tenaient à peu de distance des chariots. Il était près de minuit lorsqu'on arriva à une maison solitaire, située dans un pays froid, ouvert et sauvage, sur les bords d'un lac nommé Vogel-Valley, ou Lac des Oiseaux. Dans cette saison, le Lac des Oiseaux n'était qu'un endroit marécageux; mais il était couvert de canards, d'oies sauvages, de sarcelles, de grands pélicans blancs et de flamants. Les ailes roses de ce dernier servent à faire des chasse-mouches à l'usage des paysans, qui tuent le pélican pour avoir le beau duvet que recouvre son plumage.

Quelques milles au-delà de ce lac, ou plutôt de ce marais, on arriva à l'entrée de Roode-Sand-Kloof, ou du passage rouge sablonneux, par lequel on franchit la grande chaîne de montagnes. Ici les couches dont elles sont composées sont bien de la même nature que celles de la Table, mais elles ne sont pas horizontales; la montagne n'est pas roide, mais très inégale; il faut traverser plusieurs fois une petite rivière qui descend en serpentant sur la côte où la route est frayée; elle offre de gros quartiers de rochers éboulés, où croissent, avec une grande

vigueur, des protea, des ricins, des mélianthes, des calla æthiopica, et d'autres plantes. Les singes cachés dans les trous et les anfractuosités des montagnes poursuivirent les chariots en poussant des cris tellement aigus, que notre voyageur en fut effrayé. La partie supérieure de ce kloof n'offre point de descente pour entrer dans le Waveren, division qu'on nomme actuellement Roode-Sand. Le niveau de cette vallée est élevé de quatre à cinq cents pieds au-dessus de celle qui est de l'autre côté de la montagne en regardant le Cap. Elle est bornée à l'est par une branche de la même chaîne de montagnes, qui est beaucoup plus haute que celle que le passage traverse; et cependant elle est praticable pour des voitures (1). Le sommet de ces montagnes était couvert de neige, et, au soleil levant, le thermomètre était dans la plaine au point de glace.

La vallée de Waveren, ou de Roode-Sand, est une étendue de terre fertile, bien arrosée par des ruisseaux qui tombent des montagnes voisines; elle produit abondamment du blé, du vin, du raisin, et d'autres fruits. Le bambou de la Chine, plante plus belle qu'utile, prospère en ce canton; on en fait des manches de fouet, et des cerceaux pour couvrir les chariots. Le gibier de toutes les espèces, les oiseaux d'eau, les antilopes, parmi lesquels on distingue le reeboek, s'y trouvent en abondance. On voit aussi l'yzer-warke, ou cochon de fer, qu'on nomme lièvre du Cap, et dont les Hollandais re-

(1) Barrow's *Travels*, p. 70.

gardent la chair séchée et salée comme un grand régal (1). Notre voyageur vit dans un terrier le aard-warke, ou fourmilier du Cap, également commun dans ce canton, et dont les quartiers de derrière se salent et font d'excellents jambons (2).

La vallée de Roode-Sand, ou Waveren, contient une population d'à peu près quarante familles, et a environ trente milles en longueur. En quittant cette division le pays devient sauvage, et presque inhabité; le voyageur n'y rencontre que des fondrières et des marécages couverts de jonc et de plantes acides, de grands espaces d'argile aride, des chemins sablonneux, des étangs d'eau croupissante, et les tourelles des termites, indices infaillibles d'un terrain inculte. On y parcourt plusieurs milles sans y voir de vestiges d'habitations humaines. Dans cet affreux pays, l'attention de notre voyageur se porta sur la vaste chaîne de montagnes qu'il allait franchir sur sa gauche; elle commence ici à décliner. Cette branche est beaucoup plus sauvage, plus élevée, et plus inculte, que celle à laquelle conduit le kloof de Roode-Sand. Les montagnes qui la composent sont formées d'énormes masses de grès nu, en forme de colonnes, d'un rouge ferrugineux, mêlé parfois de bleu d'acier. Leurs sommets, corrodés et dentelés comme les créneaux d'une tour, ou d'un minaret, ne sont plus perpendiculaires sur leurs bases, et paraissent s'appuyer l'un sur l'autre.

(1) C'est l'*histrix cristata* de Linnée, le porc-épic, ou une espèce voisine. Voyez Sparrmann, t. 1, p. 162.

(2) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 71.

Leurs couches sont inclinées à l'est sous un angle d'à peu près quarante degrés. Sur le côté opposé du vallon s'élève un autre rideau de montagnes dont la configuration est toute différente. Leurs sommets se terminent en cônes parfaits et en cônes tronqués, et elles sont perpendiculaires à leurs bases. On n'y trouve point d'ardoises, quoique la plaine qui les supporte en soit composée; notre voyageur n'y vit non plus ni lave, ni pierres portant empreinte de fusion (1).

En deçà de ces montagnes, notre voyageur arriva dans une vallée dont la longueur est d'environ trois milles et la largeur de deux. Sa surface est aussi plane que celle d'un boulingrin; elle est traversée par un ruisseau chaud et fumant. La chaleur de cette source thermale est à peu près celle de l'eau bouillante. L'eau en est limpide, et ne dépose ni sur ses bords ni au fond de son lit aucune espèce de sédiment; la famille qui vit auprès la regarde comme très pure : on s'en sert pour tous les usages de cuisine, pour laver le linge et les toiles peintes, dont elle n'altère pas les couleurs.

Après les bains chauds, nos voyageurs traversèrent Breede-Rivier, ou la rivière Large, et l'on entra dans un kloof, ou défilé, sur le côté opposé, ou vers le nord du vallon. Ce kloof ouvre un passage au travers de la seconde chaîne des grandes montagnes; on le nomme Hex-Rivier-Kloof. Sa longueur est de quatre milles; il faut, pour parvenir jusqu'au

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 72.

haut, monter bien moins qu'à Roode-Sand-Kloof; car la chute totale de la rivière qui serpente au travers n'excède pas deux cents pieds. Les montagnes de chaque côté de ce passage sont sauvages et dépouillées; mais à l'endroit du kloof, la nature déploie une végétation vigoureuse. Nos voyageurs trouvèrent sur les bords de la rivière une troupe de quatre ou cinq cents gros singes noirs qui se chauffaient au soleil. Ces animaux parurent fâchés de se déranger, et regagnèrent leurs rochers, qu'ils escaladèrent en grommelant et en hurlant.

Le haut du kloof, ou défilé, débouchait sans descente dans une vallée étroite, dont la longueur est d'environ quinze milles, et la largeur de deux. Les montagnes qui forment la troisième branche vers le nord étaient couvertes de neige dans la moitié de leur hauteur, et cependant les orangers à leurs bases étaient chargés de fruits mûrs. Quatre familles seulement occupent cette profonde vallée; elle est l'univers entier pour ses habitants; leurs besoins par ailleurs peuvent être aussi circonscrits que leur horizon, car la terre leur fournit tout ce qui peut être nécessaire à la vie. Ils ont beaucoup de bétail, et toutes les espèces de gibier que l'on trouve de l'autre côté de la montagne; et de plus, notre voyageur vit de grosses perdrix à ailes rouges, bien préférables à la perdrix ordinaire du Cap, et des lièvres de montagne, ou gerboises du Cap. Ce fut au bout de cette petite vallée que nos voyageurs dirent adieu à toute habitation humaine pour au moins seize jours, temps nécessaire pour traverser le grand Kar-

roo, ou désert aride, qui s'étend de là jusqu'au district de Graaff-Reynet, vers lequel se dirigeait la caravane; aussi avait-on eu soin de la pourvoir abondamment de toutes les provisions nécessaires, et de lui donner pour renfort deux chariots, qu'amenèrent deux fermiers accompagnés de leur nombreuse famille, enfants, Hottentots et Cafres.

Le 12 juillet, après s'être dirigée vers le nord-est, la caravane arriva, après quatre heures de marche, au sommet des montagnes les moins élevées que renferme la vallée (1). On monta pour parvenir d'étage en étage jusqu'à la hauteur d'environ quinze cents pieds par une route d'à peu près six milles. Du haut de ces montagnes, en tirant vers l'est, le terrain ne descend que peu, ou même point du tout. Le pays commence à prendre un aspect bien différent; toutes les grandes chaînes de hautes montagnes que l'on avait traversées disparurent peu à peu à la vue, on n'en apercevait que les cimes abaissées jusqu'à l'horizon. L'œil ne rencontrait de tous côtés qu'une surface raboteuse, sillonnée de quelques collines; aucune éminence ornée, aucune trace d'habitation, aucun arbre un peu élevé ne se présentait aux yeux; aucun animal, aucun oiseau ne troublait cette effrayante solitude. Quelques plantes piteuses, éparses, rampantes et rabougries, végétaient tristement sur un lit d'argile rembrunie; on y distinguait plusieurs espèces de mesembryanthemum, d'euphorbia crassula, et de cotyledon. La grande

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 85.

famille des protea et les élégantes erica avaient tout-à-fait disparu. La route était assez bonne, et l'on passait généralement sur des lits de grès veinés de quartz gras, et sur une espèce de pierre pesante ferrugineuse (1).

Après avoir marché sept heures pour faire cinq lieues, on entra dans un passage long et étroit entre deux montagnes. Leurs faces directes et presque perpendiculaires formaient naturellement un long point de vue, comme celui d'une rue; et en effet ce passage en porte le nom (Straat). Ce défilé débouche sur une plaine unie, renfermée par de petites collines toutes détachées les unes des autres, et portant des indices d'origine volcanique, excepté cependant que les couches de grès qu'on y voyait de tous côtés étaient régulières et uniformes; leur inclinaison formait un angle considérable avec l'horizon, et cette situation, jointe à la forme des montagnes, leur donnait de loin l'apparence d'une moulure spirale, pareille à celle qui sillonne les volutes de quelques coquilles. Le thermomètre de Fahrenheit, au lever du soleil, était à trente-trois degrés et demie; exposé au soleil, il monta à quatre-vingts; à l'ombre, il marqua cinquante-cinq degrés; et le soir, à sept heures, il descendit au point de glace.

Le jour suivant, on fit vingt-cinq milles pour arriver à un endroit nommé par un bâtard hottentot Constaaple. Une petite source l'avait décidé à y risquer l'établissement d'une hutte qu'il avait en-

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 86.

tourée de quelques arbres; mais la sécheresse l'avait bientôt chassé de cette retraite; il n'y restait que deux chênes, dont les branches étendues ombrageaient une source d'excellente eau, qui se perdait non loin de là dans les sables de la plaine. Le 14, on ne fit que douze milles. La route fut parfois inégale, alternativement pierreuse et sablonneuse. Les attelages commencèrent à languir, faute de pâturage. La halte, que l'on nomme Mentjis-Hoek, offrit quelques ronces et plantes juteuses, que le bétail d'Afrique broute ordinairement lorsqu'il manque d'herbe. On commença peu après à apercevoir les bleus sommets de Zwarteberg. Le 15, les bœufs étaient si épuisés qu'on en avait laissé trois sur la route, et l'on ne put faire que dix à douze milles pour arriver à Riet-Fontein (1), qui prend sa source dans une haute montagne en forme de cône, d'où ses faibles eaux coulent vers le sud. Ses rives étaient bordées de mimosa épineux, qui diffère du mimosa nilotica.

Le jour suivant, on traversa le lit de la rivière des Buffles (Buffalo-Rivier), dont la largeur est au moins de cinquante verges; mais son cours était réduit presque à rien par la sécheresse. Cette partie du désert parut à notre voyageur plus aride et plus stérile encore que tout ce qu'on avait rencontré jusqu'alors. A peine quelques plantes pouvaient-elles

(1) M. Barrow (t. 1, p. 59), et M. Degrandpré, son traducteur, traduisent tous les deux Riet-Fontein par source, ou Fontaine Rouge; ce qui est une erreur : ces mots signifient en hollandais, la source ou la fontaine aux roseaux.

percer le sol d'ardoise, et pousser quelques feuilles languissantes : on n'y voyait que certaines espèces de mesembryanthemum. Une d'elles, plus vigoureuse que les autres, fournit aux Hottentots des feuilles charnues et cylindriques, recouvertes d'une peau semblable à du cuir, qui leur sert, quand elle est sèche, à faire de l'amadou.

A peu près à deux milles au-delà de la rivière des Buffles, on campa, pour la nuit, sur les bords d'un petit ruisseau nommé Geelbeck, dont le cours tournait autour d'un marais sablonneux, couvert de joncs, et rempli de sources fortement imprégnées de sel. Tous les endroits où le sable était à découvert étaient saupoudrés d'une substance blanche, assez semblable à de la neige (1). Il croît dans ce canton une espèce de salsola dont on pourrait tirer de la soude en abondance. Les montagnes qui environnent la plaine de Geelbeck sont composées d'ardoise d'un pourpre foncé; l'on y voit bondir des qua-chas (couaggas), et des zèbres en plus petit nombre. Dans plusieurs endroits de ces immenses déserts, nos voyageurs virent des autruches déployer au vent leur plumage noir et blanc, signal auquel les Hottentots reconnurent que leurs nids n'étaient pas loin. Trois esclaves marrons et trois Hottentots, parmi lesquels était une petite fille âgée de douze ans, qui habitaient le désert et vivaient de rapine, fatigués de la vie qu'ils menaient, demandèrent à s'engager au service de la caravane, et furent acceptés.

(1) Barrow's *Travels*, p. 91.

Le 17, on fit à peu près vingt-quatre milles; ici le pays s'élève, il quitte son uniformité, et se dessine en collines et en vallons; mais il continue à se montrer stérile; on voit seulement éparses sur ce sol aride quelques espèces de mesembryanthemum. Le thermomètre était le soir au point de glace. Environ à quinze milles vers le sud, on découvrait les montagnes Noires; elles avaient perdu cet aspect auquel elles sont redevables de leur nom, car elles étaient alors couvertes de neige. Le 18, on passa la Dwyka, ou rivière des Rhinocéros, et l'on campa sur ses bords. Elle coulait sur un lit de sable bleu, et sa largeur moyenne excédait cent verges; mais tous les petits ruisseaux qui formaient alors son cours auraient à peine suffi, réunis, pour faire moudre un moulin. Les rivières qui traversent le Karroo, bien différentes de toutes les autres en général, sont plus faibles à mesure qu'elles s'éloignent de leurs sources, malgré le tribut des petits ruisseaux additionnels qui se jettent dans leurs lits. Comme il pleut rarement dans le désert, elles ne sont alimentées que par leurs sources; leurs eaux, diminuant continuellement dans leurs cours, s'évaporent et sont absorbées par les sables. Quoique le pays des environs fût tout-à-fait dépourvu de végétation, les bords de la Dwyka étaient couverts d'un bois épais de mimosa, qui dessinait son cours dans la plaine.

Le 19 au soir, on campa sur les bords de la rivière Ghamka, ou du Lion; elle est éloignée de vingt milles de la Dwyka. On fit ce chemin sur une route

tein, où jadis avait coulé l'eau d'un ruisseau; il y croissait encore des touffes de mimosa, des salsola, et quelques autres plantes juteuses. Ces dernières furent dévorées avec avidité par les bœufs. Les branches de mimosa fournirent aux chevaux un excellent repas, quoique les épines leur déchirassent la bouche et la missent en sang.

On avança le lendemain, pendant près de trente milles, sur un lit d'argile ferme; et le soir on dressa les tentes au milieu d'une prairie, où l'on avait de l'herbe jusqu'aux genoux. Cet endroit se nomme Beer-Valley; c'est une plaine de plusieurs milles de largeur, qui s'étend au pied des montagnes Noires, et qui est arrosée par une infinité de rivières périodiques qui s'y réunissent en descendant des montagnes de Nieuweldt, de Winterberg et de Cambdebo, où sont leurs sources. L'une d'elles, assez considérable lorsque notre voyageur la visita, était aussi salée que la mer. Vers le haut de la vallée, cette rivière salée en recevait une autre nommée Karooka; elle était faible : mais, pour être excellente, il ne manquait à son eau que d'être plus claire. Cette plaine était couverte entièrement de deux ou trois espèces d'une grande herbe ressemblant à du jonc. Tous les marais et les sources étaient ensevelis sous de larges touffes de roseaux ordinaires. Le bord des ruisseaux qui coulaient dans la vallée était planté de grands mimosa, qui, se réunissant au confluent de ces petites rivières, y formaient une forêt perpétuelle (1). Ces lieux fertiles étaient le

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 104.

rendez-vous de gibier de toutes sortes, et on y voyait surtout une grande variété d'antilopes, le spring-bok, le gems-bok, et le kandou. Le lit de sable qui forme les bords de la vallée est couvert d'un salpêtre aussi blanc que la neige : la production de cette substance influa singulièrement sur la température, et occasionna un très grand froid. Une heure après le lever du soleil, le thermomètre était à six degrés au-dessous de glace, tandis qu'à la petite Loory-Fontein, où le sol était ferme, sec et pierreux, la température était à dix degrés au-dessus de glace, et sur les bords de la Traka qui étaient, comme dans Beer-Valley, imprégnés de nitre, le thermomètre était également descendu à cinq degrés au-dessous de glace. Les exhalaisons qui s'élèvent de ces lits de nitre font quelquefois paraître à la vue une montagne de figure conique, sorte de fantôme que l'on voit décroître à mesure que le jour s'avance, qui s'abaisse insensiblement jusqu'à l'horizon, et disparaît ensuite entièrement (1).

Après avoir bien rafraîchi les bœufs dans la prairie de Beer-Valley, la caravane continua son voyage; elle fit un trajet de vingt milles, et campa sur les bords de Hottentots-Rivier, où l'on passa la nuit. Son lit étroit et profond ne contenait que quelques eaux stagnantes. Le 28, on dressa les tentes à Poort. On nomme ainsi un passage étroit, au travers d'une branche de montagnes qui se projettent de celles du Cambdebo, et qui traversent le désert. La plaine

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 107.

était déjà mieux couverte de végétation, et abondait en boucs plongeurs et sauteurs, en steen-bok, en qua-chas et en autruches. Notre voyageur vit sur le bord d'un ruisseau un tas de pierres, qu'on lui dit être le tombeau d'un Hottentot. Le Poort peut être considéré comme l'entrée du Cambdebo; cependant, la première habitation de ce district en est reculée de douze milles, et la seconde de dix milles au-delà de la première. Le pays, dans l'intervalle, est aussi aride que dans le désert. La troisième ferme que l'on rencontra était à quinze ou seize milles au-delà de la seconde : de cette troisième ferme à la résidence du landrost, la distance est de dix milles. Cet espace ne renferme pas une seule ferme. On entra dans le village le 30 au soir. Le landrost fut reçu par une quantité de fermiers à cheval, qui le saluèrent à son arrivée de plusieurs décharges de mousqueterie; et il apprit que les Cafres avaient fait une incursion sur la colonie, et que les colons de Graaff-Reynet s'armaient pour faire une irruption dans le pays de ces sauvages. Le landrost arrêta ces préparatifs de guerre, et avertit les fermiers que son intention était de faire une visite aux chefs des Cafres, et de leur persuader, s'il était possible, de retourner tranquillement et paisiblement chez eux, au-delà de grande Fish-Rivier, frontière des établissements hollandais. Pendant les préparatifs du voyage et les dispositions que prit le landrost pour faire reconnaître l'autorité du roi d'Angleterre et nommer le hemraaden, ainsi que les autres membres du conseil, notre voyageur examina le pays qu'on

nomme la division de Graaff-Reynet proprement dite (1).

Le village de Graaff-Reynet est situé par la latitude de trente-deux degrés onze minutes, et par vingt-six degrés (2) de longitude orientale, à partir du méridien de Greenwich. Sa distance du Cap est d'à peu près cinq cents milles; ce n'est qu'un assemblage de huttes de terre, élevées à d'assez grands intervalles les unes des autres sur deux lignes, et dans la forme d'une rue. A une des extrémités se trouve la maison du landrost, bâtie de la même manière que les autres. Le village n'est guère occupé que par des ouvriers, ou par des personnes qui exercent quelques petits emplois sous le landrost. Il a l'air plus misérable que le plus chétif village d'Angleterre. Les habitants n'ont ni vin ni bière, et ne boivent que l'eau de la rivière Sondag, qui, dans l'été, est fortement imprégnée de sel. « Il serait difficile de deviner, dit notre voyageur, quels sont les motifs qui ont fait choisir ce misérable emplacement pour y fixer la résidence du landrost. Ils ne pouvaient provenir ni des avantages, ni des commodités et douceurs de la vie que ce lieu pouvait offrir; peut-être avait-

(1) Barrow's *Travels*, p. 110-112.

(2) Cela n'est pas exact; le village de Graaff-Reynet, d'après la carte de Burchell, préférable à celle de Barrow, n'est qu'à vingt-cinq degrés à l'orient de Greenwich (vingt-trois degrés quarante minutes de Paris); et même, d'après la carte des voyages de Thompson, fondée sur des observations plus récentes, ce village ne serait qu'à vingt-quatre degrés quarante minutes à l'orient de Greenwich. La carte de Barrow étend toute la partie orientale de la colonie du Cap et le pays des Cafres d'un degré au moins trop vers l'orient.

on consulté le bien-être des habitants, parce que cette situation est à peu près au centre des établissements; cependant il me paraît plus probable que des motifs d'intérêt, le défaut de jugement, ou quelque esprit de contradiction, auront fait assigner pour chef-lieu de canton un endroit aussi désavantageux, aussi retiré, et aussi sauvage.

Le 11 août, la caravane, partant de Graaff-Reynet pour le voyage projeté, dirigea d'abord sa route au sud, au travers d'un pays aussi dépourvu d'eau, aussi sablonneux, aussi aride et aussi triste que le grand désert. Le premier jour on ne rencontra que deux fermes, encore était-ce de la division du Cambdebo, nom hottentot, qui signifie élévation verdoyante, et que l'on a donné à des hauteurs presque entièrement couvertes de verdure, sur lesquelles s'élèvent les montagnes de neige. Les fermiers font tous le commerce de bétail en ce canton, et pour nourrir leurs nombreux troupeaux ils occupent des terrains considérables. On voit dans les plaines du Cambdebo des quantités presque incroyables de spring-boks.

Le 12, on fit vingt milles; on ne vit que deux fermes, dont l'une était abandonnée faute d'eau. Le jour suivant, on rencontra encore deux maisons, et l'on quitta enfin la rivière Sondag après l'avoir traversée neuf fois depuis le départ, au risque de verser chaque fois : on campa sur la plaine aride, loin de tout endroit où l'on pût se procurer de l'eau. Cette partie du district se nomme Zwart-Ruggers, ou les Sillons noirs. A peine y trouva-t-on

dans une étendue de quarante milles, un espace uni de cent verges, si on excepte le lieu où on était campé. Les chemins sur ces sillons étaient détestables; il fallait constamment monter et descendre, tantôt sur des rochers, et tantôt sur de grosses pierres détachées. La végétation était languissante; mais une espèce d'euphorbe, à feuilles hexangulaires et armées d'épines, croissait avec vigueur sur ce sol stérile (1).

Le 14, nos voyageurs arrivèrent à Poort. C'est une étroite ouverture qui traverse une longue chaîne de montagnes à perte de vue, dans les directions de l'est et de l'ouest (2). Les environs de cette crevasse sont aussi délicieux qu'on puisse l'imaginer. On parcourut vers le nord trois ou quatre milles au travers des buissons entremêlés des plus belles plantes du midi de l'Afrique. Une grande variété de crassula et de superbes cotylédons écarlates étaient en fleurs, ainsi que plusieurs espèces d'aloès, dont quelques uns barraient le chemin de leurs fleurs en bouquets, tandis que d'autres élevaient leurs hautes tiges droites et chargées de fleurs d'un rouge sanguin, à quinze pieds au-dessus des premiers. La brioine d'Afrique attachait sur tous les buissons ses feuilles semblables à celles de la vigne, et l'air était embaumé du parfum qu'exhalaient les fleurs blanches d'une superbe plante semblable au jasmin. Au travers de ces buissons la route était composée d'une

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 119.
(2) Ibid., p. 120.

terre douce, jaunâtre et sablonneuse, sans une seule pierre, mais dont la surface était si raboteuse, qu'on ne pouvait y trouver une étendue de cent verges sans inégalités. La montagne des Roseaux, Riet-Berg (1), s'élevait sur le fond de ce paysage, se colorait jusqu'au sommet des fleurs écarlates qui couvraient les hautes tiges des aloès dont elle était ombragée.

Après avoir passé le kloof, on traversa une plaine de six à sept milles en largeur, et on vint camper à Wolga-Fontein, située au pied d'une autre chaîne de montagnes parallèles au Riet-Berg (2), et plus couvertes encore de végétation et de plantes frugifères. De cet endroit, la route, pendant trois jours, conduisit nos voyageurs au travers d'un pays agréablement varié, parmi des montagnes escarpées, des plaines, des éminences et des bas-fonds : le tout était entièrement couvert d'une forêt d'arbustes; quelquefois on parcourait dix ou douze milles sans trouver un seul endroit où il fût possible de s'écarter à la distance d'une verge du chemin frayé; et du haut des éminences, où les buissons moins élevés n'arrêtaient point la vue, l'œil n'apercevait qu'une forêt non interrompue.

Sur le penchant d'une montagne, vers l'extré-

(1) Degrandpré traduit à tort Reet-Berg par montagne Rouge. Quoiqu'ici M. Barrow n'ait pas commis la même faute que précédemment, il a bien traduit en mettant Reed-Montain; mais il n'est pas d'accord avec sa carte, qui nomme ces montagnes Roode-Berg, ou montagnes Rouges.

(2) Qui est le Roode-Berg de la carte de M. Barrow. Voyez la note précédente.

mité méridionale de la forêt, notre voyageur aperçut, parmi les bouquets de plantes frugifères, plusieurs fleurs de strelitzia, qui lui parurent être des regina; mais en s'approchant de plus près, il vit que c'était une espèce nouvelle, bien différente par le feuillage des deux que l'on connaissait déjà; au lieu des grandes feuilles larges des premières, celles-ci étaient rondes, comprimées, d'un demi-pouce de diamètre à la base, se terminant en pointe, et de la hauteur de six à dix pieds; ces fleurs lui parurent les mêmes que celles de la regina; cependant elles étaient un peu plus foncées en couleur, particulièrement le nectarium, qui était d'un beau bleu violet. Il en arracha une douzaine, qui ont été transplantées dans le jardin botanique du Cap, où elles promettent de réussir. Près de cette strelitzia croissait une superbe plante de la famille du palmier.

Après avoir traversé cette forêt dans l'après-midi du 17, on campa sur les bords d'un superbe lac environné d'un fourré de plantes frugifères; il était ovale, et sa circonférence pouvait être de trois milles; le côté de l'ouest était embelli d'un talus de gazon, et vers les autres parties du circuit de ce lac, le terrain, s'élevant plus brusquement et à une plus grande hauteur, était couvert d'une grande quantité de ces plantes arborées et juteuses. L'eau était limpide, mais salée comme la mer; c'était un de ces lacs salés dont abonde le midi de l'Afrique, et que les colons nomment zout-pans. Celui-ci est le plus renommé du pays, et tous les habitants y accourent des cantons les plus éloignés; ils y vien-

nent recueillir du sel pour leur usage ou pour vendre. Il est situé sur une plaine considérablement élevée au-dessus du niveau de la mer : le fond du lac est en grande partie couvert d'une seule croûte de sel, semblable à une couche de glace, et les cristaux en sont si bien liés, qu'ils forment une masse solide aussi dure que le roc. Le rivage de ce bassin ressemble à la grève du bord de la mer; il est parsemé de grès et de cailloux quartzeux, rouges, pourpres et gris. Au-delà de ce rivage sablonneux, le sel commence par une légère croûte poreuse, dont l'épaisseur et la solidité augmentent à mesure qu'elle s'avance vers le milieu du lac, où cette épaisseur n'est pas connue, parce qu'elle est toujours couverte de beaucoup d'eau : non loin du bord elle est de quatre à cinq pouces; c'est là qu'on la brise avec des pics pour en emporter les morceaux. Les vents secs de sud-est qui soufflent en été, agitant la surface du lac, poussent sur les bords un beau sel fin, léger comme des flocons de neige; il est aussi beau que celui qu'on raffine en Angleterre; les femmes le recherchent beaucoup, et sollicitent toujours leurs maris d'en apporter une quantité pour l'usage de leur table.

A cinq milles environ dans le nord-ouest de cette saline, on découvrit un autre objet d'histoire naturelle. Un ruisseau d'eau ferrugineuse s'échappait du milieu de la hauteur d'une petite montagne. Immédiatement au-dessous de la source, l'eau coulait dans une crevasse de cinq ou six pieds de profondeur, au milieu d'un monceau de terre noire ma-

récageuse, espèce de fondrière qui paraissait avoir été vomie par la source. Ce monceau était entièrement nu, sans aucune végétation quelconque, tellement tuméfié, excavé, et recouvert d'une croûte si légère, qu'à peine pouvait-elle soutenir le poids d'un homme. L'eau était claire, mais le fond du canal était couvert d'un sédiment orange foncé, sans odeur, sans goût, et d'une consistance gélatineuse. De cette espèce de fondrière découlait une substance, en quelques endroits jaune, en d'autres verte, âpre au goût comme l'alun. L'eau de la source était de la même température que l'atmosphère.

Nos voyageurs trouvèrent un fermier campé sur les bords du lac salé, avec toute sa famille; savoir, ses fils, ses filles, ses petits-enfants, ses bœufs, ses vaches, ses moutons, ses chèvres et ses chiens : il changeait d'habitation, et en outre de son bétail, il portait avec lui toute sa propriété dans deux chariots.

Le 18 au soir, nos voyageurs arrivèrent à Zwart-Kop's, ou Algoa-Bay; ils y trouvèrent à l'ancre le brick du roi, l'Espérance (1). Cette baie est ouverte à tous les points de l'horizon, compris entre le nord-est et le sud-est, par conséquent n'offre aucun abri contre les vents dominants de ce pays. Le fond y est beau, et la tenue sûre. Il y a mouillage par cinq brasses, à un mille du débarquement situé dans la partie de l'ouest de la baie; mais les gros vaisseaux doivent se tenir par plus grand fond, à cause d'une

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 131.

forte houle de l'est qui s'y fait presque toujours sentir. La latitude de l'embarcadère est de trente-trois degrés cinquante-six minutes sud; la longitude orientale de Greenwich est de vingt-six degrés cinquante-trois minutes : distance directe du Cap, cinq cents milles anglais. La haute mer, dans les nouvelles et pleines lunes, est à trois heures, et la marée marne entre six et sept pieds. L'étendue de la baie est d'environ vingt milles depuis la pointe de l'ouest jusqu'à l'extrémité de l'est, où la terre rondit pour reprendre le gisement général de la côte. Le rivage est une belle grève de sable mou, excepté depuis l'embarcadère jusqu'à la pointe de l'ouest. La baie reçoit les eaux de Zwart-Kop's, Kooka et Sondag, trois rivières dont les embouchures sont fermées par une barre de sable. Lorsque les eaux sont trop grandes, la barre cède, et la rivière se dégorge par son embouchure, libre alors, mais que les premiers vents de sud-est ferment de nouveau en remplissant en même temps la rivière de l'eau de la mer. Tout auprès du débarquement, il y a une source abondante d'excellente eau à l'extrémité d'une grande esplanade inclinée, resserrée par des dunes d'un côté, et de l'autre par un terrain brusquement élevé. Cet espace peut avoir quatre mille pieds de long, sur cinq cents de large. Il est composé d'un excellent sol, s'incline doucement vers le rivage, et offre la plus jolie position qu'on puisse désirer, pour l'établissement d'un village de pêcheurs. La baie de Zwart-Kop's présente, en apparence, bien des avantages pour une pêcherie : elle foisonne d'excellent

poisson de toute espèce. Les baleines y abondent; et la saline, dont nous avons parlé plus haut, pourrait fournir une quantité inépuisable de bon sel gris tout prêt à employer.

A la distance de quinze milles à l'ouest de la baie, et sur le bord même de la mer, il se trouve une forêt de plusieurs milliers d'acres d'étendue. Ce terrain immense est complétement couvert d'arbres de toute espèce et de toute taille. Le plus commun est le geel-hout, ou bois jaune (taxus elongatus), que Thunberg a mal à propos nommé ilex crocea. En outre des arbres de haute-futaie, il croît dans ce pays une grande quantité de menus bois de diverses espèces, et propres seulement à faire des perches. Toute la côte à l'ouest de Zwart-Kop's était couverte d'épais buissons jusque sur le bord des lames, à une distance de plus d'une journée de chemin.

La vallée que baigne la rivière Zwart-Kop's, dans son cours sinueux jusqu'à la baie du même nom, est un pays fertile. La plus grande partie est susceptible d'être inondée; elle a vingt milles de long sur environ deux et trois de large. Les montagnes qui la renferment s'élèvent par une pente douce couverte d'une forêt non interrompue de plantes perpétuellement vertes, et qui tiennent le milieu entre la taille des arbres et celle des arbustes. Les trois espèces de crassula, plusieurs espèces d'aloès, l'euphorbe, et autres plantes juteuses, sont mêlées parmi ces arbustes. Toute la vallée est divisée entre quatre familles d'habitants; cette distribution leur assigne à chacune une propriété de cinq mille acres

de terre, sans compter les montagnes couvertes de bois qui environnent ce territoire. Croira-t-on que, non contents d'une possession aussi énorme, ils aient, à plusieurs reprises, essayé de brûler la forêt, afin que leurs troupeaux pussent plus facilement y paître les herbes douces qui y croissent? Mais jusqu'à ce jour leurs efforts à cet égard ont été infructueux : du moment que l'incendie atteint les plantes juteuses, surtout le grand aloès et l'euphorbe, l'air expansif qu'elles renferment se dégage, fait crever leur tige, et le jus qui en ruisselle éteint le feu. Il y a dans cette vallée un très grand marais qu'une seule tranchée pourrait saigner; on parviendrait facilement à le sécher, et à le convertir en une superbe prairie. La quantité d'oiseaux aquatiques, tels que les oies d'Égypte et de montagnes, les sarcelles et les canards de toute espèce, que recèlent les roseaux dont il était rempli, passe tout ce qu'on pourrait croire; ils causent de très grands dommages aux blés voisins. Ce marais donne asile à l'espèce d'antilope nommée riet-bok, ou bouc rouge.

A peu près à vingt milles à l'ouest de la baie de Zwart-Kop's se trouve une autre grande anse, large, ouverte et sans abri, que l'on nomme Camtoos-Bay, dans laquelle débouchent les rivières Krommé, Camtoos, Van-Staaden, et plusieurs autres petits ruisseaux (1). A l'embouchure de la Krommé, il y a un assez bon mouillage pour deux ou trois vaisseaux, à l'abri de presque tous les vents, excepté

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 141.

le sud-est. Le pays qui environne cette grande baie est couvert d'épaisses broussailles, et çà et là de bouquets de grands arbres. Barrow découvrit près de l'embouchure de la rivière Van-Staaden, sur la côte d'un profond ravin, plusieurs échantillons de mine de plomb. C'était de celui qu'on nomme galène; c'est un plomb minéralisé avec le soufre.

Le major hollandais Van-Dhen avait fait jadis, au cap de Bonne-Espérance, de grossiers essais sur cette même veine de mine de plomb, et l'opération avait donné un résidu très riche en argent. D'après le compte qu'il a rendu de son essai, deux cents livres de minerai avaient produit cent livres de plomb pur et huit onces d'argent.

Après que nos voyageurs eurent terminé leurs observations à la baie Zwart-Kop's et aux environs, ils se mirent en route vers l'est, le long de la côte, pour se rendre à l'endroit où les Cafres s'étaient, disait-on, réunis en plus grand nombre (1). On fut joint ici par un vieux Hottentot, qui avait précédemment servi d'interprète entre les landrost de Graaff-Reynet et les chefs des Cafres. Exact au rendez-vous, il arriva avec sa suite composée d'environ six de ses compatriotes; le landrost lui remit aussitôt la marque de son office : c'était une grande canne à tête de cuivre, sur laquelle étaient gravées les armes du roi. Lors du gouvernement hollandais, le don d'un pareil bâton constituait un Hottentot capitaine, et lui servait de marque distinctive; on en

(1) Barrow's *Travels*, p. 143.

une barbe pointue posée à sens inverse, dont l'objet était non seulement d'empêcher le trait de sortir de la blessure, mais encore de la déchirer, et d'y faire plus sûrement couler le poison. La flèche entière n'a pas plus de deux pieds. Il y a dans l'Afrique méridionale plusieurs plantes dont les Hottentots savent extraire leur poison : ils en font macérer les branches ou les feuilles, et font ensuite fermenter ce résidu, soit par l'ébullition, ou en l'exposant à l'ardeur du soleil ; mais de toutes leurs compositions, celle qu'ils préfèrent est un poison extrait de la tête des serpents, et mêlé au jus de quelques plantes bulbeuses dont ils connaissent l'efficacité. Ces vieillards avaient tué un bouc (harte-beest) avec une de ces flèches empoisonnées ; le trait l'avait atteint à la cuisse, et l'animal avait couru encore une demi-heure après avoir reçu le coup. Les Hottentots sont dans l'usage, en pareil cas, de couper la chair autour de la blessure, et d'exprimer avec soin le sang de toutes les parties du corps ; l'expérience leur apprend qu'ils peuvent alors le manger sans en ressentir de mauvais effets.

Nos voyageurs partirent de la rivière de Zwart-Kop's, le matin du vingt-neuvième jour d'août. Ils s'avancèrent à environ vingt milles, et arrivèrent à un gué de la rivière Sondag, qu'ils traversèrent ; et ils campèrent sur ses bords (1). Elle était large et profonde en cet endroit, et son courant était imperceptible ; tout son lit était enseveli sous

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 64.

des bois épais qui, prenant leur naissance sur les rives au bord de l'eau, s'étendaient à quarante ou cinquante verges de chaque côté. Les arbres qui composaient ces bois étaient le mimosa du Karroo, une espèce de rhus, et un saule à feuilles étroites. L'eau de la rivière était extrêmement imprégnée de sel, et cela n'était pas étonnant; car au pied des montagnes près desquelles elle coulait, il y avait une quantité de tas d'une substance blanche, saline, légère et écumeuse. Les couches de grès pourri qui formaient ces montagnes, se projetaient, et sous leur surface inférieure étaient suspendues des stalactites salines, dont les bases étaient colorées de vert, apparemment parce qu'elles étaient imprégnées d'une solution de couperose, ou de vitriol vert.

Ce fut sur les bords de cette rivière que nos voyageurs furent, pour la première fois, inquiétés la nuit par une troupe d'éléphants qui venaient se désaltérer à la rivière, près de l'endroit où ils étaient campés; mais trouvant la place occupée, ils firent tranquillement retraite. Le lendemain matin, on les poursuivit à la trace au milieu d'un immense fourré de broussailles : on en aperçut plusieurs dans l'éloignement; mais on ne fut pas assez heureux pour en tuer.

Le jour suivant, on fit près de trente milles au travers d'un pays sauvage et inhabité, couvert principalement d'arbrisseaux de la même espèce que ceux qui croissent si abondamment entre Graaff-Reynet et la rivière Zwart-Kop's, mais en général plus

grands et plus vigoureux. Dans le fait, c'était une branche de la même forêt, au travers de laquelle on avait ouvert une route tout juste assez large pour le passage d'un chariot. Au-delà de cette forêt, le pays était magnifique, agréablement coupé en collines et vallons, bigarré de bouquets d'arbres toujours verts, et de taillis. Les collines renfermaient entre elles plusieurs prairies unies, couvertes d'une grande herbe de la nature du roseau, et pleines d'abondantes sources de bonne eau. L'après-midi, on dressa les tentes sur la rivière Boschiman, et le jour suivant, en marchant à l'est, on arriva à la rivière Hassagai-Bosch, qui prend sa source dans un petit bois, en quelque façon suspendu, sur le penchant de Riet-Berg. Cette longue chaîne de montagnes commençait ici à se rompre en une infinité de sommités moins élevées, qui s'étendaient vers l'extrémité orientale de la colonie, où elles vont se confondre avec les bords escarpés de la grande Fish-Rivier.

On trouva une habitation sur les bords de la rivière Hassagai-Bosch; c'était la seconde que l'on rencontrait depuis trois jours, et on y apprit qu'il n'y en avait pas d'autres à l'est. On nomme Zuure-Veldt, ou Plaines aux herbes acides, tout le pays compris entre la rivière Sondag et la frontière occidentale de la colonie, d'un côté, et de l'autre, entre le Riet-Berg et la mer. Cette division est la plus belle de tout le district, elle est bien boisée et bien arrosée; le sol en est bon, profond, et recouvert de bons pâturages. Zuure-Veldt était la division la mieux peuplée du district, auparavant que l'injustice

et la tyrannie des paysans eussent provoqué la rupture scandaleuse qui eut lieu entre eux et les Cafres; mais, depuis cet événement, ce canton était presque tout abandonné.

On commença dès lors les préparatifs pour le voyage que l'on voulait faire au pays des Cafres; plusieurs attelages pour les chariots et pour les relais étaient déjà arrivés au rendez-vous que l'on avait indiqué à quelques fermiers, qui s'étaient assemblés au nombre de trente ou quarante personnes, dans l'espoir d'accompagner l'expédition. Mais on n'en prit que quelques uns; car personne ne connaissait le pays : celui qui parut le plus propre pour servir de guide fut un vieillard du haut Zuure-Veldt et Rensburg, un de ceux qui avaient accompagné Jacob Van Reenen dans son voyage vers la côte de l'est, lorsqu'il vint à la recherche des malheureux passagers et de l'équipage du vaisseau le Grosvenor, naufragé sur la côte de Hamboonas. Ce fut au moins le motif apparent de cette expédition.

A peine avait-on fait quelques milles au-delà de Hassagai-Bosch-Rivier, qu'un incendie général sur tout le pays fit connaître que l'on arrivait près de quelque avant-poste des Cafres; en effet, le soir on dressa les tentes sur les bords de la Kareeka, au milieu de plusieurs centaines d'individus de cette nation, que l'on vit, à l'approche de la caravane, sortir en foule des épais taillis qui bordaient la rivière. Une troupe de femmes s'avança d'abord, en dansant et en riant autour des chariots; elles mirent en usage tout ce qu'elles purent imaginer d'en-

gageant pour obtenir du tabac et des boutons de cuivre. Leurs figures annonçaient la bonne humeur, la vivacité et un esprit enjoué; elles étaient modestes sans être trop réservées, extrêmement curieuses sans être gênantes, vives sans être impudentes, folâtres sans l'ombre de l'indécence. Leurs charmes n'avaient rien de propre à captiver, quoique sans égard à leur couleur d'un brun foncé et brillant, tirant sur le noir, plusieurs d'entre elles eussent pu passer pour jolies. Le mouvement rapide de leurs brillants yeux noirs animait toute leur figure; leurs dents étaient d'une blancheur et d'une régularité admirables; elles n'avaient ni les lèvres épaisses ni le nez épaté des Africains en général, et le contour de leur figure et de leur tête était d'une aussi belle forme que la tête d'un Européen. Mais le principal trait qui les caractérisât était un feu, une activité, une vivacité qui les distinguaient des femmes de presque toutes les nations peu civilisées, qui se tiennent généralement très réservées envers les étrangers. Quoique sur les frontières des Hottentots, leurs manières, leurs personnes et tout leur caractère étaient aussi éloignés du flegme de cette race, que l'équateur l'est du pôle : cependant les jeunes femmes hottentotes ont en beauté une grande supériorité sur les cafres; ces dernières sont presque toutes d'une petite taille, leurs membres sont forts, et leurs jambes extrêmement musculeuses; mais la bonne humeur qui sans cesse éclatait dans leurs traits, faisait plus que compensation pour ce qui leur manquait en attraits. Les hommes, au con-

traire, étaient les plus beaux qu'on pût voir. Ils étaient grands, robustes, nerveux. Leurs habitudes, leur genre de vie, leur donnaient une démarche ferme et hardie. Des manières ouvertes, franches, vigoureuses, et l'air de bonne humeur répandu sur tous leurs traits, annonçaient qu'ils n'éprouvaient ni crainte ni défiance, et qu'ils étaient incapables de trahison. Un jeune homme, entre autres, âgé d'à peu près vingt ans, haut de six pieds dix pouces, était un véritable Hercule; et certainement une statue modelée d'après lui n'eût point fait honte au piédestal de cette divinité dans le palais Farnèse. Plusieurs ressemblaient à des figures de bronze. Leur peau, presque d'un noir mat, et leurs cheveux courts et frisés, étaient enduits d'une solution d'ocre rouge, dont la teinte ne faisait point du tout un effet désagréable sur le fond noir de leur corps. La plupart étaient nus, et bien peu étaient couverts de leurs manteaux de peau. Les femmes étaient revêtues de ce manteau qui leur descendait au-dessous du gras de la jambe, et leur tête était couverte d'un bonnet de cuir orné de grains de verre, de coquilles et de morceaux de cuivre ou d'acier poli, disposés suivant leur caprice. Le bonnet seul était à peu près uniforme.

On leur distribua une quantité de tabac, qu'elles portèrent à leurs pères et à leurs maris. Dans l'après-midi, nos voyageurs reçurent en retour quelques paniers de lait. Ils étaient faits d'une espèce de cypérus, sorte d'herbe forte, de la nature du roseau, qui croît près de toutes les sources dans le Zuure-

Veldt. L'ouvrage en était admirable, et le tissu tellement serré, qu'il retenait le fluide le plus délié. Les femmes apprirent à nos voyageurs qu'une de leurs principales occupations était de les faire; et elles parurent prendre un très grand plaisir à les voir admirer. Ils étaient tous à peu près sur le même modèle, dans la forme d'une ruche à miel. Comme ils ne sont jamais nettoyés ni lavés, le lait s'y caille immédiatement, et c'est ainsi que les Cafres le mangent toujours; ils n'en font jamais usage quand il est doux et nouvellement tiré. Ils n'ont pas de pain, ni légumes, ni racines, excepté ceux qu'ils rencontrent fortuitement, ou qui croissent spontanément; d'ailleurs il est très rare qu'ils tuent aucun de leurs animaux pour les manger : ainsi c'est peut-être par nécessité, pour prendre quelque nourriture un peu plus solide, qu'ils ont adopté la coutume de ne manger leur lait que lorsqu'il est caillé; leur vigueur et leur santé prouvent combien dans cet état cet aliment est nourrissant et sain.

Vers le coucher du soleil, la plaine se couvrit de troupeaux qui revenaient du pâturage par hardes, au commandement qu'on leur faisait en sifflant avec la bouche; à un second signal, les vaches se séparèrent des troupeaux, et vinrent se faire traire. Cette occupation, et le travail de la laiterie, font une partie de l'ouvrage dont les hommes sont chargés. Le lendemain matin, à un autre signal, les troupeaux retournèrent au pâturage; en un mot, les Cafres et leur bétail paraissent parfaitement s'entendre réciproquement.

Nos voyageurs étaient ici au milieu de trois cents personnes au moins, tant hommes que femmes, sans compter la jeunesse très nombreuse, que l'on forçait de se tenir à l'écart, et cependant on ne pouvait apercevoir aucunes huttes; elles étaient toutes cachées dans les broussailles, et faites de quelques tiges de rejetons liées par la tête, et entrelacées les unes dans les autres, formant comme une monture d'une forme parabolique, d'à peu près cinq pieds de haut sur huit en diamètre. Ces montures étaient grossièrement recouvertes de quelques branches d'arbre et de grandes herbes; ce n'était évidemment que des habitations momentanées.

On reçut la visite d'un de leurs chefs, nommé Tooley : on lui fit boire quelques verres de vin, qu'il parut trouver excellent; on lui donna aussi quelques grains de verre et du tabac; mais l'objet principal de tous ses désirs était une paire de culottes. Il y avait dans la caravane des hommes d'une forte structure; cependant aucune de leurs culottes ne put convenir aux cuisses de Tooley, qui fut obligé de s'en passer. C'était un homme fort et musculeux, de six pieds de haut et bien fait, joyeux, et d'un bon caractère, mais peu intelligent. Il refusa d'entamer aucune conversation sur le sujet de notre voyage; il s'en référa à son frère Malloo, l'un des principaux chefs des Cafres. Comme il était peu éloigné en remontant la rivière, Tooley lui envoya un exprès, et bientôt on le vit paraître suivi d'un troisième chef nommé Etonie.

Dans la conversation, on leur demanda s'ils ne

connaissaient pas le traité qu'avaient conclu depuis long-temps les chrétiens et les Cafres, et que l'on avait renouvelé à la dernière cessation d'hostilité, traité par lequel il était dit que la grande Fish-Rivier servirait de frontière réciproque aux deux nations. Malloo, portant la parole pour tous les autres, répondit qu'ils le connaissaient très bien. S'il en est ainsi, lui demanda-t-on, pourquoi avez-vous enfreint ce traité en traversant cette rivière, et en violant le territoire de la colonie, au grand préjudice des habitants qui ont été forcés d'abandonner leurs possessions? La réponse de Malloo nous prouva qu'il l'avait préparée : Il n'y a point d'habitations, dit-il, où nous nous sommes établis; et quant à nos motifs pour franchir la frontière, nous n'en avons eu d'autre que celui qui, le premier, conduisit les colons sur notre territoire, immédiatement après la paix : l'intention vraisemblable d'y chasser.

La réponse de ce chef ne contenait rien qui ne fût très exact et parfaitement vrai. Les paysans hollandais avaient non seulement envahi le terrain des Cafres depuis 1793, pour chasser le gros gibier, surtout l'hippopotame, dont foisonnent toutes les grandes rivières de ce pays; mais, de plus, tous les habitants des extrémités de la colonie, voisins de la grande Fish-Rivier, ont toujours regardé et regardent encore aujourd'hui le côté de la rivière du côté des Cafres, comme leur propriété : ils l'avaient ensemencé, planté, et même y avaient fait paître leurs troupeaux. Quelques habitants de Bruyntjes-Hoogte, plus entreprenants encore, avaient été s'établir jus-

que chez les Ghonaquas, peuplade produite par l'alliance des Cafres et des Hottentots, mais qui fait partie de la nation cafre. Ils avaient pris possession de leur plus beau terrain, bien arrosé par deux gros ruisseaux, le Kat et le Kaapua ; ils avaient marqué le sol qu'ils prétendaient occuper, ils y avaient planté des vignes et d'autres arbres.

On dit aux chefs que si quelques colons avaient été assez imprudents pour transgresser les articles du traité, ils l'avaient fait malgré des ordres contraires, et à l'insu du gouvernement : on ajouta que la colonie était maintenant sous l'autorité d'un grand et puissant souverain, le roi d'Angleterre ; qu'un de ses premiers officiers avait été envoyé pour leur dire que les limites seraient respectées par les colons, mais qu'on espérait que tous les chefs qui s'étaient répandus sur le territoire anglais avec leurs familles, leurs vassaux et leurs troupeaux, se retireraient de même chez eux paisiblement, tranquillement, sans plus long délai; et, pour preuve de l'amitié et des bonnes intentions du gouvernement anglais envers les Cafres, on leur déclara qu'on allait se mettre en route pour se rendre auprès de leur grand chef ou roi, Gaika, afin de leur porter des présents de la part du gouverneur anglais au Cap.

Ce discours parut inquiéter les Cafres, et l'on découvrit bientôt que non seulement ils étaient en mauvaise intelligence avec leur roi, mais encore qu'ils avaient été forcés de fuir pour éviter les effets de son mécontentement. Ils commencèrent alors à baisser de ton, et prièrent les Anglais d'intercéder

pour eux auprès de lui, en promettant de se retirer en dedans de leurs limites, aussitôt qu'il leur enverrait un messager de paix. Cet officier se fait reconnaître, en posant sa hassagai ou sagaie sur la terre à deux cents pas des personnes auxquelles on l'envoie, et en s'avançant vers elles les bras étendus. Après des promesses réciproques, les Cafres consentirent à accepter des présents de tabac, couteaux, pierres à fusil, briquets, boîtes d'amadou, et de quelques grains de verre; ce sont ces bagatelles que les fermiers hollandais les ont habitués à recevoir en échange de leur superbe race de bestiaux.

Les trois chefs étaient des hommes vigoureux et bien formés. Etonie surtout était vraiment joli, sa figure était agréable et animée, le sourire toujours sur ses lèvres; il avait les yeux vifs et pleins de feu, les dents blanches comme de l'ivoire, le nez absolument pareil à celui d'un Européen, et point du tout aplati. Ces trois hommes n'avaient rien dans leur habillement qui les distinguât de leurs vassaux, si ce n'est une petite chaîne d'airain suspendue sur le côté gauche à une espèce de couronne de perles de cuivre bien poli qui ceignait leur tête. Ils portaient de longs manteaux de peau de veau bien apprêtée, légers et moelleux; ils avaient au bras gauche, au-dessous du coude, de larges anneaux d'ivoire coupés dans la partie pleine d'une dent d'éléphant; leurs poignets étaient ornés de bracelets de cuivre et de fer, et leurs jambes étaient pareillement chargées de semblables anneaux de métal, au-dessus de la cheville du pied; ils avaient des colliers de grains

de verre, et plusieurs portaient des piquants de porc-épic fichés dans les oreilles.

Les femmes de ces chefs ne portaient aucune distinction, et leur habillement ressemblait aussi à celui des autres femmes. Elles avaient des bonnets de peau dont la forme ne s'élevait point au-dessus de la tête, et dont le derrière et les deux côtés pendaient en forme de trois oreilles séparées. Leur toilette paraissait dictée par le caprice de chacune d'elles, et sans être assujettie à aucune règle précise; leurs ornements se composaient de tout ce qui leur était tombé sous la main; de petits grains de cuivre, des anneaux de fer, des boutons de cuivre, de vieilles boucles de jarretières, et toute espèce de morceaux de métal quelconque, tout leur était bon, et entrait pour quelque chose dans leur parure. Quelques unes avaient un bouton de cuivre plaqué sur une oreille; et l'autre était garnie de grains ou de coquilles enfilés; elles n'avaient point d'habits pour changer, et chacune portait sur elle toute sa garde-robe. Quelques unes avaient jusqu'à cinquante colliers, une quantité d'anneaux de cuivre et de fer autour de leurs jambes, et leurs manteaux de peau de veau étaient farcis du haut en bas de plusieurs rangs de vieux boutons d'autant de formes et d'autant de dessins que la carte d'échantillon d'un marchand boutonnier. Quelques unes avaient autour de leurs bonnets des festons de petits *cauris cypræa*; d'autres en portaient en colliers et en bracelets; elles avaient presque toutes une écaille de petite tortue de terre pendue au cou, *testudo pusilla*. Elle

leur servait à mettre une quantité d'ocre rouge avec un petit tampon de cuir, dont elles se servaient pour appliquer ce fard sur leur figure. Les jeunes garçons étaient parfaitement nus; ils portaient pour seul ornement une petite touffe de poil long et blanc, de la croupe des spring-bok, placée sur le haut de la tête.

Le second jour de septembre, la caravane prolongea la rivière Kareeka (1), et s'approcha du bord de la mer; on passa continuellement au milieu d'une multitude innombrable de Cafres et de troupeaux. Les personnes qui accompagnaient nos voyageurs évaluèrent à cinq mille la quantité de bêtes à cornes que l'on vit ce jour-là. Il y avait dans le nombre des bœufs d'une taille et d'une force remarquables, des vaches en grande quantité, plus grandes en général et plus belles que celles de la colonie; elles ressemblaient assez à celles d'Alderney. Quelques unes petites, fortes et sans cornes, étaient pareilles au bétail noir qui vient des montagnes d'Écosse. Les Cafres prennent beaucoup de peine pour dompter les cornes de leurs bœufs, et les faire croître dans tous les sens; les pointes de quelques unes étaient dirigées de manière à se rencontrer sous la gorge; d'autres se projetaient de chaque côté, en lignes droites et horizontales; celles-ci étaient tournées, l'une en haut, l'autre en bas; celles-là s'élevaient parallèlement sur leurs bases, et leurs pointes se recourbaient en arrière, ce qui leur donnait l'appa-

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 177.

rence d'énormes antilopes. Quelques bœufs avaient le fanon découpé en larges pièces circulaires; d'autres l'avaient façonné en petits cordons, comme une frange. On ne voyait ni moutons, ni chèvres, et, en effet, les Cafres n'en élèvent point. On aperçut des quantités innombrables de chiens, mais si maigres qu'ils faisaient peine à voir; ils se rapprochaient de l'espèce des petits chiens de berger. On ne vit point de chevaux. Des chiens et des bêtes à cornes, voilà tous les animaux que possédaient les Cafres.

On parvint à une éminence située à petite distance, entre les rivières Boschiman et Kareeka; de cet endroit, la vue se portait délicieusement sur tout le pays environnant, et découvrait une grande étendue de côtes sur le bord de la mer. De ces plaines élevées, le terrain s'abaissant tout à coup, descend subitement au rivage, surtout entre les deux rivières que nous avons nommées. Ici, le sol fendu, déchiré, laissait voir d'énormes crevasses entr'ouvertes; elles étaient séparées par des rideaux élevés de roches massives et raboteuses; ces ravins étaient fourrés d'un bois épais, de grands arbustes et des arbres de petite espèce, qui croissent en ce pays. Un des colons assurait que ces affreux antres sauvages de plusieurs milles d'étendue recélaient des éléphants; il en avait vu, dans un voyage précédent, une troupe de quatre ou cinq cents, fuyant dans la plaine pour gagner la forêt.

Le 3 septembre au matin, la caravane allait se mettre en route, lorsqu'elle reçut la visite des quatre chefs Tatchoo, Comma, Yaloosa et Hamboona,

accompagnés d'un détachement de leurs vaisseaux. Ils avouèrent franchement qu'ils craignaient de retourner dans leur pays, de peur que le roi ne leur fît la guerre. Ils conjurèrent les Anglais d'intercéder auprès de lui en leur faveur.

On s'était écarté de la route, depuis la rivière Hassagai-Bosch, pour avoir une entrevue avec les chefs des Cafres, et pour visiter l'embouchure des rivières Boschiman et Kareeka. Il n'est pas difficile de trouver un chemin sur les plaines fertiles du Zuure-Veldt, lorsqu'on peut éviter les profonds ravins qui servent de lits aux différentes branches de rivières dont le pays est arrosé. On n'avait rencontré aucun obstacle jusqu'au moment où ils arrivèrent à la rivière Kowie, dont l'embouchure est à quelque distance à l'est de la Kareeka. Pour passer cette rivière, il fallut descendre de la plaine dans une profonde crevasse de deux milles de longueur, non seulement au travers de fragments de rochers parsemés sur un précipice escarpé; mais on fut encore obligé de se frayer, avec la hache, un chemin au travers des épaisses broussailles qui s'opposaient au passage. Deux heures s'écoulèrent avant que l'on arrivât au fond de la crevasse. On y traversa un long défilé, bordé, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, d'un bois de grands arbres qui gravissaient sur les flancs escarpés des montagnes, ressemblant à deux murailles de roches décharnées. La descente de la montagne avait considérablement épuisé les bœufs; mais quand il fallut remonter sur la montagne opposée,

Illic labor, hoc opus fuit.

Les attelages se consumèrent en efforts inutiles, les échos répétèrent les cris des conducteurs, retentirent de la détonation de leurs énormes fouets, et des jurements des fermiers hollandais; le tout en vain. La montée pouvait avoir un mille en longueur. Le premier chariot en gravit à peu près cent verges; mais il lui fut impossible d'avancer un pas au-delà. Après une heure d'efforts impuissants, qui n'aboutirent qu'à fatiguer les bœufs, on eut recours au seul moyen que l'on eût dû mettre d'abord en usage; on attela les bœufs de relais devant les autres, et ces doubles équipages parvinrent à traîner les voyageurs au haut de cet horrible précipice.

Comme l'intention des chefs de l'expédition était d'examiner l'embouchure de la grande Fish-Rivier, frontière de la colonie vers l'est, on jugea à propos d'envoyer deux interprètes au roi des Cafres, avec un petit présent de la part du gouverneur du Cap, en lui demandant, en qualité d'ambassadeurs, la permission d'entrer sur son territoire, et d'aller lui rendre hommage. Cette démarche avait pour but non seulement de s'assurer sa protection, mais encore de lui faire voir que le gouvernement anglais regardait comme sacré le traité fait avec le gouverneur Plettenberg, et renouvelé en 1793. On était alors à cinq jours de chemin de sa résidence; en conséquence on donna aux interprètes rendez-vous pour le huitième jour, dans un endroit qu'ils connaissaient, ainsi que Rensberg le conducteur, à une ou deux journées de la cour du roi des Cafres.

D'après ces dispositions, le 4, les interprètes se

mirent en route vers l'est, et on se dirigea vers l'embouchure de la grande Fish-Rivier. Le pays que l'on traversa était parfaitement plat, et les endroits que les Cafres n'avaient point encore habités étaient couverts de grandes herbes. En approchant de la côte, l'on aperçut une grande quantité de feux : on supposa qu'ils étaient allumés par quelques hordes postées en cet endroit; et voulant les voir en passant, nos voyageurs s'écartèrent un peu de la route en se dirigeant vers la fumée. Malheureusement on était sous le vent, et la brise augmentant, la caravane se trouva au milieu du feu. La fumée était si épaisse et si âcre, qu'on ne pouvait distinguer l'extrémité de l'attelage. Les bœufs se brûlèrent les pieds, on ne put les gouverner plus long-temps; ils prirent le galop, et s'enfuirent dans la plus grande confusion. Les chiens hurlaient effroyablement, et dans un moment tout fut en désordre : la fumée suffoquait nos voyageurs, et les flammes s'élevaient des deux côtés des chariots. Dans ce danger, soit sagacité, soit hasard, les bœufs en galopant se dirigèrent contre le vent, et bientôt ils eurent traversé l'incendie, qui se communiquait aux herbes sèches et aux bruyères avec une incroyable vivacité. Tout le pays n'était qu'un brasier dans une étendue de plusieurs milles, et l'air était obscurci par un nuage de fumée. Il restait encore une grande étendue de pays à parcourir parmi les cendres noires, au-delà desquelles on arriva à l'embouchure de la grande Fish-Rivier, où on dressa les tentes pour la nuit.

Semblable à toutes les rivières d'Afrique qui se

déchargent dans la mer sur la côte de l'est, la grande Fish-Rivier voit son embouchure barrée par un banc de sable; cependant son cours est assez fort pour tenir constamment un canal ouvert; il est assez profond, à marée basse, pour admettre des bateaux. En dedans de la barre, la rivière est très profonde, et large de trois ou quatre cents verges. Les Portugais découvrirent cette rivière dans leurs premiers voyages, et la nommèrent Rio-Infanté. Dans l'espoir que ceux de leurs vaisseaux qui pourraient franchir la barre y trouveraient un abri, ils y bâtirent un fort sur la rive gauche, et y formèrent un petit établissement provisoire, jusqu'à ce qu'ayant découvert dans le nord-est la rivière de la Goa, ou d'Algoa, ils s'en promirent des avantages plus solides, et abandonnèrent Rio-Infanté. Les rives s'abaissaient depuis les plaines élevées des deux côtés par un talus insensible couvert de végétation, jusqu'au bord de l'eau. Le côté des Cafres était bordé de bois touffus. Vers le soir, un grand nombre d'hippopotames, que les Hollandais nomment vaches marines, vinrent montrer leurs têtes au-dessus de l'eau, mais ils se tinrent collés sous l'autre rivage, hors de portée de mousquet; plusieurs de leurs traces conduisirent nos voyageurs à une fontaine d'eau douce, éloignée d'environ un mille de la rivière. C'est là que ces animaux vont se désaltérer la nuit; car l'eau de la rivière est salée jusqu'à une distance considérable de son embouchure : ils paissent aussi la nuit et broutent les buissons.

La latitude, dit M. Barrow, de l'embouchure de

la grande Fish-Rivier est, suivant notre observation, de trente-trois degrés vingt-cinq minutes sud, et sa longitude de vingt-sept degrés trente-sept minutes orientale du méridien de Greenwich. La distance du Cap est d'environ six cents milles (1). Du haut des dunes, la côte est déserte, rocheuse et dénuée de baies et de havres.

Les belles plaines de Zuure-Veldt, avant l'arrivée des Hollandais, étaient couvertes de toute espèce de gibier, principalement de la famille des antilopes; mais les Cafres, depuis leur arrivée, ont mis en fuite tout ce qu'ils n'ont pas détruit. La manière de chasser que ce peuple emploie, non seulement détruit beaucoup de gibier, mais encore elle l'effraie tellement, que les animaux qui peuvent s'échapper disparaissent et ne reviennent pas. Plusieurs centaines de Cafres, hommes, femmes, enfants, se réunissent autour d'une plaine dans laquelle une horde d'antilopes s'est fait apercevoir; aussitôt que leur cercle est formé, ils se retirent vers le centre, dont ils diminuent le diamètre en se serrant les uns sur les autres, jusqu'à ce que tout le gibier se trouve renfermé. Les antilopes, surtout le spring-bok, s'entre-suivent comme les moutons; en conséquence,

(1) Burchell met la longitude de l'embouchure de Fish-Rivier à vingt-sept degrés vingt-cinq minutes; la carte du voyage de Thompson à vingt-sept degrés quinze minutes. La grande carte du district d'Albany, ou Zuur-Veldt, levée par Knobel, et publiée en 1822, place cette embouchure à vingt-sept degrés onze minutes cinquante secondes de Greenwich. M. Coulier, dans ses tables des principales positions géonomiques, qui n'a point connu tous ces documents, a employé l'observation de Barrow comme certaine.

aussitôt que les chasseurs se sont approchés à une certaine distance, on ouvre le cercle en un endroit pour laisser passer l'animal qui se trouve le plus près; tous les autres suivent à la file, et tandis qu'ils se retardent les uns les autres, en s'élançant tous à la fois, les hommes, armés de lances, se jettent au milieu de la foule, et en font un grand carnage. A peine pourrait-on voir un seul spring-bok aujourd'hui dans tout le Zuure-Veldt. Vers les confins de la colonie, nos voyageurs trouvèrent le steen-bok, le bosh-bok, le riet-bok et l'orabie, et tirèrent aussi plusieurs harte-beest.

Toutes les crevasses dont ce canton est coupé, les bords de toutes les rivières, les cimes des montagnes, et la grande chaîne qui termine cette division vers le nord, sont toutes couvertes de bois, composés en général de grands et vigoureux arbustes, parmi lesquels s'élèvent de temps en temps de grands arbres, quelquefois isolés, et quelquefois en bouquet. Le geel-hout est ici le roi des forêts; et comme dans cette division il n'est pas embarrassé du lichen, qui l'empêche de croître dans la grande forêt de la rivière de Van Slaaden, il devient superbe et majestueux. De tous les arbustes, le plus digne de remarque était un euphorbe, dont un nombre de branches nues s'élançaient d'une tige haute et droite de quarante ou cinquante pieds. Et parmi les arbres, un des plus beaux, des plus grands qui se trouvait à ce moment en fleurs, était l'arbre aux pois des Cafres, *erythrina corallodendrum*, nom qu'on lui a donné à cause de la ressemblance de ses gros bou-

quets de fleurs papilionacées avec les branches du corail rouge. Quantité de beaux oiseaux, tels que des perruches, des touracos, des piverts, et autres, voltigeaient autour de cet arbre, attirés par le miel renfermé dans ses fleurs.

La caravane, après avoir remonté la rivière pendant deux jours, depuis son embouchure, arriva au premier gué. Du moment que des hauteurs on commença à descendre vers le lit de la rivière, on éprouva dans la température une augmentation extraordinaire de chaleur, et dans l'espace d'une heure, le thermomètre, qui marquait à midi soixante-douze degrés, monta à cent deux degrés à l'ombre; il resta à ce point pendant quatre heures que l'on séjourna au gué. Exposé au soleil, il ne monta que de quatre degrés de plus. Le vent soufflait du nord avec force, et le courant d'air était si chaud, qu'il n'était presque pas possible de le supporter. Le soir, le vent devint un ouragan, et on fut contraint d'abattre les tentes. On remarquera que ce jour, à midi, le soleil ne monta sur l'horizon qu'à cinquante-un degrés, et que, pour venir jusqu'à nos voyageurs, le vent avait parcouru un pays tout couvert de bois. Le soir précédent, le thermomètre au même endroit était à cinquante-deux degrés; et le jour suivant, toujours au même endroit, les vents soufflant avec moins de violence du même point de l'horizon, il ne monta qu'à soixante-onze degrés. Ces diverses circonstances rendent la cause d'une pareille chaleur très difficile, pour ne pas dire impossible, à trouver.

Le jour suivant, nos voyageurs passèrent la grande Fish-Rivier, non sans difficulté, car ses bords sont hauts et escarpés, le courant très fort, le fond pierreux et l'eau profonde. Les rives étaient bordées de quelques beaux saules de Babylone, ou d'une variété de cette espèce. Le côté opposé laissait apercevoir un superbe pays, bien boisé, arrosé et couvert d'herbes, parmi lesquelles on distingue une grande abondance d'une espèce d'indigo, vraisemblablement la même que M. Masson a décrite sous le nom de candicans.

La première nuit qu'on passa en Cafrerie, on campa près d'un ruisseau qui se jette dans la grande Fish-Rivier. Le lendemain, on vit les résidences de Malloo et de Tooley, les deux chefs, frères, que l'on avait rencontrés dans Zuure-Veldt; ce sont deux charmants villages admirablement situés sur une éminence qui s'élève sur les bords de ce ruisseau. On traversa aussi plusieurs autres villages placés sur la Guengka et sur ses branches; le jour suivant, on arriva à une rivière assez considérable, nommée la Keiskamma. Cette rivière n'était pas guéable pour les chariots, à l'endroit où on était campé; en conséquence, on se détermina le jour suivant à faire précéder la caravane de trois ou quatre Hottentots chargés de présents, et on acheva la route à cheval. Pendant le voyage, on passa une quantité de villages contenant chacun de dix à trente huttes. Les uns étaient abandonnés, mais les autres étaient extrêmement peuplés. On était environné et suivi d'une foule innombrable de tout âge et de tout sexe. Le

temps étant très chaud, les hommes avaient jeté leurs manteaux, et marchaient entièrement nus; mais les femmes les avaient gardés, ainsi que leurs bonnets de peau. Ce vêtement, joint à la chaleur, paraissait les incommoder beaucoup, mais ne les empêchait pas de faire tous leurs efforts pour suivre la caravane, afin de satisfaire la curiosité qu'elles avaient de voir des étrangers.

En arrivant à la résidence du roi, on ne le trouva point; on avait devancé d'un jour le moment auquel il attendait les étrangers; et sur la nouvelle que les loups avaient, la nuit précédente, fait de grands ravages parmi ses troupeaux, il était allé visiter ses pâturages éloignés de dix ou douze milles. On lui dépêcha un exprès, et en attendant son retour, sa mère, femme de bonne mine, âgée d'environ trente-six ans, sa femme, jolie petite fille d'à peu près quinze ans, et leur cour, composée de cinquante ou soixante suivantes, formèrent un cercle autour de nos voyageurs, et s'efforcèrent de les amuser par une conversation pleine de vivacité et de bonne humeur. On vit bientôt arriver le roi Gaika, monté sur un bœuf au grand galop, et suivi de cinq ou six personnes. On entra en matière, sans cérémonies, à l'ombre d'un grand mimosa. Gaika pria les étrangers de s'asseoir à terre en cercle, non qu'il y attachât aucune idée de civilité, mais afin de mieux entendre ce que chacun avait à dire. La manière dont il reçut les Anglais annonçait le plaisir que lui faisait leur visite, dont il devinait bien le motif. Il aborda franchement la question, en leur témoignant combien il

était satisfait d'avoir une occasion de faire savoir qu'on ne devait regarder comme ses sujets aucuns des Cafres qui avaient franchi les limites du territoire de la colonie. Il dit qu'ils étaient, comme lui, chefs et indépendants; qu'à la vérité, ses ancêtres avaient toujours été les plus éminents, et que leur suprématie avait toujours été reconnue des Européens : il ajouta que ceux des Cafres et de leurs chefs qui avaient désiré se mettre sous la protection de sa famille, avaient dans tous les temps été bien reçus, et qu'il avait permis aux autres de rester indépendants, sans les considérer comme ses ennemis. Il informa ensuite les Anglais que son père était mort, et l'avait laissé très jeune sous la tutelle de son oncle Zambie, l'un des principaux chefs de la nation qu'il avait gouvernée comme régent pendant la minorité de lui Gaika; mais que ce parent ayant refusé de lui résigner l'autorité à sa majorité, les amis de son père s'étaient élevés en sa faveur, et qu'avec leur secours il avait contraint son oncle à fuir. Il ajouta que ce rebelle s'étant réfugié chez un chef puissant, nommé Khouta, dont les états sont plus au nord, ils avaient réuni leurs forces pour lui faire la guerre; mais la victoire s'était déclarée pour lui, et il avait fait son oncle Zambie prisonnier. Il assura de plus qu'il n'avait jamais fait la guerre aux autres chefs, au-delà du Keiskamma, et que même, à sa connaissance, il ne leur avait jamais donné le plus léger sujet de plainte; au contraire, il avait fait tous ses efforts pour se concilier leur amitié; mais il avait remarqué que les

chefs, ses amis et ses sujets, qui l'avaient aidé à rentrer dans ses droits, avaient depuis ce moment manifesté le désir de se soustraire à son autorité et à son amitié; que Maloo surtout, et Tooley, avaient ravagé les troupeaux de ses sujets; qu'il leur avait envoyé demander hautement le motif de ces hostilités, en les priant de lui faire savoir si quelqu'un de ses sujets s'était permis de conduire leur bétail sur les terres de leurs états, et qu'à son grand étonnement il avait appris qu'ils avaient abandonné le pays; que depuis ce temps, il leur avait plus d'une fois envoyé des témoignages d'amitié, mais qu'ils avaient retenu les députés, et qu'il supposait qu'ils les avaient mis à mort. Il avait malgré cela évité avec soin de leur donner aucun prétexte de commencer les hostilités. En conséquence, il avait strictement défendu à ses sujets, non seulement de dévaster leurs habitations, mais même de passer le Keiskamma.

Étonnés de trouver autant de prudence et de bon sens dans un Cafre, et surtout dans un homme aussi jeune, on lui expliqua le motif de l'ambassade, et on lui fit diverses propositions auxquelles il souscrivit.

Après avoir terminé les affaires qui avaient conduit nos voyageurs en Cafrerie, on fit au roi des présents : il reçut des feuilles de cuivre, du fil d'archal, des grains de verre, des couteaux, des miroirs, des pierres à fusil, des briquets, des boîtes d'amadou, et une quantité de tabac. Sa mère reçut aussi un présent de même nature. Excepté cette femme, toutes les autres se tinrent en arrière, ainsi que

l'usurpateur Zambie, oncle du roi, à qui l'on avait donné le village pour prison. La conduite du jeune roi envers cet homme lui faisait beaucoup d'honneur : on lui avait rendu ses serviteurs, ses troupeaux et ses six femmes, avec autant de liberté que tous les autres sujets du roi; la seule restriction qu'on lui eût imposée était de se trouver toujours dans le même village que son neveu. Gaika était un jeune homme âgé pour lors de vingt ans; ses formes étaient élégantes, sa démarche ferme et gracieuse; sa taille était de cinq pieds dix pouces environ, sa figure d'un bronze foncé tirait sur le noir, sa peau était douce et unie, ses yeux d'un brun foncé et pleins de feu, ses dents bien rangées et d'une blancheur admirable; sa physionomie était ouverte, mais on y démêlait un air de réflexion qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer chez un Cafre. Il paraissait réellement posséder une intelligence solide et une tête bien organisée; il répondait d'une manière exacte et précise, sans embarras, sans réserve, sur les usages, coutumes et lois de sa nation, et sur tous les autres sujets sur lesquels on l'interrogea; c'est principalement à lui que M. Barrow fut redevable des lumières qu'il a acquises sur les Cafres. S'il était intelligent, il n'était pas moins aimable; il paraissait adoré de tous ses sujets; le nom de Gaika était dans toutes les bouches, et n'était jamais prononcé qu'avec des témoignages de plaisir. Il n'avait qu'une femme, encore était-elle très jeune, et, préjugé à part, elle était très jolie; son nom était Jasa. Il portait comme les autres chefs une chaîne d'airain

sur le côté gauche, suspendue à une espèce de couronne de grains de cuivre; son bras était chargé de cinq anneaux d'ivoire, coupés dans le massif d'une dent d'éléphant. Il portait au cou une chaîne de grains, et son manteau était doublé de peau de léopard; mais il le mit de côté, et resta tout nu comme ses sujets.

La reine n'avait rien qui la distinguât des autres femmes, si ce n'est son manteau qui paraissait un peu mieux apprêté. Il était couvert du haut en bas de trois rangs de boutons de cuivre, cousus si près les uns des autres qu'ils se touchaient. Les autres femmes se contentaient d'en parsemer le leur çà et là. Quelque chaud qu'il fasse, jamais elles n'ôtent cette pesante parure; mais aussi elles n'ont rien dessous, si ce n'est le petit tablier que les femmes hottentotes prennent tant de soin de décorer. Les Cafrines aiment à parer leur tête; leurs bonnets de peau sont ornés de boutons, de boucles, de grains ou de coquilles, suivant le caprice ou la fortune de celles qui les portent.

Entre la Keiskamma et la résidence du roi, le pays est inégal, pauvre et montueux; les monticules étaient couverts d'une herbe épaisse, et rien ne flattait la vue davantage que les grands bois suspendus sur les flancs escarpés des hautes montagnes qui bornaient le site vers le nord. Le village où se trouvait alors la caravane n'était qu'une demeure provisoire; il était situé sur le Kouquanie, petit ruisseau qui se jette dans la Keiskamma. Ce village consistait en quarante ou cinquante huttes, bâties dans la forme

de ruches de mouches à miel. Celle qui paraissait destinée pour la reine était à la tête du village; elle était plus grande et mieux finie que les autres. Sa grandeur était d'environ dix pieds en diamètre, et sa hauteur de huit pieds. La forme de toutes ces huttes est, dans le principe, déterminée par une monture de bois; elles sont ensuite recouvertes d'argile et de bouse de vache, et quand ce mortier est sec, on couvre le tout de nattes. De telles huttes sont parfaitement étanches et très chaudes.

Les Cafres ont généralement la réputation d'être cultivateurs : on fut extrêmement surpris de ne voir ni jardins, ni champs défrichés autour de leurs habitations; on en demanda la raison à Gaika. Il répondit qu'il avait été engagé dans des guerres continuelles depuis deux ou trois années, pendant lesquelles il lui avait été impossible d'habiter plus d'un ou deux mois de suite le même endroit; qu'en conséquence il avait bien fallu forcément renoncer à cultiver les terres. Il ajouta qu'en temps de paix il était dans l'usage de semer du millet et plusieurs autres espèces de végétaux, et que rien au monde ne pourrait lui faire tant de plaisir que de voir le keerie (1) changé en instrument aratoire, mais qu'il était sur le point d'entrer encore en campagne. Le landrost lui dit qu'au retour de cette expédition, il pourrait envoyer chercher à Graaff-Reynet du blé, et toutes les espèces de graines potagères qu'il désirerait. Cette proposition lui fit le plus grand plaisir,

(1) Espèce d'arme qui sera décrite ci-après.

et il parut se livrer avec joie à l'espérance de voir un jour ses peuples rendus au bonheur, reprendre leurs anciennes et paisibles occupations, et ne plus éprouver les horreurs et les fatigues de la guerre.

Après avoir terminé leurs affaires avec le roi des Cafres, le premier soin de nos voyageurs fut d'examiner l'embouchure de la rivière Keiskamma : la largeur et la force de son courant la rendaient si supérieure à la grande Fish-Rivier, que l'on pouvait en conclure non seulement que son embouchure était considérable, mais encore qu'il pouvait s'y trouver une rade ou un havre. On arriva le soir sur les bords d'un petit ruisseau d'eau bien claire, et on y dressa les tentes. Il arrosait une des plus belles situations que l'on eût encore vues en Afrique; la côte hardie qui la bordait à l'est, recouverte de bois touffus, et les vastes prairies qui s'étendaient de l'autre côté, semées de bouquets de bois placés vaguement et sans ordre, terminées par des éminences couvertes de pâturages, donnaient à tout le site l'apparence d'un grand jardin anglais. Le cours du ruisseau était semé de villages et de huttes détachées, mais tout était désert. La terre portait des marques évidentes d'une culture récente; on y voyait les sillons réguliers des champs de millet, et la plante en proie aux oiseaux était encore sur pied : il parut que c'était le *holcus sorghum* de Linnée. Plusieurs gros melons d'eau, assez fades au goût, s'étaient reproduits d'eux-mêmes, les vieux ayant pourri sur la terre; et l'on y trouvait plusieurs instruments aratoires, tels que le keerie, et une sorte de petite bêche

de bois. Il paraissait que les habitants avaient été contraints de fuir précipitamment.

A peu de distance du camp on aperçut des feux; et lorsqu'il fit obscur, les chiens ne cessèrent d'aboyer : on en conclut qu'on était observé, soit par le parti du roi, ou par celui des chefs émigrés. Mais vers le milieu de la nuit la cause de tout ce tapage fut connue : on découvrit qu'il provenait d'une multitude de loups, attirés par l'odeur d'un bœuf tué la veille; ces animaux se rassemblèrent enfin en si grand nombre, qu'ils mirent les chiens en fuite, et épouvantèrent les gens, quoiqu'ils fussent armés de mousquets.

De la Beeka, on se rendit dans une journée à l'ouverture de la Keiskamma; la rivière était en cet endroit à peu près de la largeur de la Tamise à Woolwich; elle était sans courant, et paraissait profonde; l'entrée en était barrée par un banc de sable sur lequel la mer brisait avec violence; des bancs de récifs s'étendaient des deux côtés à une grande distance de l'embouchure, et l'œil ne découvrait dans tout le lointain qu'une côte sauvage, pierreuse, et sans aucune sinuosité. A l'embouchure de la Keiskamma, on observa : latitude sud, trente-trois degrés douze minutes; longitude orientale, vingt-huit degrés six minutes (1).

Après avoir traversé de nouveau la grande Fish-Rivier, la caravane dirigea sa route en retour au travers d'une plaine, et tourna du côté de Graaff-Reynet. Il y a quelques années qu'on trouva, sur la

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 225.

surface de cette plaine, une masse de fer pur, malléable; on la transporta de place en place comme un objet très curieux : elle est maintenant dans la ville du Cap. La masse était entièrement homogène, et n'avait aucune apparence d'avoir jamais été dans une mine; elle n'était adhérente à aucune matrice, et les cavités de sa surface ne contenaient ni fragments de cailloux, ni marques de cristallisation; elle était extrêmement dure, et, dans la fracture, plus ressemblante à du plomb qu'à du fer.

En voyageant au pied de la Riet-Berg, ci-dessus mentionnée, et vers le nord, on passa à vue de plusieurs beaux bouquets de grands arbres, que l'on apercevait dans les kloofs des montagnes. Le pays était ici prodigieusement inégal, les montagnes étaient composées de grès, elles reposaient sur des bases d'ardoise bleue. Sur un côté perpendiculaire d'une de ces montagnes, il suintait un sel de diverses couleurs, absolument semblable à celui qu'on avait observé près du lac salé de la rivière Zwart-Kop's. La partie supérieure de la face de cette montagne était formée de grande stables régulières rhomboïdales, dont les angles, en se projetant, formaient une espèce de corniche naturelle au-dessus de cette face. Ces tables étaient posées sur une masse d'ardoise violette, qui se réduisait en poudre. Les veines blanches de quartz, qui, jadis fluides, paraissaient avoir coulé en lignes sinueuses au travers de l'ardoise, étaient en ce moment bien avancées dans leur transformation en argile. Des morceaux de ces veines étaient friables sous le doigt.

En remontant la rivière des Boschimans, on reçut la visite d'un chef des Gonaquas, nation mêlée aujourd'hui avec les Cafres et les Hottentots. Il était suivi des restes de cette peuplade, réduite maintenant à peu près à douze personnes. Le Vaillant n'a que trop bien prédit le sort de cette horde; son nom et celui d'une infinité d'autres tribus hottentotes, maintenant éteintes, sont sur le point d'être même effacés de la mémoire des hommes. Lorsque les colons chassèrent les Gonaquas de leurs anciennes possessions dans le Zuure-Veldt, ils trouvèrent un asile chez le père de Gaika, qui leur permit de s'établir dans la partie la plus fertile de ses états, sur les bords de la Kaapna. Ils y restèrent tranquilles jusqu'aux derniers troubles excités chez les Cafres, par le refus que fit Zambie de remettre le gouvernement à son neveu; ne voulant point y prendre part, ou peut-être incertains du côté pour lequel ils devaient se déclarer, ils devinrent les ennemis des deux partis, qui pillèrent et massacrèrent ceux qui restèrent dans le pays; les autres prenant la fuite, se retirèrent au-delà de Fish-Rivier, où les paysans hollandais de Bruyntjes-Hoogte leur firent éprouver le même sort. Quelques uns se réfugièrent dans les plaines du Zuure-Veldt, où ils furent pillés par les Cafres émigrés. Les derniers restes de cette nation, conduits par leurs chefs, se cachèrent dans les bois épais de Riet-Berg; ils y furent surpris par une bande vagabonde de Cafres, qui en égorgea la plus grande partie, et leur enleva la totalité de leurs troupeaux. C'étaient les malheureux échappés

à ce dernier désastre, qui vinrent supplier nos voyageurs de représenter leur triste situation au roi des Cafres, et de lui demander sa protection pour eux; malheureusement ils s'y prirent trop tard, et tout ce que les Anglais purent faire, ce fut de leur donner une recommandation pour le roi, et un message verbal favorable à leurs désirs.

En revenant au village du district, on passa par la fertile division de Bruyntjes-Hoogte, fameuse par l'esprit turbulent de ses habitants. Ces aventuriers, les uns soldats, les autres matelots, déserteurs ou congédiés du régiment et des vaisseaux de la compagnie, ayant, à cette distance du siége du gouvernement, trouvé un pays dont la fertilité pouvait fournir à tous leurs besoins, sans pour ainsi dire travailler, se regardèrent comme indépendants, essayèrent même d'influencer l'autorité du Cap, et celle-ci fut assez faible pour laisser de pareils excès impunis.

De Bruyntjes-Hoogte, on descendit dans le Karroo du Camdeboo. Ces plaines sont arrosées des rivières Bly, Vogel, Platte et Melk, qui les traversent en descendant de Sneuwberg, pour aller se jeter dans le Sondag. Malgré la nudité de leur surface, elles étaient couvertes de gibier de toute espèce, mais particulièrement de spring-bock, et de la plus grande espèce des antilopes. On trouve aussi sur ces plaines grillées une grande variété de petits quadrupèdes qui se creusent des terriers, et que les colons connaissent sous le nom de meer-cats; ils sont, pour la plupart, de ce genre d'animaux que les zoologistes

ont nommé viverra. Un aigle ayant voulu fondre sur un d'eux tout près de l'endroit où nos voyageurs passaient, manqua son coup; cette maladresse leur coûta la vie à tous les deux; le premier fut tué d'un coup de fusil, et l'autre fut déchiré par les chiens. Ils se trouvèrent tous les deux d'espèces non encore décrites.

Ce fut sur les bords de la rivière Melk qu'on rencontra, pour la première fois, ce superbe oiseau, la grue des Baléares, *grus pavonina.* Les poules de Guinée se trouvaient en grande abondance auprès de tous les ruisseaux. Les mimosa de la rivière Sondag étaient remplis de mange-abeilles, *merops apiaster*, dont le plumage est si éclatant; de certhias, plus brillants encore; de martin-pêcheurs, et de piverts, qui voltigeaient dans leur épais feuillage. La robe modeste des colii, dont M. Barrow trouva trois espèces ici, formait un contraste frappant avec le riche plumage des autres. Il y a plusieurs espèces d'hirondelles au Cap; elles sont toutes de passage. Une espèce superbe entre toutes les autres, fréquente les habitations des hommes et y fait son nid; elle a le devant du corps marqué d'une tache rouge. Dans beaucoup de fermes, on cloue de petites tablettes près des chevrons, pour lui donner la commodité d'y venir déposer ses œufs; et Barrow a souvent entendu dire que les mêmes oiseaux revenaient plusieurs années de suite au même endroit, et généralement au même jour.

La rivière Sondag était alors presque sèche, ce qui donna aux gens de la caravane beaucoup de facilité

pour prendre des tortues. Elles ont à peu près un pied de diamètre; les femelles sont extrêmement fécondes et d'un bon fumet; la rivière abonde aussi en anguilles grosses, courtes et délicieuses. Du gué de cette rivière au village de Graaff-Reynet, la distance est peu considérable : on y arriva le 30 septembre, après un long voyage qu'on acheva dans moins de deux mois (1).

Trois semaines s'étaient à peine écoulées depuis que nos voyageurs étaient de retour de la Cafrerie, lorsqu'on fit les préparatifs d'une autre expédition vers le nord, au travers des Sneuwberg, ou montagnes de neige. Ces montagnes et le pays immédiatement derrière, recèlent une race d'hommes auxquels leurs habitudes et leur manière de vivre ont mérité le nom de sauvages, nom dont il est à craindre qu'ils ne se soient rendus plus dignes encore par la conduite qu'ont tenue à leur égard les habitants européens. On les connaît dans la colonie sous le nom de Boschimans, hommes des bois, parce qu'ils se cachent parmi les buissons lorsqu'ils approchent pour tuer ou piller une habitation. Ils ne cultivent point la terre et n'élèvent point de troupeaux; ils subsistent en partie de ce que leur pays produit naturellement, et fournissent au reste par les déprédations qu'ils exercent, d'un côté envers les colons, et de l'autre envers les hordes plus civilisées des naturels qui les environnent. Il paraît qu'ils étaient moins nombreux et moins féroces il y a vingt ans;

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 233.

leur audace et leur population semblent avoir beaucoup augmenté depuis peu. Ils ont été pendant quelque temps passablement tenus en respect par les expéditions régulières des paysans. Chaque division avait son commandant ; cet officier était autorisé à lever un certain nombre d'hommes, auxquels le gouvernement fournissait de la poudre et des balles. Mais ce service était toujours fait avec répugnance, surtout par ceux que leur éloignement de la frontière exposait moins aux attaques de ces sauvages; et pendant les derniers troubles de Graaff-Reynet, il a fréquemment été interrompu. Les habitants de Bruyntjes-Hoogte furent les premiers qui manquèrent à lever leur contingent. Zuure-Veldt fut abandonné, et le Camdeboo ainsi que Zwart-Ruggens se rendirent négligents, et ne contribuèrent plus à ces expéditions. Les fermiers de Sneuwberg, situés plus près de l'ennemi commun, restèrent chargés de tout l'effort de la défense; et s'ils n'avaient pas montré autant de courage, de persévérance et d'adresse, cette importante partie de la colonie, celle où s'élèvent les bestiaux, serait aujourd'hui abandonnée. Les paysans avaient déjà déserté d'une partie de Sneuwberg, de Rhinoceros-Berg, de la majeure partie de la rivière Sea-Cow, et de tout une division nommée Tarka.

En conséquence, un voyage vers le nord parut indispensable pour plusieurs raisons : d'abord, pour examiner la nature du pays, inspecter les frontières du territoire anglais, la situation des habitants, et l'état de la colonie; et ensuite pour essayer d'avoir

une conversation avec quelques uns des chefs de ces barbares, et voir s'il serait possible de les engager, par des présents et une conduite amicale, à renoncer à leur état sauvage, à leur brigandage continuel, enfin, à quitter leur manière actuelle de vivre.

On partit du village le vingtième jour d'octobre (1); on traversa la rivière Sondag, le Karroo contigu, et après avoir parcouru dix milles au nord-ouest, on atteignit le pied des montagnes, en dedans desquelles un étroit passage de cinq milles, terminé par une roide montée de trois milles, conduisait aux vastes plaines et aux montagnes éparses qui forment le Sneuwberg. Des plaines du Camdeboo, ces montagnes, vues de front, paraissent être de la forme la plus régulière, et cependant elles sont plus confusément placées qu'aucune autre de la colonie. La couche de pierre qui termine leur sommet est si parfaitement horizontale, et leurs angles sont si régulièrement carrés, que leur énorme masse et leur hauteur s'opposent seules à ce qu'on ne les prenne pour des ouvrages de maçonnerie.

On campa le soir sur une des plaines qui séparent ces groupes de montagnes. Le vent était frais, et le thermomètre était descendu à quarante-cinq degrés. Le jour précédent, à Graaff-Reynet, et au coucher du soleil, il se tint à quatre-vingt-cinq à l'ombre; pendant la nuit, il descendit à soixante-seize, et dans le jour qui venait de s'écouler, il était monté à

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 237.

quatre-vingt-trois. Il est probable que ce changement subit dans la température était moins le résultat de la différence d'élévation, évaluée dans un manuscrit hollandais à quatre mille huit cents pieds, que de l'évaporation soudaine de l'humidité, causée par une forte pluie, qui n'avait cessé de tomber pendant toute la nuit et le jour précédent. Les pluies un peu longues sont en effet sujettes, dans l'Afrique méridionale, à refroidir considérablement l'atmosphère.

Le jour suivant, on vint à Waay-Hoek, ou passage à l'assaut du vent. C'est l'habitation du dernier landrost provisoire de Graaff-Reynet, qui avait témoigné à nos voyageurs le désir de les accompagner dans leur tournée. Il avait suivi le gouverneur Van Plettenberg dans son voyage vers le nord, et depuis il avait été employé plusieurs années en qualité de commandant des expéditions contre les Boschimans; circonstance qui l'avait mis à même de bien connaître non seulement tout le pays situé en dedans des limites de la colonie, mais encore beaucoup de celui du dehors. Comme il s'était préparé d'avance, on ne resta chez lui que la nuit, et le jour suivant au matin on fit partir les chariots en avant, tandis que le reste de la caravane se jeta sur la gauche. On fit une incursion dans les montagnes pour chercher des Boschimans. Un gros de ces sauvages avait volé une grande quantité de bétail deux jours auparavant, et l'on supposait qu'il y en avait un autre parti errant dans ces montagnes, pour épier l'occasion d'en faire autant. Leurs retraites sont faciles à découvrir, mais généralement de difficile accès, et les

approches en sont dangereuses. Les torrents, en se précipitant du haut des flancs escarpés des montagnes stratifiées, forment des kloofs, ou crevasses, dans lesquels ils laissent des cavernes, dont les Boschimans choisissent les plus élevées, non seulement parce que cette position les rassure davantage contre les dangers d'une surprise, mais encore parce qu'ils peuvent de là découvrir une plus grande étendue de pays.

On vit des traces très récentes de leur séjour dans un de ces repaires; les feux étaient à peine éteints, et l'herbe sur laquelle ils s'étaient couchés était encore foulée. On aperçut, sur les flancs unis de la caverne, des dessins de plusieurs animaux, exécutés en différents temps par ces sauvages. Plusieurs n'étaient que des caricatures, mais les autres étaient trop bien exécutés pour ne pas attirer l'attention. Les différentes espèces d'antilopes étaient dessinées avec une telle précision, leurs caractères étaient si parfaitement saisis, qu'on reconnaissait immédiatement quelles étaient celles qu'on avait voulu représenter. Parmi les autres, on remarqua la figure d'un zèbre, admirablement bien faite; toutes les raies, les caractères de cet animal étaient fidèlement représentés, et les proportions en paraissaient correctes. On ne pourrait exiger de pareils sauvages cette rigueur de dessin, ces touches hardies et judicieuses, ces effets de lumière que produit le pinceau d'un maître; mais quant à la correction du trait, on a fait graver des dessins inférieurs à celui de ce zèbre. Ils se servent, pour ces figures, de charbon,

de terre à pipe et de différentes ocres. Les animaux dont on vit les représentations étaient le zèbre, le qua-cha, le gems-bok, le spring-bok, le ree-bok, l'élan, le babouin et l'autruche. Toutes ces espèces, excepté le gems-bok, se trouvent sur les lieux mêmes. Des croix, des circonférences, des points, des lignes placées en longues files, paraissaient exprimer quelque chose; mais aucun autre objet ne désignait l'intention de représenter des objets inanimés. Dans le cours de ses voyages, M. Barrow avait souvent entendu les paysans parler des dessins des Boschimans renfermés dans les montagnes, derrière le Sneuwberg; mais il ne s'attendait à y trouver que des caricatures grossières, semblables à ces mauvaises esquisses que les enfants tracent sur les murailles ou sur les portes des édifices abandonnés, et il fut bien agréablement surpris en voyant des ouvrages curieux. Quelques uns de ces dessins paraissaient nouveaux, mais beaucoup d'autres étaient connus dès les premiers temps des établissements dans cette partie de la colonie.

Une partie de la surface supérieure et extérieure de la caverne était enduite d'une substance épaisse, noire, ressemblant à du brai; sa consistance, sa tenacité et sa couleur d'un brun foncé, lui donnaient l'apparence de jus de réglisse; l'odeur en était bitumineuse, mais faible et un peu désagréable; elle s'enflammait à la lumière de la chandelle, et se liquéfiait en un fluide léger tirant sur le brun, mais elle brûlait sans odeur. Le résidu était une substance noire, charbonneuse, réduite aux deux tiers de la

première masse. Les parties de cette matière, adhérentes au rocher, étaient couvertes de myriades de petites mouches : M. Barrow y monta pour en détacher un morceau à l'aide d'un couteau; mais tous ses compagnons de voyage lui crièrent de n'en rien faire, en l'assurant que la plus légère particule qui entrerait dans un œil l'aveuglerait sans retour ; que c'était un poison mortel dont les Hottentots se servaient pour tremper la pointe de leurs flèches. Tout le monde s'accorda sur les funestes propriétés de cette substance noire, dont ils connaissaient les effets par expérience, plusieurs de leurs camarades ayant subi la mort avec beaucoup de souffrances, pour avoir été blessés de flèches empoisonnées par le klip-gift, ou poison de pierre. Comme M. Barrow n'a eu depuis aucune occasion de vérifier ce fait, il ne peut dire ici jusqu'à quel point peut être vrai le rapport des paysans à cet égard.

Dans le courant du même jour, on arriva à la maison de Krüger, commandant de Sneuwberg. Il venait d'une expédition contre les Boschimans, et cependant il s'offrit obligeamment à accompagner la caravane; il avait alors dans sa maison un de ces sauvages, ses deux femmes et un petit enfant que le sort lui avait donnés sur quarante qu'il avait fait prisonniers. L'homme n'avait que quatre pieds cinq pouces de haut, et les femmes étaient encore plus petites; l'une n'avait que quatre pieds deux pouces, et l'autre quatre pieds trois pouces. Il assura que ses compatriotes étaient dans un état vraiment déplorable. Pendant plusieurs mois de l'année, la gelée et

la neige les empêchent de faire leurs excursions sur les fermiers. On ne peut alors décrire ce qu'ils ont à souffrir du froid et de la faim; il leur arrive fréquemment de voir leurs femmes et leurs enfants périr de besoin, sans pouvoir les soulager. La belle saison même n'apporte que peu d'adoucissement à leur misère. Ils savent qu'ils sont généralement haïs de tout le genre humain; que toutes les nations qui les environnent méditent leur ruine. Un souffle, l'agitation du feuillage, le cri d'un oiseau, tout les épouvante et leur fait craindre un danger. Chassés comme des bêtes féroces, maltraités par les fermiers qu'ils servent, ils sont réduits au désespoir; le refrain de toutes leurs chansons est, vengeance contre les Hollandais.

En avançant vers le nord, nos voyageurs furent frappés d'un spectacle curieux, mais vraiment déplorable : c'était une troupe de sauterelles posées à terre; elles couvraient un espace d'à peu près un quart de mille en étendue, mais elles le couvraient si complétement, qu'à quelque distance sa surface paraissait avoir été brûlée, et recouverte de cendres brunes; on ne distinguait pas un seul brin d'herbe. Les chariots passèrent directement au travers : celles qui se trouvèrent aux environs s'envolèrent, et formèrent des deux côtés un nuage qui obscurcit l'air. Curieux de voir la totalité s'envoler, nos Hottentots et nos chevaux coururent au milieu d'elles, mais inutilement; aucune ne partit, si ce n'est celles qui se trouvaient foulées aux pieds des hommes et des chevaux. Les paysans affirmèrent qu'il n'était pas

possible de les mettre en fuite, à moins que le signal du départ ne leur fût donné par leur commandant en chef : on suppose qu'il y en a toujours un par chaque troupe.

Dans l'après-midi du 23, on campa au pied d'une grosse montagne, remarquable par son pic pointu et par sa situation isolée (1). De vastes plaines unies, arrosées d'une multitude de ruisseaux, la séparaient de tous les côtés des montagnes circonvoisines. C'est un des points les plus élevés de l'Afrique méridionale; les plaines qui l'environnent sont coupées de ruisseaux dans toutes les directions; et c'est probablement pour cette particularité que le colonel Gordon lui a donné le nom de montagne de la Boussole. La source de la rivière Sondag est au côté du sud-est. Sur tous les autres côtés, les ruisseaux réunissent leurs eaux à une petite distance de leurs sources, et coulent directement au nord. La surface du pays vers le nord de la montagne est au moins de quinze cents pieds, élevée au-dessus de la source de la rivière Sondag; et la hauteur du pic au-dessus de cette surface est encore de quinze cents pieds, mesurés trigonométriquement.

Les petits ruisseaux qui serpentaient au travers de la prairie étaient couverts du roseau ordinaire, et fréquentés par de nombreuses volées de petits oiseaux, principalement par le loria orix, nommé par les ornithologistes anglais granadier, et par les Français, le cardinal du Cap.

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 242.

Les montagnes de neige se terminent à peu près à douze milles dans le nord-est de la montagne de la Boussole : en cet endroit elles sont traversées par une porte ou un passage, par lequel on débouche dans une plaine unie, qui, sans aucune éminence, s'étend au nord, plus loin que la vue ne peut atteindre. Huit milles au-delà de ce passage, on campa pour la nuit ; le temps était à ce moment plus froid et plus humide que celui que l'on avait éprouvé jusque-là, même sur le Sneuwberg. Le lendemain, le soleil ayant enfin dissipé les nuages épais, on aperçut le sommet de la montagne de la Boussole couvert de neige. La montagne de la Boussole est la dernière en marchant au nord, dont la face escarpée soit tournée vers le midi ; au-delà de cette montagne, celles que l'on rencontre ont leur face la plus élevée tournée vers le nord.

Les groupes de montagnes qui forment ce qu'on nomme ordinairement le Sneuwberg, sont composés de couches presque horizontales de grès. On a remarqué que leur sommet était rarement quartzeux, ainsi qu'on l'a observé dans les grandes chaînes plus voisines du Cap, et dans le Zwarteberg ; mais, comme ces dernières, leurs bases reposent sur un schiste bleu. Le sol du Sneuwberg est généralement argileux, fréquemment gromeleux, en petites masses endurcies, dont l'apparence est graisseuse, et qui contiennent beaucoup de mica exfolié d'une couleur foncée. Les plantes que l'on rencontre le plus fréquemment sur ces pays élevés, sont des touffes de grandes herbes, de petits arbrisseaux qui tiennent

de la bruyère, un superbe mesembryanthemum, avec ses grosses touffes de petites fleurs rouges et éclatantes. Mais ce qui distinguait plus particulièrement le Sneuwberg de tout le reste du pays, c'était d'être entièrement dépourvu d'arbustes. Dans un espace de plusieurs milles, ces plaines élevées ne produisent pas une gaule : on franchit un kloof, ou passage entre deux montagnes; il était rempli d'une douzaine de petits mimosa. Rien ne prouvait mieux la rareté des buissons en cet endroit, que la prodigieuse quantité de nids d'oiseaux, tels que moineaux, pinsons et gros-becs, attachés aux branches de ces arbustes.

Il est à remarquer qu'il y a plusieurs personnes dans le Sneuwberg qui n'ont jamais vu un arbre. Le commandant lui-même, qui depuis plusieurs années avait traversé souvent le pays du nord, dans ses expéditions contre les Boschimans, n'avait jamais vu un bois jusqu'au moment où il accompagna nos voyageurs en Cafrerie. Il y a bien peu de maisons auprès desquelles on puisse rencontrer une perche debout. Les vents violents, plus que le froid, s'opposent à la croissance des arbres; car le chêne, qui résiste en Europe aux plus grands froids, ne peut croître dans le Sneuwberg.

Les habitants ne brûlent en ce canton que le fumier qu'ils retirent des parcs où ils renferment leur bétail pendant la nuit, pour le mettre à l'abri des Boschimans, des loups, ou d'autres animaux de proie. Au printemps, ils retirent ce fumier, qu'ils coupent en longs morceaux carrés, comme on coupe

la tourbe dans le nord de l'Angleterre : ils les étendent pour les sécher, et quand ces morceaux sont bien secs, ils les empilent comme la tourbe, en tas, pour l'hiver; les habitants de toutes les fermes que nos voyageurs virent sur leur route étaient alors occupés à cet ouvrage.

Les causes qui s'opposent à la végétation des arbres n'opèrent pas sur les plantes graminées; les grains de toute espèce sont ici tout aussi productifs que dans les districts moins élevés; mais les récoltes se font généralement un mois ou deux plus tard, ce qui les rend sujettes à n'avoir lieu que dans le temps des orages, excessivement violents dans les montagnes, et presque toujours accompagnés de fortes grêles. Les plus belles moissons en ont quelquefois été complétement détruites dans l'espace d'une demi-heure. Cependant, comme le retour de cette saison est assez constamment fixé au commencement de l'année, les habitants peuvent se mettre à l'abri de ce malheur en semant de bonne heure; mais leurs récoltes sont soumises à une calamité d'un autre genre, contre laquelle il paraît qu'il n'y a point de remède, c'est d'être dévorées quelquefois par une multitude incroyable de sauterelles. Lorsque ces insectes attaquent une habitation, il n'en réchappe pas un champ de blé, tout est dévoré. Tout le Sneuwberg ne produisit pas l'année du voyage de Barrow un seul boisseau de grain. Lorsque les habitants subissent ces accidents, ils les supportent avec beaucoup de patience, ne mangent point de pain, et se consolent en disant qu'ils y suppléeront en tuant le

double de moutons; mais les plus grandes pertes qu'ils éprouvent sur leurs récoltes sont occasionnées par les Boschimans. Ils ne cultivent, au surplus, que le blé nécessaire à leur consommation, et gardent leurs troupeaux pour les vendre. Tous leurs soins, toute la vigilance de leurs nombreux Hottentots, ne peuvent quelquefois réussir à les garantir d'être surpris par ces sauvages. Un habitant de Sneuwberg n'éprouve pas seulement l'appréhension continuelle de perdre sa propriété, mais il vit perpétuellement dans un danger personnel. S'il s'écarte à cinq cents verges de sa maison, il faut qu'il s'arme de son fusil; il ne peut aller aux champs sans être armé; son mousquet l'accompagne lorsqu'il laboure, lorsqu'il sème, ou lorsqu'il recueille les fruits de sa terre. Il ne peut pas même sortir dans son jardin pour cueillir quelques légumes, sans avoir le fusil à la main. Pour supporter une vie aussi en proie aux inquiétudes, à la crainte, il faut y être accoutumé dès l'enfance, ou n'en pas connaître une meilleure. Malgré tout cela, le Sneuwberg a ses charmes; c'est le meilleur terrain de la colonie pour élever des moutons; ils y sont bien supérieurs à ceux des autres districts, tant pour la qualité que pour la grandeur. La queue de quelques uns ne pèse pas moins de vingt livres, et plusieurs vont de douze à seize. Il est rare qu'un fermier possède moins de trois à quatre cents de ces animaux; on ne fait aucun usage de la laine courte et dure comme du poil. Cette particularité doit être attribuée à l'espèce et non au climat, assertion qui s'est trouvée prouvée par le fait.

On a introduit dans la colonie, depuis quelques années, des moutons d'Espagne, dont la laine s'est, dit-on, embellie en Afrique; on en a envoyé des échantillons en Angleterre, et ils ont été vendus excessivement cher.

Les plaines du Sneuwberg sont aussi favorables au gros bétail que les lieux élevés le sont aux moutons; le beurre de ce pays passe pour le meilleur de la colonie; il est par conséquent très recherché au Cap; on l'y apporte en grande quantité. Là, on le sale et on le met en barriques. On estime que sur une ferme passablement bonne, cinquante vaches produiront cent livres de beurre dans une semaine, sans compter le lait que prennent les veaux, qu'on laisse toujours en liberté avec leurs mères. Les bœufs de trait de ce canton sont gros, forts, et généralement en bon état; et les chevaux, quoique petits, sont extrêmement endurcis au travail. Dans beaucoup d'endroits, ils sont très sujets à la maladie ordinaire du pays, dont plusieurs périssent.

Tels sont les avantages et les inconvénients auxquels sont soumis les habitants du Sneuwberg; ils apprécient les premiers, supportent les autres avec patience, et leur résistent avec courage; ils forment une peuplade à part, qui ne ressemble en rien aux autres. La nature du pays et le caractère des habitants sont également différents de ceux des situations moins élevées. Ces hommes sont paisibles, obligeants, braves, audacieux; ils aiment l'ordre: le danger perpétuel auquel leur personne et leurs propriétés sont exposées, ne leur permet pas de

vivre dans la paresse et l'inactivité; et les hommes ne sont pas les seuls que cette dangereuse situation ait contraints à développer de l'énergie. Les femmes sont évidemment plus animées, mènent une vie moins sédentaire, moins indolente que celles des divisions inférieures. On connaît ici des exemples de très grand courage de leur part. L'épouse d'un homme de la suite de nos voyageurs ayant reçu l'avis, pendant l'absence de son mari, que les Boschimans avaient enlevé une grande partie de ses moutons, monta aussitôt à cheval, s'arma d'un fusil, et, suivie d'un seul Hottentot, attaqua les voleurs, les combattit pendant quelque temps, les mit en fuite, et recouvra ses moutons.

Le 25, nos voyageurs avancèrent environ vingt milles vers le nord, sur un pays plat, dont la plus grande partie se composait de prairies, bien arrosées par une quantité de sources et de petits ruisseaux, mais entièrement dépourvues d'arbustes et de buissons (1). De tous les côtés ces pâturages étaient couverts d'une multitude d'animaux sauvages, tels que gnou, qua-cha, harte-beest et spring-bok; leur nombre surpassait tout ce que nos voyageurs avaient encore vu dans la colonie. On campa à Gordon's-Fontein, près de la dernière habitation de la colonie de ce côté. Elle était située si près des Boschimans, que quatre familles s'étaient réunies pour y vivre ensemble, afin de pouvoir mieux se soutenir réciproquement contre les attaques de ces sauvages.

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 253.

Informés qu'au-delà de ce poste il y aurait du danger à s'avancer sans être appuyé d'une force armée, nos voyageurs avaient fait ordonner aux habitants de Sneuwberg et de toutes les divisions qui en dépendent, de se réunir à cet endroit, afin que le commandant pût en choisir un nombre suffisant pour escorter la caravane. Ils furent exacts, et seize fermiers, avec huit Hottentots armés, furent nommés, et se réunirent à la caravane, qui se trouva monter alors à cinquante personnes, en comptant les guides et les cochers. Le train était composé de sept chariots, cent bœufs et cinquante chevaux; en outre de cinquante ou soixante moutons pour la provision. Les fermiers que le commandant choisit étaient tous jeunes gens; et quoique ordinairement ces expéditions fussent un service qu'ils ne faisaient qu'avec répugnance, néanmoins, en cette occasion, ils parurent enchantés de marcher, et ne regardèrent cette excursion que comme une partie de plaisir.

Dans l'après-midi du 26, on rassembla les forces de la colonie à la source de la rivière Seacow, située à six milles environ de la dernière habitation. Cette rivière se forme de la réunion des différents ruisseaux qui coulent au nord, en descendant du Sneuwberg et du Roode-Berg, ou montagne Rouge (1). Cette dernière n'est, dans le fait, qu'une subdivision des montagnes de neige ou du Sneuwberg, dont elle se détache pour s'étendre vers le nord.

(1) L'autre Roode-Berg, ou montagne Rouge, est dans le Camdeboo; c'est cette dernière que précédemment Barrow nomme Riet-Berg. Voyez ci-dessus, p. 98.

Cette direction est celle de la rivière Seacow, et de presque tous les ruisseaux qui coulent au-delà du Sneuwberg. Toutes ces eaux diffèrent de celles qui coulent au sud, en ce que leurs rives sont couvertes de grands roseaux, *arundo phragmites*, et dépourvues d'arbres, même d'arbustes; tandis que celles qui coulent au midi sont ombragées de mimosa, de saules, et d'autres grandes plantes arborées. En général, les rivières du nord sont sans cours; elles sont formées par une succession de plusieurs étangs d'eaux stagnantes, réunis entre eux par des canaux, qui, pendant la plus grande partie de l'année, sont entièrement à sec. Ces étangs sont des creux très profonds, on les nomme gats. Parmi ceux qui forment la rivière Seacow, ou Hippopotame, il en est dont la longueur est de cinq ou six milles, et dont la profondeur est suffisante pour y faire flotter un vaisseau de ligne. Autrefois ces gats contenaient une grande quantité de ces animaux dont la rivière a pris le nom; mais la proximité de la colonie, et la facilité de les chasser dans ces étangs, les ont presque entièrement fait détruire. A peine peut-on trouver aujourd'hui, de temps en temps, un hippopotame dans tous les gats de cette rivière.

Le jour suivant, on passa sur des plaines couvertes de gibier. En poursuivant des gnous et diverses autres espèces d'antilopes, on tua un monstrueux tigre-loup, deux qua-chas, et une couple de couleuvres de la même espèce, l'une de cinq, l'autre de six pieds de long. Leur couleur était tout entière d'un jaune doré. Elles paraissaient très méchantes,

et firent plusieurs efforts pour s'élancer sur les chevaux. Les paysans les regardaient comme très dangereuses, et les nommèrent cobra capella. En avançant plus loin vers le nord, on arriva au bout de vingt milles à l'endroit de cette rivière où le gouverneur Van Plettenberg termina son voyage de ce côté. En mémoire de cet événement, il y fit élever une borne, ou baaken, qu'il avait en même temps désignée comme limite entre la colonie et le pays des Boschimans. Ces sauvages ont détruit le monument; mais l'endroit a conservé le nom de Edelheer's-Baaken, et le grand gats de cette rivière, sur les bords duquel il était élevé, porte encore le nom de Plettenberg.

On apercevait sur le côté opposé de la rivière un objet qui piquait plus la curiosité de nos voyageurs que le baaken du gouverneur. C'était un groupe d'à peu près une demi-douzaine de gros buissons, les premiers qu'ils eussent vus depuis plusieurs jours. Cependant, malgré la rareté de plantes de cette espèce, celles-ci les auraient moins frappés si elles n'avaient été chargées d'une prodigieuse quantité de nids d'une grosseur considérable. On jugea qu'ils étaient assez grands pour appartenir à des vautours qu'on voyait planer dans l'air, ou à de grosses grues bleues qui se tenaient tout auprès, sur le bord de la rivière. En approchant des buissons, on fit partir une prodigieuse quantité d'oiseaux, à peu près de la grosseur de l'alouette ordinaire. Les nids étaient inconnus aux fermiers; mais ils reconnurent immédiatement l'oiseau pour le mange-sauterelles, et ce

fut avec le plus grand plaisir qu'ils l'aperçurent si près de la colonie. Cette espèce de grive est un oiseau de passage, et on ne le trouve que dans les endroits fréquentés par les sauterelles. Il y avait treize ans qu'on ne l'avait vu dans la colonie, époque à laquelle les insectes avaient, pour la dernière fois, ravagé le Sneuwberg.

Pendant les longues chasses auxquelles nos voyageurs s'étaient livrés, ils avaient aperçu plusieurs kraals, habitations des Boschimans; mais elles étaient toutes désertes, et différentes circonstances prouvèrent qu'elles avaient tout récemment été évacuées. Les habitants avaient vraisemblablement pris la fuite à la vue d'un aussi grand nombre d'Européens, qui ne devaient leur paraître autre chose que des ennemis. Le commandant de la caravane annonça à tout son monde, que désormais il fallait cesser de chasser, et que l'on eût à observer le même ordre et la même discipline que dans les expéditions ordinaires.

Un des principaux motifs du voyage des Anglais était de voir, par leurs yeux, comment les paysans conduisaient leurs expéditions contre ces malheureux sauvages. Cependant, avant d'aller plus loin, M. Barrow crut nécessaire de convenir d'abord avec le commandant, que les hostilités se borneraient à investir un de leurs kraals, et que, cela fait, on resterait sur la défensive. M. Barrow exigea que l'on donnât l'ordre positif de ne pas tirer un seul coup de fusil, à moins que cela ne devînt indispensable, attendu que le seul objet de ce voyage était d'avoir,

et firent plusieurs efforts pour s'élancer sur les chevaux. Les paysans les regardaient comme très dangereuses, et les nommèrent cobra capella. En avançant plus loin vers le nord, on arriva au bout de vingt milles à l'endroit de cette rivière où le gouverneur Van Plettenberg termina son voyage de ce côté. En mémoire de cet événement, il y fit élever une borne, ou baaken, qu'il avait en même temps désignée comme limite entre la colonie et le pays des Boschimans. Ces sauvages ont détruit le monument; mais l'endroit a conservé le nom de Edelheer's-Baaken, et le grand gats de cette rivière, sur les bords duquel il était élevé, porte encore le nom de Plettenberg.

On apercevait sur le côté opposé de la rivière un objet qui piquait plus la curiosité de nos voyageurs que le baaken du gouverneur. C'était un groupe d'à peu près une demi-douzaine de gros buissons, les premiers qu'ils eussent vus depuis plusieurs jours. Cependant, malgré la rareté de plantes de cette espèce, celles-ci les auraient moins frappés si elles n'avaient été chargées d'une prodigieuse quantité de nids d'une grosseur considérable. On jugea qu'ils étaient assez grands pour appartenir à des vautours qu'on voyait planer dans l'air, ou à de grosses grues bleues qui se tenaient tout auprès, sur le bord de la rivière. En approchant des buissons, on fit partir une prodigieuse quantité d'oiseaux, à peu près de la grosseur de l'alouette ordinaire. Les nids étaient inconnus aux fermiers; mais ils reconnurent immédiatement l'oiseau pour le mange-sauterelles, et ce

était embusquée pour observer les mouvements de l'ennemi. La montagne où s'étaient arrêtés les éclaireurs était si remarquable, qu'on ne pouvait s'y méprendre : elle était presque seule au milieu d'une plaine; on l'apercevait de plus de vingt milles dans toutes les directions; son aspect était, de tous les côtés, celui d'un cône tronqué; elle était couronnée d'une couche de grès assez épaisse pour descendre au tiers de sa hauteur. Cette masse paraissait comme de la maçonnerie, comme une fortification posée sur une éminence au moins de mille pieds de haut. On lui donna le nom de montagne de la Tour, parce qu'orgueilleusement élevée au-dessus des autres, elle en avait le coup d'œil.

Vers les deux heures du matin, on rejoignit les éclaireurs au pied de cette montagne. Eux et leurs chevaux avaient été la veille exposés aux rayons brûlants du soleil sans avoir osé bouger, de peur d'être aperçus et attaqués par les Boschimans. Ils arrivaient à ce moment de la rivière Seacow, éloignée de quinze milles, où ils avaient été faire boire leurs chevaux. Ils apprirent que pendant le jour ils avaient vu un grand nombre de sauvages dans la plaine, où ils paraissaient chercher des racines; qu'ils y venaient de plusieurs endroits, et en troupes si considérables, qu'ils en avaient auguré que plusieurs hordes devaient se trouver dans le voisinage. Ils conclurent en disant que la plus voisine, celle que l'on avait intention de surprendre, n'était éloignée que de deux ou trois milles.

On fit halte pendant une couple d'heures, afin

d'arriver précisément au commencement du crépuscule à l'embouchure du défilé dans lequel était situé le kraal ; on continua ensuite à marcher dans un profond silence. Comme on entrait dans le défilé, on aperçut qu'à l'autre extrémité il était barré d'une montagne, avec un passage de chaque côté. Cette découverte fit diviser la troupe en trois compagnies, afin d'occuper toutes les passes ; et tous se trouvèrent réunis au pied de la montagne, où on supposait qu'était situé le kraal. Un Hottentot ayant, sur ces entrefaites, monté sur une éminence, fit signal qu'il apercevait la horde, et indiqua, avec son chapeau, le côté où elle était. On partit à l'instant au galop, et dans un moment on se trouva au milieu du kraal ; on était alors au petit point du jour, et sa lumière, faible encore, laissait à peine distinguer quelques nattes de paille attachées l'une à l'autre entre deux bâtons, dans une forme circulaire. A ce moment, nos voyageurs entendirent un horrible bruit, pareil au cri de guerre des sauvages, et de tous côtés en même temps les cris perçants des femmes et des enfants. M. Barrow lâcha son cheval au galop, et joignit le commandant et un autre fermier au moment où tous les deux firent feu sur le kraal. M. Barrow arrêta cette attaque inutile et imprudente. Les naturels ne tardèrent pas à s'apercevoir que, loin de profiter de la facilité que l'on avait de les poursuivre sur les hauteurs, on avait mis bas les armes, et lâché les chevaux dans les pâturages. Rassurés, ils envoyèrent dans peu de temps plusieurs petits enfants dans la plaine. On leur distribua du biscuit et d'autres baga-

telles; après quoi on leur permit de retourner vers leurs parents. Immédiatement après, des femmes et des jeunes filles, au nombre de trente ou quarante, vinrent au-devant des Européens, mais sans être entièrement rassurées. On les traita de la même manière, et on les renvoya dire à leurs maris de descendre pour recevoir à leur tour un présent de tabac. Cette démarche pensa être infructueuse; les hommes étaient moins confiants que les femmes; ils tournèrent long-temps autour du sommet de la montagne, incertains de ce qu'ils devaient faire, et leurs femmes vinrent et retournèrent douze fois d'eux aux Anglais, avant de pouvoir en décider un seul à descendre. Enfin il en vint un, et, quand il s'approcha, il donnait tout à la fois des signes de peine et de plaisir; il riait et pleurait tout ensemble, tremblait, et faisait absolument comme un enfant effrayé. On lui donna un gros morceau de tabac, et on le renvoya dire à ses compagnons que l'on avait aussi des présents pour chacun d'eux. Trois autres encore furent assez hardis pour descendre; mais il fut impossible d'en engager davantage à se risquer, et, en effet, la manière dont on avait attaqué leur village n'était pas propre à leur donner beaucoup de confiance.

Avant de renvoyer les hommes qui avaient suivi les Anglais jusqu'aux chariots, on leur fit à chacun un présent considérable en tabac, grains de verre, couteaux, briquets et pierres à fusil; on les chargea de dire à tous ceux de leurs compatriotes qu'ils rencontreraient, que s'ils voulaient renoncer à leur piraterie continuelle, les colons les regarderaient

comme des amis, et que toutes les fois qu'ils viendraient dans n'importe quelle ferme, sans armes, déclarer leurs besoins, on leur donnerait autant et plus de moutons qu'ils ne pouvaient espérer d'en enlever par la force ou la ruse; on ajouta que, dans le voyage actuel, les Anglais n'avaient d'autre but que de terminer tout d'un coup la guerre qu'on leur faisait depuis long-temps, en détruisant le motif des hostilités que leur conduite passée avait seule provoquées, et qu'il dépendait d'eux de faire cesser; on leur dit de plus qu'on n'aurait pas tiré un seul coup de fusil sur eux, s'ils ne s'étaient attiré cette agression en décochant les premiers leurs flèches sur les Européens. Ils restèrent très volontairement avec nos voyageurs pendant quelques jours, au bout desquels ils retournèrent à leur kraal, très satisfaits du traitement et des présents qu'ils avaient reçus.

Ce village consistait en vingt-cinq huttes; elles étaient composées d'une natte de paille tendue en demi-cercle, dont les extrémités étaient assujetties sur la terre par deux chevilles de bois (1). Le devant en était ouvert, mais le derrière était fermé d'une seconde natte; elles étaient généralement hautes de trois pieds, et larges de quatre. Au milieu de ces misérables habitations, la terre était creusée comme un nid d'autruche; leur lit consistait dans un peu d'herbe parsemée sur le fond de ce trou, dans lequel il paraît qu'ils se couchent en rond, et repliés comme font certains quadrupèdes. Il sembla que les hommes d'un certain âge étaient dans l'usage d'avoir deux femmes,

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 275.

une vieille, ayant passé l'âge de la fécondité, et une jeune; aucun degré de consanguinité ne s'oppose chez eux à l'union conjugale, excepté entre les enfants et leurs pères et mères, ou entre frères et sœurs. Quelque petites et misérables que fussent ces huttes, cependant ils n'en avaient qu'une pour une famille. On estima que cette horde pouvait monter à cent cinquante personnes. Ils n'ont aucun animal domestique, excepté le chien : cet animal était ici prodigieusement gras, bien différent en cela de ceux que nous avions vus chez les Cafres. Il parut être de la petite espèce de chien de berger; le nez long, effilé, à peu près comme celui du jackal. M. Barrow ne pouvait concevoir d'où leur venait cet étonnant embonpoint. Ils ne mangent ni lait ni viande. Les seuls vivres que l'on trouva dans les huttes consistaient en quelques petites racines bulbeuses, quelques larves de fourmis blanches, et des larves desséchées de sauterelles. Les paysans dirent à M. Barrow que les chiens des Boschimans ne vivent que de ces larves; et la grande quantité que cette année avait produite, leur offrant une nourriture abondante, rend raison de la graisse dont ils étaient chargés.

Les hommes étaient entièrement nus, ainsi que la plupart des femmes; leur seule parure était un baudrier de peau de spring-bok, dont le devant était découpé en longue frange, à peu près comme celui que l'on observe sur quelques femmes hottentotes ; mais les filaments en étaient si petits et si minces, qu'ils ne pouvaient en rien couvrir leur nudité. A la vérité, les femmes, de quelque âge qu'elles fussent, ne paraissaient pas s'en embarrasser, car

elles se montrèrent devant les Anglais entièrement nues, sans honte et sans confusion; soit que dans la précipitation et dans le désordre de leur fuite au travers des rochers, parmi lesquels elles cherchèrent un refuge lorsqu'on entra dans leur kraal, elles eussent négligé d'ajuster cette parure, la seule cependant qu'elles connussent; soit qu'il leur fût absolument indifférent de couvrir, ou non, telle ou telle partie de leur corps : quelle qu'en fût enfin la raison, leurs tabliers étaient mis avec bien peu de soin. Quelques unes portaient la frange par derrière, d'autres sur la hanche ou la cuisse, et chez quelques autres elle tombait jusqu'aux genoux : cependant, au travers de tout cela, la coquetterie, l'amour de la parure si naturel aux femmes, se faisaient apercevoir dans leurs grossiers habillements; quelques unes avaient des bonnets de peau d'âne assez semblables à des casques; leur cou était orné de morceaux de cuivre, de coquilles et de grains de verre pendus à leurs petits cheveux crépus. Quant aux hommes, ils avaient tous un morceau de bois ou une plume de porc-épic passée au travers du cartilage du nez (1).

Dans l'après-midi du 30, on rejoignit les chariots, qui s'étaient avancés sur les bords de la rivière Seacow jusqu'à un passage au milieu duquel elle traversait un groupe de montagnes. Cette ouverture se nomme premier Poort. Le colonel Gordon ayant pénétré jusqu'ici, après avoir quitté le gouverneur Plettenberg, éprouva un accident qui

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 277.

le força d'y terminer son voyage. Son cheval tomba dans une de ces fosses que les Boschimans creusent pour prendre des hippopotames, et s'empala. Depuis les montagnes de neige jusqu'à celles-ci, le pays est si uni, qu'à peine avait-on rencontré une inégalité sur sa surface; mais il commençait ici à devenir plus haché, et l'horizon vers le nord se garnissait de montagnes bleues. Le jour suivant on atteignit le second Poort, ou passage, au travers duquel la rivière coule comme dans le premier. Les montagnes augmentent considérablement en hauteur depuis cet endroit, et leurs sommets étaient couronnés d'une couche de grès. Elles s'étendaient dans la forme d'une longue chaîne, au travers de laquelle il n'y avait aucune issue vers le nord, praticable pour les chariots (1).

Le kloof se trouva étroit; la rivière serpentait d'ailleurs d'un côté à l'autre, et rangeait de près les pointes de rochers escarpés sur les rives sans intervalles, de manière qu'il fallut la traverser cent fois; et on allait renoncer à avancer plus loin, lorsqu'on rencontra un large chemin battu par les hippopotames, qui conduisit, sans interruption, à l'autre extrémité du kloof, au travers des roseaux, des buissons, et des endroits où les eaux de la rivière étaient peu profondes. On estima que cet endroit était éloigné de quinze milles de l'entrée du passage où on avait laissé les chariots. Là se terminait le cours de la rivière Seacow. Ses eaux paisibles se dé-

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 293.

chargeaient dans une autre rivière d'une grandeur prodigieuse, dont les flots rapides roulaient leurs eaux profondes et vaseuses sur un lit de rochers. Ce fleuve continuait à couler vers le nord-ouest. Quoiqu'on n'eût pas vu un nuage au ciel depuis le départ de Graaff-Reynet, cependant il devait avoir tombé de fortes pluies dans le pays qu'il traversait dans son cours; car les débris d'arbres, les plantes, les herbes encore vertes, amoncelées sur ses bords, annonçaient que le niveau de l'eau avait baissé de douze à treize pieds. Il était en cet endroit très profond, et large de quatre cents verges. Les paysans ne le connaissaient que sous le nom de Groot, grande rivière; mais, d'après sa direction et sa largeur, il n'y a pas de doute que ce ne soit le même que le colonel Gordon a nommé la rivière Orange, et qui se jette à la mer, sur la côte de l'est, entre les deux peuplades des petits et grands Namaquas. Quant à sa grandeur, toutes les rivières de la colonie, réunies, n'égaleraient pas le volume de ses eaux.

Ses rives étaient ombragées de mimosa du Karroo, mêlées avec des saules de Babylone et des *rhus viminalis.* Sa surface était couverte d'une quantité prodigieuse d'hippopotames, dont quelques uns ronflaient, d'autres soufflaient avec un bruit égal à celui des vagues qui se brisaient parmi les rochers. Sous des arbres touffus, entre les roseaux qui croissent près du confluent de la rivière Seacow, on vit les endroits où ces énormes animaux venaient jouer et se rouler, quand ils osaient sortir de leurs humides retraites.

Les rochers qui bordaient ce long passage, au travers duquel on était venu jusqu'à la rivière, et les montagnes qui les dominaient, donnaient asile à une quantité de klip-springers, de reeboks et de singes d'une couleur gris-verdâtre, la queue droite, noire à l'extrémité, d'un tiers plus longue que le corps; le front barré d'une ligne blanche horizontale, immédiatement au-dessus des yeux, et les joues recouvertes de poils blanchâtres.

Après avoir rejoint les chariots, on dirigea la route vers l'est, en tournant autour des montagnes que traverse le kloof dont nous venons de parler. Ce chemin rapprocha la caravane de la rivière Orange. Elle coulait alors plus librement sur un sol plus uni. Cependant on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était impossible aux chariots d'avancer dans cette direction, et qu'il y avait bien peu d'endroits où ils pussent approcher les bords du fleuve. En conséquence, on monta à cheval, et pendant quatre jours on en suivit les détours, dans l'espoir de trouver un gué pour les équipages. Le premier jour, l'eau tomba d'à peu près deux pieds; elle continua de même à baisser pendant trois jours, mais le quatrième fit évanouir toutes les espérances. La rivière s'enfla derechef, et atteignit un niveau supérieur à celui qu'elle avait la première fois qu'on l'a approchée. Les montagnes, au travers desquelles elle dirigeait son cours, commençaient aussi à devenir plus inégales. Ses rives étaient même rarement accessibles aux chevaux. On renonça dès-lors à l'idée de pénétrer plus loin vers le nord. On fit retourner les

chariots de manière à diriger le retour vers le pays des Cafres.

Lorsque la rivière Orange n'est point grossie par une inondation, sa largeur ordinaire parut à M. Barrow être de trois cents verges; le terrain rétrécit quelquefois son lit à deux cents; en revanche, elle s'étend en d'autres endroits à cinq cents. Le volume de ses eaux était très considérable, et, dans les endroits rétrécis, son courant accéléré devenait très rapide. Cependant, en supposant que cette rivière fût celle d'Orange, on était au moins à cinq cents milles de son embouchure sur la côte de l'ouest. De chaque côté de son lit, le terrain était nu et stérile comme celui du Karroo, avec cette différence qu'il était encore infiniment plus désagréable en ce qu'il se composait de sable mouvant. Mais à deux milles vers le sud, le pays se convertissait en plaines couvertes de beaux pâturages. L'inondation s'était étendue en plusieurs endroits à plus d'un mille du rivage; les débris de grands arbres, les racines, les arbustes, les sillons de sable dirigés dans une longue ligne parallèle au cours de la rivière, attestaient que ses eaux étaient arrivées jusqu'à ces endroits, élevés de trente ou quarante pieds au-dessus du niveau de sa surface dans son état ordinaire.

Semblable au Nil, le fleuve d'Orange est soumis à des inondations périodiques, et, comme le premier, il serait susceptible de fertiliser une vaste étendue de terrain adjacent, si on lui creusait des canaux. Comme le Nil, il a ses cataractes; du lieu où il était, M. Barrow en entendit une dont le

bruit prodigieux fit supposer qu'elle était considérable; mais elle n'était accessible qu'avec infiniment de peines, de travail et de fatigues.

Il s'en fallait beaucoup que la rivière d'Orange fût alors à sa plus grande hauteur; cependant son aspect était majestueux; mais elle doit être extrêmement belle lorsque ses eaux sont claires et diminuées à leur niveau ordinaire; dans les endroits unis où son cours est plus tranquille, plus libre, elle coule sur des lits de pierres silicées, variolites ou porphyrites; on en trouve de rares, de curieuses et de très belles, parmi lesquelles on remarque des opales, des cornalines, des calcédoines et des agates de toutes les formes et de toutes les couleurs; des herborisées, unies, veinées, nuées et en stalactites; elles ne sont point éparses çà et là; le lit de la rivière en est tellement rempli, qu'à en juger par la quantité de celles que l'eau ne couvrait point, on en pourrait charger un chariot dans peu d'heures. Ces lits consistent généralement en silex ronds et ovales, d'un fond noir, quelques uns d'un brun clair, d'autres couleur chocolat; ils sont incrustés d'autres petits cailloux blancs, quartzeux, qui se dessinent sur la surface unie des premiers en cercles veinés, en lignes et taches irrégulières. Les rochers qui bordaient les rives étaient des masses composées d'argile et de mica, qui contenaient une grande quantité d'oxide de fer; les angles en étaient arrondis, et leurs surfaces polies par l'action du courant; l'influence alternative de l'eau et du soleil leur avait fait contracter une couleur brillante, noire, semblable au vernis de

cette couleur dont on enduit des vases de faïence. Le sommet des montagnes contiguës à la rivière était généralement de quartz gris; cette couche en recouvrait une autre de pierre de fer, soutenue par une masse de grès, qui reposait sur un fond d'ardoise; les couches étaient horizontales ou à peu près.

Les ustensiles de pêche des Boschimans, répandus en bon état sur les bords de la rivière, prouvèrent que ce peuple était nombreux dans le voisinage, et que les Anglais les avaient détournés de leurs occupations. Ces ustensiles consistaient en paniers faits de branches d'osier et de tiges de roseau entrelacées, les unes blanches, les autres brun foncé, ce qui leur donnait l'effet d'une assez jolie bigarrure. L'ouvrage en était propre, soigné, et leur structure bien imaginée; ils ressemblaient à ceux qu'on emploie en Europe au même usage. On trouva parmi ces paniers des harpons de bois, dont quelques uns avaient un os pour pointe, et sur lesquels étaient fixées des cordes qui parurent être faites d'une espèce d'herbe. Les sauvages avaient aussi creusé un grand nombre de profondes fosses sur les bords de la rivière, et la plupart étaient recouvertes avec tant de soin, qu'il était très difficile de les apercevoir. Cette circonstance rendait fort dangereuses les promenades à cheval, dans les sentiers qui bordaient la rivière Seacow. Un des chevaux de la caravane tomba dans un trou de neuf pieds de profondeur, dans lequel heureusement il ne trouva pas de pieu; car il se serait infailliblement empalé.

En approchant du lit de la rivière, on voyait tou-

jours une grande quantité d'hippopotames, souffler, grogner, et se jouer sur l'eau. Les chasseurs de la caravane en tuèrent quatre en un jour; ils étaient tous très maigres; nos voyageurs l'attribuèrent aux sauterelles, qui avaient dévoré toute la végétation à une distance considérable des bords de la rivière. Près de ces bords, vers la fin du dernier jour du voyage, on rencontra un bois de grands mimosa. Les branches étaient chargées de plusieurs milliers de nids de grives mange-sauterelles, et tout auprès on traversa le seul essaim de ces insectes que l'on eût encore rencontré dans le voisinage de la rivière. Toute l'herbe d'alentour était déjà disparue; les sauterelles couvraient un espace de cent verges en largeur et de cinq milles de longueur. Elles marchaient vers la rivière, qu'elles avaient le projet de traverser; le bord de l'eau était couvert d'une multitude prodigieuse de ces petits animaux entassés les uns sur les autres en sillons de cinq ou six pouces de hauteur; des myriades étaient déjà entrées dans le fleuve, et périssaient dans ses eaux, qui les entraînaient dans leur cours.

On abandonna cette rivière le 5 de décembre, et tournant vers le sud, on parcourut un pays plat, dont le fond était une forte argile recouverte d'herbes, mais dépourvue de bois, de buissons et d'eau. On rencontra çà et là quelques sources, mais en petit nombre; elles étaient indiquées par de grands roseaux qui les environnaient, et qui les faisaient facilement découvrir (1). On y voyait, en abondance,

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 310.

des élans, des gnous, des lièvres et des perdrix; ils étaient tous faciles à chasser, excepté les gnous. Vers le milieu du jour, le thermomètre se tint à quatre-vingt-huit degrés à l'ombre. Depuis huit ou dix jours, sa plus grande hauteur avait été quatre-vingt-quatre degrés; le temps avait été presque constamment calme, et le ciel sans nuages.

Le jour suivant, après avoir marché directement au sud pendant dix heures, sur un terrain uni, on arriva à la plus haute chaîne des montagnes qui traversent la pointe méridionale de l'Afrique; ce n'est en quelque façon que la continuation de celle de la Boussole ou de Compass-Berg, quoiqu'il y ait plusieurs interruptions dans les chaînes adjacentes. Elle porte ici le nom de Zuure-Veldt, montagne acide. Les ruisseaux qui s'en échappent prennent leur cours dans toutes les directions : ceux qui coulent vers le nord se jettent dans la rivière d'Orange; et ceux qui se dirigent vers le sud se réunissent, et forment enfin la grande Fish-Rivier, qui sert de frontière réciproque aux Cafres et à la colonie.

Nos voyageurs firent ensuite une excursion dans les montagnes, où ils recueillirent de belles plantes, et tuèrent un zèbre et un bosch-warke, ou cochon sauvage d'Afrique.

Vers le soir, on arriva à une ferme située sur la frontière de la colonie, dans la division de la rivière Seacow et de Rhinoceros-Berg. Les chariots s'y rendirent aussi, après avoir marché tout le jour. Cette partie du pays est encore occupée par quelques familles, qui, à l'exemple des habitants du Sneuw-

berg, ont résisté aux attaques des Boschimans, en se réunissant et se défendant mutuellement. Leur fortune consiste en moutons et en bêtes à cornes; quant à leurs moissons, les sauterelles les ont toutes dévorées.

On dirigea ensuite la route vers le sud-est, et on parvint à un endroit où quatre lacs salés se succédaient immédiatement l'un après l'autre. Trois d'entre eux, plus grands que le quatrième, égalaient ceux que l'on avait vus à Zwart-Kop-Rivier; mais ils contenaient peu d'eau. Le fond en était couvert d'une croûte de sel, dont la plus grande épaisseur n'excédait pas un pouce; immédiatement au-dessous du sel se trouvait une couche légère et mince de sable rouge, supportée par un lit de deux pieds d'épaisseur, formé d'une argile bleue, douce, impalpable. En continuant de creuser, les trois pieds suivants étaient d'une argile jaunâtre, friable, grossière, contenant de petits cristaux de sel; au-dessous se trouvait un peu d'eau, supportée par une croûte d'un demi-pouce d'épaisseur, formée d'ardoise violette pourrie, qui recouvrait un sol rougeâtre, sec, sans apparence de sel. Sur les bords du troisième lac coulaient plusieurs sources d'eau claire, d'un goût terreux et amer; et les ruisseaux qui s'en échappaient pour se jeter dans l'étang étaient couverts de grands roseaux et de joncs, qui croissaient au milieu du sel jusqu'au centre du lac. Les autres étaient entièrement dépouillés; leurs bords n'offraient ni arbustes, ni buissons. Le pays adjacent était pareillement dépourvu de plantes, et la surface

était, en plusieurs endroits, saupoudrée de légères pellicules salines. La quantité de gibier des plaines voisines, les élans, les spring-boks qu'on y trouvait en foule, furent des motifs suffisants pour faire dresser les tentes en cet endroit; mais on y passa une mauvaise nuit; les rugissements des lions ne laissèrent pas nos voyageurs reposer tranquilles.

On continua la route vers l'est; et le 10 on entra dans la division de la Tarka, en rangeant le pied d'une haute montagne nommée Bambos-Berg, qui fait partie de la plus haute chaîne de celles qui traversent cette partie méridionale du continent d'Afrique. Le Bambos-Berg se forme d'un double rang de montagnes; elles sont complétement impraticables pour les chariots, et même pour les chevaux.

Dans l'une des montagnes qui terminent cette division vers l'est, on découvrit une caverne pleine de dessins de divers animaux, généralement de la grande espèce, tels que des éléphants, des rhinocéros, des hippopotames, et parmi tout cela une girafe. Ce dernier animal prouva que les Boschimans avaient eu raison en assurant que les auteurs de ces dessins étaient des hordes répandues au nord de la rivière d'Orange; car on ne trouve jamais de girafe au sud de cette rivière : c'est un animal absolument inconnu dans le district de Graaff-Reynet.

La division de la Tarka reçoit son nom d'une rivière qui, prenant sa source dans le Bambos-Berg, coule directement au travers de ce canton, et, après l'avoir arrosé, va se jeter dans la Fish-Rivier. C'est

un pays bien couvert; et lorsqu'il était habité, on le regardait comme une des meilleures subdivisions de Graaff-Reynet, pour élever du bétail. M. Barrow vit, dans quelques unes des fermes abandonnées, des vignes chargées de raisins, des pêchers, des amandiers, des pommiers et des poiriers, tous chargés de fruits; des légumes de toute espèce qui, sans eau, sans secours, croissaient à merveille. Le gibier paraissait rare, excepté les élans et les spring-boks. Le seul objet curieux qui s'offrit à leurs yeux fut une volée de grillivorus; ils paraissaient donner chasse à un nuage de sauterelles, qui, pendant quinze minutes, leur avaient passé sur la tête (1).

Le 12, on quitta la Tarka, et le soir on campa sur le bord de Fish-Rivier; elle doit son nom à la grande quantité de poisson qu'elle passe pour renfermer, surtout une espèce de cyprinus, genre de carpe. Après avoir continué son cours vers le sud, et s'être grossie du tribut de plusieurs autres petites rivières, elle prend le nom de grande Fish-Rivier, et devient alors limite de la colonie, comme on l'a déjà fait connaître.

Sur la rive droite de la rivière coulent deux sources d'eau thermale; on les reconnaît facilement à l'odeur forte qui s'en exhale, et qui ressemble à celle de l'eau avec laquelle on aurait lavé un fusil sale. Elles ne sont séparées que par un intervalle de quelques pas; leur chaleur ne différait que d'un degré de Fahrenheit; ce thermomètre se tenait à quatre-

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 308.

vingt-huit degrés dans la plus grande, et à quatre-vingt-sept degrés dans la plus petite. La dernière bouillonnait uniformément; mais la première lançait l'eau par saillies : elle avait à peu près trois pieds de profondeur, et sa forme était arrondie comme celle d'un vase. Cette fontaine était composée d'une croûte dure de roche cimentée, formée de cailloux extrêmement petits et de diverses couleurs, de petits cristaux de quartz, usés et arrondis, et de pyrites globuleuses et ferrugineuses. Le ciment qui joignait toutes ces parties paraissait être un sablc fin d'émeri. Le sol du pays adjacent et des bancs de la rivière était une argile dure, bleuâtre : aux environs, et à peu de distance de ces sources, se trouvaient plusieurs fondrières circulaires, boursouflées et élevées de quatre ou cinq pieds au-dessus de la surface du pays : elles étaient extrêmement élastiques; il en jaillissait des sources d'une eaù claire, froide, inodore et sans goût. On assure que l'eau de ces sources chaudes, hépatiques, est un spécifique efficace pour les contusions, les entorses, et les douleurs rhumatismales auxquelles la grande et subite variation de la température rend les paysans très sujets.

On trouva une grande quantité de nitre natif, à douze milles de là, dans le kloof d'une montagne détachée; ce dépôt naturel était renfermé dans une de ces cavernes où les Boschimans fixent leur séjour pendant l'hiver, et où ils tracent les dessins dont on a parlé plus haut.

Les fontaines chaudes et les rochers de nitre

natif se trouvaient dans la division de Agter Sneuwberg, qui touche la Tarka vers le sud-ouest : une partie de cette division ressemble au reste du Sneuwberg; mais la partie adjacente à la Fish-Rivier est un terrain Karroo; les plaines y sont couvertes de gros buissons de salsola. Une grande partie du revenu des habitants de ce canton consiste en savon, qu'ils fabriquent avec les cendres de cette plante et la graisse des queues de mouton. Les bouchers viennent acheter, sur les lieux mêmes, le bétail à cornes et les moutons; mais les fermiers sont contraints de porter leur savon et leur beurre au Cap pour les vendre. Les sauterelles avaient entièrement mangé tout le blé de cette division; l'herbe et les buissons en étaient tellement dévorés, que le bétail mourait de faim. Les prodigieuses hardes de spring-boks, qui couvraient ce canton, semblaient disputer aux sauterelles le dernier brin d'herbe, et contribuaient à la disette. On n'avait jamais vu, dans toute l'Afrique méridionale, de rassemblements aussi considérables de ces animaux. Les paysans, habitués à juger au coup d'œil, avec assez d'exactitude, le nombre d'un troupeau de moutons, estimèrent à cinq mille une de ces hardes de spring-boks; et, s'il faut les croire, on a vu ces animaux se réunir en troupe de plus de dix fois ce nombre, dans le temps où ils émigrent.

Le 15, on fit une autre longue excursion dans les montagnes Tarka, jusqu'auprès de l'endroit où elles se réunissent à la grande chaîne qui se prolonge dans la partie supérieure de la Cafrerie. On trouva

d'abord une caverne très grande et très curieuse, formée par une chute d'eau qui, depuis long-temps, y avait successivement déposé de grosses masses de matière stalactite; plusieurs rameaux avaient de quarante à cinquante pieds de longueur; il y en avait de tors; les uns avaient des nœuds comme les racines d'un vieux arbre, et les autres étaient creux ou cellulaires. Cette énorme masse, réfléchie par un réservoir d'eau profonde et claire comme le cristal, au-dessus duquel elle était située, resserrée par les flancs escarpés de deux rochers voisins, et décorée de deux vieux saules pleureurs, formait un tableau sauvage et romantique, aussi pittoresque que l'imagination peut le désirer. Sur le côté de la caverne, et sous la projection d'un long sillon de grès blanc et tendre, on découvrit plusieurs esquisses d'animaux, et plusieurs autres caricatures faites par les Boschimans, dans lesquelles ils ridiculisaient les fermiers de la colonie, dont ils avaient très bien saisi les caractères les plus frappants. On distinguait, parmi les autres ébauches, celle de la girafe au cou de chameau, ainsi que du rhinocéros et de l'éléphant. On trouva abondamment cette même substance noire que l'on avait vue avec le nitre natif; elle était adhérente aux rochers, et suintait des flancs de la caverne. Un Boschiman, qui appartenait à un des colons qui accompagnaient nos voyageurs, assura que ses compatriotes délayaient cette matière dans l'eau, et la buvaient comme du thé.

En continuant leurs recherches, nos voyageurs découvrirent enfin le dessin d'un animal unicorne,

que M. Barrow regarde comme la licorne. Ils tuèrent ensuite l'espèce de zèbre isabelle, et, reprenant la suite de leur voyage, ils descendirent la montagne, à peu près au coucher du soleil. Depuis plusieurs jours la chaleur était étouffante : tout à coup le ciel se couvrit de gros nuages noirs, qui menaçaient à tout moment de crever ; les chariots avaient à peine atteint un méchant abri dans la vallée, lorsque l'orage commença avec une fureur incroyable. La violence du vent fut si grande, qu'il emporta tout ce qui se trouva dans sa direction. Cette rafale fut suivie d'un coup de tonnerre, qui parut ébranler la terre jusque dans ses fondements ; ses éclats se succédèrent rapidement, et, répétés par les échos des montagnes, leur bruit se prolongeait au loin avec un fracas pareil à celui des rochers croulant les uns sur les autres. De longs traits d'un feu bleuâtre sillonnaient l'horizon : d'énorme grêle, et la plus violente pluie, mêlées ensemble, paraissaient vouloir disputer l'empire du ciel au feu et à la foudre. Les astres avaient achevé la moitié de leur cours sur l'horizon, la tempête durait encore : enfin elle s'apaisa, et le jour vint éclairer les désastres de la nuit. Un bosquet de grands mimosa était renversé ; les racines arrachées, le terrain bouleversé, attestaient la force de l'orage. Il n'est pas rare d'en voir de pareils, pendant l'été, dans ces grandes chaînes de montagnes ; mais les vents de sud-est, si violents sur les bords de la mer, ne se font pas sentir dans l'intérieur du pays. Le Cap est peut-être la ville de l'univers où l'on éprouve moins d'orages, si on excepte l'île de

Sainte-Hélène, où le tonnerre est à peine connu des habitants.

On continua la route au travers d'un pays rude et montueux, et le 30 on fit halte près de la source de la rivière aux Singes, Bavian's ou Baboon's-Rivier. Elle jaillit d'une chaîne de montagnes situées dans la Cafrerie, et se jette dans la grande Tush-Rivier. Tout ce canton était planté de grands mimosa répandus sur sa surface, et dont le feuillage nouveau, d'un vert brillant, animait le paysage. Les plaines étaient décorées de groupes de fleurs jaunes, aussi flatteuses à l'odorat qu'à la vue; elles étaient couvertes de milliers d'abeilles, qui venaient en aspirer le suc, et remplir leurs magasins pour l'hiver. Cette partie semblait abonder en miel; les rochers en étaient remplis dans toutes les crevasses. Il est vrai que c'était la saison où il se trouve en plus grande quantité; c'est aussi le moment de sa perfection. Les Hottentots ont fait à cet égard une observation; c'est qu'il est plus abondant et meilleur lorsque le doorn-boom est en fleurs. Quelque exercés que soient les Hottentots, quelle que soit leur sagacité à suivre de l'œil une abeille quand elle retourne à l'essaim, ils ont encore un meilleur guide, et sur lequel ils se reposent entièrement du soin de trouver le miel. C'est un petit oiseau du genre du coucou, tirant sur le brun, et qui n'a rien de remarquable. Les naturalistes lui ont donné le nom, très expressif, d'indicateur, parce qu'il découvre et indique parfaitement les nids d'abeilles, auxquels il conduit les voyageurs, dont il se fait suivre par ses cris et ses

battements d'ailes. Les fermiers l'appellent guide au miel.

De Bavian's-Rivier, on fit pour la seconde fois une excursion en Cafrerie, et on monta sur la Kaka. Cette montagne est une continuation de la première chaîne du Sneuwberg. Le sommet en est brisé en collines et vallons, et la surface en est admirablement variée de pâturages et de bouquets de grands arbres. L'épais et sombre feuillage des bois, prolongeant son ombre dans les bas-fonds, contrastait avec les sommités revêtues d'une verdure brillante: tout ensemble formait une succession de tons, alternativement éclatants et sombres, dont les yeux étaient flattés. Nulle part l'Afrique n'avait offert à nos voyageurs un tableau aussi grand, aussi pittoresque, aussi diversifié que le commencement de cette double chaîne de montagnes, séparées par des forêts dont la vue n'apercevait point la fin en regardant vers l'est. Les arbres les plus nombreux ici étaient deux espèces d'if, ou de geel-hout; quelques uns avaient de vingt à trente pieds en circonférence, et de soixante à soixante-dix pieds de hauteur. Du sommet de la Kaka, on découvre une vaste portion de la Cafrerie : l'œil la mesure depuis le bord de la mer jusque par-delà le séjour du roi, depuis le sud jusqu'au sud-est. Les belles plaines sur lesquelles serpentent le Kat et la Kaapna, couvertes jadis des nombreux troupeaux de la nation des Gonaquas, incultes aujourd'hui, semblent mettre leur désolation aux pieds du spectateur (1). Les forêts de la Kaka,

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 324.

ou Kaka-Berg, recèlent une quantité de superbes oiseaux, des touracos, des pintades, des tourterelles, et autres.

De Bavian's-Rivier, il y a un jour de chemin pour se rendre à Bruyntjes-Hoogte. On en compte un autre jusqu'à l'entrée du Cambdebo, et trois de ce dernier endroit au village de Graaff-Reynet, où on arriva le 24, jour où il fit si chaud, qu'on ne s'en rappelait pas un pareil dans tout le pays. Le thermomètre, exposé au vent à l'ombre, s'éleva à cent huit degrés. Dans la maison, la température était fraîche, agréable; il se tenait à quatre-vingt-deux degrés.

Une longue continuité de sécheresse avait, depuis plus d'un mois, rendu le passage du grand Désert, ou Karroo, impraticable, à cause de la disette d'eau et de pâturages qu'on y éprouvait. On assurait que toutes les rivières qui le traversent et le peu de sources qu'on y trouve, étaient entièrement asséchées; et les fermiers de Graaff-Reynet, qui, dans cette saison, ont coutume de faire tous les ans, après la récolte, un voyage au Cap, étaient contraints de le différer, ou de faire un grand détour en passant par Zwellendam, canton dans lequel on trouve toujours abondamment de l'eau pendant toute l'année (1). Néanmoins, trois jours avant celui qui avait été fixé pour le départ de la caravane de Graaff-Reynet, il tomba des pluies si violentes et si continuelles, tant dans le village où l'on était, qu'à l'ouest dans les montagnes du Cambdebo et dans le Sneuwberg, qu'il passa pour certain que les eaux

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 327.

du Karroo avaient été renouvelées, et qu'on devait en trouver abondamment au moins jusqu'à de Beer-Valley.

Sur la foi de cette conjecture, on partit de Graaff-Reynet le 9 de décembre, et on trouva les deux rivières Sondag et Cambdebo tellement grossies par les pluies, qu'à peine étaient-elles guéables. La petite rivière dont les eaux coulent dans le Cambdebo, à ce passage de Poort qui débouche sur le désert, était elle-même extrêmement gonflée et rapide. Cette circonstance acheva de rassurer nos voyageurs, et ne permit pas même de supposer qu'il fût possible de manquer d'eau, jusqu'au moins à de Beer-Valley. Mais on eut le malheur de ne pas tarder à se convaincre, par une funeste expérience, que les pluies ne s'étaient pas étendues au loin; et dans le fait, à peine en était-il tombé à quelques milles au-delà de Poort. On en partit le 11; et plus on avançait dans le désert, plus on voyait diminuer les traces de la pluie; enfin elles disparurent tout-à-fait. Bientôt tout le pays ne présenta plus qu'une vaste plaine déserte, d'une uniforme aridité. Le petit nombre de plantes salines qui végètent sur cette terre, éparses sur un sol d'argile blanche, saupoudrée de sable rougeâtre, étaient entièrement desséchées, et craquaient sous les pieds comme du parchemin grillé. Le soleil, dardant avec force ses rayons sur cette surface dépouillée, réfléchissait une chaleur brûlante, que les yeux éblouis ne pouvaient soutenir.

On repartit un peu après minuit, dirigeant la route au travers du désert, en tirant vers la partie

la plus voisine de la Karouka : on conservait un reste d'espoir d'y trouver de l'eau. On arriva à cette terre promise à la pointe du jour; mais on n'y fut pas plus heureux que partout ailleurs. Le lit de la rivière ne renfermait pas, dans une étendue de plusieurs milles, la plus légère apparence d'humidité. Le soleil commença ensuite à faire sentir la vivacité de ses rayons brûlants; l'horizon, qu'il éclairait, n'offrait aux yeux que l'image de la plus grande désolation; pas un quadrupède, excepté les bœufs de la caravane rendus de fatigue, pas un oiseau, pas un insecte, tous les principes créateurs paraissaient suspendus. De tous côtés la nature animée semblait avoir fui de ce désert effroyable. Un pareil aspect, une situation aussi alarmante, accablaient les esprits; chacun éprouvait intérieurement un sentiment secret de crainte et d'horreur; l'imagination contemplait en frémissant le néant dont les yeux parcouraient l'effrayant tableau. L'espérance était cependant encore au fond des cœurs; on comptait sur de Beer-Valley; on n'en était pas fort loin, mais les bestiaux étaient rendus de fatigue, et depuis long-temps exprimaient leurs souffrances par de profonds meuglements; les moutons manifestaient les leurs par de continuels bêlements, auxquels se réunissaient les cris des enfants hottentots de la suite, qui ne cessaient de demander de l'eau.

Enfin on aperçut de Beer-Valley. De loin, son aspect était riant, et n'annonçait pas la sécheresse; les plaines étaient belles et vertes. Les bœufs, les chevaux et les Hottentots ne l'eurent pas plus tôt dé-

couverte, qu'aussitôt ils partirent au galop, suivis des chariots ; les attelages, soutenus par l'espoir, retrouvèrent leur force, et ambitionnaient de devancer les autres. Les voitures volaient sur la surface aride du désert. On arrive, et les transports s'évanouirent aussitôt pour faire place à la plus profonde affliction ; elle se peignit à l'instant dans tous les yeux : en un mot, les trous, les fontaines, les étangs, les ruisseaux, la rivière, tout était absolument à sec. Un seul endroit, abrité par des mimosa, avait échappé au sort général ; il contenait encore une espèce de bourbier d'eau vaseuse. On en puisa avec les chapeaux de quoi calmer les premiers besoins des chevaux, mais les bœufs ne purent en avoir ; ils se jetèrent avec avidité sur les herbes, les roseaux, et autres végétaux qui conservaient encore un peu de suc : ces aliments leur conservèrent sans doute la vie.

On résolut de partir lorsque la grande chaleur du jour serait passée, de se diriger vers les bords les plus voisins du désert, et de traverser la grande chaîne des Montagnes Noires, au-delà desquelles on était certain de trouver de l'eau. Les pauvres bœufs furent donc attelés de nouveau, et marchant lentement au travers d'un passage de ces montagnes qui se trouva assez uni, on arriva, vers minuit, à un endroit où un Hottentot savait qu'il se trouvait une fontaine nommée Karree-Fontein. Après avoir cherché quelque temps dans l'obscurité, on découvrit un petit marécage contenant çà et là un peu d'eau fétide et vaseuse. Quelque mauvaise qu'elle fût, les Hottentots et le

bétail la burent avec avidité; pour les Anglais, une bouteille d'eau ferrée, une autre d'eau thermale, qu'ils avaient conservées pour faire une expérience, parurent délicieuses et très rafraîchissantes.

Le 15, on marcha environ cinq heures, et après quatre jours de détresse, pendant lesquels on n'avait pas eu une goutte de bonne eau, on arriva à un ruisseau clair et limpide, nommé Keur-Fontein, ou source choisie; et certainement jamais eau ne parut plus délicieuse, et ne fut bue avec plus de plaisir. Les Hottentots n'étaient pas plus raisonnables que les animaux, et ce fut avec des peines infinies que l'on parvint à empêcher les uns et les autres de boire avec excès après une aussi longue abstinence.

Le 17, on campa sur les bords de la rivière des Éléphants (1) (Olifants-Rivier), près de plusieurs sources chaudes qui sortaient d'une fondrière, formée d'oxide de fer, de couleur brune, mêlé de pesantes pierres de fer de différentes formes irrégulières, dont plusieurs paraissaient avoir jadis passé par l'état de fusion. L'eau était ferrugineuse; on le reconnaissait à la grande quantité de sédiments de couleur orange, déposés dans les canaux dans lesquels elle coulait, et à l'écume d'un beau bleu d'acier dont était couverte la surface des puits d'où elle sortait; la température des quatre principales sources, jaillissant toutes de la même fondrière, était cent onze, cent neuf, cent cinq et quatre-vingt-quinze

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 334.

degrés de la graduation de Fahrenheit. Les paysans des environs y ont recours avec grande confiance pour les entorses, les contusions et les douleurs rhumatismales. Si les eaux de ces sources chaudes sont amies de la santé, elles ne sont pas moins favorables à la végétation. Les bords des ruisseaux étaient plantés d'un géranium qui s'élevait à la hauteur de seize pieds; tous les arbrisseaux qui croissaient dans le voisinage des puits étaient extraordinairement vigoureux. La longue sécheresse avait entièrement tari la rivière des Éléphants, et le pays qu'elle traversait était presque aussi aride, aussi grillé que le Karroo que l'on avait parcouru de l'autre côté des Montagnes Noires, excepté cependant le long des bords du lit de la rivière. Les mimosa, couverts de leurs fleurs dorées, y étalaient leur verdure; la plante canna ou la salsola y croissait à la hauteur de huit ou dix pieds.

Les animaux dont cette rivière porte le nom se trouvaient probablement jadis en abondance sur ses bords; mais aujourd'hui on n'en trouve plus : on n'y rencontre même aucune espèce de gros gibier; on n'y voit que le coudou; la loutre de rivière fréquente cet endroit en grand nombre, ainsi que deux ou trois espèces de chats sauvages, et le ratel.

De la rivière des Éléphants, on tourna au sud, et passant autour d'une haute montagne détachée, nommée Kamnaasieberg, on traversa une chaîne, et on descendit dans Lange-Kloof, ou Passage long. Cette espèce de défilé est une vallée étroite, dont la largeur excède rarement un mille; elle est

renfermée entre deux chaînes de montagnes; celle du sud est sans interruption, et très élevée; celle du nord est parallèle à la première, moins haute et couverte de végétation. La vallée gît presque exactement est et ouest, et s'étend ainsi dans une longueur de cent cinquante milles. Les petites montagnes du nord, s'élevant graduellement à la hauteur des autres en avançant vers l'est, vont se terminer sur les plaines qu'arrose la rivière Zwart-Kops. La grande chaîne du sud s'étend jusqu'à la mer, près de la baie Camtoo; d'un côté, et vers l'ouest, elle se réunit aux hautes montagnes de Hex-Rivier. Lange-Kloof a de l'eau abondamment, et se couvre de bons pâturages; dans toute son étendue, le fond est composé d'un beau sol, riche, fertile; toutes les habitations qui y sont situées renferment d'excellents jardins, des vergers, des vignes d'un bon rapport. Ce canton, très élevé au-dessus du niveau de la mer, encaissé entre deux chaînes de hautes montagnes, est sujet, pendant l'hiver, à une température très refroidie; il y tombe beaucoup de neige, dont la terre reste long-temps couverte.

Depuis une extrémité de Lange-Kloof jusqu'à l'autre, il n'y a qu'un seul passage par lequel des chariots puissent franchir la chaîne des montagnes du sud; il est peu fréquenté par les fermiers, qui le regardent comme le chemin le plus difficile et le plus redoutable de toute la colonie. En effet, il passe exactement sur le sommet d'un des pics de cette chaîne : on le nomme Duyvils-Kop ou Tête du Diable. On attela chaque chariot de seize bœufs pour

effectuer ce terrible passage. La route était effrayante, rapide et pierreuse. En arrivant près du sommet, où l'épaisseur de la montagne n'excédait pas quinze pas, il fallut parcourir une certaine distance sur des rochers disposés couches sur couches, semblables aux marches d'un escalier, dont quelques unes avaient quatre pieds de hauteur. Les voitures n'y pouvaient pas rouler; on était obligé de les soulever à force de bras d'une marche sur l'autre. Le temps avait été jusqu'alors extrêmement agréable; le thermomètre s'était tenu à soixante-quatorze degrés; mais précisément au moment où on arrivait sur la pointe la plus élevée du pic, le ciel commença à se couvrir, le vent augmenta, et peu après on vit s'avancer un immense assemblage de vapeurs noires, que les vents de sud-est apportaient de la mer. Ce nuage continua de s'élever, et roulant rapidement jusqu'au sommet de la montagne, il inonda complétement la caravane. Le thermomètre de Fahrenheit descendit aussitôt à trente-neuf degrés. Le temps s'éclaircit avant que le dernier des trois chariots pût atteindre le haut du passage. On eut alors le coup d'œil assez curieux de planer sur des pays soumis à des températures différentes. Tout l'espace compris entre la montagne et le bord de la mer était couvert d'épais nuages, et semblait noyé d'un déluge d'eau, tandis que vers le nord le soleil brillait de tout son éclat, au milieu d'un ciel pur.

Il est bien plus facile de descendre de la montagne Duyvils-Kop, du côté de la mer, que d'y monter par le côté opposé. Les grandes herbes de la vallée du

nord se trouvaient ici remplacées par un pays couvert d'arbrisseaux, parmi lesquels on remarquait principalement des bruyères et des protea d'une grandeur étonnante; un de ces derniers dont la feuille était épaisse et ronde, bordée de violet, portait des fleurs qui mesuraient bien près de dix pouces en diamètre. Les collines étaient décorées des fleurs de plusieurs espèces d'ixia, de morea, d'iris et de gladiolus, tandis que la sophora du Cap et l'arduina parfumaient tous les environs de leur odeur de jasmin. Le pied de ces montagnes est planté d'un rideau de bois qui s'étend, presque sans interruption, dans une longueur de près de deux cents milles. On y trouve une grande variété de beaux arbres, dont beaucoup ont atteint une taille prodigieuse.

Du pied des montagnes de Duivel's-Kop, en tirant vers l'est, il y a environ cinquante milles jusqu'à Plettenberg's-Bay. Tout le pays situé entre ces deux endroits est magnifiquement boisé, et arrosé d'un nombre infini de ruisseaux, qui prennent leurs sources dans la forêt. On y trouve aussi de profondes rivières qu'on ne peut passer qu'en bateau. Plusieurs de ces dernières aboutissent à de grandes nappes d'eau, qui forment autant de superbes lacs, dont les bords sont décorés de bois. Un de ces lacs est très curieux; il n'a aucune issue pour recevoir ses eaux, ni pour les laisser couler. L'eau en est plus verte que celle de l'Océan; elle n'est pas salée, mais un peu saumâtre, mais si peu, qu'à peine peut-on s'en apercevoir au goût. Les Hottentots ont une tradition qui leur apprend que ce lac, dont la circonférence

est aujourd'hui de six ou sept milles, fut jadis une belle prairie; et, suivant eux, sa grandeur augmente encore journellement. Si les sources et les pluies fournissent au lac vert une quantité d'eau supérieure à celle qu'il absorbe et qu'il perd par l'évaporation, il finira un jour par occasionner une telle pression sur la barrière qui le sépare de l'Océan, qu'il la fera rompre et se réunir à la mer, ce qui a évidemment eu lieu au lac voisin, que l'on nomme Knysna : c'est vraiment aujourd'hui un bras de mer, dans lequel la marée se fait sentir au travers d'un passage étroit, qui ressemble au goulet d'un port ordinaire. Ce passage est étroit et semé de quelques rochers, et cependant il peut recevoir de petits vaisseaux. En dedans de l'entrée, l'eau est très profonde, et le bassin s'étend à plusieurs milles en largeur. Les montagnes adjacentes sont ombragées de groupes de grands arbres, et leurs coteaux sont couverts d'arbustes et de petites plantes qui descendent jusqu'au bord de l'eau. Le lac est farci d'un nombre considérable de petites îles plates revêtues de verdure. Les bras du Knysna vont arroser de profondes vallées au pied des montagnes, et se perdent dans des forêts impénétrables. Tout ce pays est hardiment dessiné et magnifiquement décoré de végétation. C'est, selon M. Barrow, le plus beau canton, le site le plus grand, le plus majestueux de toute l'Afrique méridionale.

Les fermes de ce quartier sont aussi plus belles, mieux entretenues, les édifices d'un meilleur style que ne sont généralement les établissements situés à

un si grand éloignement de la ville. Comme elles sont près de la mer, les propriétaires ont pris la peine de brûler des coquillages pour en faire de la chaux, dont ils ont blanchi leurs maisons. On a découvert aussi dans cet endroit de grandes masses de pierres à chaux presque à fleur de terre, et d'autres très peu enfoncées sous sa surface ; mais on n'en a jamais fait cuire. On voit auprès de presque toutes les habitations un bosquet renfermant un terrain entouré de murs chargés d'ornements, et destiné à inhumer les morts de la famille. Il paraît que les Hollandais ont apporté plus d'attention, ont pris plus de soin à décorer ces séjours de la mort qu'à embellir leurs propres demeures. Les enterrements des morts ne sont accompagnés chez eux d'aucune cérémonie particulière ni publique.

La baie de Plettenberg est entièrement ouverte aux vents de sud-est, aussi-bien que Zwart-Kop's-Bay. La pointe nommée Robenberg, ou Montagne des Veaux marins, est située par la latitude méridionale de trente-quatre degrés six minutes, et par la longitude à l'est de Greenwich, de vingt-trois degrés quarante-huit minutes (1). Sa distance de la pointe du Cap est de trois cent vingt milles anglais. La baie se termine vers l'est sans pointe. Le rivage se dirige dans le gisement général de la côte, dans un

(1) Ou vingt-un degrés dix-huit minutes à l'orient de Paris. Coulier, dans ses tables géonomiques, met vingt-un degrés vingt-une minutes quarante-cinq secondes, et la latitude à trente-quatre degrés quatre minutes trente secondes ; ce qui n'offre qu'une très légère différence avec l'évaluation de Barrow.

endroit qui, vu du débarquement, paraît correspondre à une très haute montagne coupée dans la forme d'un cône, que les anciennes cartes portugaises nomment Pic-Formosa, mais à laquelle les navigateurs hollandais ont plus récemment donné le nom de cap du Grenadier. Le meilleur endroit pour débarquer dans cette baie est à peu près à trois milles et demi au nord de Robenberg, sur une grève sablonneuse, longue d'environ cinq cent cinquante verges, dont chaque extrémité est défendue par des pointes de roches qui se projettent dans la mer. Cette rade est soumise à une très grosse houle, excepté lorsque les vents soufflent du nord au nord-ouest; la mer est alors tranquille, mais les vagues se déploient de nouveau dès que le vent passe au sud-est (1). Tout auprès du débarquement, on a élevé plusieurs édifices; on y voit une jolie maison toute neuve, et un grand magasin pour le gros bois de construction. La longueur de ce bâtiment est de deux cents pieds. On y a ajouté une caserne très solide et très commode pour loger les troupes qu'on y voudrait mettre en station. Le gouvernement hollandais avait le projet de former ici un établissement, dont l'objet était de se procurer le bois de construction, et d'en faciliter le transport au Cap, où les besoins, à cet égard, sont très étendus.

De Plettenberg's-Bay, on prit à l'ouest; et dans la route, on traversa plusieurs rivières profondes et dangereuses. De toutes celles dont le passage est dif-

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 343.

ficile pour des voitures, la principale est, sans contredit, la rivière Caïman, ou des Crocodiles. Les bords en sont hauts, escarpés, semés de rochers, et élevés des deux côtés de plusieurs centaines de pieds. On assure, comme chose certaine, que les animaux dont elle porte le nom s'y font voir quelquefois, quoique aucune des personnes qui accompagnaient alors la caravane ne pût certifier à M. Barrow avoir vu de véritables crocodiles, mais une petite espèce des animaux de ce genre, nommée iguanas, dont la longueur varie depuis six jusqu'à dix pieds.

La rivière Caïman sépare la division de Plettenberg's-Bay, de la contrée des Autiniequas (1). Cette dernière comprend une étendue de pays que le gouvernement hollandais tenait en réserve pour son usage particulier, tant à cause de ses grandes et belles forêts, dont l'abord est facile, que de ses excellents pâturages, où, dans toutes les saisons, les troupeaux trouvaient une abondante nourriture. Les montagnes de ce canton sont situées près de la mer; elles y interceptent les vapeurs qui, venant ensuite à se résoudre, y occasionnent des pluies plus abondantes que dans toute autre partie de la colonie. Cette division se termine à la grande Brakke-Rivier, qui prend sa source dans les forêts dont on vient de parler, et qui, coulant directement au sud, va se jeter dans la mer, à la baie des Moules, Mussel-Bay.

Mussel-Bay, comme toutes celles qui sont situées sur la côte méridionale de la colonie, est ouverte au vent du sud-est; mais elle est plus sûre pour les

(1) Houtniquas, ou Anteniquois des autres voyageurs.

vaisseaux que celles de Zwart-Kops ou de Plettenberg. La pointe de l'ouest, nommée cap Saint-Blaise, est située par la latitude méridionale de trente-quatre degrés dix minutes, et par la longitude orientale de vingt-deux degrés dix-huit minutes (1). Elle est éloignée du Cap d'environ deux cent quarante milles anglais. La variation de l'aiguille aimantée est de vingt-sept degrés cinquante-quatre minutes nord-ouest. La marée y est haute à trois heures ou environ, les jours de pleine et nouvelle lune. Depuis le sud-sud-ouest jusqu'au nord-est, en passant par le nord, l'abri de cette rade est bon, si le vent n'est pas trop violent. Le mouillage est alors sûr et facile, à la distance d'un demi-mille de l'embarcadère. Les vents qui soufflent des points de l'horizon compris entre l'est et le sud y élèvent une très grosse houle; mais les vents du sud-est n'y ont jamais la même violence qu'au Cap. Le débarquement ordinaire est sur une esplanade de sable, située au haut d'une baie, qui reçoit les eaux d'un petit ruisseau légèrement imprégné de sel. Ce petit filet d'eau serait à peine suffisant pour remplir tout au plus une douzaine de barriques dans un jour. On a bâti près du débarquement un magasin à blé, dans lequel on reçoit celui qui vient de l'intérieur. C'est un solide bâtiment de pierre, long de cent cinquante pieds, et capable de contenir facilement dix mille boisseaux de grain. Le prix de cette denrée, livraison faite ici, est à peu près de vingt-deux risdales pour une charge contenant trente-un boisseaux de

(1) Ou dix-neuf degrés cinquante-huit min. à l'orient de Paris.

Winchester; ce qui revient à peu près à deux schellings dix sous le boisseau, environ trois livres dix sous monnaie française. Cette baie foisonne d'excellents poissons de toute espèce : on y trouve des moules très larges et d'une forte odeur. Les huîtres y sont excellentes, et, pendant l'hiver, elle est très fréquentée par les baleines noires. Les plaines qui avoisinent Mussel-Bay sont peuplées d'une grande quantité d'aloès communs. L'extraction du jus de cette plante fut jadis un grand article de commerce, et donnait de grands bénéfices à ceux qui faisaient leur état de le recueillir et de le préparer. Mais le prix en est tellement tombé, que les habitants ne regardent plus cet objet comme digne de leur attention. On ne les paie que trois pences la livre (six sous de France), prix d'autant plus modique, qu'une personne ne peut pas en préparer plus de trois livres par jour.

Le 5, on passa la rivière Gauritz, limite occidentale de la division de Mussel-Bay. Cette rivière pourrait, avec raison, se nommer l'égout général de la colonie. Toutes les eaux qui prennent leurs sources à la distance de cent cinquante milles à l'est, et à un pareil éloignement à l'ouest, tant sur le Karroo que sur les montagnes plus au nord, se réunissent dans une énorme crevasse située dans les montagnes les plus voisines de la mer, où elles se déchargent par le lit de la rivière Gauritz. Les excessives et subites inondations de cette rivière passent tout ce que l'on peut croire. On voit encore, non loin de là, les ruines d'une maison qui, dit-on, fut détruite

par une crue extraordinaire de la Gauritz, quoique sa situation fût élevée à plus de cent pieds au-dessus du niveau ordinaire de la rivière. Au moment où nos voyageurs y passèrent, toutes ces eaux réunies étaient à peine assez abondantes pour couler (1).

De la Gauritz, on avança vers une de ses branches, nommée False-Rivier, près de laquelle on remarqua une grande variété d'ocres brunes et jaunes, ainsi qu'une abondance de ces curieuses pierres, déjà mentionnées sous le nom de pierres à peinture.

Le 6, on franchit plusieurs ruisseaux, dont les eaux réunies forment la rivière Kaffer-Kuyl's. En avançant vers le Cap, le pays se présentait sous un plus bel aspect; il était plus peuplé; toutes les rivières baignaient le pied de jolies maisons; les jardins, les vignes, les vergers étaient plus étendus et mieux cultivés. Mais les intervalles compris entre les rivières étaient assez irréguliers, le sol en était sec, de craie ou d'argile, et propre à bien peu de choses, si ce n'est à faire des pâturages pour les moutons. Il y croissait une grande quantité d'arbrisseaux, parmi lesquels on distinguait une espèce nommée guerrie-bosch, qui est peut-être la royena (2). Quelques fermiers ont composé un petit vin doucereux avec ses fruits et ceux de l'arduina. Cette boisson ressemble assez à celle que l'on fabrique en Europe avec l'aune.

Les forêts de Plettenberg's-Bay et du pays des

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 348.

(2) Ci-dessus, p. 107. M. Barrow conjecture que la guerrie-bosch pourrait être une espèce de rhus.

Autiniequas avaient cessé de revêtir le pied des montagnes, depuis un point situé directement au nord de Mussel-Bay; mais ici on aperçut un autre bois à peu près à vingt milles dans l'est du village de Zwellendam; on le nomme Grootvader's-Bosch. Lors de l'établissement de la colonie, ce bois était composé d'une variété de grands arbres, qui ne le cédaient à aucun des autres de la colonie; mais le voisinage du Cap lui a été fatal, il s'est vu dépouiller de tous ceux qui pouvaient être propres à quelque usage. Une vallée magnifique s'étend au pied des montagnes, depuis Grootvader's-Bosch jusqu'aux environs du village. Ce chef-lieu du district est composé d'à peu près vingt maisons répandues sur un vallon fertile, arrosé d'un ruisseau dont les eaux ne tarissent jamais. L'habitation du landrost est située dans la partie supérieure, d'où elle commande le pays adjacent. C'est une très bonne maison, très commode, auprès d'un grand jardin entouré de chênes, et rempli de fruits de différentes espèces.

Le district de Zwellendam se compose principalement de tout le pays compris entre les Montagnes Noires et le bord de la mer; il a pour limites, à l'orient, la rivière Camtoos, frontière où commence celui de Graaff-Reynet. Le nombre de familles qu'il contient s'élève à cinq ou six cents, et la population entière peut monter à trois mille blancs. On compte dans tout le district deux Hottentots et cinq esclaves par famille. Zwellendam fournit peu de bétail, et moins encore de moutons à la ville du Cap; mais il y envoie vendre un grand nombre de che-

vaux. Les revenus des fermiers de ce canton proviennent du bois de construction qu'ils exploitent, de leurs grains, beurre, savons et fruits secs.

Le 12, on entra dans le district de Stellenbosch, en traversant la rivière Zonder-End qui lui sert de frontière. On avança jusqu'à Zoete-Melk-Valley, étendue de terrain excellent, comprise dans les réserves du gouvernement, et dont on a depuis peu fait un poste de cavalerie.

On continua à parcourir la vallée qu'arrose la rivière sans fin, Endless. La soirée était un peu avancée lorsqu'on arriva à un endroit nommé Bavian's-Kloof, où on fit halte : on y trouva un petit établissement de frères Moraves, missionnaires.

Le matin, de fort bonne heure, M. Barrow fut éveillé par les plus belles voix qu'il eût jamais entendues. Curieux de savoir d'où pouvait provenir ce concert, il regarda par la fenêtre, et vit avec étonnement qu'il était exécuté par un groupe de femmes hottentotes assises par terre; c'était dimanche, elles s'étaient assemblées pour chanter l'hymne du matin; elles étaient toutes proprement vêtues de robes de coton peint. Un objet aussi différent de ceux qu'il était habitué à voir parmi cette malheureuse classe d'hommes, fit grand plaisir à notre voyageur; en même temps il lui inspira la curiosité de s'informer de quelques détails sur la nature de cet établissement : les bons pères étaient au nombre de trois; il les trouva disposés à répondre à toutes ses questions. Ils étaient d'un âge encore viril, leur vêtement était simple et décent, leurs personnes propres,

leurs manières modestes, leur contenance humble et pleine de douceur, et leur conversation vive et instructive ; il les trouva zélés pour l'objet de leur mission, mais sans bigoterie comme sans enthousiasme. Tout ce qui les entourait portait le caractère de simplicité, de propreté qui les distinguait, et qui faisait une de leurs vertus favorites. L'église qu'ils avaient bâtie était un édifice commode et sans ornement; leur moulin à blé était supérieur à tous ceux de la colonie; leur jardin était parfaitement bien tenu, et fournissait abondamment leur table de tous les végétaux utiles. Tout ce qui les environnait était l'ouvrage de leurs mains, et, conformément aux statuts de la société dont ils étaient membres, ils avaient tous les trois appris quelque métier : l'un était bon forgeron, le second cordonnier, et le troisième tailleur.

Ces missionnaires sont parvenus à réunir en corps de société plus de six cents Hottentots, et le nombre en augmente tous les jours; ils vivent dans de petites huttes dispersées dans la vallée; chacune est contiguë à un petit terrain propre au jardinage. Ceux qui se sont les premiers réunis ont choisi les meilleures situations au haut de la vallée, près de l'église. Leurs petites maisons, leurs jardins étaient très propres, très commodes : beaucoup de pauvres en Angleterre sont moins bien, et fort peu sont mieux; quelques uns travaillent chez les paysans voisins, à la semaine, au mois ou à l'année; d'autres font et vendent des nattes, des balais; ceux-ci élèvent de la volaille, ceux-là retirent leur subsistance de leur

bétail, de leurs moutons et de leurs chevaux. Plusieurs soldats hottentots, qui forment le corps militaire de cette nation au service du gouvernement, ont à Bavian's-Kloof leurs femmes et leurs enfants; elles y sont moins sujettes à contracter des habitudes vicieuses, et sont plus à même d'y acquérir de l'industrie que dans les casernes. Le dimanche, ils assistent tous très régulièrement au service divin, et c'est quelque chose d'étonnant que l'ambition qu'ils ont de paraître à l'église, propres et bien vêtus. A peu près trois cents formaient la congrégation; la moitié de ce nombre était habillée de grosse toile de coton peint, et l'autre conservait encore l'ancien vêtement de peau de mouton. Notre voyageur s'informa des raisons de cette différence, et apprit que les premiers étaient ceux qui depuis long-temps étaient réunis au giron de l'église; ce costume prouvait au moins qu'en changeant de vie et d'habitudes, ils n'avaient rien perdu, et qu'ils n'en étaient pas plus pauvres. La persuasion d'un côté, l'exemple de l'autre, les avaient enfin convaincus que la propreté sur leur personne, non seulement ajoutait aux douceurs de la vie, mais encore contribuait à conserver leur santé, et que le peu d'argent qu'ils pouvaient épargner était employé plus utilement en vêtements propres à leur usage, qu'en achetant des liqueurs spiritueuses et du tabac, deux articles qui, loin d'être nécessaires, sont au contraire, sous bien des rapports, les plus pernicieux de tous les maux. La conduite de ces Hottentots, pendant le service divin, était vraiment édifiante. Un des pères leur fit un discours, peu long,

mais plein de bon sens, pathétique et propre à la circonstance, et ceux auxquels il s'adressait laissaient tomber des larmes en abondance. Le chant des femmes était touchant, et leur accent plaintif; leurs voix en général avaient de la douceur et de l'harmonie. Les eaux salutaires du baptême en avaient agrégé tout au plus cinquante à la foi chrétienne; à cet égard, les pères montraient un zèle moins ardent que les missionnaires en général, dont le premier désir est de conférer promptement ce sacrement, pour grossir le catalogue de leurs conversions : les Moraves se sont d'abord occupés d'enseigner des métiers à ceux qui ont voulu en apprendre.

Il est naturel de supposer que des hommes pareils, revêtus d'un caractère aussi vraiment respectable que celui de missionnaire, irréprochables dans leur conduite, auraient dû s'attendre à se voir protéger et encourager dans tous les pays. Et cependant, à la honte du genre humain, telle est la grossière brutalité et la dépravation des paysans de cette colonie, qu'il se forma une conjuration de trente de ces misérables, qui se proposèrent d'égorger les trois prédicateurs, d'enlever et de réduire à l'esclavage tous les jeunes Hottentots qu'ils pourraient trouver en cet endroit. Ces scélérats étaient déjà rassemblés dans une maison voisine, où ils s'étaient rendus un samedi au soir, avec le dessein d'exécuter leur horrible complot, le jour suivant, au milieu du service divin, lorsque les missionnaires en furent heureusement instruits par un Hottentot qui déserta du ser-

vice des assassins exprès pour révéler cet affreux projet. Ils s'adressèrent immédiatement à sir James Craig, qui fit aussitôt passer une lettre à l'inspecteur du poste de Zoete-Melk-Valley, par laquelle il lui enjoignait fortement de veiller à ce que nul habitant ne se permît d'inquiéter ou de molester, en aucune manière quelconque, les frères Moraves, sous peine d'encourir grièvement le déplaisir du gouvernement. Cette lettre arriva, bien à propos, le jour même où ils étaient assemblés. Les lâches en entendirent la publication, et se retirèrent avec la confusion du crime. Depuis ce temps, les missionnaires ont continué d'exercer leurs fonctions apostoliques sans être vexés par personne. La haine des fermiers provenait de ce que ces bons pères avaient appris aux Hottentots à connaître le prix de leur liberté, et la valeur de leur travail, deux points sur lesquels on les avait toujours tenus dans l'ignorance.

A la pointe d'une petite montagne détachée au midi de Bavian's-Kloof, on trouve une source d'eau chaude, à laquelle les invalides du Cap ont fréquemment recours. Les eaux en sont fortement imprégnées de fer, comme celles du voisinage de la rivière des Éléphants ; elles jaillissent pareillement d'un terrain de tourbe noire, dans laquelle sont ensevelis de gros morceaux d'une lourde pierre de fer, qui paraît contenir ce minéral dans la proportion de soixante à soixante-dix livres sur cent. Le gouvernement y avait fait bâtir, pour la commodité de ceux qui désiraient prendre les eaux, une maison qui tombe en ruine, et qui, d'ailleurs, est si sale, si malpropre, que l'as-

pect seul d'un pareil séjour est plus propre à augmenter la maladie qu'à en hâter la convalescence. La plupart des Anglais qui s'y sont baignés, ont pris leur logement dans une ferme située à un mille de la fontaine : un petit nombre de personnes peuvent s'y arranger commodément. Le degré de chaleur de l'eau, à sa sortie de la terre, est de cent quatorze degrés, échelle de Fahrenheit; mais dans le bain elle est réduite à cent dix : elles ont surtout de la réputation pour les rhumatismes et les constitutions épuisées.

Des bains, nos voyageurs dirigèrent leur route vers l'ouest; on franchit une montagne sablonneuse très escarpée : on la nomme Hout-Hoek; et le 17, on traversa le Hottentot's-Holland's-Kloof, passage difficile entre la grande chaîne des montagnes du nord et celle du sud, mais cependant infiniment moins dangereux que ceux du Duivel's-Kop et de la rivière Caïman.

Au moment où l'on entre dans ce passage, les yeux se portent vers la péninsule du Cap, que l'on voit s'élever majestueusement sur les rivages des deux baies. L'isthme aride qui sépare ces deux baies du continent paraît comme une mer de sable, dont l'aspect stérile n'est animé que par quelques jolies maisons éparses sur le devant de ce tableau, au pied de la grande chaîne de montagnes. Le milieu de cet isthme est habité par un petit nombre de pauvres qui gagnent leur subsistance en ramassant les tiges et les racines des arbustes qui croissent dans le sable. Ils les envoient sur de petites charrettes au Cap,

où on les vend pour brûler. La distance de Hottentot's-Holland's-Kloof à la ville du Cap est d'à peu près trente-six milles, intervalle qu'on parcourt facilement dans une journée. Nos voyageurs firent cette dernière route le 18 janvier; et ils l'achevèrent avec le sentiment de plaisir qu'on éprouve bien naturellement en terminant un voyage de sept mois, pendant lequel on a éprouvé bien des difficultés et des embarras personnels (1).

§ II.

Voyage de Barrow au pays des Namaquas.

C'est à la fin du mois d'avril, ou au commencement de celui de mai, que finit ordinairement au Cap la mousson des vents de sud-est. Cette saison est le moment le moins propre à commencer un voyage, lorsqu'on veut traverser les sables et les déserts du midi de l'Afrique. Si, lorsque le voyageur se met en route, la mousson n'était pas encore changée, il trouverait partout sur son chemin la végétation tellement grillée et détruite par la sécheresse qui aurait précédé son départ, que les bœufs de ses équipages courraient le risque de périr de faim, et, plus encore, de soif, car il ne rencontrerait pas une goutte d'eau. Dans le cas contraire, il serait également malheureux, parce qu'il s'écoulerait quelque temps avant que le retour des pluies

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 357.



pût faire naître de nouveaux pâturages, et que d'ailleurs il serait exposé à toute la rigueur d'une saison orageuse, et retardé pendant plusieurs semaines par le gonflement des rivières.

Quelque prépondérantes que ces réflexions pussent être, il n'en fut pas moins jugé à propos par le gouvernement anglais de faire commencer un voyage dans le nord de la colonie, en prolongeant la côte de l'ouest, au moment même où la mousson d'été allait finir. En conséquence, M. Barrow partit de la ville du Cap, le 10 d'avril, dans un chariot couvert; son équipage consistait en douze bœufs vigoureux et en bon état, un seul cheval, un esclave, un conducteur et un guide qui l'avaient accompagné dans ses précédents voyages; et de surcroît, un Hottentot pour conduire les bœufs de relais. Le premier jour, on vint jusqu'à Kœberg, situé à peu près à dix-huit milles du Cap; et le second, on atteignit Groene-Kloof, éloigné de Kœberg d'environ seize milles, que l'on fit sur une route de sable mouvant.

Groene-Kloof est une division du district du Cap; il se compose de plusieurs groupes de petites montagnes qui s'élèvent sur un talus sablonneux, au pied duquel s'étend la côte de l'ouest. Les vallons compris entre ces montagnes sont copieusement arrosés par des sources d'excellente eau, et renferment de très bons pâturages pour les bestiaux et les chevaux.

Les montagnes de Groene-Kloof renferment un nombre considérable de steen-bok, de duyker, de reebok, et quelques hartebeest; mais les fréquentes

visites des chasseurs du Cap les ont bien effarouchés, et ils ne se laissent plus voir que difficilement. On y trouve encore assez abondamment des lièvres, des perdrix, et deux animaux que les Hollandais nomment grous et korhaens. Plusieurs plantes de la famille des liliacées étaient en fleurs, surtout l'amaryllis et beaucoup d'autres espèces bulbeuses; mais la longue sécheresse qui venait de se faire sentir avait laissé bien peu de verdure sur le flanc des montagnes, qui commençaient à se montrer arides. Cette belle couleur, qui vivifie la campagne, ne pouvait plus se rencontrer dans cette saison que sur les bords des sources ou des ruisseaux.

Au-delà de Groene-Kloof, la halte la plus voisine est Tea-Fontein. Cette maison, où l'on s'arrête ordinairement, appartient à un habitant nommé Slaber, qui y fait son séjour, et a acquis une sorte de célébrité par les voyages de Le Vaillant.

De la maison de Slaber, on se rendit à Saldanha-Bay. Dans toute cette immense baie, le mouillage le plus sûr, le plus commode, et celui que l'on doit choisir de préférence, est situé au nord dans une anse nommée Hootjes-Bay, entièrement fermée, et à l'abri de tous les vents. Le débarquement y est facile, près d'une grosse masse de granit dont on peut faire une cale. La côte de l'ouest de Hootjes-Bay est bordée d'une chaîne de récifs de granit, sur lesquels les vaisseaux peuvent abattre en carène, le brassayage étant de quatre brasses au pied des rochers. Le vaisseau hollandais, le Middleburg, auquel on mit le feu lorsque le commodore John-

stone se fit apercevoir au large de la baie, coula auprès des récifs qu'il touchait bord à bord, et sur lesquels il est encore aujourd'hui appuyé comme sur un quai, quoique sur le fond.

L'entrée de la baie de Saldanha est par la latitude méridionale de trente-trois degrés dix minutes, et par la longitude orientale de dix-huit degrés du méridien de Greenwich; elle est située à dix-huit lieues dans le nord-quart-nord-ouest de la baie de la Table (1). A peu près à neuf lieues au sud de l'entrée de la baie de Saldanha, se trouve une île plate et basse, nommée l'île Dassen, peu éloignée de la grande terre : on dit qu'elle est couverte de lapins et de pingouins. Les premiers sont très faciles à prendre, parce que lorsque les pingouins voient arriver du monde sur l'île, ils s'emparent des trous des lapins, où ils s'y réfugient au préjudice des légitimes propriétaires, qui restent ainsi exposés aux poursuites du chasseur. Les baies de Saldanha et de la Table, les rivages des îles Dassen et Robin abondent en poissons, dont les espèces sont particulières à ce climat; les baleines noires fréquentent en grand nombre la baie de Saldanha pendant l'hiver. Au moment où notre voyageur la visita, elles commençaient à y entrer; un vaisseau baleinier, qui y avait mouillé pour essayer d'y faire sa pêche, en piquait généralement une très grosse par jour.

Cette baie offre à ses possesseurs tous les avantages et toutes les commodités qu'on peut désirer

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 362.

sous les rapports de sûreté et d'abri pour les vaisseaux dans tous les temps de l'année, tant pour les réparer que pour en bâtir de neufs; mais malheureusement il n'y a ni eau douce ni bois de haute futaie.

La baie de Sainte-Hélène est située au nord de Hootjes-Bay; elle en est séparée par un talus sablonneux d'environ quinze milles; elle ressemble à Table-Bay, avec cette légère différence qu'elle est un peu plus ouverte aux vents de nord et de nord-ouest; mais le mouillage en est plus net; il y a une petite source d'eau douce à la pointe de la péninsule montueuse, qui forme la côte depuis la baie Saldanha. La rivière Berg, quoique très considérable, est tellement barrée de sable à son embouchure, qu'elle ne peut recevoir des bateaux qu'à la haute mer. Mais Degrandpré remarque, sur ce passage de notre voyageur, qu'à basse mer il a constamment trouvé cinq ou six pieds d'eau sur cette rivière, qu'il ne serait pas difficile de faire sauter cette barre, et de faire du bassin intérieur un magnifique port marchand. Il reste bien encore quelques hippopotames vers l'embouchure de cette rivière, mais ils sont extrêmement effarouchés, et ne viennent à terre que la nuit; ils remontent alors jusqu'à l'endroit où l'eau devient douce, c'est-à-dire où la marée cesse de se faire sentir. Le gouvernement hollandais voulant conserver ces animaux dans la colonie, porta défense de les tuer, sous peine de payer une amende de mille florins (1). Le gibier abonde vers le bas de la rivière;

(1) Il paraît que cette défense a subsisté sous le gouvernement anglais, quoique notre auteur n'en dise rien. Le naturaliste La-

on y voit parfois les deux grandes antilopes hartebeest et gemsbok.

On traversa la rivière dans un bateau, à cinq lieues au-dessus de son embouchure, et le chariot passa suspendu à une barrique en guise de bouée. De l'autre côté de l'eau, on trouva la route si mauvaise, si peu roulante, et les intervalles si considérables entre les habitations, à cause de la disette d'eau et de la nature du terrain sablonneux, au milieu duquel les endroits fertiles et cultivables sont dispersés à de grandes distances, qu'il faisait noir avant que le chariot de notre voyageur pût arriver à l'endroit qui avait été désigné pour passer la nuit. Le cocher était un habitant du pays; il s'égara néanmoins au milieu des buissons répandus sur cette surface sablonneuse et uniforme. On erra de tous les côtés, pendant trois heures, avant de découvrir la maison qu'on cherchait, et autour de laquelle, depuis tout ce temps, on n'avait cessé de tourner. C'était une misérable cahute de jonc, plantée au milieu d'une plaine sablonneuse. La nuit était froide, et on n'y trouva ni nourriture, ni abri pour les chevaux, ni eau pour les bœufs. Les tourbillons de sable emportés par le vent avaient comblé toutes les sources, et, depuis quelque temps, les habitants étaient forcés d'aller chercher leur eau jusqu'à Berg-Rivier, à la distance au moins de douze milles. Cette

lande, dans la notice de son voyage au Cap, en 1818, dit qu'il avait la permission de chasser aux hippopotames; chasse, ajoute-t-il, qui est défendue, sous une peine d'amende de mille risdalers. Voyez *Mémoires du Muséum d'Histoire naturelle*, t. VIII, p. 149.

circonstance détermina notre voyageur, malgré la nuit noire et au risque de s'égarer une seconde fois, à continuer la route jusqu'à la prochaine habitation, que l'on disait être éloignée de quatre milles. On y arriva à minuit; mais on n'en fut pas plus heureux, car elle était bien peu supérieure à l'autre. La maison et les habitants portaient les signes les plus évidents de la plus extrême pauvreté. Une vache ou deux, un peu de blé, peu de moutons, quelques cabris formaient toute leur fortune.

On fut assez heureux, à l'extrémité orientale de cette plaine sablonneuse, pour se procurer des relais frais, avec lesquels on réussit à franchir la pointe nord de Piquet-Berg.

A ces plaines couvertes de sable succédèrent des montagnes plus sablonneuses encore, dans lesquelles la voiture de notre voyageur, enfonçant jusqu'aux essieux des roues, ne pouvait avancer que bien lentement. Ces montagnes de sable s'étendent encore à près de trente milles au-delà de Piquet-Berg; elles ont alors acquis leur plus grande élévation. La vue est frappée d'un spectacle aussi curieux qu'imposant, lorsqu'on arrive à leur sommet, large de plusieurs milles, et dont la longueur embrasse l'horizon dans la direction du nord au sud. Sur cette crête, au milieu d'un gros sable cristallisé, et parmi des fragments de grès, s'élève une multitude de colonnes pyramidales, dont quelques unes ont plusieurs centaines de pieds de diamètre et autant de haut; lorsqu'on les voit dans l'éloignement, elles paraissent vraiment faites de main d'homme, tant elles sont régulières :

elles sont composées de masses de grès, réunies par des veines d'un grain plus dur, qui contiennent une quantité de fer. L'aspect ruiné, dégradé de ces colonnes pointues, qui, sans être conservées intactes, ont cependant résisté aux atteintes du temps et aux ravages causés par l'intempérie des saisons, annonce leur grande vétusté. Le gros sable dans lequel s'enfouissent leurs bases, les fragments de grès non encore pulvérisés répandus sur sa surface, démontrent clairement que ces pyramides furent jadis réunies, et ne formèrent qu'une seule montagne pareille à celles de la grande chaîne du nord. Les sommets de ces montagnes antiques, réduits en poudre par le temps, ont roulé à leur base, et ont formé ces monticules de sable qui les précèdent, pendant que les particules les plus déliées, jouets des vents et des torrents, ont été portées et déposées sur les plaines qui se prolongent vers le bord de la mer. Les ruisseaux qui s'échappent de ces amas de sable se réunissent et forment une nappe d'eau d'une étendue considérable : on la nomme verlooren-valley, ou lac perdu; il ressemble un peu au Knysna, près de Plettenberg's-Bay, mais il est entièrement dépourvu de ces accessoires qui embellissent le dernier. Au lieu de ces vallons couverts de verdure, bordés et couronnés d'arbres majestueux, le lac perdu n'est environné que de montagnes arides de sable, surmontées par des masses de rochers décharnés : cependant les bords du lac sont revêtus de bon terrain, et paraissent passablement habités.

On voyagea trois grands jours avant de pouvoir

sortir de ces montagnes de sable; alors un nouveau pays, encore sablonneux, s'offrit à la vue sur les bords de la rivière des Éléphants, qui, semblable à Berg-Rivier, est du petit nombre de celles de la colonie qui ne tarissent jamais entièrement. Elle se grossit du tribut de toutes les eaux qui s'échappent en grand nombre de la haute chaîne du nord, au pied de laquelle elle coule, jusqu'au moment où ces montagnes se séparant, terminent leur chaîne continue, entre les trente-unième et trente-deuxième degrés de latitude. Elles se forment alors en une quantité de mornes raboteux et en masses détachées, jusqu'à ce qu'enfin elles aillent se confondre avec les plaines du Karroo. Après la rupture de cette chaîne de montagnes, la rivière des Éléphants courbe son cours, et se dirige à l'ouest, pour aller se jeter à la mer par la latitude de trente-un degrés trente minutes sud. L'entrée de cette rivière est resserrée, peu profonde, semée d'écueils, et souvent dangereuse pour les bateaux; en dedans de la barre, elle est navigable jusqu'à trente milles dans l'intérieur du pays, qui, malgré cet avantage, est inculte et presque inhabité, à cause de la disette d'eau douce.

Plusieurs excellentes fermes s'élevaient sur les bords de la rivière, aux environs de l'endroit où notre voyageur la traversa; on y cultivait du riz, dont le grain large et pesant était blanc comme la neige. On était forcé de mettre beaucoup de monde sur pied, pour le préserver de l'avidité des oiseaux, qu'il attirait en grand nombre; le plus opiniâtre est

la petite loxia astrild. On se fera une idée des innombrables volées de ces espèces de gros-becs, lorsqu'on saura qu'il en fut tué soixante-trois d'un seul coup d'un petit fusil de chasse.

Le 21, M. Barrow entreprit de gravir la grande chaîne de montagnes, avec seize bœufs nouveaux sur son chariot, et dans huit heures il en vint à bout. Cette partie de la chaîne de montagnes est très haute et très majestueuse, et la route qui serpentait entre les pointes élevées dans les passages des bas-fonds était prodigieusement escarpée et pierreuse. En approchant du sommet, on remarqua, au milieu du sable, et parmi des fragments de rochers, les mêmes ruines pyramidales que l'on avait déjà vues de l'autre côté d'Olifant-Rivier. Quelques uns de leurs pics étaient élevés de mille pieds, et leur masse était telle, qu'on pouvait les regarder chacune comme une montagne distincte : ce sont ces pyramides naturelles qui forment les cimes les plus hautes de la grande chaîne de montagnes dont elles furent jadis le sommet. Celui sur lequel elles s'élèvent aujourd'hui est au moins de cinq milles en largeur. Ces fragments qui bravent le temps et résistent à ses ravages, l'aspect grotesque de ces masses, qui semblent pousser dans le sable, les autres qui, cédant sous le poids des siècles, ont croulé les unes sur les autres, et, s'interceptant mutuellement dans leur chute, ont formé des chambres naturelles, des arcades, des colonnades dont le coup d'œil imposant, les proportions gigantesques sont autant supérieures à celles de la plaine de Salisbury, que la

magnifique cathédrale de cette ville est au-dessus d'une chaumière; tous ces objets, dégradés, corrodés, excavés, squelette aujourd'hui décharné d'un grand corps qu'ils soutenaient autrefois, frappent le spectateur de ce respect religieux qu'on éprouve généralement en contemplant les débris d'une grandeur passée.

On approchait du sommet des montagnes, lorsque l'atmosphère devint soudainement orageuse, et deux heures virent succéder au temps le plus doux, et au calme le plus profond, une température froide, perçante, et l'ouragan le plus furieux, dont les mugissements faisaient retentir les voûtes des rochers.

Malgré les désagréments d'une position aussi élevée, un paysan, séduit par une petite source d'eau pure, y avait fixé son séjour, et sur un petit terrain suffisant à peine à sa subsistance, s'élevait son humble toit domestique; cette chaumière solitaire et misérable était remplie de personnes des deux sexes, qui s'abandonnaient à la plus grande gaieté. Le propriétaire de cette cahute arrivait de la ville; il en avait rapporté un baril d'eau-de-vie, d'où découlait cette joie excessive dont toute sa famille était animée. Le paysan le plus pauvre ne manque pas de faire une fois par an le voyage du Cap, et parmi les objets qu'il y achète, il n'oublie jamais la provision de sopie; le vase qui contient cette liqueur a bien peu de repos jusqu'à ce qu'il soit entièrement vide: amis, étrangers, tous sont parfaitement bien venus tant qu'il dure. Parmi les personnes que l'eau-de-vie

avait ici réunies, notre voyageur remarqua deux hommes dont les figures annonçaient qu'ils étaient Européens; ils étaient dans le pays depuis assez long-temps pour avoir oublié leur langue; mais ils n'avaient pas appris le hollandais; et, dans le fait, à peine était-il possible de comprendre ce qu'ils disaient. L'un était Irlandais, l'autre Anglais, et tous les deux vraisemblablement matelots ou soldats déserteurs. Le premier avait pris la profession de water-wyzer, c'est-à-dire qu'à l'aide de la baguette divinatoire, ou de tout autre tour de gibecière, il passait pour avoir le talent de découvrir l'eau, n'importe où elle se trouvait; et il possédait une sagacité suffisante pour avoir acquis une espèce de réputation parmi les paysans. Il parlait peu, prenait un air grave, et portait souvent à ses yeux une double lentille convexe, de rebut, qui, par accident, contenait une bulle d'air. Ces moyens avaient réussi à faire un effet étonnant sur la crédulité et sur l'ignorance des fermiers hollandais, et lui avaient valu une couple de chevaux avec quelques centaines de risdales en papier-monnaie. Il allumait les pipes des habitants au soleil avec ce verre ardent, et leur avait persuadé que la bulle d'air qui s'y trouvait renfermée était une goutte d'eau, dont la vertu sympathique tournait toujours vers son élément naturel. Ces deux circonstances opéraient d'une manière si irrésistible sur le grossier esprit des paysans d'Afrique, que l'Irlandais, en vrai charlatan, appréciait son mérite au point de ne pas daigner rendre une visite à un fermier, dont il n'allait jamais examiner les fontaines sans

s'être fait payer d'avance. S'étant aperçu que notre voyageur riait de l'ébahissement stupide dans lequel son charlatanisme tenait les spectateurs, il en fut si alarmé, qu'il le tira en particulier pour le prier, au nom de Dieu, de ne pas découvrir son imposture, étant, disait-il, tellement en vogue, qu'il était en état de prendre un aide pour le seconder (1).

Du point où l'on était, la descente sur les plaines de l'est était de plusieurs centaines de pieds moindre que l'élévation du côté opposé de la montagne. Le pays était devenu raboteux, pierreux, borné par une muraille de rochers élevés depuis cinq cents jusqu'à mille pieds de hauteur, dont le sommet était une large bande de terrain pareil à celui que l'on a déjà fait connaître sous le nom de Karroo. Une élévation particulière, plus haute encore que ce Karroo, prend le nom de montagnes de Bokkeveld; elles ressemblent pour l'aspect et le produit aux montagnes de Sneuwberg. Comme notre voyageur montait le Bokkeveld, la mousson parut vouloir changer; le vent, qui depuis trois jours soufflait du sud-est, passa soudainement au nord. Ce choc des deux saisons produisit de violents orages, dans lesquels le tonnerre ne cessa de gronder toute la journée; il fut accompagné de pluie violente et de la plus grosse grêle que M. Barrow ait jamais vue; quelques grains avaient près de huit lignes de diamètre. Un paysan, qui demeurait sur un endroit plus élevé, affirma que, près de sa maison, il en était tombé des grains aussi gros que des

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 376.

œufs de poule. Le soir le temps s'éclaircit, et le thermomètre de Fahrenheit s'affaissa à midi de soixante-dix-huit à quarante degrés.

Très peu de jours après la pluie furent suffisants pour changer toute la surface du Bokkeveld, qui se couvrit alors d'un brillant tapis vert paré de plantes herbacées, sur lesquelles se relevaient les couleurs de l'humble mais charmante oxalis, dont les fleurs se variaient du rouge au blanc, et de celui-ci au jaune d'or. Ce district abonde en toute espèce de gibier : on y trouve surtout des outardes et des perdrix; on les rencontrait par milliers, et elles étaient si peu effarouchées, qu'on pouvait facilement en tuer tout autant qu'on pouvait le désirer.

Après s'être pourvus d'un second chariot pour porter les provisions et du grain pour les chevaux, on partit un matin de bonne heure, afin d'arriver avant la nuit au bord escarpé des montagnes. Du haut de ce précipice, dont plusieurs endroits ont au-delà de deux mille pieds, le Karroo apparut sous les pieds de nos voyageurs, et ressemblait à une vaste mer; l'horizon n'était interrompu que par quelques monticules éloignés qui s'élevaient comme autant d'îles sur cette effrayante solitude. On choisit l'endroit le moins escarpé, et on descendit dans le précipice, au fond duquel on arriva heureusement un peu avant la nuit. On attela des relais frais aux chariots, et on entra dans le désert. Il était minuit lorsqu'on fit halte sur les bords de Thorn-Rivier; elle se trouvait, à ce moment, considérablement en-

flée; mais l'eau en était salée comme la mer. Auprès de cette rivière, on trouve une fontaine nommée Stink-Fontein; l'eau qui en découle est salée, et exhale une odeur fétide. L'orage, le tonnerre et la pluie qui avaient régné tout une journée dans le Bokkeveld, ne s'étaient pas étendus jusqu'au Karroo. La surface de cette plaine était sèche et couverte de poussière comme dans le milieu de l'été; le peu de plantes propres à ce genre de terrain sont en général des espèces juteuses : celles que virent nos voyageurs étaient si ridées, si grillées, que toute végétation paraissait avoir été suspendue depuis long-temps dans les environs.

On reçut ici la visite d'un parti de Boschimans conduit par son capitaine ou chef. Cet homme était bien connu du commandant, qu'il avait suivi, et auquel il avait rendu de grands services dans ses expéditions contre ses propres compatriotes. On l'avait engagé à se détacher d'eux avec toute sa horde, et à quitter leur vie de pirates, en lui promettant pardon pour le passé, et la protection du gouvernement pour l'avenir. Il y avait quinze ans que, suivi de ses adhérents, il s'était établi sur le bord du Karroo, et depuis ce temps ils y ont vécu en paix des fruits de leur industrie.

Le 27 au matin, on partit de bonne heure avec de nouveaux attelages pour traverser le désert : le vent soufflait toujours du sud-est, et la température était extrêmement chaude pour la saison. Le thermomètre marqua cinquante-neuf degrés au soleil levant, et à midi quatre-vingts degrés à l'ombre.

La sécheresse était extrême, et les chariots faisaient lever un nuage de poussière presque insupportable. Si l'on excepte une autruche vagabonde qui se fit apercevoir, on ne vit pas une seule créature animée pendant tout le jour. Après avoir marché huit heures, le guide hottentot montra un endroit, sous un petit groupe de mornes décharnés, où l'eau, disait-il, se trouvait fréquemment dans des cavités de rochers; il nomma ce lieu Lieuw-Kuyl, ou la Tanière du Lion. Après avoir cherché long-temps, on découvrit dans un roc excavé un peu d'eau bien douce et bien fraîche, dont on remplit les vases. Au-dessous du sommet d'un de ces monticules, on aperçut un canal pavé de petit sable caillouteux, qui, dans plusieurs endroits, paraissait avoir été fouillé avec des mains pour chercher de l'eau. Le sable portait des milliers d'empreintes de pieds de toutes les espèces d'antilopes, de quachas et de zèbres; mais on n'y vit aucune trace de lion, dont cette fontaine paraîtrait avoir été jadis le repaire, si l'on en juge d'après son nom.

Le 28, on entra dans un passage étroit entre les montagnes situées derrière la Tanière du Lion, et que l'on regarde comme le commencement du pays des Namaquas (1). Le paysage se dessina alors en collines et en vallons, mais sans verdure, sans arbrisseaux, excepté sur presque tous les coteaux, dont la plupart étaient pierreux. Il y croissait une grande quantité d'arbres d'une espèce aussi cu-

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 381.

rieuse que laide à la vue : c'était une sorte d'aloès, que les botanistes nomment dichotoma, parce que ses branches se divisent et se subdivisent par paires.

Deux oies de montagne, par leur vol, guidèrent nos voyageurs vers une source à peu près à vingt milles au-delà de la Tanière du Lion : on y trouva de l'eau, mais fortement imprégnée de sel. Dix milles plus loin, on arriva sur les bords de la rivière Hartebeest. Les grands mimosa qui couvraient ses rives, et dont les branches étendues formaient une voûte de feuillage vert au-dessus de son cours, faisaient espérer d'y trouver abondamment de l'eau. Malgré ces apparences flatteuses, elle était absolument à sec. On essaya de creuser au milieu de son lit, et on trouva un courant d'eau fraîche et claire après avoir fouillé cinq pieds au travers d'un sable caillouteux et cristallisé, qui parut composé de fragments de détriments de granit. D'après plusieurs expériences pareilles, dans les lits sablonneux et asséchés des rivières Namaqua, notre voyageur est porté à croire qu'il existe des ruisseaux souterrains enfouis sous presque toutes les eaux courantes de ce pays.

Près de cette rivière était situé un kraal, habité par une horde de Hottentots Namaquas; M. Barrow vit leurs moutons revenir du pâturage vers le soir; leur nombre pouvait monter à trois mille; ils avaient en sus quelques bêtes à cornes et une harde de jolis petits cabris, tachetés comme des léopards. Les moutons étaient absolument différents de la race que la colonie possède : au lieu de la queue courte, large et retroussée, ceux des Namaquas avaient la

même partie, longue et ronde, comme les moutons ordinaires d'Europe; les beliers avaient de petites cornes droites, leur toison était courte et droite, le poil généralement brillant, tacheté bai et blanc. M. Barrow regarde comme probable que ce sont là les moutons indigènes, et que ceux à queue large ont été apportés du nord dans la colonie (1).

Le premier endroit où on campa ensuite fut près de la maison, ou plutôt de la chaumière d'un paysan hollandais, située à l'entrée d'un étroit défilé entre deux chaînes de montagnes. A leur arrivée, nos voyageurs virent sur la porte une figure qui paraissait vraiment appartenir à un autre pays que les habitants dont ils venaient de visiter les cantons. C'était un grand homme âgé, dont la face maigre et pâle était ombragée d'une épaisse barbe noire, qui s'étendant jusqu'aux yeux, où elle se confondait avec quelques cheveux épars sur le front, lui couvrait le visage comme un masque : jamais romancier ne traça sur un meilleur modèle le tableau d'un habitant de quelque tour obscure, ou d'un château enchanté. Peu accoutumé à recevoir des étrangers, l'arrivée des Anglais et de leur suite parut lui donner quelque inquiétude. Sa chaumière ne contenait qu'un appartement; dans un coin de la cheminée, on aperçut une vieille femme hottentote, qui paraissait avoir accumulé au moins cent hivers sur sa tête; son teint, naturellement foncé, recevait un nouveau lustre d'une grande quantité de suie dont elle

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 382.

était enduite, ce qui la rendait au moins aussi noire que la barbe de son maître. On vit après paraître une esclave femelle, dont le portrait ressemblait aux deux autres personnes. Dans un instant le foyer fit entendre le bruit de la flamme qui petillait au travers des jeunes branches qu'on avait mises sur le feu; un quartier de mouton fut étendu sur les charbons, et quand il fut grillé, on servit sans tarder ce repas sur le couvercle d'un vieux coffre, en guise de table, après l'avoir, au préalable, recouvert d'un reste d'étoffe pareille au jupon de l'esclave, qui lui-même semblait avoir autrefois servi au même usage. Dans la conversation, nos voyageurs apprirent que ce vieil habitant demeurait depuis longtemps dans cet endroit, séquestré de toute société, sans femme, sans enfants, sans parents, sans amis, sans aucun être humain avec lequel il pût s'entretenir, et auquel il pût accorder sa confiance; ses seuls compagnons étaient la vieille Hottentote et cette femme esclave qui le servait; sa chaumière était en outre environnée d'une famille de Hottentots, vivant dans des huttes de paille. Quelque misérable, quelque pauvre qu'il parût, il n'en possédait pas moins d'immenses troupeaux de moutons et de bêtes à cornes, ainsi que de gros fonds qu'il avait placés à intérêt; en un mot, c'était littéralement ce que l'on nomme dans le monde un avare, un ladre. Cependant il faut rendre justice à cet homme, il était aussi civil qu'on puisse l'imaginer : au retour, nos voyageurs lui furent redevables d'un très grand service; il envoya fort obligeamment au-devant d'eux des

attelages frais, qui les joignirent au milieu du désert Karroo, et qui leur furent très utiles pour achever de le traverser. Une singularité assez étonnante, c'est que cet homme a un frère et une sœur, tous les deux âgés et célibataires; ils vivent au milieu de ces montagnes, dans des habitations séparées, éloignées les unes des autres, et, comme lui, n'ont d'autre société que des Hottentots; ils sont très proches parents d'un des plus riches particuliers du Cap.

Le 29, on traversa une chaîne de montagnes vers l'ouest, et continuant d'avancer vers le nord, on marcha entre cette chaîne et une autre plus haute; il était nuit lorsqu'on arriva à la tête de ce défilé. Là, on trouva qu'il était impossible d'aller plus loin avec des chariots; en conséquence, on campa près d'une source abondante d'eau claire, nommée Fleuris-Fontein. Les montagnes dans lesquelles était situé le défilé où l'on était alors, se nomment en langage namaqua, Khamies (1), ce qui signifie amas, ou assemblage. Le mont qui formait la tête de plusieurs passages, ou plutôt qui servait de centre à tous les autres, et où ils se terminaient tous, était un pic très haut, élevé au moins de quatre mille pieds au-dessus de la plaine de l'ouest, qui descendait jusqu'à la mer par un talus insensible. La nature, la composition de ces montagnes, sont bien différentes de toutes celles de la colonie : si on en excepte celle dont on vient de faire mention, aucune ne se termine en

(1) Conférez Le Vaillant, t. XVI, p. 385.

pic, ni en table. Elles ne sont point stratifiées, mais elles sont composées de grosses masses de granit arrondies; une montagne est quelquefois formée d'un seul noyau de pierre nue. Comme cette position peut faire un point de reconnaissance dans une carte, M. Barrow en a nommé deux, Perles des Namaquas, à cause de leur ressemblance avec ces grosses roches nommées Perle et Diamant dans le voisinage du Cap, quoique celles-ci soient cependant dix fois plus grosses.

Les flancs des Khamies-Berg étaient couverts de fragments de pierre épars : les uns étaient des quartiers de granit détachés, d'autres de quartz gras, ou de pierre à fusil; presque tous avaient le côté qui touchait la terre, coloré d'une nuance bleue ou verte, mais plus fréquemment verte. Les veines qui filaient au travers de ces masses monstrueuses de granit étaient généralement composées d'un quartz semi-transparent, dans lequel on voyait des corps métalliques cristallisés et arborisés. Dans plusieurs endroits, on trouvait de curieuses pierres plates, rouges ou jaunes; on pouvait les enlever en si grosses feuilles, et le couteau les coupait si facilement, qu'on les avait nommées pierres de planche. Les veines de cette pierre renfermaient aussi des lames métalliques, pyramidales et vertes. Tous ces objets annonçaient la présence de beaucoup de cuivre dans les Khamies-Berg; et, dans le fait, c'est là que commencent les montagnes que l'on nomme de cuivre, à cause de la quantité de malachite que l'on dit être répandue sur leur superficie. On trouve



aussi dans ces montagnes de gros blocs de cette espèce de pierre à laquelle les minéralogistes d'Europe ont donné le nom de prehnite. Il y en a des échantillons d'une grande beauté; ils sont ordinairement d'un fond vert-pomme, rayés ou tachetés de blanc, de jaune pâle et de brun. Le seul usage de luxe que les Hollandais fassent de cette pierre, c'est de la convertir en pipes à fumer, objet pour lequel elle est bien peu convenable, car la chaleur en détruit promptement les couleurs, et leur forme même s'altérerait si on les faisait rougir; car, semblables aux zoolithes, la forte chaleur les met en intumescence. On peut en faire des vases, bien peu inférieurs aux beaux spath-fluor du Derbyshire.

Nos voyageurs entreprirent de gravir à cheval sur le point le plus haut des Khamies-Berg; mais avant d'être rendus au sommet général sur lequel il s'élève, ils furent enveloppés d'un épais brouillard qui se convertit bientôt en une forte pluie; et le thermomètre, qui marquait cinquante-un degrés au pied de la montagne, descendit à trente-quatre degrés. Ils se réfugièrent dans la chaumière solitaire d'un paysan hollandais, placée sur le sommet général de la montagne. Quoiqu'il fît très froid, cet homme n'avait pas, pour lui et sa famille, d'autre habitation qu'une hutte faite de joncs entrelacés à la manière des Namaquas. Cet habitant était riche en troupeaux, il possédait un grand nombre de moutons et de bêtes à cornes; mais, semblable à l'avare qui habitait au pied de la montagne, il n'avait aucune jouissance dans la vie, si ce n'est celle qu'il

pouvait retirer de l'idée qu'il avait de sa fortune. Nos voyageurs, craignant que le temps ne devînt plus mauvais, renoncèrent à leur projet. Les Khamies-Berg ne sont éloignées de la mer que de cinq lieues environ; cette distance et leur hauteur ne sont pas suffisantes pour rendre raison du retour accéléré de la mauvaise saison, et de la quantité de neige qui tombe dans ce canton. Comme c'est ici le point où se terminent les vents périodiques, et où commencent les brises presque invariables, nommées vents alizés, qui soufflent entre les tropiques, et qui s'étendent à cinq ou six degrés au-delà, peut-être les grains fréquents et la commotion de l'air, occasionnés par la rencontre de ces deux vents, tendent-ils à refroidir la température. On dit qu'il ne pleut jamais sur les plaines sablonneuses du pays des Namaquas, situées au nord des Khamies-Berg. Quels que soient les nuages qui s'élèvent de la mer, ou qui se forment dans l'atmosphère, ce groupe de montagnes les intercepte.

On ne trouve point d'eau dans la partie des Namaquas située entre les monts Khamies et Groote-Rivier, ou la rivière Orange, excepté dans les ruisseaux périodiques qui tombent des montagnes, et qui coulent sous des lits de sable dans lesquels les naturels, quand ils existaient, creusaient des puits profonds qu'ils avaient bien soin de couvrir pour empêcher l'évaporation. Ces plaines sont aujourd'hui stériles et désertes. Toutes ces nombreuses peuplades de Namaquas, qui possédaient de si grands troupeaux, ont disparu dans l'espace de moins d'un siècle, et

sont maintenant réduites à quatre petites hordes; encore sont-elles en quelque façon au service des paysans hollandais qui se sont établis dans ce pays.

Les fermiers hollandais, après s'être emparés des meilleurs terrains, leur ont permis de bâtir des huttes dans le voisinage de leurs fermes, sous la condition de leur fournir un certain nombre d'hommes pour défendre leurs troupeaux contre les Boschimans et contre les bêtes féroces. Encore douze ans, tout au plus, et les débris de la nation namaqua seront détruits, ou réduits en esclavage. Quelle qu'ait été l'avarice qui conduisit les premiers colons qui s'établirent dans les montagnes Khamies, quelque blâmables qu'ils aient été, ainsi que le gouvernement qui toléra leurs excès, il faut rendre aux habitants d'aujourd'hui la justice qu'ils méritent, et convenir qu'ils paraissent bons, humains, honnêtes, et point enclins au mal. Les scélérats dont parle Le Vaillant n'existent plus; le tableau qu'il en a tracé ne paraît pas avoir été le moindrement chargé; ils ont fini comme ils le méritaient. Pinar et Bernfry, les Bastards, Piet et Klaas, ainsi que plusieurs autres de la même volée, se sont assassiné les uns les autres, ou sont tombés sous les coups de leurs propres Hottentots.

Quoique les Hottentots namaquas diffèrent bien peu, quant à leur personne, des autres peuplades de cette race, cependant il s'en faut beaucoup que leur langage soit le même; il vient néanmoins évidemment de la même souche, et se prononce avec le même claquement de langue particulier à l'idiome

hottentot. Les Namaquas sont en général plus grands et moins robustes que les peuplades de l'est. Quelques unes de leurs femmes sont d'une figure très agréable, et très élégantes dans leurs formes; elles sont douées de beaucoup de vivacité et d'activité; certaines parties de leur corps sont conformées comme celles des femmes boschis et des autres hottentotes. Les proportions tiennent un milieu entre les deux, c'est-à-dire qu'elles surpassent celles des Hottentotes, et le cèdent à celles des Boschis. Comme les Hottentotes de l'est, elles portent un petit tablier de cuir carré; c'est aussi l'ornement le plus essentiel de leur parure. Ce vêtement est, comme chez les autres, bordé de grains et de coquilles; elles y suspendent de surplus six ou huit chaînes placées par nombre pair, dont l'extrémité tombe jusqu'à terre; le haut de ces chaînes est de cuivre, et le bas est de fer bien poli; elles leur sont fournies par les Damaras, nation qui habite au nord, et dont nous aurons occasion de parler plus amplement.

Les huttes des Namaquas ne ressemblent point du tout à celles que les Hottentots bâtissent dans la colonie; elles n'ont pas davantage de rapport à celles des Boschimans ni à celles des Cafres. Ce sont des hémisphères parfaits, couverts de nattes de jonc. Leur monture, ou le squelette, est fait de bâtons courbés dans une forme semi-circulaire; l'intervalle des verticaux diminue au centre qui se trouve au point le plus élevé, et les horizontaux les coupent à angles droits. Ils représentent ainsi les parallèles et les méridiens d'un semi-globe artificiel : en gé-

néral, elles ont de dix à douze pieds de diamètre, et sont si commodes que bien des paysans des Khamies-Berg en ont adopté l'usage pour eux-mêmes.

Les Namaquas ont, ainsi que les Cafres, le plus grand soin de leurs troupeaux, et, comme eux, ils donnent aux cornes de leurs bœufs des directions artificielles; mais assez généralement ils les domptent en spirales, dans une forme à peu près pareille à celle de l'antilope koodoo. Les bœufs des Khamies, tant ceux des Hollandais que ceux des Hottentots, sont de beaux animaux dont les os sont forts et gros; ils ne sont en rien inférieurs à ceux du Sneuwberg. Quant aux hommes, ils sont personnellement aussi robustes que ceux de Graaff-Reynet. Une vieille femme hottentote namaqua est un objet qu'on ne peut regarder sans rire, et l'on ne peut se défendre d'un mouvement de pitié en voyant une vieille Hollandaise de ce canton. La première est remarquable par la proéminence de ses formes; la seconde, par sa parfaite rotondité, qu'aucune protubérance n'altère. Les femmes namaquas ont la gorge d'une laideur dégoûtante; elle est énorme et pendante. Elles portent leurs enfants sur le dos; la manière ordinaire de leur donner à téter est de leur jeter la mamelle par-dessus l'épaule.

Il semblerait que dans ces parties si élevées de l'Afrique méridionale, il existe quelque principe qui répand son influence sur le règne animal comme sur le végétal. La tige desséchée d'une plante liliacée, vraisemblablement de la même espèce que celle que notre voyageur avait trouvée sur les bords de la

rivière Orange, mesurait sept pieds de long; elle était couronnée d'un parasol composé de plus de cinquante petites fleurs (1). Chacune était portée par une tige ou pédicule de dix-huit pouces de longueur; toutes ensemble réunies faisaient étendre à trois pieds le diamètre du parasol. L'ognon ou la bulbe était aussi gros que la tête d'un homme; et Barrow n'en pouvait porter qu'un bien petit nombre. On dit de ce lis que le jus de son ognon est un violent poison, que ses feuilles donnent instantanément la mort au bétail qui a le malheur d'en manger; que si quelques petits oiseaux perchent fortuitement sur les fleurs, ils tombent aussitôt sans vie. Une autre espèce d'amaryllis, nommée par les botanistes disticha, se trouve communément sur toutes les montagnes de la colonie. Au moment où nos voyageurs étaient à Khamies-Berg, elle poussait ses longues et larges feuilles opposées, paires, dans la forme d'un éventail. On assure que la bulbe et les feuilles de cette plante, sans autre préparation, sont le poison le plus subtil, le plus violent qui puisse agir sur le système animal, soit qu'on l'introduise dans l'estomac ou dans le sang. Les fermiers en arrachent les racines et les feuilles partout où ils les aperçoivent. On dit encore que le jus de cette bulbe, mêlé à celui d'une certaine espèce d'araignée, fournit aux Boschimans le poison dont ils enduisent leurs flèches; c'est le plus mortel de tous ceux qu'ils connaissent.

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 391.

Les Namaquas paraissent connaître les poisons; cependant ils n'en font aucun usage. L'arc et les flèches, leurs anciennes armes, sont devenus inutiles : tous les animaux qui vivent dans l'état de nature ont déserté leur pays, et la crainte des Boschimans les empêche d'aller au loin chercher du gibier. Autrefois les kloofs des Khamies-Berg étaient remplis d'élans, de harte-beest, de gems-bok, de qua-cha et de zèbres. Ces montagnes renfermaient aussi de très grandes quantités de bêtes féroces, qui en rendaient le séjour très dangereux. Peu de temps avant l'arrivée de nos voyageurs au pied de la montagne, un lion avait alarmé tout le pays. L'effroi qu'il avait inspiré n'était pas encore tout-à-fait calmé. Un Hottentot appartenant à un fermier essayait en vain de conduire les bœufs de son maître à un abreuvoir resserré entre deux cimes de rochers; ses efforts étaient inutiles, les bêtes refusaient de lui obéir; il ne savait à quoi attribuer leur résistance, lorsqu'enfin il aperçut, couché au milieu de l'étang, un énorme lion, qui semblait avoir les yeux fixés sur lui. La vue d'un pareil monstre le remplit d'épouvante, et, sans songer à préserver son bétail, il prit aussitôt la fuite. Cependant il ne perdit pas la tête; il eut la présence d'esprit de passer au milieu du troupeau, dans l'idée que si le lion le poursuivait, il saisirait la première proie qu'il rencontrerait. Ce calcul se trouva faux; le lion s'élança au travers du bétail sans y toucher, et se mit sur les traces du Hottentot : celui-ci, venant à se retourner, vit le monstre sur ses talons. Effrayé de la préférence, demi-

mort, respirant à peine, il eut le bonheur de rencontrer un grand aloès, dans le pied duquel on avait coupé quelques entailles, pour monter plus facilement à des nids que quelques oiseaux avaient faits sur ses branches : il y grimpa. Dans le moment où il s'efforçait d'en atteindre le haut, le lion fit un bond, et s'élança sur lui; mais ayant manqué son coup, il retomba au pied de l'arbre, autour duquel il se promena fièrement, dans le plus profond silence, jetant de temps en temps des regards effroyables sur le pauvre Hottentot, qui s'était glissé derrière quelques nids de petits oiseaux, que le hasard avait fait construire sur cet arbre. Il y a dans cette partie de l'Afrique un petit oiseau du genre de la loxia, qui vit en société avec les autres animaux de son espèce, de la même manière que la grive mange-sauterelle, dont M. Barrow a parlé lorsqu'il a rendu compte d'un de ses voyages précédents. Comme cette grive, la loxia construit une république entière de nids, réunis dans un seul groupe sous la même couverture. Cependant chacun a son entrée particulière par-dessous, et n'a, dans l'intérieur, aucune communication avec son voisin. Quelques uns de ces assemblages de nids occupent un espace de dix pieds de diamètre, et renferment une population de plusieurs centaines d'oiseaux. L'aloès dichotome étant la seule plante de ces montagnes qui approche de la taille d'un arbre, à l'exception du mimosa, qui ne croît que près des rivières périodiques, les oiseaux de cette espèce qui vivent dans ces cantons se rassemblent sur ses branches, et y construisent

l'habitation où ils se retirent lorsque la nature les appelle à remplir le grand œuvre de la reproduction. C'est sur un de ces édifices que le Hottentot se mit à l'abri et hors de la vue du lion. Après quelque temps de silence et d'immobilité, il se hasarda à lever la tête, et jeta furtivement un coup d'œil timide au-dessus des bords du nid, espérant que cet animal aurait pris son parti, et se serait retiré. Mais quelles furent sa frayeur et sa surprise, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux du monstre, qui, pour me servir de ses expressions, semblait lui lancer des étincelles! Enfin le lion se coucha au pied de l'arbre, et y resta vingt-quatre heures; il fut alors forcé de retourner à l'eau pour se désaltérer. Le Hottentot, saisissant ce moment, descendit de son arbre, et, s'abandonnant à l'agilité de ses jambes, il s'enfuit de toutes ses forces vers sa maison qui n'était pas éloignée de plus d'un mille. La persévérance du lion fut telle, que, d'après ses traces, il paraît qu'il est revenu à l'arbre, d'où il a suivi le Hottentot à la piste, jusqu'à trois cents pas de la maison.

Il est un fait qui paraît aujourd'hui bien reconnu; c'est que le lion aime mieux la chair des Hottentots que celle de toute autre proie : il y a des exemples que cet animal s'est principalement attaché à le choisir parmi des partis de Hollandais. Peut-être serait-il possible de rendre compte de cette préférence, en disant que le Hottentot, marchant tout nu, excite l'appétit du féroce animal, plus que le Hollandais déguisé par ses vêtements. Après les Hottentots, le cheval est la nourriture qui flatte le plus son goût.

Quant au mouton, rarement il le regarde comme digne de sa griffe; peut-être est-ce à cause de sa toison, car il est trop indolent pour le dépouiller avant de le déchirer.

Depuis le Cap jusqu'aux Khamies-Berg, le naturaliste zoologiste trouve bien peu d'objets dignes de ses recherches, surtout après avoir fait un voyage à l'est, pays où l'on rencontre toutes les espèces de quadrupèdes qui peuplent l'Afrique méridionale. M. Barrow remarqua, dans la hutte d'un Namaqua, la peau d'un jackal, dont la queue noire, touffue, lui parut différente de toutes celles qu'il avait vues de l'autre côté de ce continent; la fourrure de cette peau était très épaisse. Les chiens des Boschimans sont absolument de la même espèce que ceux des Namaquas, et là ces animaux contredisent la description de Linnæus, qui regarde comme un des premiers caractères du chien domestique d'avoir la queue recourbée à gauche : ceux-ci l'avaient presque invariablement à droite.

En descendant de la montagne, nos voyageurs furent contraints de se mettre à l'abri de la pluie, au milieu d'une horde mêlée de Namaquas et de Bastards : le chef de cette peuplade était Bastard; dans sa jeunesse, il avait été grand amateur de la chasse, et l'intérieur de sa hutte de nattes était décoré de plusieurs peaux d'animaux différents, qu'il avait fait tomber sous ses coups; il se vantait d'avoir tué, dans une de ses excursions, sept girafes et trois rhinocéros blancs. Ce dernier animal n'est pas rare sur les frontières de la colonie, derrière la montagne

de Hantam; il semble n'être qu'une variété du rhinocéros africain à deux cornes. Cette horde paraissait très heureuse, et semblait vivre en bonne intelligence; elle possédait des chevaux, du gros bétail, des moutons et des jardins assez considérables, qui produisaient beaucoup de giraumonts, d'ognons et de tabac.

On trouva aussi dans ce kraal un homme de la nation des Damaras; au premier coup d'œil, M. Barrow le prit pour un Cafre, et il est hors de doute qu'il était de la même race. Après avoir séché leurs habits, nos voyageurs prirent congé du kraal, et continuèrent à descendre : il était nuit avant qu'ils fussent arrivés dans la plaine, où ils retrouvèrent un ciel pur, au milieu duquel la lune ne fut plus obscurcie par les nuages. Le jour suivant au matin, le thermomètre descendit au point de glace, et la surface du pays se couvrit d'une gelée blanche.

De ce kraal, nos voyageurs retournèrent à Bokkeveld, à peu près par le même chemin par lequel ils étaient venus. A la frontière du désert, nos voyageurs reçurent une seconde visite du capitaine boschiman, suivi de tout le monde de son kraal, et d'une longue file de Hottentots namaquas. La presque totalité de cette foule consistait en femmes, dont les maris étaient au service des fermiers hollandais. Une d'elles parut être la créature la plus âgée que M. Barrow eût jamais vue; elle avait certainement beaucoup plus de cent ans; elle lui présenta sa fille à la tête de cinq générations. Il lui demanda si sa mémoire pouvait se reporter à l'époque où les chré-

tiens s'établirent dans le pays. Elle répondit, en branlant la tête, qu'elle avait de bien bonnes raisons pour s'en souvenir; car auparavant l'arrivée des Européens elle vivait dans l'abondance, et n'avait jamais éprouvé le besoin; mais que, depuis ce temps, elle éprouvait bien de la difficulté à se procurer un morceau pour porter à sa bouche. La horde était dans un état vraiment déplorable; mais le capitaine qui accompagnait M. Barrow, et deux ou trois fermiers bien disposés, ont trouvé les moyens d'attirer à eux plusieurs Boschimans, qui ont enfin vu révoquer la proscription dans laquelle ils étaient enveloppés. Les paysans se sont cotisés pour leur fournir un nombre considérable de bétail et de moutons. Un homme de la digne et utile confrérie des Hernhütes s'est offert généreusement pour missionnaire chez les Boschimans; il a demandé la permission de se rendre au milieu d'eux, et de faire ses efforts pour leur inspirer le sentiment du bonheur, attaché à la connaissance d'une vie moins barbare; efforts que, dans une autre partie de la colonie, ses compagnons ont vu couronner d'un si grand succès envers les pauvres Hottentots dont on a parlé précédemment. Des membres d'autres sociétés, établies principalement pour répandre parmi les sauvages la doctrine du christianisme, sont aussi dernièrement arrivés dans la colonie; leurs missions ont principalement pour objet les Boschimans et les Cafres.

Le matin du 5 de mai, après avoir conduit le commandant chez lui, M. Barrow s'enfonça dans les

terres en prenant sa route à l'est; et après avoir traversé pendant deux jours un pays raboteux et pierreux, il arriva au pied des montagnes Hantam. Les habitants étaient dans un moment d'alarme, occasionné par les Boschimans; un parti de ces sauvages avait volé et emmené, dans les kloofs de la montagne, plusieurs bœufs et moutons, après avoir grièvement blessé deux Hottentots avec des flèches empoisonnées, l'un au travers du haut du bras, et l'autre à l'articulation de la cheville du pied. La blessure du premier annonçait une prochaine guérison, mais l'autre était dangereusement malade; la pointe de la flèche s'était cassée, et le bout était resté dans l'os; sa jambe était enflée jusqu'au genou, et le tour de la blessure paraissait déjà gangrené.

Les habitations qui composent la division de Hantam sont éparses autour du pied de cette montagne; l'aspect du pays est semblable à celui du Sneuwberg (1). Pendant que nos voyageurs étaient campés sur le côté oriental de la montagne, il y passa au vol une nuée de sauterelles dans la dernière période de leur existence. Dans leur passage, elles remplirent l'air pendant plusieurs heures, à une telle hauteur qu'on ne pouvait pas les distinguer individuellement; mais leur nombre étonnant formait une espèce de nuage qui intercepta complétement les rayons du soleil, et ne le laissait paraître que comme au travers d'un brouillard. Leur ombre

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 401.

se dessinait aussi sur la terre comme celle d'un nuage léger. Depuis deux ans ces insectes ont été très incommodes dans le Bokkeveld et dans les montagnes Khamies. Après plusieurs essais pour s'en débarrasser, les habitants ont trouvé un moyen qui du moins a sauvé leur grain. Ils ont mis le feu à des plantes acides et âcres, dont la fumée les a chassés, non sans avoir plusieurs fois éteint le feu en s'y précipitant par myriades.

Semblable aux fronts hardis du Camdeboo, qui supportent le Sneuwberg, la montagne Hantam est composée de quantité de couches horizontales de grès. On peut vraiment la regarder comme une partie de la même chaîne, car c'est la ligne la plus élevée de la colonie; cela paraît évidemment prouvé par les sources qui s'échappent de ses flancs; elles prennent leur cours dans toutes les directions, et coulent vers tous les points de l'horizon. La grande élévation y rend le froid très piquant pendant les mois d'hiver. Le thermomètre se tint au point de glace cinq matins consécutifs, même au mois de mai; et au pied de la montagne, toute la surface du pays était couverte de gelée blanche.

En quittant Hantam, nos voyageurs marchèrent au sud-est, et montèrent sur les hauteurs de Roggeveld, qui n'en sont séparées que par une étroite crevasse, ou passage. Ces hauteurs prennent leur nom d'une espèce de seigle en herbe, que l'on trouve en abondance dans presque tous les creux, et dont le bétail se nourrit en grande partie pendant l'été. Dans quelques endroits, le Roggeveld, vu des lieux

les plus élevés après lui, tels que le Bokkeveld et les plaines de Karroo, présente des faces de rochers perpendiculaires, de la hauteur de deux, trois et quatre mille pieds; et cependant, du côté de l'est, la descente d'une aussi grande élévation est à peine sensible. La Fish-Rivier, dont les eaux coulent à l'est, et qui jaillit du sommet même de la montagne, n'a presque point de courant. Ce n'est qu'une suite de trous profonds, réunis momentanément par des ruisseaux périodiques. La grande inégalité du sommet de Roggeveld lui donne l'apparence d'une chaîne de montagnes, qui s'élève sur le sommet d'une autre; la plus haute de toutes est la Kom, ou montagne de la Coupe. Si l'on en croyait le rapport d'un paysan voisin, qui avait aidé le colonel Gordon à en déterminer la hauteur, elle serait de quinze cents pieds plus haute que la montagne de la Table. Le Roggeveld est couvert de neige pendant plusieurs mois de l'année; les habitants sont alors forcés de descendre sur le Karroo, avec tous leurs troupeaux; ils y restent jusqu'au printemps dans de méchantes huttes de jonc et de paille. C'est cette division du Stellenbosch qui passe pour fournir la meilleure race de chevaux de la colonie.

Le pays à l'est de Roggeveld est habité par différentes hordes de Boschimans. L'une d'elles, nommée Koranas, occupe la rive droite de la rivière Orange, directement à l'est de Roggeveld; elle passe pour une peuplade formidable. Le peu d'individus que M. Barrow eut occasion de voir étaient des hommes fort vigoureux, qui lui ont paru de la même race que

les Namaquas. Les mauvaises routes, l'air de dénûment du pays, et le peu d'animaux que l'on rencontre dans l'état de nature sur les montagnes de Roggeveld, rendent ce voyage ennuyeux et peu intéressant pour celui qui ne les parcourt que dans la vue de satisfaire sa curiosité. Les seuls oiseaux qu'on y puisse voir sont les corneilles, les milans et les vautours. M. Barrow en tira un de cette dernière espèce, auquel il cassa l'aile; c'était un de ceux que les ornithologistes nomment condor. Il était d'une étonnante grandeur, ses ailes étendues mesuraient dix pieds un pouce. Il se défendit pendant longtemps contre trois chiens; enfin il en saisit un dans ses serres, et lui emporta un gros morceau de la cuisse; ce qui fit prendre immédiatement la fuite aux autres.

Après avoir voyagé pendant douze jours sur le sommet de Roggeveld, notre voyageur se retrouva presque au même chemin qu'il avait suivi dans un de ses autres voyages en allant à Graaff-Reynet. Il descendit sur les plaines du Karroo, qu'il fut trois jours à traverser dans cet endroit. Ces plaines sont partout de la même nature, et présentent au voyageur un tableau d'une effrayante uniformité, une vaste surface unie, bornée par l'horizon; aucun changement dans son aspect, aucune variété d'images ne distrait le voyageur, tout lui annonce la peine et le danger. Sur le bord de ces plaines arides, du côté de l'ouest, s'élèvent plusieurs groupes de hautes montagnes, renfermant entre elles des prairies et des vallées couvertes de bons pâturages. Elles

portent aussi le nom de Bokkeveld; mais on les distingue des autres par les noms de petit et froid Bokkeveld. Ce sont des ramifications de la grande chaîne de montagnes dont on a fait mention dans le commencement de ce chapitre. Les prairies et les vallées qu'elles environnent paraissent avoir été jadis des lacs dont les eaux se sont écoulées, et dans lesquels il reste encore une certaine quantité de sources et de marécages qui ne tarissent jamais; on y trouve toujours beaucoup d'eau, même dans la saison la plus sèche. Le sol y produit d'excellents pâturages et des moissons abondantes. Pendant l'hiver, le froid est assez piquant pour obliger les fermiers à faire descendre leur bétail sur les plaines du Karroo, mais pas assez pour les contraindre à quitter eux-mêmes leurs maisons, comme ceux de Roggeveld.

Le 27 de mai, M. Barrow franchit encore une fois la grande chaîne de montagnes, en passant par un ravin que l'on nomme Eland's-Kloof. Il eut encore une fois ici l'occasion de contempler autour de lui ces vénérables ruines, ouvrage du temps, dont elles attestent les ravages.

C'est au pied de cette chaîne, du côté du couchant, que la rivière des Éléphants roule ses eaux dans une vallée comprise entre ces montagnes, et une autre chaîne parallèle de hauts mornes nommés Kardouw (1). On y trouve une forte source d'eaux chaudes minérales, dont la température est de cent huit degrés du thermomètre de Fahrenheit. Le gou-

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 406.

vernement hollandais y avait fait bâtir une maison à l'usage des personnes qui voulaient prendre les eaux ; mais, comme tous les autres édifices publics de la colonie, on l'a laissé tomber en ruines, faute de réparations. Du Kardouw, en tirant vers l'occident, on trouve la division des vingt-quatre rivières. Elle s'étend jusqu'aux bords de Berg-Rivier. Tout ce canton jusqu'à la côte, en y comprenant le Zwartland, se compose d'une belle grande plaine unie, très fertile en grain, en fruits, en pâturages, et bien arrosée. Tant d'avantages ne sont pas négligés, et c'est la partie la plus peuplée de la colonie, en proportion de son étendue.

Après avoir traversé Berg-Rivier, nos voyageurs entrèrent dans le Zwartland. Il venait depuis peu d'y tomber une ondée de pluie; en conséquence, les habitants étaient tous occupés à labourer leurs terres, opération que la longue sécheresse de cette année ne leur avait pas encore permis de faire (1). Cette division ne manque point d'eau, on y trouve des sources et des puits en abondance; mais elle y est si universellement et si fortement imprégnée de sel, que non seulement elle est désagréable pour ceux qui n'y sont pas habitués depuis long-temps, mais qu'il leur est réellement impossible de la boire. Plusieurs personnes cependant la préfèrent à la plus pure, qui leur paraît insipide et sans goût. Un vieillard de Bokkeveld, qui depuis son enfance avait vécu dans le Zwartland, et ne l'avait quitté que depuis peu

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 409.

d'années, ne manquait jamais une occasion d'y envoyer chercher, pour son usage particulier, quelques bouteilles pleines d'eau salée; il assurait que celle du ruisseau de la montagne était trop pure pour le désaltérer. L'histoire ancienne nous fournit des exemples d'un pareil caprice, ou de pareilles habitudes. Quelques princesses de la famille de Ptolémée ne voulaient boire que de l'eau du Nil, quoiqu'elle soit parfois si fortement imprégnée de nitre et d'autres sels, qu'elle en devient purgative; et la superstition faisait porter de cette même eau d'Égypte en Syrie et en Grèce, pour l'usage religieux d'arroser les temples d'Isis.

Abandonnant le Zwartland et ses eaux salées à ceux dont elles flattaient le goût, M. Barrow dirigea sa route vers le Cap, en passant par Tiger-Berg, ou les montagnes du Tigre. Il arriva à la ville du Cap le second jour de juin 1798, sans avoir éprouvé aucun des inconvénients que la saison avait semblé faire présager.

§ III.

Second voyage de Barrow à la frontière des Cafres, à la suite d'une expédition militaire.

Lord Macartney quitta le Cap, et sir Francis Dundas fut nommé lieutenant-gouverneur de cette importante colonie; il y arriva en novembre 1798 (1).

(1) Voyez la liste des gouverneurs du cap de Bonne-Espérance dans G. Thompson, *Travels and Adventures in southern Africa*, t. II, p. 422.

La protection que les Anglais avaient donnée aux Hottentots, leur imprudente partialité pour cette race, et leur injustice envers les colons, avaient excité au plus haut point le mécontentement de ces derniers. Une révolte éclata parmi les colons du district de Graaff-Reynet. Les rebelles s'étaient cantonnés entre les baies de Drosdy et d'Algoa; ils se dispersèrent lorsqu'ils apprirent que sir Francis Dundas avait envoyé contre eux le brigadier Vandeleur, avec un escadron de dragons (1).

M. Barrow, qui avait conservé au Cap sa place et ses fonctions après le départ de lord Macartney, offrit, avant la fin des troubles dont nous venons de parler, de se rendre dans le district de Zwellendam, afin de couper la communication de ce district avec celui de Graaff-Reynet, et d'empêcher qu'on n'envoyât de la poudre et des secours aux rebelles. Cette offre fut acceptée. Le voyage de M. Barrow devait se terminer à la rivière Camtoos, qui sépare Graaff-Reynet de Zwellendam; mais il fut prolongé par des circonstances imprévues jusqu'au pays des Cafres; ce qui lui donna lieu de faire de nouvelles et intéressantes observations.

Il partit le 8 mars 1799, et joignit à Hottentot's-Holland's-Kloof le capitaine Smith, qui s'y trouvait avec un détachement de dragons. La première qu'il traversa au-delà des montagnes fut Palmiet-Rivier (2). Le pays qui l'environne a de bons pâturages; le petit nombre d'habitants qu'on y trouve est disséminé dans

(1) Barrow's *Travels*, t. II, p. 37.
(2) Ibid., t. II, p. 42.

des fermes où l'on élève des troupeaux. La première maison que l'on vit sur la route, était située à environ dix milles au-delà du kloof; mais comme on s'égara dans de hautes bruyères, on ne put y arriver qu'à minuit. Le 9 mars fut un des jours les plus chauds que l'on eût encore vus en Afrique, et on ne put trouver, pendant une marche de vingt milles, ni ombre, ni abri, ni eau. On arriva épuisé de fatigue à la cabane d'un cordonnier, près de laquelle on trouva un peu d'eau bourbeuse, mais tellement saumâtre, que les chevaux, quoique mourants de soif, ne purent en boire. Cependant un orage survint; il plut toute la nuit : c'était la première pluie qui tombait depuis près de quatre mois. Quatre jours après, elle avait renouvelé la face du pays, et paré de fleurs et de verdure un sol auparavant brûlé. La fraîcheur, occasionnée par la pluie, permit de prolonger la marche jusqu'à Zonder-end-Rivier (1), ou la Rivière sans fin, près de laquelle la compagnie des Indes hollandaises s'est réservé une grande étendue de terre appelée la vallée du Lait doux. Ce terrain est borné au nord par une chaîne de collines autrefois bien boisées, mais aujourd'hui presque nues, les arbres ayant été abattus, à l'exception d'un petit nombre épars çà et là, et de ceux qui croissent dans des crevasses inaccessibles. La contrée voisine de la rivière est très agréable, et passablement habitée relativement aux autres cantons de la colonie, les fermes n'étant guère éloignées les unes des autres

(1) Barrow's *Travels*, t. II.

de plus de trois milles. On y trouve encore quelques antilopes de la petite espèce, tels que le reebok, le spring-bok, le gries-bok, le duyter, et quantité de lièvres et de perdrix; mais les grands bonte-boks sont presque détruits, ou se sont retirés ailleurs (1). Sur les bords de cette rivière, on voit l'établissement des Hernhütes, ou frères Moraves, qui, par la protection et la libéralité du gouvernement anglais, ont agrandi leur territoire, et obtenu un si grand succès dans l'objet de leur mission, qu'à l'époque de l'évacuation ils avaient réuni en corps de société près de six cents pauvres hottentots.

Le premier jour de marche au-delà de la vallée du Lait doux fut à travers un pays plat, le long de la rive droite de la Rivière sans fin, qu'on traversa cependant le jour suivant à l'endroit où elle se jette dans Breede-Rivier, ou la Rivière large, et où par conséquent elle prend fin. Quant à la Rivière large, elle est si considérable en hiver, qu'elle pourrait mettre à flot un vaisseau de ligne; mais en été, elle n'a que quelques pouces d'eau. Le village de Zwellendam, chef-lieu du district, est à neuf milles de distance de la Rivière large; et on traverse un pays susceptible de la plus belle culture, mais qui n'est qu'un désert stérile. Nos voyageurs s'arrêtèrent un jour à Zwellendam, se remirent en route, et arrivèrent le troisième jour à une assez bonne ferme appelée Hogel-Kraal, située au pied d'Attaquas-Kloof(2). Le pays que l'on venait de traverser était peu propre

(1) Barrow's *Travels*, t. II, p. 47.
(2) Ibid., t. II, p. 58.



à exciter l'intérêt; les maisons étaient rares et isolées comme sur toute la surface de la colonie, et la terre abandonnée à sa stérilité, sans culture régulière, sans un seul arbre qui attirât l'attention du voyageur.

Avant de traverser les montagnes d'Attaquas-Kloof, M. Barrow visita la baie de Mosel. Le lieutenant Rice, sous les ordres de l'amiral Pringle, en avait levé le plan, que M. Barrow a publié dans son voyage. Selon ce plan, la pointe la plus avancée de la baie, nommée le cap Saint-Blaise, est située aux trente-quatre degrés dix minutes de latitude méridionale, et vingt-deux degrés dix-huit minutes de longitude orientale, à partir du méridien de Greenwich (1). La haute mer, dans les nouvelles et pleines lunes, est à trois heures; la différence du flux et du reflux est de six à sept pieds. En été, lorsque les vents soufflent sud-est, ou directement dans la baie, les flots se brisent avec violence sur la côte, et rendent l'abordage dangereux, et souvent impossible. Mais ces vents ne sont ni aussi violents, ni aussi permanents qu'au Cap; et les vaisseaux peuvent s'y tenir à l'ancre, en toute sûreté, à trois quarts de mille du rivage. Les vents du sud-ouest, qui règnent sou-

(1) La carte de Burchell donne pour latitude au cap Saint-Blaise, trente-quatre degrés douze minutes vingt secondes, et pour la longitude vingt-deux degrés quatorze minutes dix secondes. Cette détermination étant gravée sur la carte de Burchell, il est présumable qu'elle est due à des observations plus multipliées et plus exactes que celle de M. Barrow; et, quoiqu'elle en diffère peu, elle doit être préférée : cependant M. Coulier a inséré dans ses tables celle de Barrow, ou plutôt de Rice, qu'il a prise dans Purdy.

vent avec fureur depuis avril jusqu'en septembre, excitent de violentes tempêtes dans la baie; il serait alors très imprudent d'y entrer. Un ruisseau, qui serpente à travers le rivage sablonneux de l'embarcadère, présente une aiguade commode. Au sud-est de l'embarcadère est une crique passablement abritée, et assez profonde pour les bâtiments qui ne prennent que dix à douze pieds d'eau. Les rivières qui se jettent dans la baie ont leur embouchure obstruée par les sables; elles abondent en poissons de diverses espèces, et les rochers sont couverts de moules et d'excellentes huîtres (1).

Le 18 mars, nos voyageurs franchirent Attaquas-Klook, et entrèrent dans Lange-Kloof, ou la longue Vallée, dénomination qui lui convient, d'autant mieux que c'est un passage uni d'un mille ou deux de largeur, et d'environ cent cinquante milles de longueur, resserré entre deux chaînes de hautes montagnes. Nos voyageurs trouvèrent dans la plupart des fermes d'excellents vignobles de raisins muscats et de Perse en pleine maturité. Ils virent aussi de grandes plantations de tabac, et différentes espèces d'arbres fruitiers. Les oranges étaient grosses et parfaitement bonnes. Malgré l'abondance et l'excellente qualité des raisins, les habitants font peu de vin, et encore est-il détestable. La route était bonne, la contrée riante, couverte d'arbrisseaux et de gazon, qui formait de vastes tapis de verdure; spectacle bien rare dans une colonie où l'on ne voit presque

(1) Barrow's *Travels*, t. II, p. 70.

partout que des montagnes décharnées ou des plaines arides et sans végétation. L'abondance des eaux avait permis d'y élever des fermes à trois milles de distance les unes des autres. Les côtés de la vallée, abaissés en pente douce, étaient couverts d'une grande variété de bruyères fleuries, de l'arbrisseau nommé gnidia, du xeranthemum toujours vert, et d'une profusion d'autres plantes.

Parvenus à travers le kloof, vis-à-vis Plettenberg-Bay, on s'y arrêta quelques jours, et M. Barrow en profita pour rassembler les bûcherons des environs, et les engager à fournir le bois nécessaire au service public; car tout ce pays, depuis Mossel-Bay jusqu'auprès d'Algoa-Bay, présente une vaste forêt qui suit le pied des montagnes. M. Barrow a publié dans son Voyage de bons plans de la baie de Plettenberg et du bras de mer de sept lieues de profondeur, nommé Knysna, qui se trouve à dix-huit milles à l'ouest de cette baie. On est redevable du premier de ces deux plans au lieutenant Rice, et du second à sir James Callander (1). Le premier établit la latitude Seal-Cape, ou du cap du Veau marin, qui forme la pointe méridionale de la baie de Plettenberg, à la latitude de trente-quatre degrés six minutes, et la longitude vingt-trois degrés quatre minutes à l'est du méridien de Greenwich (2). La baie de Plettenberg est exposée aux mê-

(1) Barrow's *Travels*, t. II, p. 75.

(2) Le cap Seal est aussi nommé capo Delgado, ou Robbenberg sur la carte de Burchell, qui donne pour latitude trente-quatre degrés deux minutes cinquante secondes, et pour la longitude vingt-trois degrés trente-cinq minutes vingt secondes. Cette déter-

mes orages qu'on ressent à Mossel-Bay. Il serait, selon M. Barrow, impossible de la rendre sûre en hiver, même pour les chaloupes; mais en été, les vaisseaux y peuvent rester sans danger. Le Knysna peut devenir un jour une station navale importante. Le flux y entre par un passage semblable au goulet d'un port ordinaire. Ce passage, quoique semé d'îles, peut recevoir de petits bâtiments. Ce bras de mer, se prolongeant jusqu'au centre des plus belles forêts, est très propre à servir de marine. M. Catlander dit que les vaisseaux de cinq cents tonneaux, tout chargés, traverseraient facilement le passage. Le sapin indigène (ilex crocea) parvient, dans ces lieux, à plus de soixante pieds de hauteur, et acquiert six et même huit pieds de diamètre. Les forêts qui commencent à Mossel-Bay s'étendent à l'est, et parallèlement à la côte, dans une longueur de deux cent cinquante milles anglais sur une largeur de dix, de quinze, et même de vingt milles, depuis les montagnes jusqu'à la mer. Ce territoire offre aussi de vastes et belles plaines, un grand nombre de rivières, et des étangs peuplés d'excellents poissons.

Nos voyageurs s'avancèrent ensuite jusqu'à la rivière Camtoos, qui sépare le district de Zwellendam de celui de Graaff-Reynet. Là devait être le terme de leur voyage; mais à peine y furent-ils établis, qu'un

mination est fondée sur des observations plus exactes que celles qui nous sont données par Barrow. Coulier, d'après Purdy, donne pour latitude trente-quatre degrés quatre minutes trente secondes, et pour longitude vingt-trois deg. quarante-trois minutes (vingt-un degrés vingt-une minutes quarante-cinq secondes à l'est de Paris).

exprès du général leur apporta l'ordre d'avancer jusqu'à la baie d'Algoa. L'espace compris entre la rivière Camtoos et cette baie forme une riche et belle contrée. La surface, semblable à un jardin anglais, est agréablement ornée de bouquets d'arbres majestueux, plantés par la main de la nature; les collines sont couvertes d'un épais gazon, qui, faute de bestiaux pour le manger, pourrit sur la terre ou se dessèche, et fait place aux jeunes tiges, qui se montrent immédiatement après les pluies. Quelques paysans indolents étaient épars sur ce district où les Cafres et les Hottentots, ses légitimes possesseurs, au nombre de plus de mille familles, vivaient, il y a trente ans, des produits de leurs troupeaux.

Le cap Récif de la baie d'Algoa, selon le plan levé aussi par le lieutenant Rice, qu'a publié M. Barrow, est situé par trente-quatre degrés dix minutes de latitude, et par vingt-cinq degrés quarante minutes de longitude à l'est de Greenwich (1). La baie d'Algoa n'est point un asile sûr pour les vaisseaux. Comme toutes les baies de cette côte, elle est directement ouverte aux vents du sud-est, qui, toutefois, sont moins dangereux et moins violents que ceux qui soufflent de l'ouest et du sud-ouest. Le général Dun-

(1) Barrow's *Travels*, t. II, p. 86. Le fort Frederick, construit un peu au nord de ce Cap, est, selon la carte de Burchell, à trente-trois degrés cinquante-six minutes trente-sept secondes de latitude, et à vingt-cinq degrés quarante-neuf min. huit secondes de longitude à l'est de Greenwich. Dans les tables de M. Coulier, où la latitude de la baie d'Algoa est rapportée d'après Barrow, il y a une faute de copiste ou d'imprimeur, que l'errata ne corrige pas; on lit, page 11, Algoa (récif), trente-quatre degrés une minute; lisez trente-quatre degrés dix minutes.

das avait fait construire un petit ouvrage pour défendre ce lieu de débarquement, et un fort environné d'une palissade, pour protéger le débarquement qui serait envoyé dans cette baie. Dès le moment que cette baie devint une station militaire, les paysans des environs ont trouvé à vendre leurs denrées; le pays a pris une face nouvelle, et a ressemblé à un vaste jardin.

La prise des principaux chefs de Graaff-Reynet ayant mis fin à la révolte, le général ne songea plus qu'à réunir ses troupes éparses sur toute la surface du district, et à les rassembler à Bruyntjes-Hoogte, où était son quartier-général. En cheminant au nord de la baie d'Algoa pour exécuter ce dessein, nos voyageurs rencontrèrent un parti de Hottentots armés, qui, profitant du désordre causé par la révolte, avouèrent qu'ils venaient de piller les paysans hollandais. On leur fit rendre leurs armes, et on les enrégimenta (1).

En continuant de marcher le long de la rivière Dimanche, et à travers les forêts dont cette partie du pays est entièrement couverte, on tomba au milieu d'un nombre prodigieux de Cafres, suivis de leurs troupeaux, et qui appartenaient à un chef puissant, nommé Congo (2). Cet homme était à la tête de tous les autres chefs, qui s'étaient enfuis du pays des Cafres, situé à l'est de la grande rivière du Poisson, pour se dérober au ressentiment de leur roi Gaïka, avec lequel, deux ans auparavant, M. Barrow avait

(1) Barrow's *Travels*, t. II, p. 93.
(2) Ibid., p. 111.



tenté, conjointement avec le landrost, de les réconcilier. Lorsqu'on lui dit que le maintien de la tranquillité exigeait qu'il s'éloignât du pays habité par les paysans hollandais, il répondit, avec beaucoup de fermeté, que ce pays était son héritage; que le landrost de Graaff-Reynet en avait adroitement dépouillé son père; néanmoins, que pour vivre en bonne intelligence avec les Anglais, il se retirerait dans trois jours du côté de l'est; mais qu'il lui était impossible de s'établir au-delà de la grande rivière du Poisson, « parce qu'il y avait du sang entre Gaïka « et lui », et parce qu'il n'était pas en état de résister à ce redoutable ennemi. Sa contenance assurée, sa taille haute et musculeuse, et surtout le ton décidé avec lequel il parlait à la tête d'une si faible escorte, et au milieu des troupes anglaises, intéressaient en sa faveur. On lui recommanda de s'éloigner des bords de la rivière Dimanche avec ses sujets et ses troupes; il le promit, non sans une sorte de répugnance, et on se contenta de ses promesses.

Il n'arriva rien d'intéressant depuis les bords de la rivière Dimanche jusqu'au quartier-général de Bruyntjes-Hoogte. M. Barrow eut encore ici occasion de remarquer que dans l'Afrique méridionale l'accroissement des hommes et des animaux est en proportion du pays qu'ils habitent. Les plaines de Zeuweld qu'il avait traversées, quoique situées le long des côtes, exemptes de longues sécheresses et couvertes d'une épaisse verdure, ne produisent que des moutons maigres et rabougris, qui ont à peine souffle de vie; tandis qu'à Bruyntjes-Hoogte, pays

élevé, à moitié nu et presque partout sans verdure, on nourrit des bœufs qui sont, sans contredit, les plus beaux de la colonie, et des moutons qui ne le cèdent pas à ceux des montagnes de Neige. Ces hauteurs ne sont pas moins favorables à l'accroissement du corps humain. A peine y a-t-il dans les familles un individu qui n'ait point une taille ordinaire. Quelques uns deviennent énormes, et Brown vit une femme nommée Van-Mooren, qui, à l'âge de quarante ans, sans maladie, sans infirmité, se trouvait par sa grosseur, depuis douze ans, hors d'état de marcher. La circonférence de son bras était de vingt-trois pouces mesure hollandaise; son obésité ne l'avait pas empêchée d'accoucher d'un très bel enfant. Elle a péri dans un incendie, par l'incapacité où elle s'est trouvée de pouvoir s'enfuir.

De Bruyntjes-Hoogte, nos voyageurs s'acheminèrent vers la frontière des Cafres. La grande rivière était si basse, qu'on la traversa sans se mouiller les pieds, excepté dans les endroits où son lit formait des trous profonds. M. Barrow ne rencontra plus d'hippopotames comme à son premier voyage (1).

Après avoir recueilli les troupes stationnées sur les bords de Great-Fish-Rivier, ou de la grande rivière du Poisson, on reprit le chemin de la baie d'Algoa. En approchant de la rivière Dimanche, on vit que les Cafres n'avaient fait aucun préparatif de départ. On envoya un nouveau message à leur chef Congo; mais, au lieu de se soumettre, il attaqua l'arrière-

(1) Barrow's *Travels*, t. II, p. 124.

garde des Anglais, qui continuaient leur marche, se doutant peu que Congo aurait l'audace de se commettre avec un corps de troupes régulières. Les Anglais, malgré la supériorité de leurs forces, se tinrent sur la défensive ; ils savaient que les Hottentots et les paysans mécontents étaient prêts à se joindre aux Cafres ; et cet état de choses réclamait une extrême prudence. De Zwart-Kop-Rivier, ils allèrent camper dans une plaine voisine de la baie d'Algoa, où, à leur grande surprise, ils trouvèrent tous les colons qui avaient été pillés par les Hottentots réunis dans ce lieu avec leurs familles, leurs bestiaux et leurs effets, pour leur demander justice. Ils étaient environ cent cinquante, et les Hottentots, au nombre d'environ cinq cents, leur faisaient la même demande contre les colons. Les Anglais se trouvèrent alors dans la plus embarrassante des positions, résultat naturel de l'imprudent appui qu'ils avaient accordé aux Hottentots, et de leur conduite rigoureuse envers les colons. Dans le même moment, M. Barrow reçut une lettre du général Vandeleur, qui lui apprit que les Cafres avaient attaqué son camp près de la rivière Boschiman. Les colons paysans se joignirent aux Cafres, ravagèrent les plaines de Graaff-Reynet, et pénétrèrent jusqu'à Zwellendam. Le général Vandeleur crut devoir prendre le parti de la retraite, et marcha vers la baie d'Algoa, où il embarqua une partie de sa troupe, se proposant de regagner par terre avec le reste. Mais les événements qui survinrent retardèrent le départ des troupes, et les obligèrent à rester à la baie d'Al-

goa jusqu'à l'époque de l'évacuation de la colonie.

Quant à notre voyageur, il permit au petit nombre de Hottentots qui l'avaient suivi de se retirer; et voyant que sa présence était inutile à la baie de Plettenberg, il partit pour le Cap, et y arriva le 8 juin. Il fit cette route, avec deux chevaux, en seize jours (1).

§ IV.

Description de la colonie et de la ville du Cap, par M. Barrow.

M. Barrow détermine l'étendue du territoire composant la colonie du cap de Bonne-Espérance, de la manière suivante (2) :

Longueur de l'ouest à l'est.

	milles
De la pointe du Cap au pays des Cafres. .	580
De la rivière Koussie au Zaure-Berg . . .	520

Largeur du nord au sud.

De la rivière Koussie à la pointe du Cap.	315
Des montagnes de Nieuweldt à la baie de Plettenberg.	160
De l'embouchure de Tush-Rivier à Plettenberg-Baaken.	225

Ces dimensions donnent un parallélogramme dont a longueur moyenne est de 550, et la largeur de 233 milles anglais; ce qui renferme une surface de

(1) Barrow's *Travels*, t. II, p. 137.
(2) Ibid., t. I, p. 9.

128,150 milles carrés. On va du Cap au Brésil en un mois; à la mer Rouge, aux colonies hollandaises de Démérari, de Berbice, d'Essequibo, et aux îles d'Amérique, en six semaines; et aux côtes de Malabar et de Coromandel, en deux mois.

Ce vaste pays, déduction faite de la ville du Cap, est couvert d'une population d'environ quinze mille blancs, entre lesquels une répartition égale assigne à chacun un terrain de huit milles et demi carrés; il est vrai qu'une grande partie d'une possession aussi considérable ne peut leur être d'aucun profit. C'est un terrain inculte, incapable de rien produire, et qui n'est pas même propre à faire des pâturages pour leurs bestiaux. La moitié au moins de la colonie du Cap se compose de deux espèces de terrain: savoir, de grandes plaines, dont la superficie d'une argile dure et impénétrable, légèrement saupoudrée d'un sable cristallisé, les condamne à une sécheresse perpétuelle : elles ne produisent çà et là que quelques plantes frugifères, âcres et salines, vaguement éparses; le reste du terrain consiste en de vastes chaînes de montagnes entièrement décharnées, ou sur lesquelles on n'aperçoit de végétation que des herbes acides, ou d'autres plantes nuisibles. Ces chaînes de montagnes et les plaines qu'elles renferment gisent généralement dans la direction de l'est à l'ouest, excepté la chaîne qui commence à False-Bay, vis-à-vis du Cap proprement dit, et qui s'étend vers le nord le long de la côte de l'ouest jusqu'à l'embouchure de la rivière des Éléphants; ce qui renferme une étendue d'à peu près deux cent dix milles.

La première grande chaîne de montagnes qui gît est et ouest, renferme entre elle et le bord de la mer, sur la côte du sud, un espace de terrain irrégulier, variable depuis vingt jusqu'à soixante milles en largeur. La côte y forme plusieurs baies; le sol de cette bande de terre est fertile et profond, arrosé de plusieurs ruisseaux, et revêtu d'une verdure sur laquelle s'élèvent des arbustes et des plantes frugifères. On y trouve fréquemment des arbres de haute futaie; les pluies y sont abondantes, et le voisinage de la mer y occasionne une température plus douce et plus égale que dans les cantons plus reculés de l'intérieur de la colonie.

La grande chaîne la plus voisine est le Zwarteberg, ou Montagne Noire; elle est beaucoup plus haute et plus inégale que la première, et, dans plusieurs endroits, se compose de deux, et quelquefois de trois rangs de montagnes. L'intervalle qui la sépare de la première chaîne est à peu près de la même largeur que la bande de terre qui s'étend depuis cette première jusqu'à la mer; sa superficie est très variée; elle se compose de quelques collines incultes, de plaines arides d'argile, connues des naturels et des colons sous le nom de Karroo, et enfin de quelques endroits épars en petit nombre, dont le sol est fertile et bien arrosé. Ce terrain est considérablement plus élevé que le premier; la température y est moins égale, et la nature du sol, jointe à la difficulté d'y arriver en escaladant les montagnes, sur lesquelles on n'a pratiqué que peu de passages, rend ce district bien inférieur en valeur à l'autre.

Le troisième rang de montagnes est le Nieuweldt Gebergte. Cette chaîne, ainsi que partie de la seconde dont on vient de parler, renferme le grand Karroo ou désert aride, qu'aucune créature humaine ne peut habiter. Ce désert forme le troisième étage du midi de l'Afrique ; il est de beaucoup plus élevé que la seconde bande. Sa longueur de l'est à l'ouest est de près de trois cents milles, et sa largeur de quatre-vingts ; rarement ressent-il la bienfaisante influence de la pluie ; sa superficie n'offre qu'une argile légèrement recouverte de sable, sur lequel les yeux ne rencontrent çà et là que quelques plantes ridées et grillées, étendant à peine leurs fibres à moitié desséchées sur un terrain brûlé, et luttant contre le climat pour se préserver de la chaleur ardente d'une saison, et des gelées piquantes de l'autre.

Depuis la côte de l'ouest, en entrant dans l'intérieur du pays, le continent s'élève pareillement en plusieurs étages successifs jusqu'aux montagnes de Roggeveld, qui sont les plus élevées de ce côté ; elles se joignent à celles de Nieuweldt dont on vient de parler. Toute l'étendue de pays située au nord du Cap est bien moins peuplée, plus sablonneuse et plus inculte que la partie de l'est, dont la beauté et la fertilité augmentent à mesure qu'on s'éloigne dans cette direction.

Tel est en général l'aperçu du territoire compris sous le nom générique de cap de Bonne-Espérance : il est divisé en quatre districts, gouvernés chacun par un magistrat civil que l'on nomme landrost, qui est assisté de six hemraaden ou paysans, qui ont

droit de bourgeoisie. Ce conseil connaît de la police du district; il a la surintendance des affaires du gouvernement, ajuste les différends et juge les petits procès; on appelle de ce tribunal à la cour de justice de la ville du Cap. Les quatre districts sont celui du Cap, celui de Stellenbosch et Drakensteen, celui de Zwellendam et celui de Graaff-Reynet; l'ordre chronologique de leur établissement est celui dans lequel on vient de les nommer.

Le district du Cap est principalement composé de cette péninsule montueuse, dont l'extrémité méridionale fut d'abord nommée par les Portugais Cabo dos Tormentos, ou Cap des Tourmentes. Leurs efforts pour doubler ce promontoire furent long-temps balancés par les plus violentes tempêtes; et c'est à ces ouragans que le Cap dut son premier nom, qui fut depuis changé pour celui de Bonne-Espérance, lorsque ces navigateurs l'eurent enfin doublé. La montagne de la Table, flanquée par celle du Diable à l'est, et la Tête du Lion à l'ouest (1), forme l'extrémité septentrionale de cette péninsule; sa longueur du nord au sud est d'à peu près trente-six milles, et sa largeur de huit. Le sommet de quelques unes de ces masses est horizontal; d'autres se terminent en pics, d'autres en cônes; quelques unes ne sont que la roche nue, et d'autres sont couvertes de végétation. Cette péninsule est réunie au continent par un isthme bas et plat, dont la superficie

(1) M. Degrandpré remarque que ce passage contient une erreur; la Tête du Lion est bien à l'ouest de la ville du Cap; mais cette montagne est au nord de celle de la Table.

n'est sillonnée que par quelques dunes de sable qui paraissent devoir leur naissance aux violents vents de sud-est qui les y ont apportées du rivage de False-Bay. Cette dernière est un large enfoncement de la mer renfermé entre le cap promontoire et la chaîne de montagnes qui lui est opposée à l'est sur l'ancien continent.

False-Bay et Table-Bay, la première située au nord, la seconde au sud de l'isthme, sont les deux endroits où relâchent les vaisseaux qui arrivent au Cap, soit pour se réparer, soit pour se rafraîchir, ou pour commercer. Pendant l'été, les vents du sud-est font taire tous les autres; ils règnent ordinairement depuis septembre jusqu'en mai. Table-Bay offre alors le meilleur abri. Le reste de l'année, les vents du nord et du nord-ouest règnent à leur tour; alors False-Bay offre une excellente relâche, et Simon's-Bay, située sur le rivage occidental de cette grande baie, est une anse où les vaisseaux sont absolument à l'abri. Dans tous ces endroits, au surplus, il n'y a aucun moyen de caréner, et ce ne serait qu'avec des dépenses considérables qu'on parviendrait à y faire des établissements propres à cet effet. Il y a encore deux petites baies sur la côte de l'ouest de la péninsule, l'une nommée Hout-Bay ou Baie-des-Bois, et l'autre Champman's-Bay; cette dernière est ouverte aux vents d'ouest et de nord-ouest; mais la première est à l'abri de tous les vents : cependant les vaisseaux ne la fréquentent pas, parce que le mouillage est si petit qu'à peine dix vaisseaux peuvent-ils y trouver place; et les rafales, produites

par les montagnes qui l'environnent, sont tellement variables, que l'entrée et la sortie en sont très difficiles (1).

La ville du Cap est la capitale; c'est le seul établissement de la colonie qui mérite le nom de ville. Elle est agréablement située à la tête de Table-Bay (2), sur une plaine dont le talus s'élève par une pente douce jusqu'aux montagnes du Diable, de la Table et de la Tête du Lion, dont on a parlé plus haut. Cette dernière s'étend au nord, et forme une longue montagne, non interrompue, d'une médiocre hauteur; elle se nomme la montagne de Jacques; c'est celle que les Hollandais avaient nommée Croupe du Lion. Elle abrite la baie de la Table contre les vents d'ouest, et commande absolument la ville et la citadelle du côté du nord-est (3). Ce château, les batteries Chavonne et Amsterdam, protégent efficacement le mouillage. La ville est percée de rues droites et parallèles, qui se coupent à angles droits; elle contient onze cent quarante-cinq maisons, régulièrement bâties et bien entretenues (4); elles sont habitées par quinze mille individus, savoir, cinq mille blancs et hommes de couleur, et dix mille nègres. La plupart des rues sont larges et bien aérées; plusieurs contiennent un canal d'eau courante, revêtu

(1) Barrow's *Travels*, t. I.

(2) M. Degrandpré remarque ici que la ville du Cap n'est point à la tête de la baie, mais à moitié baie sur la côte ouest de cette même baie.

(3) M. Degrandpré dit qu'il doit y avoir ici faute d'impression. La Croupe du Lion est au nord de la citadelle, et le reste de la montagne au nord du nord-ouest.

(4) Barrow's *Travels*, t. I, p. 14; et t. II, p. 340.

de pierres, et sont plantées de deux rangs de chênes; quelques autres sont étroites et mal pavées. La ville est décorée de trois ou quatre places carrées (1), qui y facilitent la circulation; l'une de ces places sert au marché public, une autre sert de halte aux paysans éloignés des districts; ils y déposent leurs chariots lorsqu'ils viennent à la ville; et la troisième, située près du rivage entre la ville et la citadelle, est la place d'armes, et sert pour exercer les troupes : cette dernière place, ouverte et aérée, n'est qu'une grande esplanade parfaitement nivelée; elle repose sur un fond d'argile recouvert d'un petit gravier dur; elle est entourée de canaux ou fossés qui reçoivent les eaux de la ville, et les conduisent à la mer : deux de ses côtés sont entièrement bâtis et décorés de grandes et jolies maisons; une partie d'un des autres côtés de cette grande place est occupée par le corps-de-logis et les deux ailes du quartier militaire (2). C'est un beau bâtiment très régulier, qui fut bâti dans le dessein d'en faire un hôpital, des celliers et des magasins de blé. Les étages de cet édifice peuvent loger quatre mille hommes de troupes, et les casernes de la citadelle peuvent en recevoir mille. Le fort contient en outre des logements pour les officiers d'un régiment, des magasins pour les équipages d'artillerie et pour les munitions; il ren-

(1) Selon M. Degrandpré, il y a cinq places dans la ville du Cap, en comptant celle de l'église et celle qui est devant l'hôpital.

(2) M. Degrandpré remarque qu'il y a encore ici erreur; on voit bien l'hôpital de l'esplanade en question, mais il n'en forme pas un côté. Il y a une autre place devant ce bâtiment; on y passe par une cour de l'esplanade.

ferme aussi la plupart des bureaux du gouvernement. Les autres édifices publics sont : une église calviniste et une luthérienne; une maison de garde, dans laquelle le conseil de la bourgeoisie se rassemble pour les affaires relatives à la police intérieure de la ville; un grand bagne dans lequel sont logés trois cent trente esclaves du gouvernement, et le palais de justice où se plaident et se jugent toutes les causes civiles et militaires.

Le code d'après lequel cette cour prononce ses décisions, est le droit romain, avec les modifications que des circonstances locales ou des cas non prévus exigent : ces modifications, en général, sont indiquées dans un code dressé sous le titre de Statuts de l'Inde, pour servir à la cour suprême de Batavia, et aux autres tribunaux inférieurs des différents établissements de la compagnie des Indes hollandaises. Ce tribunal est composé de sept membres; les jugements y sont prononcés à la pluralité des voix : on en appelle au gouverneur et lieutenant-gouverneur, et de ces derniers, au conseil d'état du roi. Le fiscal est le premier magistrat du lieu; il remplit les fonctions d'accusateur public et de procureur général; et, dans toutes les causes criminelles, il requiert justice au nom du roi. Aucun des juges n'est pris parmi les artisans, mais parmi les bourgeois les plus éminents de la ville.

La citadelle renferme dans ses murs le Weeskammer, ou chambre d'administration des orphelins; elle contient aussi la banque chargée de la direction d'une somme d'à peu près six cent mille risdales,

émise en papier-monnaie par l'ancien gouvernement, et qu'il avait prêtée à ses sujets, avec hypothèque sur leurs terres, maisons, ou même sur leur mobilier, sous l'intérêt de cinq pour cent par an. M. Barrow évalue la population de la ville à six mille blancs, et douze mille esclaves, en y comprenant la garnison (1). En effet, tel est le dénombrement officiel de 1797 :

Hommes mariés...	1566	Chrétiens, 6221
Femmes..........	1354	
Garçons.........	1451	
Filles...........	1658	
Hommes esclaves..	6673	Esclaves, 11891
Femmes esclaves...	2660	
Enfants esclaves...	2558	
Total de la population......		18112

De 1790 à 1797, pendant un espace de huit années, il y a eu quatorze cent quarante-neuf mariages, deux mille cinq cent quatre-vingt-neuf naissances, et onze cent soixante-treize décès. Ainsi le nombre des naissances l'a emporté sur celui des décès de quatorze cent seize individus (2). Cette population a consommé, dans cet espace de temps, environ onze mille trois cent soixante-douze bêtes de gros bétail, cent soixante-un mille huit cent cinquante-six moutons, six mille muids de vin, trente-deux mille neuf cents muids de froment, et vingt-neuf mille quatre cent vingt muids d'orge.

(1) Barrow's *Travels*, t. II, p. 342.
(2) Ibid., p. 345.

On voit plusieurs maisons très élégantes, environnées de plantations et de jardins, dispersées sur la plaine qui s'étend depuis la ville jusqu'à la montagne de la Table. De tous ces jardins, le plus grand et le plus près de la ville (1) est celui dans lequel est bâtie la maison du gouverneur : sa longueur est de près de mille verges ; il contient à peu près quarante acres d'excellente terre, divisés en presque autant de carrés environnés d'une haie de chênes. La promenade publique est dans l'allée du milieu, ombragée par une avenue de chênes, et bordée des deux côtés d'une haie de myrtes taillés.

Parmi toutes les productions étrangères qui offriraient des probabilités en faveur de leur culture au cap de Bonne-Espérance, on doit compter toutes les espèces de coton; plusieurs ont été déjà essayées avec le succès le plus complet, dans le terrain léger et sablonneux qui généralement forme la plus grande partie de la colonie. Deux espèces d'indigo sont sauvages dans plusieurs endroits, et la plante de ce nom, que l'on cultive au Bengale, s'essaie en ce moment. Différentes espèces de cactus, plante sur laquelle se nourrit la cochenille, y croissent tout aussi bien que sur le continent d'Amérique qui lui est opposé. On y cultivait depuis long-temps quelques pieds de thé, mais on les avait négligés; c'est un arbrisseau robuste qu'il n'est pas facile de détruire quand une fois on l'a planté : d'ailleurs le sol, le climat, le pays, ressemblent en général infiniment aux provinces de Chine où cet arbuste est indigène.

(1) M. Degrandpré observe que la moitié du jardin de la compagnie est dans la ville.

On a apporté, il y a trois ans, un petit plant de café de l'île de Bourbon; il est maintenant en plein rapport, et promet de réussir parfaitement, ainsi que la canne à sucre. Le territoire du Cap est susceptible de produire d'excellent tabac; et cette branche de culture a rapporté, pendant les quatre années de séjour des Anglais, une somme de 300,925 risdales, ou 60,185 livres sterling (1). Le lin donne deux récoltes par an, et le chanvre y vient abondamment; les Hottentots le nomment dacha : on n'en fabrique ni toile ni cordage; mais les jeunes pousses, les fleurs et les graines servent aux naturels en guise de tabac: le mûrier nain y croît aussi bien qu'en Chine; mais le ver à soie n'existe pas dans la colonie (2). Cependant le pays abonde en teignes sauvages, qui filent leurs cocons parmi tous les arbustes; il y en a une espèce particulière, presque aussi grosse que celle nommée atlas, qui répond à la description du paphia de Fabricius, insecte qui se nourrit sur le protea argentea, ou l'arbre d'argent des Hollandais : avec des soins on pourrait en tirer parti. Le docteur Roxburg pense que c'est précisément le même insecte qui file cette forte soie que les Indiens nomment tussach. Le palma-christi, de la graine duquel on retire l'huile de castor, l'aloès qui fournit la drogue médicinale de ce nom, sont indigènes au Cap, et se rencontrent partout en abondance, ainsi que l'olivier du Cap.

(1) Barrow's *Travels*, t. II.

(2) M. Degrandpré remarque qu'une Française, madame Martin, avait réussi à élever des vers à soie.

Dans l'espace de quatre années, de 1799 à 1802, on a exporté trois cent quarante et un mille trois cent quatre-vingt-dix-sept livres pesant d'aloès, qui ont produit 25,665 risdales.

La laine pourrait être un objet de revenu, mais les troupeaux sont mal soignés. Le commerce des peaux s'élève à peine à cinq ou six mille risdales, et celui des plumes d'autruches ne passe pas mille risdales (1). Tout l'ivoire exporté du Cap pendant les quatre années de séjour des Anglais ne formait en masse que cinq mille neuf cent quatre-vingt-une livres pesant, qui a produit une valeur de 6340 risdales.

Le bois de construction de toute espèce est rare et cher au Cap; et cependant on a pris, jusqu'à présent, peu de peine pour le rendre plus commun. Le bois de chauffage est si rare, qu'une petite charrette chargée de fagots se vend, dans la ville, jusqu'à cinq et même sept piastres, ce qui revient à vingt ou vingt-huit schellings sterling. Dans la plupart des maisons, un esclave est chargé d'en recueillir; il n'a pas d'autre travail. Tous les matins il part pour escalader les montagnes par des chemins inaccessibles à tout autre qu'un piéton; et, après un travail fatigant de cinq ou six heures, il rapporte vers le soir deux petits fagots pendus aux extrémités d'un bâton qu'il porte sur les épaules. Quelques familles ont deux et jusqu'à trois esclaves, dont le seul travail est de grimper ainsi sur les montagnes pour y chercher du bois à

(1) Barrow's *Travels*, t. II.

brûler. La dépense de quelques fagots ramassés de cette manière, ou achetés par charge de noir, pour l'usage seulement de la cuisine (seul feu que l'on allume dans les maisons) (1), monte, dans une famille ordinaire, à quarante ou cinquante livres sterling par an. Les Anglais ont fait quelques tentatives pour découvrir des mines de charbon de terre, mais elles ont été infructueuses.

La colonie possède et cultive avec succès la plupart des fruits d'Europe, et beaucoup de ceux du tropique. On peut toute l'année servir sur la table au moins dix espèces de fruits différents, mûrs ou conservés. On y trouve des oranges de deux sortes, la petite mandarine et l'orange commune de Chine, des figues, du raisin et des goyaves; les pêches et les abricots ne sont pas mauvais, et dans la saison on en donne cent pour un schelling; les pommes, les poires, les grenades, les coins et les nèfles y sont en abondance. L'arbre prospère; mais le fruit n'en est pas excellent.

Il est rare qu'on prenne ici la peine de greffer les arbres; tous ceux qui y croissent sont sauvageons; les prunes et les cerises y sont médiocres. On y a essayé les groseilles et le petit raisin de Corinthe; mais ils n'ont pas réussi. On n'y connaît point encore la pêche de Pavie; les framboises y sont passablement bonnes, mais rares. Quant aux fraises, on en trouve au marché toute l'année. Il n'y a ni avelines, ni noisettes; mais on y trouve beaucoup d'a-

(1) Selon M. Degrandpré, il y a des maisons au Cap où l'on se chauffe l'hiver, et où on a des cheminées.

mandes, de noix, de châtaignes d'une excellente qualité, ainsi qu'une très grosse espèce de mûres d'un parfum délicieux.

Quarante ou cinquante fermes répandues sur la face orientale de la péninsule fournissent abondamment au marché presque tous les légumes d'Europe. Quelques unes de ces fermes sont plantées de vignes, et leur étendue est assez considérable pour produire annuellement une quantité de sept cents pipes de vin de cent cinquante-quatre gallons chacune, indépendamment des raisins verts, mûrs et secs qu'elles envoient au marché. Sur ces sept cents pipes, une quantité de cinquante à cent est produite par deux fermes situées sur le revers des montagnes, à peu près à moitié chemin, entre les deux baies. C'est un vin doux et mielleux, connu en Angleterre sous le nom de vin de Constance. Le raisin qui croît sur ces fermes est le muscat, et la supériorité de ce vin est principalement due à l'exposition et à la qualité du terrain, ainsi qu'à la manière de le faire. On n'admet au pressoir que le grain du raisin parfaitement mûr, égrappé et dégagé de sa queue; méthode que les autres vignerons du Cap emploient bien rarement. Pendant quatre ans, de 1797 à 1800, l'exportation du vin de Constance s'est montée à sept cent vingt-huit demi-tonneaux, dont le produit a été de 54,504 risdales (1). L'eau-de-vie deviendrait une belle branche d'importation si le colon était instruit. Pendant les quatre ans de séjour des Anglais au Cap,

(1) Barrow's *Travels*, t. II.

1665 pipes d'eaux-de-vie et 21,649 pipes de vins de toutes sortes ont été consommées.

Les vignes, les vergers et les jardins sont environnés de haies formées de myrtes, de cognassiers ou de chênes taillés en charmille : leur objet est de rompre, pendant l'été, l'effort des vents du sud-est, dont la violence et la sécheresse sont mortelles à la végétation. Quant au blé, on le laisse croître en terrain ouvert. La péninsule ne produit que de l'orge, que l'on donne aux chevaux de préférence à l'avoine. Le pays n'a point encore reçu l'orge ordinaire à épi plat ; on n'y connaît que l'espèce à six angles, nommée en quelques provinces d'Angleterre beer, et dans quelques autres cantons, big. Le froment n'est cultivé qu'au-delà de l'isthme, et sur la côte de l'ouest, entre les grandes chaînes de montagnes du nord et du midi ; et c'est au-delà, dans les districts éloignés, que s'élèvent les chevaux, ainsi que les troupeaux de moutons et de bêtes à cornes. M. Barrow a essayé, avec un grand succès, au Cap la culture de la luzerne commune. La pimprenelle vient également bien (1).

Les chevaux ne sont point indigènes au Cap. La première souche fut apportée de Java ; il en est venu depuis de toutes les parties du monde. Les plus estimés pour leur beauté, leur douceur, et pour le service qu'on en retire, sont les espagnols noirs et grisâtres (2), dont, il y a vingt ans, la race fut appor-

(1) Barrow's *Travels*, t. II, p. 346.

(2) M. Degrandpré remarque que ces chevaux, assez bons pour le trait, sont rétifs et difficiles à monter.

tée au Cap du sud de l'Amérique, où ces animaux se sont tellement multipliés, qu'ils y sont sauvages, et couvrent aujourd'hui tout ce vaste continent. Ils sont petits, souvent mal nourris, et n'en sont pas moins durs au travail; cependant on ne les attelle pas aux grands et lourds chariots de la campagne; ce sont les bœufs qu'on y emploie. Ceux-ci sont tous indigènes, excepté une race provenant de quelques individus d'Europe, nouvellement introduits dans la colonie. Le bœuf du Cap se reconnaît aux jambes longues, aux épaules hautes et aux grandes cornes. A l'époque du voyage de M. Barrow, le nombre des chevaux au Cap était de 47,436; celui des grandes bêtes à cornes, de 251,206; celui des bêtes à laine, de 1,448,536; le nombre des porcs n'était que de 758 (1).

Le marché au poisson est fourni d'une grande variété de poissons de mer, que l'on pêche dans la baie et sur toute la côte. Le meilleur est une espèce de perche d'un rose foncé, que l'on nomme roman; mais on ne le prend que dans False-Bay, et sur la côte à l'est de cette baie. Après le roman vient le steen-brassems rouge et blanc, autrement la brême de roche; ce sont deux espèces, ou peut-être seulement deux variétés de perche. On en prend de différentes grandeurs, depuis une livre jusqu'à trente. Il y a plusieurs autres espèces du même genre, et toutes passablement bonnes à manger. Une de ces espèces, nommée le cabilleau, pèse jusqu'à quarante

(1) Barrow's *Travels*, t. II.

livres ; ce poisson a une nageoire sur le dos, la queue plate, et la naissance des nageoires pectorales est noire. Le poisson hottentot doit son nom à sa couleur d'un brun sale ; il a une nageoire sur le dos, la queue est fourchue ; il pèse ordinairement environ quatre livres. Une autre perche, nommée poisson d'argent, a une nageoire dorsale et la queue fourchue ; le fond de sa couleur est une légère teinte rose, et de chaque côté elle a cinq bandes argentées longitudinales ; vraisemblablement c'est celle qui est décrite sous le nom de *perca striata*. Enfin une quatrième espèce, nommée le stompneus, a la nageoire dorsale et la queue fourchue ; chaque côté est rayé de six bandes transversales noires, tachetées de blanc. On estime le harder, espèce de clupea, assez semblable au hareng ordinaire : on fait de bonnes fritures du klipfish ou poisson de pierre ; c'est le *blennius viviparus*.

L'elst, le scomber trachurus, espèce de maquereau, est bon, mais en général malsain ; en conséquence on s'en abstient. Après le mauvais temps, on voit quelquefois dans la baie de grands bancs de maquereaux ordinaires, scomber-scomber. On fait grand cas du springer, pour une graisse épaisse qu'il a le long de la cavité de l'abdomen. Le speering est une espèce d'antherina ; c'est un petit poisson transparent, ayant de chaque côté une large bande qui ressemble à une plaque d'argent. Le knorhaen est un bon poisson ; c'est une espèce de trigla. Il a deux forts dards en avant de chaque œil, et deux au-dessus des ouïes. La sole ordinaire vaut ici celle

d'Europe. Il arrive quelquefois, après un coup de vent, de prendre des dauphins dans la baie. Les pêcheurs ont appris à connaître une singulière espèce de raie, la torpille ou raie électrique; elle les électrise, et leur occasionne souvent des commotions lorsqu'ils marchent par mégarde sur les petits poissons de ce genre que la mer lance sur le rivage pendant l'hiver. On en mange d'une autre espèce que les Anglais ont nommée skate. On pêche aussi dans quelques rivières un poisson d'eau douce; c'est un silurus électrique, mais on ne le mange pas. On prend dans la baie une autre espèce de silurus nommé bagre, mais on le regarde comme un poison (1). Une espèce d'écrevisse, plusieurs espèces de crabes, une grande variété de moules trop odorantes (2), des huîtres aussi bonnes que celles d'Europe, mais un peu rares au Cap et aux environs, complètent la nomenclature des poissons qu'on trouve en ce pays.

Pendant l'hiver, les baleines fréquentent toutes les baies de l'Afrique; les baleiniers les y pêchent plus facilement qu'en pleine mer. Elles sont inférieures en valeur et en grandeur à celles du Nord; mais cependant elles sont d'un assez grand prix pour avoir décidé une compagnie à former un établissement au Cap pour en faire la pêche dans la baie de la Table. Leur longueur est communément

(1) Le *scorpæna capensis*, nommé ici jacob évertson, est un poisson ferme, mais dont on ne mange point. (Note de l'auteur.)

(2) M. Degrandpré remarque à ce sujet que les moules, et tous les poissons en général, prennent une odeur insupportable lorsqu'ils sont passés sur des fonds de corail.

de cinquante à soixante pieds; elles produisent chacune de six à dix tonneaux d'huile. Les barbes d'une aussi petite baleine n'ont que peu de valeur; il est à remarquer que toutes celles qu'on a prises jusqu'à ce jour étaient des femelles. Cette particularité porte à supposer qu'elles ne se jettent dans les baies que pour y déposer leurs petits à l'abri. Les rochers de False-Bay ont jadis été le repaire d'une grande quantité de veaux marins. On y voit encore beaucoup de pingouins; c'est un animal très curieux, et qui forme la ligne de démarcation entre les oiseaux et les poissons.

L'été voit naître ici une quantité d'insectes de toute espèce, particulièrement une sorte de sauterelles qui désole les jardiniers; elle dévore tout ce qu'elle trouve de vert, si l'on n'a pas soin de le couvrir. Les mosquites sont moins incommodes que dans la plupart des pays chauds, et leur morsure ne cause que peu d'inflammation. Mais il y a une sorte de petite mouche de sable, si petite qu'à peine on peut la voir; elle tourmente cruellement ceux qui traversent les broussailles de l'isthme. Les caméléons et toute la famille des lézards sont ici très communs, et partout on trouve de petites tortues de terre dans les plaines découvertes, et même sur les routes. Le scorpion, le scolopendre, et une grosse araignée noire, sont les insectes nuisibles du Cap, et presque toutes les couleuvres de la colonie sont venimeuses (1).

(1) Barrow's *Travels*, t. I.

Quoique l'usage ait prévalu de diviser l'année au Cap en deux saisons, la bonne et la mauvaise, cependant, comme leur retour et leur durée ne sont point assujettis à des époques régulières, il paraîtrait préférable de la diviser en quatre comme en Europe : le printemps serait fixé au premier jour de septembre jusqu'au 1er de décembre, c'est la saison la plus agréable; l'été, depuis décembre jusqu'en mars, c'est le temps le plus chaud; l'automne, depuis mars jusqu'en juin; le temps est alors variable, généralement beau, et la fin de cette saison très agréable; enfin l'hiver commencerait en juin et finirait avec août : cette saison, quoiqu'en général d'une température très agréable, est marquée par les tempêtes, les pluies et le froid. Les vents les plus violents qui règnent ici sont le nord-ouest et le sud-est; le premier commence généralement vers la fin de mai, et souffle par intervalles jusqu'à la fin d'août, et quelquefois pendant septembre. Le vent du sud-est règne le reste de l'année, et quelquefois souffle avec une grande violence; ce qui arrive lorsque le nuage couronne la montagne. Pendant ces tempêtes, l'abbé de la Caille a observé que les corps célestes avaient une apparence terrible et étonnante; les étoiles scintillent tellement qu'elles paraissent s'agiter; la lune semble éprouver une ondulation pareille à un frémissement, et les planètes ont une queue comme les comètes. Ce n'est pas au Cap seulement que de pareils phénomènes peuvent s'observer, ils sont presque par tout le monde les précurseurs des tempêtes qui les accompagnent; et s'ils

nous paraissent ainsi, c'est peut-être parce que, dans les observations, le rayon-visuel est dirigé au travers d'un *medium* chargé de vapeurs auxquelles la tempête imprime un grand mouvement de vélocité.

L'approche de l'hiver se remarque d'abord par l'interruption des vents de sud-est, qui deviennent moins violents, moins fréquents, et qui soufflent sans nuages. La Table est alors dégagée de sa nappe, les rosées deviennent abondantes, et tous les matins les montagnes sont enveloppées d'une brume épaisse. Les vents de nord-ouest sont froids et pénétrants; ils augmentent, et bientôt la tempête se déclare; la pluie, le tonnerre, les éclairs se succèdent, et se mêlent sans interruption pendant deux ou trois jours. Lorsque le temps s'éclaircit, les montagnes du continent montrent leurs pics couverts de neige; la Table elle-même offre sur son sommet une légère aspersion de neige ou de grêle. Le thermomètre est alors dans la ville, au lever du soleil, à quarante degrés, et peut monter vers midi jusqu'à soixante-dix degrés; ainsi la température varie dans cinq ou six heures de trente degrés. Cependant l'état général de l'atmosphère pendant les trois mois d'hiver peut être calculé depuis cinquante degrés au lever du soleil, jusqu'à soixante à midi. Dans le milieu de l'été, il varie de soixante-dix à quatre-vingt-dix degrés; mais, communément, il est plusieurs jours fixé à quatre-vingt-trois ou quatre-vingt-quatre degrés. On l'a vu dépasser cent degrés dans la ville du Cap; mais les exemples d'une pareille température sont bien rares. L'été n'est pas ordinairement d'une

chaleur gênante; les matinées sont quelquefois lourdes et étouffantes, mais les nuits sont toujours fraîches. Le vent de sud-est commence ordinairement vers midi, et expire vers le soir. Lorsque ces vents sont dans leur force, et que la montagne est couverte, leur grande violence a lieu quand le soleil a passé le méridien à peu près de trente degrés, et alors il continue par grains jusqu'à minuit. Cette saison est sèche; à peine pleut-il une fois depuis novembre jusqu'en avril.

Le baromètre se tient plus haut l'hiver que l'été; la colonne de mercure varie dans l'hiver de 29,46 à 30,35 pouces; le premier indique la tempête, la pluie et l'orage; l'autre le beau fixe. Le temps variable est marqué par 29,95 ou 30 pouces, la plus grande variation étant de $\frac{89}{100}$ d'un pouce. Le plus petit changement dans le baromètre indique à coup sûr un changement dans le temps. Le mercure varie encore moins dans l'été; il s'élève rarement au-dessus de 30,10 pouces, et ne descend guère au-dessous de 29,74 pouces. La variation occasionnée par les vents de sud-est est rarement de plus de $\frac{15}{100}$ d'un pouce; heureusement pour les habitants du Cap que ces vents entretiennent, pendant l'été, une constante circulation dans l'air; car, sans cela, le front aride de la montagne de la Table réfléchirait une chaleur qui rendrait insupportable le séjour de la ville.

La plupart des maladies mortelles auxquelles les colons sont sujets, paraissent provenir plutôt de leur manière de vivre que de l'insalubrité réelle du climat. La plus grande preuve que l'on puisse don-

ner en faveur de celte assertion, c'est que pendant plusieurs mois il n'y a pas eu un seul malade dans l'hôpital général militaire; et les hôpitaux particuliers des régiments, dans une armée de cinq mille hommes, n'en ont pas, entre eux tous, renfermé plus de cent pendant le même laps de temps; encore les chirurgiens assurent-ils que la maladie de ces cent hommes fut produite par un usage immodéré du vin et de l'eau-de-vie du pays, que leur paie leur permettait de se procurer en trop grande quantité. Le changement subit de température, la transition surtout du chaud au froid, est peut-être une des causes des maladies de consomption qui attaquent les colons de toutes les classes et de tous les âges. Mais la maladie la plus commune qui affecte les gens entre deux âges, c'est l'hydropisie. La vie ordinaire d'un habitant élevé au Cap consiste à rester sédentaire chez lui; là, deux et trois fois par jour, il se gorge de viande ou de poissons nageant dans la graisse, s'ils ne sont pas assaisonnés de piment ou autres ingrédients de haut goût. Il hume des liqueurs distillées, fume sa pipe; et lorsque tous ses appétits sensuels sont rassasiés jusqu'à la satiété, il se couche et dort même à midi. Du reste, il est rare qu'il se donne du mouvement, et qu'il trouble par quelque exercice le repos dans lequel il végète. L'obstruction au foie, ou l'apoplexie, sont les résultats ordinaires d'une pareille intempérance. L'apoplexie ne les conduit pas immédiatement au tombeau, à cause de l'état de faiblesse dans lequel ils languissent, état qui, donnant moins de prise à la maladie, les y

fait résister plus long-temps; mais elle dégénère ordinairement en hydropisie : cette maladie les emporte en peu de temps. Les enfants sont sujets aux maux de gorge et à différentes éruptions ; la petite vérole et la rougeole ne sont pas épidémiques; la première a paru deux ou trois fois depuis l'établissement de la colonie; mais la dernière s'est montrée bien plus souvent. Le gouvernement a d'ailleurs toujours pris les plus grandes précautions pour éviter de recevoir ces maladies des vaisseaux qui relâchent au Cap. Les exemples de longévité sont rares : on ne passe guère soixante ans. La somme commune des mortalités au Cap, depuis les huit dernières années, a été à peu près de deux et demi pour cent par an parmi les blancs. Les esclaves ont perdu un peu moins de trois sur cent. Les noirs qui vivent à la ville sont en général bien nourris, bien vêtus, point trop exposés à l'inclémence des saisons, et ne travaillent que modérément; mais ceux qui vivent à la campagne, et dont la nourriture consiste dans un pain noir graveleux, et dans les abattis des boucheries, qui travaillent aux champs du matin jusqu'au soir, et ceux qui passent leurs journées dans les plaines brûlantes ou dans les précipices qu'ils parcourent pour ramasser du bois à brûler, sont sujets à des fièvres bilieuses, dont ils guérissent rarement (1).

Les exécutions sont rares. Pendant les huit dernières années, cent dix personnes ont été condamnées

(1) Barrow's *Travels*, t. I.

à mort, sur lesquelles trente-trois, presque toutes esclaves, ont subi leur jugement. La peine des autres a été commuée en celle des galères à perpétuité. La question a été quelquefois en usage, lorsque le défaut de preuves évidentes a forcé d'y suppléer par l'aveu du coupable; et le supplice de la roue était un de ceux auxquels la loi condamnait : on employait rarement l'un et l'autre. Cependant, lorsque les ordres du gouvernement anglais les ont fait abolir, la cour de justice a représenté qu'il était essentiel de les continuer, comme propres à effrayer de grands coupables, que le supplice trop doux de la corde ne pouvait réprimer. Cependant, en cela, la prévoyance de la cour de justice s'est trouvée en défaut; car, depuis l'abolition de la roue et de la question, on a vu moins d'exécutions qu'auparavant, dans un laps de temps égal. C'est au point qu'un des bourreaux a présenté requête pour obtenir une pension, en dédommagement des émoluments qu'il recevait ordinairement sur les patients qu'il exécutait. L'autre a fini assez singulièrement : lorsqu'il apprit qu'on avait aboli la torture et les roues, il se transporta chez le premier magistrat, pour s'informer si ces supplices n'étaient pas en usage chez les Anglais; et sur la réponse négative, s'étant retiré, on le trouva pendu, quelques jours après, dans sa chambre. On présuma qu'il avait craint de mourir de faim, faute d'ouvrage, dans l'idée que personne ne voudrait l'employer, après avoir rempli une place aussi odieuse, et que son esprit en avait été si frappé, qu'il s'était porté au suicide. La place des exécutions est tout auprès d'une

des rues ou chemins qui conduisent à la ville, apparemment pour imprimer plus de terreur à la multitude; ainsi, le premier objet qui se présente aux yeux d'un voyageur, après avoir passé le château, est un grand gibet flanqué de roues et d'instruments de mort : spectacle peu propre à lui donner une idée favorable de l'humanité des habitants, ou de la douceur de leur gouvernement. Quoique la plupart des nations de l'Europe aient sanctionné la coutume des exécutions publiques, pour garantir la société des grands crimes qui pourraient s'y commettre, l'exposition constante des instruments du supplice est peu propre à produire cet effet. L'habitude familiarise l'esprit humain aux objets dont le but était de l'effrayer, et la plus grande partie de la multitude irréfléchie finit par tourner en ridicule ce qui d'abord était fait pour lui inspirer de la terreur.

Il n'y a peut-être aucune partie du monde où l'esclavage fût moins nécessaire qu'au cap de Bonne-Espérance; et certainement il ne s'y fût pas introduit, si ceux qui, les premiers, formèrent cet établissement, avaient été animés du même esprit qui conduisit ces industrieux Bataves, quand ils fondèrent, au milieu des flots, leur riche et puissante république. Un climat tempéré, un sol fertile, des habitants d'un caractère paisible, étaient des avantages que le Cap possédait à la naissance de sa colonie, et dont bien peu d'autres ont joui. On pourrait encore en tirer parti aujourd'hui, et le moyen certain de diminuer, et enfin d'anéantir l'esclavage, serait d'encourager les Hottentots à travailler, en

leur donnant un intérêt dans le produit de leur travail ; de leur faire goûter les douceurs de la vie, et de leur faire enfin comprendre que, comme hommes, ils ont des droits à la société; avantage que la méprisable politique des Hollandais ne leur a jamais accordé. Au surplus, depuis la prise du Cap par les Anglais, on y a introduit peu d'esclaves nouveaux; et ces introductions, peu nombreuses, ont été accidentelles, ou en vertu d'une permission spéciale : et comme les demandes de denrées coloniales ont augmenté, les travaux ont redoublé; en conséquence, les esclaves ont monté à un prix extravagant. On payait, lors du séjour de M. Barrow au Cap, trois et même quatre cents livres sterling pour un esclave; et malgré cette excessive cherté, plusieurs maisons en possèdent de vingt à trente : il se trouve, à la vérité, sur ce nombre, quelques ouvriers que le maître loue à la journée, à la semaine ou au mois, et dont le salaire lui compose un revenu. De tous les esclaves que cette colonie renferme, les Malais sont les plus actifs, les plus dociles, mais les plus dangereux; ils sont fidèles, honnêtes, industrieux; mais ils supportent si impatiemment une injustice, ils sont d'ailleurs si capricieux, que la plus légère provocation les jette quelquefois dans des accès de frénésie pendant lesquels il serait dangereux de les approcher. Un événement arrivé depuis peu de temps servira à démontrer combien ils sont vindicatifs.

Un Malais servait son maître depuis long-temps, et avec fidélité; il lui avait même payé diverses sommes du produit de son travail. Il crut en avoir

fait assez pour avoir gagné sa liberté, et la demanda pour prix de ses services : elle lui fut refusée. Le lendemain il assassina un autre esclave qui vivait avec lui chez le même maître. Arrêté, il déclara dans son interrogatoire que le jeune homme qu'il avait assassiné était son ami, mais que son motif pour l'égorger avait été de se venger de son maître, et qu'il avait pensé que la meilleure manière de le punir n'était pas de lui donner la mort, mais de lui faire perdre mille risdales en faisant périr cet esclave, et mille autres en sus, en se mettant lui-même dans le cas de mourir au gibet; perte si sensible, croyait-il, pour l'insatiable avarice de son maître, que le souvenir de cet événement empoisonnerait le reste de sa vie.

L'esclavage influe nécessairement sur l'esprit et les habitudes de ceux qui naissent et qui reçoivent leur éducation dans les pays où il est établi : comme toutes les autres colonies, le Cap éprouve cette influence. Dans les maisons riches, chaque enfant a son esclave, dont la seule occupation est de supporter ses caprices et de le porter d'un endroit à l'autre, comme si l'on craignait qu'il ne s'aperçût trop tôt de l'objet pour lequel la nature lui a donné des bras et des jambes. Les plus basses classes du peuple même refusent de mettre leurs enfants en service ou en apprentissage : telle est à cet égard la petitesse de leurs idées, qu'ils croiraient par là les condamner à rester assimilés à des esclaves.

L'éducation de la jeunesse a, jusqu'à ce jour, été bien négligée; le gouvernement n'a jamais adopté de

mesure convenable pour établir des écoles publiques sur un plan utile et avantageux, et les colons n'ont point d'autre ambition que celle de voir leurs enfants acquérir une belle écriture, et le talent de bien rédiger un compte, afin de pouvoir les faire entrer dans les bureaux de la compagnie, en qualité d'écrivains. Ce corps de marchands avait à son service une quantité de personnes qu'il payait bien mal; leurs salaires n'étaient réellement pas suffisants pour les faire simplement subsister : mais elles avaient la permission tacite de faire quelque commerce. Il résultait d'une pareille mesure, que chaque serviteur de la compagnie était un petit brocanteur : ils avaient tous une petite boutique dans quelque coin de leurs maisons. Les plus petits colifichets, les plus petites quincailleries ou merceries, de quelque peu de valeur qu'elles fussent, étaient des objets qui fixaient leurs spéculations; les personnes éminentes dans le gouvernement, celles qui joignaient à leurs noms une longue suite d'épithètes fastueuses, ne dédaignaient point de vendre au débit les fruits et légumes de leurs jardins, non par eux-mêmes, mais par les mains de leurs esclaves. En général, si l'on excepte le gouverneur, le clergé, le fiscal et le secrétaire de la cour de justice, toutes les classes de la population n'étaient occupées que de commerce (1). Le grade de koopman, ou marchand de la compagnie, était accompagné au Cap d'une distinction

(1) M. Degrandpré observe que le fiscal s'entendait le plus souvent avec le bourgeois qu'il voulait favoriser, et avait ainsi une part dans les bénéfices de son commerce.

enviée même par le militaire. A cet égard, les Hollandais différaient étrangement des Chinois, qui ont relégué les marchands dans la dernière classe de la société.

Les colons emploient à leurs plaisirs tout le temps qu'ils ne donnent pas à des affaires de commerce. Peu d'entre eux aiment la lecture, et aucun ne s'occupe des arts ni des sciences : ils n'ont aucun amusement public, excepté quelques bals accidentels. Leur société ne s'étend guère au-delà de leur famille, et leurs récréations y consistent à fumer et à jouer aux cartes. Quant à leurs conversations, elles ne roulent que sur l'argent, et cependant personne n'est opulent; ils sont généralement aisés, mais on n'y voit point de grandes fortunes. La colonie ne renferme pas de mendiants, et fort peu de personnes ont recours à la charité publique; celles qui sont dans ce cas sont soutenues au moyen de l'intérêt d'un capital établi pour cet effet. Ce capital se compose de la surabondance des quêtes, des donations et des aumônes faites à l'église après le service; ce qui excède ses besoins est appliqué au soulagement des pauvres : ainsi le public ne paye aucun impôt pour cet objet. Les habitants du Cap jouissent donc, sans déduction, pour ainsi dire, du profit de leur industrie et de leur travail : leurs impôts se bornent à quelques cotisations pour la réparation des rues et pour les ouvrages publics. L'entretien d'un carrosse, et la dépense qu'occasionnent les chevaux, un équipage enfin si coûteux en Angleterre, est au Cap peu de chose après le prix d'achat. Les voitures de la

ville, destinées à prendre l'air dans les environs, ou à de petites excursions, sont ouvertes, et peuvent contenir quatre ou six personnes; mais celles qu'on construit pour faire de longs voyages, sont des chariots légers et couverts d'une toile à voile, assez spacieux pour contenir toute une famille avec les effets et les provisions nécessaires pour plusieurs jours. Le conducteur de ces voitures est ordinairement un de ces hommes connus dans la colonie sous le nom de Bastaards. Ils sont produits par l'union d'une Hottentote avec un Européen, ou avec un esclave; la condition essentielle est que la mère soit Hottentote: ils sont excellents cochers, et regardent comme une bagatelle de tourner court au galop dans des rues ou des chemins étroits, avec huit chevaux en grandes guides. Les dames montent peu à cheval; elles regardent cet exercice comme trop fatigant; en conséquence, elles gardent la maison pendant le jour, et quelquefois elles font un tour de promenade le soir dans le jardin public, lorsqu'il fait frais et que le temps le permet (1).

La plupart des voyageurs ont remarqué que les dames du Cap sont jolies, vives et d'une aimable gaieté : elles sont peu sujettes à cette disposition flegmatique qui fait le fond du caractère des Hollandais en Europe. Les garçons et les filles d'une même

(1) Si l'on en croit M. Degrandpré, les jours où l'on peut se promener sont rares au Cap, à cause des vents du sud-est qui règnent pendant toute la belle saison. C'est beaucoup, dit-il, si dans la ville le temps permet cinquante à soixante jours pour se promener au jardin.

famille diffèrent extrêmement dans leurs manières et dans le coup d'œil; ceux-là sont lourds, d'une taille épaisse; leur démarche est gauche, et leur caractère peu sociable; celles-ci, au contraire, sont petites et délicates, au-dessous de la moyenne taille; leurs manières sont aisées et sans affectation. Elles se mettent bien, et aiment la société : à cet égard elles jouissent de beaucoup de liberté, et n'en abusent pas. Il faut avouer qu'elles sont ici moins que partout ailleurs tyrannisées par les caprices de leurs parents. Le droit d'aînesse est inconnu au Cap; tous les enfants mâles et femelles partagent également la succession. Un père ne peut déshériter son enfant sans en donner la raison; il faut qu'il prouve un des quatorze motifs prescrits par le code Justinien. Au mariage de deux personnes, si leurs droits respectifs ne sont pas stipulés avant la cérémonie par un contrat authentique, la loi de la colonie les met en communauté absolue de tous les biens, esclaves, etc., enfin de toutes les propriétés réunies. Lorsqu'un pareil contrat n'existe pas, les enfants, à la mort de leur père ou de leur mère, héritent de la moitié appartenant au défunt; et on ne peut leur refuser de leur en rendre compte, lorsqu'ils l'exigent à leur majorité (1).

Il faut rendre justice aux demoiselles du Cap. Beaucoup d'entre elles sont bien élevées; cependant la colonie leur offrait bien peu de moyens de perfectionner leur éducation. Dans les meilleures fa-

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 50.

milles, la plus grande partie cultive la musique, et quelques unes ont acquis une certaine force d'exécution. Beaucoup parlent français, et d'autres ont fait quelques progrès dans la langue anglaise. Elles sont adroites à l'aiguille, font de la dentelle, des nœuds, et brodent au tambour. Elles font elles-mêmes leurs modes en se modelant sur celles d'Angleterre, qui de temps en temps leur sont apportées par les passagers qui relâchent au Cap, pendant leur traversée de l'Inde ; on peut dire qu'elles semblent les saisir au vol.

Les garçons, dans leur jeunesse, ne manquent ni de vivacité ni de dispositions ; mais, faute d'une éducation convenable, propre à leur inspirer le goût et le désir de s'instruire, ils dégénèrent bientôt, et s'abandonnent à la routine ordinaire, de manger, fumer et dormir. Peu de ces habitants font société avec les Anglais ; en partie parce que les habitudes des deux nations sont différentes, et peut-être un peu à cause de l'éloignement qu'un peuple conquis conserve toujours pour ses vainqueurs. Cependant, selon M. Barrow, le gouvernement anglais ne leur a donné aucun juste sujet de plainte ni de mécontentement. On n'a établi aucuns nouveaux impôts ; mais, au contraire, quelques taxes ont été diminuées, d'autres modifiées (1) : la vente et la va-

(1) Cependant M. Barrow nous apprend, dans son second volume (p. 178), que, sous le gouvernement anglais, le montant du revenu s'est augmenté graduellement. Du 1er octobre 1797 au 30 septembre 1798, il n'a été que de 322,512 risdales ; et, dans le même intervalle de 1800 à 1801, il s'était élevé jusqu'à 450,713 risdales. Selon M. Barrow, il était susceptible de produire 500,000 risdales.

leur de toutes les denrées coloniales ont beaucoup augmenté, tandis que les marchandises d'importation ont diminué de prix. Le gouvernement anglais a remis aux habitants plus de deux cent mille risdales de rentes arriérées, ainsi que cent quatre-vingt mille risdales de dettes contentieuses; ils ont conservé leur jurisprudence, leurs lois et leur religion; les unes et les autres sont administrées par eux-mêmes; ils jouissent d'autant de liberté que peuvent en espérer des hommes qui ont à remplir les uns envers les autres les obligations qu'imposent les devoirs de la société. Et certainement cette liberté est moins restreinte que sous leur gouvernement précédent. Les propriétés ont été garanties sans exception; elles ont doublé de valeur. Lors et depuis la conquête, personne n'a eu lieu de pleurer la perte d'un ami ou d'un parent. Le gouvernement hollandais, dans un moment de détresse, créa un papier-monnaie qu'il ne put jamais retirer; il perdait quarante pour cent, et à peine pouvait-on voir une piastre en numéraire. Par les opérations financières des Anglais, le premier redevint au pair; et quant aux piastres, on mit en circulation jusqu'à deux millions, qui furent envoyés d'Angleterre à cet effet. Chacun participait à la prospérité générale; les propriétaires des maisons de la ville avaient plus que doublé leur revenu, et les habitants de la campagne, qui recevaient une risdale pour un mouton, le vendaient trois (1). Enfin, selon M. Barrow, en cédant

(1) La dépense de la garnison du Cap était, pour les Anglais, de 255,597 livres sterling, et en sept années les dépenses de toute

aux armes anglaises, les habitants du Cap ont gagné, jusqu'à ce jour, quatre années d'une prospérité toujours croissante, d'une paix et d'une tranquillité domestique non interrompue.

§ V.

Observations de M. Barrow sur les Hottentots, les Boschimans et les Cafres.

Quelque ravalés que les Hottentots soient dans l'échelle de la civilisation, leur caractère a faussement été représenté; on les a vraiment calomniés : il n'y a rien d'engageant, il est vrai, dans un Hottentot; mais il est supérieur à ce qu'en ont annoncé plusieurs relations aussi fausses que ridicules (1). C'est un peuple doux, tranquille et timide, parfaitement innocent, honnête et de bonne foi. Quoique extrêmement flegmatiques, ils sont affectionnés les uns pour les autres, et capables du plus grand attachement. Un Hottentot partage son dernier morceau avec ses compagnons; ils ont bien peu de cette adresse, de cet artifice qui caractérisent les sauvages en général. S'ils sont accusés d'un crime qu'ils aient réellement commis, ils l'avouent avec candeur; rarement ils se querellent ou s'insultent; quoique naturellement timides et poltrons, ils affrontent le danger lorsqu'ils sont conduits par leurs chefs, et ils

nature se sont montées, selon l'évaluation de M. Barrow, dans son second voyage, à 1,789,181 livres sterling.

(1) Barrow's *Travels*, t. 1. Cette critique est injuste. M. Barrow confirme, au contraire, ce que tous les autres voyageurs ont dit des Hottentots.

savent souffrir avec patience : ils ne manquent pas de talents, mais ils ont rarement lieu de les exercer; et c'est là principalement la cause de leur destruction. L'indolence d'un Hottentot est vraiment une maladie dont rien ne peut le guérir, excepté la peur. La faim ne suffit pas pour les arracher à leur apathie; ils se passeront tout un jour de manger, pourvu qu'ils puissent dormir, plutôt que d'aller à la chasse ou de fouiller la terre pour y cueillir des racines propres à leur subsistance. M. Barrow, pendant ses voyages, en a vu plusieurs exemples; souvent ses Hottentots, après avoir passé tout un jour sans manger, ont mieux aimé ne prendre aucune nourriture que d'aller chercher un mouton à une demi-lieue de distance. D'un autre côté, quoiqu'ils sachent aussi patiemment souffrir la faim, ils sont d'une gloutonnerie extrême, lorsque l'occasion s'en présente. Dix des Hottentots de la caravane mangèrent en trois jours un bœuf de moyenne taille tout entier, excepté les jambes de derrière : il est vrai qu'ils avaient jeûné les deux jours précédents, et que pendant ces trois derniers ils prirent à peine le temps de dormir; avec eux, il n'est jamais question que de deux choses, manger ou dormir; et quand ils ne peuvent se satisfaire d'un côté, ils se consolent immédiatement avec l'autre.

Leur appétit vorace se manifeste dans leur manière de manger. Ils commencent par couper un animal en grandes et larges tranches plates; ensuite, les découpant en spirale de la circonférence au centre, ils en forment ainsi des lanières de deux ou trois

aunes de longueur: en un instant toute la bête est coupée en semblables morceaux, et, tandis que quelques uns s'occupent à en suspendre aux branches voisines, d'autres en font griller sur la braise. A peine sont-ils chauds que, les saisissant à deux mains, ils en portent un bout à la bouche, et dans un instant une lanière de viande, longue d'une aune, se trouve engloutie. Les cendres sur lesquelles ils les ont fait cuire les assaisonnent en guise de sel; aussitôt que leurs mains sont vides, ils les nettoient en les frottant sur leur corps; cette onction, renouvelée de temps en temps, accumule au bout d'une année une quantité de graisse qui, venant à se fondre accidentellement auprès du feu, se charge de toute la poussière et de la malpropreté qui peut s'y attacher, et les couvre enfin sur tout le corps d'une cuirasse épaisse et noire, qui dérobe entièrement la couleur de leur peau. On ne peut plus la distinguer que sur la figure et sur les mains, parties qu'ils tiennent un peu plus propres que les autres en les frottant de bouze de vache; elle a la vertu d'enlever cette graisse, que l'eau ne saurait ni dissoudre ni détacher.

L'habillement d'un Hottentot est bien simple; il consiste dans un baudrier de peau, auquel est suspendue une espèce de petit sac fait de peau de jackal, dont la forme ressemble assez à une quille coupée dans la moitié de son diamètre; le côté garni de poils est convexe et tourné en dessus. L'objet de cette singulière parure est de mettre à l'abri certaines parties du corps, que presque toutes les nations sont convenues de couvrir; mais de toutes

celles qui ne sont pas entièrement nues, aucune n'a imaginé un vêtement aussi mal adapté à l'usage pour lequel il est destiné. Si la décence est entrée pour quelque chose dans une pareille invention, il faut avouer que jamais on ne fut plus loin du but; car rien au monde ne saurait être plus immodeste que ce petit sac, tant pour la forme que pour la manière de le placer. Le baudrier suspend par derrière une pièce roide de peau sèche, tombant à peine à moitié cuisse, et taillée dans la forme d'un triangle isocèle. Quelques uns portent deux de ces peaux; mais l'invention de ce vêtement n'est pas plus heureuse que l'autre, car lorsque le Hottentot marche un peu vivement, ou lorsqu'il court, cette parure voltige des deux côtés, et s'agite en avant et en arrière, de manière à ne rien cacher du tout. Il paraît, au surplus, que ce n'est pas là l'objet pour lequel on l'a imaginé; la nature ayant refusé aux Hottentots un présent qu'elle a fait à presque tous les animaux, une queue pour s'éventer et pour chasser les mouches, il s'en est fait une artificielle pour y suppléer : voilà ce qui constitue toute leur toilette en été. Un élégant y peut joindre un bracelet de grains, ou un anneau de cuivre autour du poignet; mais ces ornements sont plus particulièrement à l'usage du sexe.

Semblables aux femmes de toutes les nations, les Hottentotes ont pour la parure une passion immodérée, à laquelle leurs maris sont redevables de leur ruine, qu'ils ont au surplus accélérée par leur amour aussi violent pour le tabac et les liqueurs spiritueuses : ces deux articles et quelques grains de

verre ont payé leurs nombreux troupeaux. Ils ont troqué contre de telles bagatelles les seules ressources qui pussent soutenir leur existence. Les courroies qui jadis entouraient leurs jambes depuis la cheville jusqu'au genou, pour les préserver de la morsure des animaux venimeux, ont été rejetées avec mépris pour faire place à des perles de verroterie; ainsi cette partie de leur vêtement, imaginée par la nécessité et la prudence, est devenue une affaire de mode. Leur cou, leurs bras, leurs jambes, furent bientôt chargés de grains de verre; mais ils réservèrent les plus gros et les plus brillants pour orner un petit tablier d'environ sept ou huit pouces de large, qui leur pend depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la cuisse. Les femmes paraissent prendre un soin particulier pour attirer l'attention sur cette partie de leur personne. Elles attachent tout autour de ce petit tablier de grands boutons de métal, des cauris avec l'ouverture tournée en dehors, ou toute autre chose qui ait beaucoup d'apparence. Celles qui ne peuvent faire les frais d'une parure aussi recherchée, ou qui n'ont pas de goût pour les modes, portent un tablier différent et d'une façon assez originale; c'est la peau d'un animal, coupée par petits filaments, pendants comme un faisceau entre les cuisses, à la moitié desquelles il descend. Le reste de la cuisse est entièrement nu. Les fils de ces tabliers sont souvent trop usés ou en trop petite quantité pour rien dérober à la vue. Au lieu de la queue que portent les hommes, les femmes ajustent sur leurs reins une peau de mouton qui descend jusqu'au gras

de la jambe, et tout juste assez large pour atteindre la partie extérieure des cuisses. Le bruit et le froissement de cette peau roide et sèche annoncent une petite maîtresse hottentote long-temps avant qu'elle paraisse. Le reste de leur corps est nu; quelques unes cependant portent des bonnets de peau de différentes formes, et ornés suivant leur caprice. Dans l'hiver, les deux sexes s'enveloppent d'un manteau de peau.

Tous ceux qui ont écrit sur ces peuples leur ont constamment reproché l'habitude de se graisser le corps et de se vêtir de peaux. Il y a toujours deux manières de représenter les choses, et malheureusement pour les pauvres Hottentots, on les a toujours peints du mauvais côté. Dans un climat brûlant où l'eau est extrêmement rare, il est naturel d'oindre le corps de quelque matière grasse, pour le garantir et empêcher la peau de se dessécher et de se rider par l'action des rayons brûlants du soleil. Presque toutes les nations situées dans ou près de la zone torride ont adopté cet usage. L'huile qui, suivant l'Écriture sainte, ruisselait si abondamment « sur la barbe d'Aa« ron et jusque sur le bord de ses vêtements, » n'était probablement autre chose que la graisse de quelque animal; car pendant quarante ans que ce grand prêtre et Moïse occupèrent dans le désert les enfants d'Israël de l'espoir d'une terre promise, il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent de l'huile végétale; et quoique certains modernes et fameux peintres d'histoire aient habillé ces chefs du peuple saint de vêtements éclatants, bordés de franges ou de galons, il est très

douteux qu'ils aient pu se couvrir d'autre chose que des toisons de leurs troupeaux. Si l'usage de s'enduire le corps de graisse était adopté dans l'Amérique méridionale, il est probable qu'on ne verrait pas dans les rues de Rio-Janeiro autant de malheureux attaqués d'un mal aussi dégoûtant que terrible, l'éléphantiasis. Les Hottentots ne le connaissent point; et on n'a jamais vu que chez eux les maladies de peau fussent communes (1).

Les jeunes Hottentots n'ont rien de désagréable; ils sont bien faits, bien proportionnés et droits. Leurs articulations, leurs mains et leurs pieds sont extrêmement petits. Leurs muscles, peu prononcés, n'indiquent aucune force. Leur corps, au contraire, dessiné délicatement comme celui d'une femme, annonce un caractère indolent et efféminé. Ils sont extrêmement laids de figure; mais cette figure diffère absolument dans certaines familles. Leur nez surtout varie : il est absolument plat dans quelques uns; chez les autres, il est protubérant. Leurs yeux sont châtain foncé; ils sont très longs, étroits, fort éloignés l'un de l'autre; et leurs paupières, au lieu d'être formées comme celles des Européens, sont exactement pareilles à celles des Chinois, avec lesquels ils ont plusieurs autres points de ressemblance physique très frappants. Les os des joues sont hauts et saillants, et forment presque un triangle avec leur petit menton pointu. Leurs dents sont de la plus grande blancheur. Leur peau est d'un brun jaunâtre,

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 156.

ou couleur feuille morte, mais bien éloignée de ce teint maladif d'une personne attaquée de la jaunisse, comme certains voyageurs l'ont écrit. Leurs cheveux sont d'une nature bien singulière; ils ne couvrent point tout le péricrâne; mais ils sont placés en petites touffes à quelque distance les unes des autres; et lorsqu'ils sont coupés court, ils sont aussi durs qu'une brosse à souliers, avec cette différence qu'ils sont frisés et crépus en petits globules ronds de la grosseur d'un pois chiche; et lorsqu'ils les laissent croître, ils tombent sur le cou en tresses serrées, pareilles à des franges.

Quelques unes de leurs femmes sont des modèles de perfection avant leur première grossesse. Leurs articulations, leurs membres sont arrondis et bien tournés, et toute leur personne est régulièrement proportionnée. Leur gorge est ronde, ferme et bien placée; mais le bouton est extrêmement gros, et environné d'une auréole considérablement élevée au-dessus de la peau. Leurs mains et leurs pieds sont petits, délicats, bien faits, et leur démarche n'est pas dénuée de grâces; cependant leurs charmes passent très vite. Immédiatement après leur premier enfant, et même de très bonne heure, quand elles ne sont pas mères, leur gorge tombe, se fane, et, en avançant en âge, elle se détend et acquiert des dimensions énormes. Leur ventre gonfle, et les parties postérieures grossissent si incroyablement, que la courbure de l'épine du dos, au lieu de paraître intérieure, semble au contraire prendre une direction opposée, comme si le coccyx se prolongeait et se

relevait en dehors; ce qui cependant n'a pas lieu. On a observé que les parties charnues ne sont chez elles que de la graisse. On dira quelques autres particularités frappantes, relatives à la conformation des Hottentots, quand on parlera des Boschimans, peuple qui paraît être la source d'où sont sortis les Hottentots; ils sont aborigènes, et se sont conservés purs et sans mélange avec aucune autre race (1).

M. Barrow n'a point remarqué que les Hottentots fussent sujets à aucune maladie particulière. Lorsqu'ils ne subissent pas une mort violente ou accidentelle, ils déclinent insensiblement, et meurent de vieillesse. Ce moment arrive plus tôt chez eux que dans la plupart des climats d'une température pareille à la leur. Il est rare de voir un Hottentot de soixante ans; mais il est également peu commun d'en voir de boiteux ou de contrefaits. Ils n'ont point de médecin : chacun se guérit soi-même. A cet égard, les colons n'ont aucun avantage sur eux. Dans tout le district de Graaff-Reynet, il n'y a qu'un apothicaire; encore habite-t-il le village. On peut raisonnablement supposer que la médecine et l'astronomie doivent leur origine aux premières lueurs de la civilisation. L'une dut enseigner aux hommes à rétablir leurs facultés physiques lorsqu'ils les avaient perdues, ou à réparer le mal accidentel qui pouvait leur arriver; l'autre leur apprit à connaître les temps propres à ensemencer la terre et à en recueillir les fruits. Quelque peu de connaissance que les Hottentots aient de la

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 158.

première de ces sciences, ils en ont encore moins de la seconde. Ils ont, il est vrai, un nom pour le soleil, pour la lune et pour les étoiles; mais c'est à cela que se borne leur astronomie. La division du temps, par le mouvement des corps célestes, est une opération trop subtile pour leur génie. Il eût fallu, pour y parvenir, des observations, des réflexions dont n'était pas susceptible leur esprit insouciant et peu appliqué. Leur comput ne s'étend pas au-delà d'un jour. Lorsqu'ils veulent en indiquer un moment quelconque, ils montrent du doigt le point du ciel où le soleil correspond à cet instant; méthode employée par toutes les autres nations qui n'ont aucune machine pour mesurer le temps. Ils ne connaissent d'autre chronologie que quelques événements mémorables, avant ou après lesquels ils fixent vaguement leurs époques. Les saisons sont déterminées par un nombre donné de lunes, avant ou après *uyntjes tid*, ou la récolte d'une racine bulbeuse, *iris edulis*, qui fit autrefois leur principale nourriture végétale; circonstance qui a gravé cette époque dans leur mémoire. On ignore jusqu'où s'étend leur arithmétique; mais aucun de ceux de la suite des Anglais ne pouvait articuler un nombre au-delà de cinq, aucun ne pouvait additionner deux quantités sans le secours de ses doigts. Malgré tout cela, ils sont bien loin d'être stupides. Ils apprennent le hollandais avec une grande facilité; ils sont excellents tireurs, et d'une habileté inconcevable à trouver un chemin dans les déserts. Leur vue perçante découvre un cerf, ou un gibier, dans un éloignement considérable : ils ne

sont pas moins adroits à trouver les nids d'abeilles. Aussitôt qu'un bourdonnement frappe leur oreille, ils se tapissent, et s'ils aperçoivent la mouche, ils la suivent des yeux à des distances incroyables. Il est hors de doute que l'organe de la vue peut se renforcer et se perfectionner par l'usage. Des matelots distinguent à la mer les objets aussitôt qu'ils paraissent sur l'horizon, bien long-temps avant qu'un passager puisse les apercevoir.

Il est vrai de dire que les Hottentots ignorent absolument les arts et la mécanique. Composer des poisons pour leurs traits, faire des arcs, des flèches, et les instruments de musique dont nous avons parlé; fabriquer de grossiers vases de terre, coudre les peaux de moutons dont ils se vêtissent l'hiver, et qu'ils assemblent avec du fil tiré des nerfs ou des boyaux de quelque animal; voilà le cercle dans lequel se renferment toutes leurs connaissances. C'est sur leur dialecte que paraissent s'être portés tout leur génie et toutes leurs facultés créatrices. De toutes les méthodes inventées par les différentes nations, pour peindre les objets par des sons, et rendre leurs idées clairement et sans équivoque par l'organe de la parole, celle que les Hottentots ont imaginée est sans contredit la plus extraordinaire. Presque tous leurs monosyllabes, et la première syllabe des mots composés, sont prononcés en retirant subitement la langue du palais ou des dents, suivant la signification du mot qu'ils veulent articuler; car cette rétraction du dessus des dents donne au mot qu'elle accompagne une signification absolument différente

de ce qu'elle lui donnerait si elle avait lieu du dessous du palais. Le bruit que la première produit est à peu près celui qui nous échappe dans des moments d'impatience; le second est plein et plus sonore, et ne ressemble pas mal au gloussement d'une poule. Ce bruit n'est jamais articulé avant ou après le mot; il l'accompagne toujours, sort des lèvres dans le même moment, et ne fait qu'un avec lui. Toutes les langues ont probablement commencé par des monosyllabes; mais comme elles ne pouvaient exprimer qu'un nombre d'idées bien limité, on eut recours aux inflexions de la voix et à l'assemblage des sons simples, pour rendre le vocabulaire plus étendu. La division de ces sons simples en lettres représentatives de leurs éléments, et les diverses combinaisons de ces lettres, au moyen desquelles on peut exprimer un nombre illimité de mots nouveaux, sont une des plus grandes merveilles dont puisse faire mention l'histoire du genre humain. Une pareille découverte est infiniment au-dessus de la portée du génie des Hottentots. Ils y ont suppléé, autant qu'ils ont pu, par quelques mots composés et par un claquement de la langue : la nature a sans doute été leur premier guide dans l'origine de leur idiome, dont tous les sons paraissent imitatifs. Le coassement d'une grenouille est sensiblement exprimé par le mot kraak ou kraaie, le meuglement d'un bœuf par mnoo, le miaulement d'un chat par miau, le hennissement d'un cheval par habaæ, le bruit de la mer sur le rivage par hurroo. Ces objets sont en effet désignés dans leur langue par les mots que nous venons de

citer. Ce n'est pas ici le seul exemple qui puisse démontrer que les syllabes ont été imaginées d'après le son produit par les objets que l'on a voulu leur faire ensuite désigner. Dans l'origine, elles l'ont sans doute mieux imité; mais les sons s'altèrent facilement en passant d'une génération à une autre, même parmi les nations pourvues des moyens de peindre toutes les inflexions de la voix, et de les transmettre d'une manière visible à la postérité.

Le génie d'une langue se découvre facilement dans l'invention des mots nouveaux, pour exprimer des idées nouvelles. Avant l'époque funeste où l'Europe les découvrit pour leur malheur, les Hottentots n'avaient jamais connu ni le fusil, ni sa détonation; ils eurent donc un nouveau mot à inventer pour le désigner : ils le nommèrent kaboo, et ce mot fut prononcé d'une manière si emphatique et si particulière, qu'il était presque impossible de se méprendre sur sa signification. La syllabe *ka* est articulée avec un fort claquement de la langue sur le palais : il imite le bruit que fait la pierre, lorsqu'en lâchant la détente on la fait tomber sur la platine qui recouvre la lumière; et la syllabe *boo*, prononcée longuement à pleine bouche, et en avançant les lèvres, imite le bruit de la détonation. Un Européen regarde d'abord comme impossible de jamais pouvoir prononcer un pareil idiome; cependant on surmonte bientôt la principale difficulté qui provient du claquement : la plupart des paysans hollandais qui habitent les districts éloignés apprennent à le parler, et y sont si

accoutumés, qu'ils en mêlent la prononciation avec leur propre langue (1).

Les Boschimans diffèrent sous plusieurs rapports des Hottentots. Ceux que M. Barrow eut occasion de visiter étaient entièrement nus, et n'avaient qu'un baudrier de peau. Les femmes ne portaient qu'un tablier de peau mis avec négligence; cependant la coquetterie, l'amour de la parure si naturel à leur sexe, se faisaient apercevoir dans leurs grossiers habillements; quelques unes avaient des bonnets de peau d'âne assez semblables à des casques; leur cou était orné de morceaux de cuivre, de coquilles et de grains de verre pendus à leurs petits cheveux crépus. Quant aux hommes, ils avaient tous un morceau de bois ou une plume de porc-épic passée au travers du cartilage du nez (2).

Soit que l'on considère les Boschimans sous le rapport de leurs facultés physiques, soit qu'on ait égard à leurs mœurs ou à leur caractère, on ne peut les regarder que comme une race bien extraordinaire. Ils sont extrêmement petits. Le plus grand de ceux que M. Barrow ait vus n'avait que quatre pieds neuf pouces, et la plus grande femme, quatre pieds quatre pouces. La taille ordinaire des hommes est de quatre pieds six pouces, et celle des femmes est de quatre pieds. L'une d'elles, mère de plusieurs enfants, n'avait que trois pieds neuf pouces. Leur couleur, leurs cheveux, leurs traits en général, tout

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 160.
(2) Ibid., t. 1, p. 277.

annonce qu'ils ont une origine commune avec les Hottentots, quoique au coup d'œil ces derniers leur soient bien supérieurs; car les Boschimans sont, à tous égards, les plus laids de tous les hommes. Le nez plat, les os des joues proéminents, le menton saillant, et le profil concave, donnent à leur figure une grande ressemblance à celle des singes; rapports que leurs yeux perçants, toujours en mouvement, tendent encore à augmenter; leur paupière supérieure, semblable à celle des Chinois, se joint à l'inférieure, en s'arrondissant auprès du larmier, sans former un angle comme chez les Européens. C'est peut-être cette conformation qui leur a fait donner, dans la colonie, le nom de Hottentots chinois ou Cineeze. Ils ont le ventre excessivement protubérant, et par contre, le dos concave; mais leurs membres sont en général bien faits et bien proportionnés. Leur agilité est incroyable : l'antilope klipspringer peut à peine les égaler en sautant de rochers en rochers. On dit qu'ils vont si vite, que sur un terrain raboteux, ou bien en montant les montagnes, les chevaux ne peuvent les joindre. Pour augmenter leur vitesse à la course, ils ont adopté la coutume de se faire remonter les testicules jusqu'au haut de la racine du pénis, où elles restent aussi inébranlables que si elles y étaient posées par la nature.

Les Cafres diffèrent beaucoup des Hottentots, et forment une race bien distincte. Chaque Cafre est artisan; il est en même temps soldat, non par profession, mais accidentellement, lorsque l'État dont

il est membre demande ses services. Ils ne font point la guerre par esprit de conquête, mais pour repousser quelque insulte directe, ou quelque acte d'injustice envers toute la communauté ou quelqu'un de ses membres. Leurs habitudes, leur manière de vivre, conviennent mieux à des pâtres qu'à des guerriers (1). Le lait, leur principale nourriture, les rend doux et faciles; d'un autre côté, l'exercice de la chasse, auquel ils se livrent autant par inclination que par intérêt, leur donne une démarche élevée, une hardiesse et un air délibéré qui n'annoncent pas la crainte. En effet, c'est un sentiment qu'ils ne connaissent pas. En temps de paix, le Cafre est pasteur; ses troupeaux réunissent tous ses soins : il est rare qu'il tue une pièce de bétail pour son usage, excepté dans quelque occasion particulière. Lorsqu'un étranger visite un chef cafre, celui-ci choisit sur son troupeau le bœuf le plus gras, et le partage entre ses serviteurs. Le jour où les Anglais partirent du village du roi des Cafres, la curiosité avait rassemblé environ mille personnes pour voir les étrangers ; il ordonna de tuer quatre bœufs, et de les leur distribuer avant qu'ils retournassent chez eux. Quant à nos voyageurs, il leur en destina trois : mais il voulut les choisir lui-même dans son troupeau. Les hommes seuls sont chargés de l'administration du bétail, et ils réussissent parfaitement à se faire comprendre de leurs animaux. Les cornes de ceux qu'ils chérissent de prédilection sont domptées, à leur naissance, dans différentes for-

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 202.

mes assujetties à leur caprice : ils y réussissent en les chauffant avec un fer ardent, jusqu'à ce que la chaleur les ait amollies assez pour se prêter à la direction qu'ils veulent leur donner ; celles du bœuf que le roi montait se couchaient des deux côtés sur son cou, et aboutissaient précisément aux épaules.

Parmi leurs bêtes à cornes, notre voyageur en remarqua une espèce différente de toutes celles qu'il avait encore vues dans la colonie. Les individus avaient les jambes et le cou courts ; leur couleur était généralement noire et blanche ; leurs cornes avaient tout au plus huit pouces, courbées intérieurement, presque partout de la même grosseur, à la pointe comme à la base, et l'extrémité dirigée vers les oreilles. Ces cornes ne sont point attachées au crâne ; elles ne tiennent qu'à la peau, et sont si peu fermes, qu'on les tourne dans toutes les directions qu'on juge à propos : c'est au point que lorsqu'elles ont acquis leur plus grande dimension, elles retombent sur la face de l'animal qu'elles frappent lorsqu'il marche. On regarde ces bœufs comme excellents pour la charge et pour la course ; cette variété n'a point la bosse que l'on dit être un des caractères de la race, à cornes lâches, d'Abyssinie.

Pendant que les hommes s'adonnent aux soins de leurs troupeaux, les femmes cultivent la terre et s'occupent du ménage ; elles font des paniers de paille de cyperus, des pots de terre pour bouillir leur viande et leur blé ; ces vases constituent la presque totalité de leurs ustensiles. Elles font leurs manteaux de peau, et allaitent leurs enfants, ou leur

donnent les autres soins que leur âge demande. Ces travaux domestiques les assujettissent à tout autant d'ouvrage qu'elles en peuvent faire. Elles sont excessivement fécondes ; elles accouchent presque aussi souvent de deux enfants que d'un seul, et il arrive quelquefois qu'elles en font trois d'une seule couche. A peine l'enfant est-il né, qu'on le laisse se traîner tout nu en liberté ; et à six ou sept mois il commence à courir ; on n'y connaît ni claudications, ni difformités. Les Hollandais croient que les Cafres étoufferaient immédiatement un enfant qui naîtrait mal conformé. M. Barrow en fit la question à la mère de Gaïka ; elle en parut choquée, et assura qu'on chasserait de la société toute mère assez dénaturée pour se permettre un pareil crime. Une grande civilisation émousse les affections de la nature, et la politique permet quelquefois tacitement qu'on l'outrage ; mais dans l'état sauvage l'homme éprouve toute la force de l'amour paternel.

Il n'y a peut-être pas sur toute la terre une seule nation dont les hommes, collectivement parlant, soient aussi beaux que les Cafres. Ils sont grands, forts, musculeux, bien faits et d'une belle figure : il est vrai qu'ils éprouvent bien peu des causes qui contribuent, chez les peuples plus civilisés, à retarder le développement du corps ; leur nourriture est simple, et leurs exercices salutaires ; ils ne sont ni gênés ni surchargés par leurs habillements ; ils respirent un air pur, et l'amour ne trouble point leur repos. La jalousie ne les tourmente point ; ils ne connaissent point ces désirs licencieux qui sont le fruit plutôt d'une imagination déréglée que des be-

soins de la nature. Leur constitution n'est ni ébranlée ni énervée par les liqueurs enivrantes, dont ils ne font point usage ; ils mangent ou dorment lorsque la faim ou le sommeil le leur commandent. Une pareille manière de vivre n'admet ni langueur ni mélancolie ; aussi la physionomie d'un Cafre est-elle toujours riante, et chez lui tout annonce la satisfaction et la paix du cœur (1).

Quoique noirs, ou du moins presque noirs, ils n'ont pas un seul trait des Nègres d'Afrique. L'anatomie serait peut-être très embarrassée pour placer le crâne d'un Cafre dans la chaîne si ingénieusement imaginée, depuis celui du plus parfait Européen jusqu'à celui de l'orang-outang, et de là en descendant jusqu'au bas de cette même chaîne terminée par les singes de toutes les espèces. La tête d'un Cafre n'est point allongée, le frontal et l'occipital forment presque un demi-cercle, et la ligne de leur profil est convexe comme dans un Européen ; en un mot, si la nature ne lui avait pas donné ce réseau noir, ce fluide gélatineux que l'anatomie reconnaît entre le derme et l'épiderme, le Cafre eût pu se placer dans la race d'Europe.

Leurs fréquents mariages avec des étrangères ont peut-être contribué à leur conserver leur stature athlétique ; leur principal commerce avec les Tambookies consiste à échanger leurs troupeaux contre de jeunes femmes ; presque tous les chefs ont des épouses tambookies, quoiqu'elles leur coûtent plus

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 205.

cher que des femmes de leur pays. La polygamie est permise; il en résulte peu d'inconvénients, car elle n'est guère en usage que chez les chefs. Il est rare que les gens du peuple aient les moyens d'avoir plus d'une femme, attendu qu'on n'en peut avoir qu'à prix d'argent. Les filles sont considérées comme la propriété de leurs parents, qui n'en disposent jamais que pour les vendre : le prix ordinaire, dans ce cas, est un bœuf ou deux vaches. L'amour est chez eux une passion très faible, et dont ils ne sont pas très occupés. Lorsque des pères et mères reçoivent l'offre d'entrer en marché pour leur fille, rarement cette dernière refuse-t-elle celui qui se propose; elle se regarde comme une marchandise, et n'éprouve ni surprise, ni déplaisir, ni intérêt, lorsqu'on lui dit qu'on est sur le point de disposer d'elle. On ne sait ce que c'est que de faire la cour à une femme; on ne connaît point cette réciprocité de beaux sentiments, ni ces attentions, ces petits soins, avec lesquels on cherche à gagner le cœur de l'objet qu'on aime. Il serait injuste en même temps de taxer ces femmes d'inclination à satisfaire leurs sens, elles sont en général modestes; cependant quelques unes de leurs manières pourraient n'être pas regardées comme très délicates parmi les femmes des nations plus policées. Par exemple, lorsqu'on demande à une jeune femme si elle est mariée, une réponse négative ne lui suffit pas; elle ouvre son manteau, et découvre sa gorge aux yeux de celui qui lui fait cette question. Comme elles n'ont le plus souvent aucune espèce de vêtement sous celui-là, il arrive assez communément que dans

ce moment elles montrent sans dessein quelques charmes de plus.

L'adultère chez les femmes est extrêmement rare; et quand cela arrive, il est plutôt accidentel que prémédité. La punition est une amende; et, si le mari le veut, il répudie son épouse; mais s'il la surprenait sur le fait, la loi lui permettrait d'immoler les deux coupables. Leurs lois paraissent en général très simples, et basées sur des principes naturels plus que sur la politique. Un meurtre prémédité est aussitôt puni de mort. Lorsqu'au contraire un homme tue, en se défendant, ou dans une querelle, ou bien par malheur, il paie aux parents du mort, en forme de compensation de la perte que cet accident leur fait subir, une amende dont ils conviennent, ou qui se règle par les chefs et les anciens de la horde, sur l'importance dont le mort était dans la société. Un chef n'a aucun pouvoir sur la vie de ses sujets; et si, dans un accès de colère, ou de dessein formé, il ôtait la vie à quelqu'un, il courrait le risque d'être chassé de la communauté. Le vol n'est puni que par la restitution de l'objet dérobé. On ne connaît la prison pour aucun délit.

Les anciens pensaient que la figure était le miroir de l'âme; les physiologistes modernes ont été plus loin : ils disent qu'une belle forme, parfaite dans toutes ses parties, ne peut recouvrir un esprit défectueux. Si l'on jugeait l'esprit des Cafres d'après cette règle, on leur reconnaîtrait beaucoup de talents. On n'a point encore essayé de leur donner une éducation convenable. Mais parmi les peuples non

lettrés, il n'en est peut-être pas un dont les manières et les opinions se rapprochent plus de celles des nations civilisées. Leurs ouvrages ne sont point méprisables. Quoiqu'ils ne sachent pas couler le fer, cependant, quand ils en possèdent de malléable, ils le forgent avec une dextérité incroyable. Chacun travaille pour soi. Une pierre fait l'enclume, une autre le marteau, et avec cela seul ils font des lances, des chaînes ou des grains de métal, que l'on ne désavouerait pas à Birmingham. Les hampes de leurs lances sont aussi très bien faites, et plusieurs des ornements de cuivre ou de fer dont ils parent leur tête sont loin d'être dénués de goût. Les peaux de veaux dont ils font leurs ajustements sont préparées et jointes avec beaucoup d'intelligence. Lorsque l'animal est écorché, on en gratte la peau de manière à ce qu'il n'y reste pas la plus petite partie de chair; on l'étend ensuite fortement sur la terre, et on la fixe en cet état par des chevilles de bois. Aussitôt qu'elle est assez sèche pour avoir perdu la force de se contracter, on la bat avec des pierres jusqu'à ce qu'elle devienne douce et pliante. Dans cet état, on en gratte l'intérieur avec des pierres aiguës, et on les enduit d'ocre rouge, jusqu'à ce que toute la surface se couvre d'un poil pareil à celui du drap; alors on la coupe dans la forme convenable, et les morceaux s'assemblent, en les cousant exactement comme font les cordonniers en Europe. Leurs aiguilles sont de fer poli, et le fil est fait des fibres et des tendons pris dans les muscles du dos de plusieurs animaux; mais surtout de ceux qui sont sauvages.

Ils en fournissent de bien meilleur que ceux qui vivent dans la domesticité. Les Hottentots cousent leurs peaux de moutons de la même manière, et d'après leur exemple les colons ont été forcés d'avoir recours à ce fil pour remplacer celui de lin, qui, lors de la conquête de la colonie par les Anglais, avait haussé de prix de dix pour un (1).

Les dissensions domestiques, comme l'avait très bien observé le roi, et l'ambition d'une puissance voisine, ont depuis peu ralenti les progrès de l'agriculture. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'ils sont plus propres à la vie pastorale qu'à celle d'agriculteurs; circonstance qui retardera nécessairement leur civilisation. Celle-ci donne du loisir, engage à la réflexion; l'autre n'est jamais sédentaire, et le pâtre doit errer pour changer ses troupeaux de pâturages, La chasse emploie la plus grande partie du temps des Cafres. Le gros gibier, surtout l'éléphant et le buffle, est devenu extrêmement rare dans ce pays; et l'on ne peut plus y trouver ni autruches, ni springbok. Ces deux derniers, se tenant généralement en plaine, et évitant les bois, ont été facilement environnés et détruits par les chasseurs. Les éléphants et les buffles ont aussi succombé dans les bois, sous les atteintes de la hassagaie; mais ils ont plus souvent été pris au moyen de profondes fosses creusées dans les chemins qui conduisent à leurs repaires. L'hippopotame a lui-même quelquefois donné dans ces piéges; mais lorsqu'il n'est point inquiété, cet

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 209.

animal prend tant de précautions, il marche si lentement, qu'il devine l'embûche, et l'évite. La meilleure méthode qu'ils pussent employer pour le détruire, était de l'épier la nuit derrière un buisson, auprès du sentier qu'il fréquentait ordinairement, et de cette embuscade de le blesser aux tendons de l'articulation du genou; cette blessure le rendait aussitôt boiteux; il ne pouvait plus échapper aux ennemis qui l'environnaient, et dont les hassagaies venaient l'assaillir. Les grandes rivières contiennent encore beaucoup de ces monstrueux animaux, et les Cafres paraissent mettre peu d'ardeur à les chasser. Leurs dents, quoique d'un très bel ivoire, sont trop petites pour l'usage qu'ils en veulent faire; et quant à la graisse, ils paraissent l'aimer moins que les Hottentots, ou même que les colons. Les dépouilles de leur gibier s'appliquent toujours à leur usage particulier; les dents de l'éléphant leur fournissent des anneaux pour leurs bras; la peau du léopard sert à orner leurs manteaux, et les femmes se servent de la peau du chat tigre comme d'un mouchoir.

Si l'on excepte les échanges illicites que les fermiers hollandais ont faits avec eux, en leur portant parfois de petits morceaux de fer, de cuivre, des grains de verre, et d'autres bagatelles qu'ils leur donnaient pour du bétail, les Cafres n'ont aucune espèce de commerce avec les nations voisines, autres que les Tambookies. Indépendamment des jeunes filles que ce pays leur fournit, ils en retirent encore du fer qu'ils paient avec leurs troupeaux. On a supposé que ces Tambookies et les autres nations plus

à l'est, possédaient le talent de couler le fer ; mais il est bien plus probable qu'ils le reçoivent des Portugais établis à Rio de la Goa, voisine de leur pays. Les Cafres, au surplus, ne connaissent pas d'autres métaux que le fer et le cuivre, et leur seul moyen d'échange, le seul moyen de commerce qu'ils aient, consiste dans leur bétail.

Il y a peut-être bien peu de nations (si l'on excepte les Cafres) qui n'aient imaginé de retirer quelque avantage du voisinage de la mer. Ceux-ci ne connaissent point la pêche; ils n'ont ni filets ni bateaux. Qu'ils soient encore imbus de quelques restes de la superstition attachée aux différentes modifications que les religions musulmanes et chrétiennes ont subies, en parcourant les divers pays de la terre; que cette superstition leur défende de se nourrir de poisson, ou que leur manière de vivre, simple, frugale, mais abondante, ne leur ait point jusqu'à ce jour laissé connaître le besoin de chercher leur subsistance dans les flots, c'est ce qu'on ne saurait dire; mais il est certain qu'à peine savent-ils ce que c'est qu'un poisson. Sur toute leur côte, et dans l'embouchure de leurs rivières, on ne trouverait pas un bateau, une pirogue, rien en un mot qui ressemble à un corps flottant. Peut-être y a-t-il trop peu de temps qu'ils habitent cette partie de l'Afrique, pour être familiarisés avec la mer, et pour oser se fier à cet élément.

Très certainement les Cafres ne sont point aborigènes de la pointe méridionale de l'Afrique. Environnés de tous côtés par des nations si différentes

en tout point, par leur couleur, leurs traits et leurs formes, par leurs dispositions, leurs manières et leur langage, il serait absurde de les regarder comme indigènes au petit pays qu'ils habitent maintenant. Si l'on voulait rechercher leur origine, peut-être serait-on bien près de la vérité, en supposant qu'ils descendent de quelques tribus errantes d'Arabes, connus sous le nom de Bédouins. On sait que ces peuples ont pénétré dans presque toute l'Afrique. La figure des Cafres porte des caractères visiblement les mêmes que celle des Arabes, et leur manière de vivre, leurs habitudes pastorales, leur caractère et leur hospitalité envers les étrangers, achèvent de compléter leur ressemblance. Ces Bédouins ont porté des colonies jusque dans les îles du midi de l'Afrique; entreprise plus difficile à exécuter qu'un voyage par terre jusqu'au cap de Bonne-Espérance. En marchant le long de la mer Rouge, et tournant immédiatement au midi sur la côte, ils auront évité le grand désert qui divise l'Afrique en deux, et le pays est alors praticable partout, du moins aussi loin qu'on peut le connaître aujourd'hui.

Le plus grand trait de l'islamisme, la circoncision des mâles, est universellement en usage chez les Cafres, et c'est la seule marque extérieure qui décèle chez eux quelque institution religieuse ou sacrée; mais ils ne l'envisagent que comme une coutume transmise par leurs ancêtres. La tradition qui leur prescrit cette habitude est un préjugé suffisant pour les obliger à s'y asservir. Ils ne l'attribuent à aucun principe de propreté; ils n'en recherchent pas le motif,

et se bornent à dire, c'est un ancien usage. Faire l'opération de la circoncision est un état, une profession : c'est la seule qui existe en Cafrerie. L'âge auquel on la subit est généralement depuis huit jusqu'à neuf ans. Les personnes qui font cet état parcourent le pays de village en village, opérant tous les mâles qui ont atteint l'âge convenable; tout le monde s'empresse de les fêter pendant les huit ou dix jours qu'ils passent dans chaque endroit pour veiller à la guérison des nouveaux circoncis.

Pour opérer la circoncision, il faut d'abord un morceau de fer aiguisé, pointu, dans la forme d'une lame de couteau; l'opérateur introduit cet instrument entre le gland et le prépuce, qu'il ouvre en dessus, en continuant cette incision jusqu'à l'endroit où le prépuce se réunit intérieurement à la verge; de là l'instrument passant des deux côtés du gland jusqu'au frein, coupe le prépuce en deux morceaux; l'opération s'arrête au frein, le long duquel on achève de détacher les deux morceaux de prépuce. Après cette opération, le garçon nouvellement opéré porte un petit sac de cuir, dont la longueur excède un peu le pénis, et qui colle assez pour tenir sans le secours d'un lien; cependant quelques uns portent un baudrier, auquel ils le suspendent par une corde. L'extrémité de ce sac aboutit à une tige d'un pouce de longueur, qui sert à le retirer au besoin. Ce vêtement, des anneaux, des grains et autres ornements pareils, constituent toute la parure d'été d'un Cafre. Il ne porte rien sur la tête; elle est suffisamment couverte des mêmes cheveux crépus, de la même es-

pèce de laine qui caractérisent les Hottentots. Cette circonstance paraîtrait détruire la supposition d'une origine arabe; mais leurs mariages avec les Hottentots et les autres nations voisines sur la côte, doivent avoir promptement opéré ce changement; et quand une fois, dans un climat chaud, les cheveux ont commencé à prendre un tour, il semble augmenter à chaque génération. Les Bastaards produits par l'union d'un Européen et d'une Hottentote ont les cheveux très crépus, et ressemblent beaucoup aux Cafres, à cela près de la couleur.

Les opinions et les sentiments des diverses nations sur la religion sont si différents, il est si difficile, même aux plus civilisées, d'exprimer clairement et raisonnablement les notions sur l'Être suprême qu'ils ne connaissent pas, qu'on ne peut recevoir à cet égard aucune explication satisfaisante, sans connaître parfaitement le langage des peuples parmi lesquels on fait de pareilles recherches; et les Anglais n'étaient pas dans ce cas-là. On demanda au roi s'il croyait à un pouvoir surnaturel, et, s'il y croyait, quelles étaient les notions qu'il en avait. Il répondit qu'il croyait à l'existence de quelque pouvoir invisible, d'où provenaient le bien et le mal qu'ils éprouvaient; que ce pouvoir faisait mourir subitement les hommes avant qu'ils parvinssent à la maturité; qu'il produisait le vent, ainsi que la foudre qui les effrayait et qui les tuait quelquefois; c'était lui qui dirigeait la course du soleil pendant le jour, et celle de la lune pendant la nuit; enfin il dit que c'était à ce pouvoir sur-

naturel qu'ils attribuaient tout ce qu'ils ne pouvaient ni comprendre ni imiter. M. Barrow lui montra alors sa montre, et la surprise qu'il témoigna lui prouva que le roi cafre n'en avait jamais vu auparavant. Lorsque, en examinant avec attention le mouvement, il s'aperçut que l'oscillation du balancier continuait entre ses mains, il regarda tous les spectateurs, et prononça le mot *feegas*, que la foule répéta en faisant un signe d'approbation. Notre interprète hottentot ne put obtenir d'autre information sur ce mot, sinon qu'il désignait quelque influence exercée par les morts sur les vivants, par laquelle ils les excitaient et les dirigeaient à quelques actions. Il nomma cette influence un esprit, et nous dit que c'était un jurement cafre. Il paraît que lorsqu'ils jurent par un parent mort, le serment est inviolable; et une promesse est regardée comme sacrée, lorsqu'une pièce de métal est rompue entre les deux parties : pratique assez semblable à celle qui est en usage en quelques endroits de l'Angleterre entre deux amants, lorsqu'ils rompent une pièce de six sous au moment de leur séparation. Ses réponses à quelques questions qui lui furent faites prouvèrent clairement que tout ce peuple ne s'est point embarrassé des idées métaphysiques sur l'immortalité de l'âme, qui ont occupé la partie la plus civilisée du genre humain, et qu'ils n'ont aucune notion d'une vie future. Comme il ne paraissait pas possible d'obtenir d'explication plus étendue sur un sujet aussi abstrait, par le moyen de l'interprète hottentot, on changea de

conversation pour en prendre une moins embarrassante et plus à leur portée (1).

Leurs talents en musique ne sont pas supérieurs à ceux des Hottentots; ils n'ont d'autres instruments que les deux dont nous avons déjà parlé, et un petit sifflet d'os dont ils se servent pour appeler leur bétail quand il est éloigné. Il leur arrive rarement de chanter ou de danser, et alors ils s'en acquittent on ne peut plus mal; une Cafrine n'est sérieuse que lorsqu'elle danse; ses yeux sont alors constamment baissés, et tout son corps semble n'éprouver que des mouvements convulsifs.

Les femmes paraissent s'amuser beaucoup davantage à tatouer; opération qui consiste à marquer le corps de petits points en piquant l'épiderme. Cette coutume s'est trouvée établie chez presque toutes les nations non civilisées qui habitent les pays chauds, et probablement elle doit son origine à l'inactivité et à l'inapplication de l'esprit. Lorsqu'on irrite légèrement ce tatouage, il occasionne des sensations agréables par tout le corps. En Cafrerie, c'est une mode générale, toutes les femmes ont la peau tatouée, et leur imagination s'exerce surtout à tracer ces espèces de dessins entre les seins et sur les bras.

Une vie sobre et un exercice modéré font qu'ils éprouvent bien peu de maladies. Un petit nombre de simples forme toute la liste des remèdes parmi les nations chez lesquelles la médecine n'est pas une

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 214.

profession. Aussi les Cafres emploient-ils bien peu de plantes; encore est-ce principalement en topiques pour des entorses ou des contusions. La mère de Gaïka désirait tellement obtenir des Anglais un peu de sel pour en faire usage comme d'un purgatif, qu'elle envoya une personne en chercher à l'endroit où étaient les chariots des Anglais, à quinze milles de distance. Les Cafres ne sont sujets à aucune maladie de peau; ils n'ont éprouvé qu'une fois la petite vérole, qui leur fut apportée par un vaisseau naufragé sur leur côte ; elle y causa de grands ravages; les plus anciens en portaient encore les marques sur leur figure. Au surplus, leur constitution n'est altérée par aucune liqueur fermentée ou distillée; les deux seules choses enivrantes qu'ils connaissent, sont le tabac et le chanvre. On dit que, lorsqu'on fume ce dernier, il produit des effets aussi narcotiques que l'opium. Dans leur manière de fumer, ils ont conservé, quoique grossièrement, la coutume orientale d'aspirer la fumée au travers de l'eau, comme on fait avec le houcca. Le fourneau de leurs pipes de terre s'ajuste au bout d'un gros roseau, fixé obliquement dans une corne d'élan remplie d'eau; et la bouche s'applique au bout de la corne opposé à celui auquel aboutit le roseau. La construction de la pipe du Hottentot diffère essentiellement de celle du Cafre; il en réduit la tige à deux pouces pour satisfaire deux sens à la fois.

Les Cafres cultivent peu de plantes diététiques; il paraît que le millet, nommé par les botanistes *holcus sorghum*, et une très grosse espèce de melon

d'eau, sont les principales de celles dont ils font usage pour leur nourriture. La *zamia cycadis*, espèce de palmier, qui croît sauvage presque par tous les pays, leur sert en guise de millet. Ils enterrent à cet effet la moelle de la grosse tige, pendant un mois ou cinq semaines, jusqu'à ce qu'elle devienne tendre, et qu'elle puisse se réduire à la consistance d'une pulpe; ils la mêlent alors avec du lait, et en font une espèce de bouillie; ils mangent aussi les racines de l'*iris edulis*, ainsi que plusieurs autres espèces de graines et de plantes légumineuses.

Si les Cafres s'étaient plus généralement occupés de l'agriculture, il est probable que depuis longtemps ils seraient arrivés à quelques notions plus claires sur les causes des vicissitudes des saisons. Quant à présent, leurs connaissances en astronomie se bornent à savoir que, dans à peu près trente jours, la lune passe dans toutes ses phases, et que dans un an les mêmes saisons reviennent. Leur chronologie se détermine par lunes; leurs registres consistent en quelques entaillures faites dans des pièces de bois; il s'écoule rarement une génération sans que ces calendriers ne soient annulés, et leur ère nouvelle date de quelque grand événement, tel que la mort d'un chef chéri, ou quelque victoire éclatante.

La manière dont les Cafres disposent de leurs morts est pareillement tout-à-fait opposée à celle des nations environnantes; les chefs seuls et leurs enfants obtiennent des funérailles; ils enterrent les premiers dans de profondes fosses creusées dans les kraals (parcs où leurs troupeaux sont enfermés pen-

dant la nuit), et les corps de leurs enfants sont ordinairement déposés dans des fourmilières excavées par les mange-fourmis ou myrmécophages; les autres sont exposés aux loups.

On ne peut trouver parmi eux la trace la plus légère d'aucuns caractères d'écriture; mais leur langue paraît conserver des vestiges de quelque chose de supérieur à celle des autres nations sauvages; leur prononciation est douce, coulante et harmonieuse; elle n'a ni la dure monotonie des sauvages, ni le ton nasal ou guttural qui caractérise presque toutes les langues d'Europe; elle diffère autant de celle des Hottentots que celle-ci diffère de l'anglais. Ils ont adopté le claquement des premiers pour quelques mots, qui ne sont généralement que des noms propres : par exemple, les montagnes et les rivières ont conservé des noms hottentots, circonstance qui pourrait faire présumer que les Cafres ont envahi ce pays sur les Hottentots. Il est assez singulier que ces deux nations portent un nom qui ne leur a jamais appartenu. Le mot Cafre ne peut être prononcé par personne de cette nation; ils n'ont point dans leur langue de son qui puisse exprimer l'*r*. Parmi les Indiens, le mot koffray signifie un infidèle, un païen. Les premiers voyageurs le donnaient généralement aux peuples chez lesquels ils n'apercevaient aucune apparence de religion. Quant à l'origine du nom des Hottentots, on n'a pu rien en découvrir encore. Les Cafres se nomment eux-mêmes Koussie. Les Hottentots prononcent ce nom avec un fort claquement sur la première syllabe. On ne sait

si la langue cafre a quelque analogie avec celle des Arabes; mais leur mot eliang, pour dire le soleil, a quelque consonnance orientale. Les mots suivants en cafre, comparés aux synonymes en hottentot, peuvent servir à prouver combien ces deux langues se ressemblent peu. La syllabe marquée longue dans le hottentot exprime le claquement de la langue sur les dents, et la syllabe marquée brève celui du palais.

VOCABULAIRE CAFRE ET HOTTENTOT (1).

Français.	Cafre.	Hottentot.
Le soleil.	Eliang.	Surrie.
La lune	Inyango.	Kā.
Les étoiles	Imquemqueis.	Kōro.
La terre.	Umclabo.	Kŏo.
L'air, la lumière. ...	Amaphoo.	Kōm.
Le feu.	Leaw.	Ei.
L'eau.	Amaanzee.	Kām.
Le tonnerre.	Ezoolo.	Hōōnoo.
L'éclair	Leaw ezoolo.	Hōōnoo-ei.
Le vent.	Oomoi.	Qūa.
La pluie.	Imphoola.	Tōōkai.
La mer.	Ooloanje.	Hurroo.
Un homme.	Abaantoo.	Quaina.
Une femme	Omfaas.	Quaisha.
Un bœuf	Incabai.	Mnoo.
Un chien.	Eenja.	Toona.
Aujourd'hui.	Emenie.	Hasai.
Demain	Gamtzo.	Quātrie.
Un.	Eenyé.	Qūæ.
Deux	Zimbeenie	Kăm.
Trois	Zintatè.	Gŏna.
Quatre.	Zeené.	Haka.

(1) Barrow's *Travels*, t. 1, p. 219.

Français.	Cafre.	Hottentot.
Cinq..............	Zincano...........	Gosé.
Six...............	Zintantaat..........	
Sept..............	Zinnoné............	
Huit..............	Zintoamnayené......	
Neuf..............	Tuamnumyé	
Dix...............	Leeshung..........	
Onze	Leefang-gay-yè......	
Douze	Leefangbeenie	
Vingt.............	Amashoomomabeenïe.	
Trente	Amashoomomatatè...	
Quarante..........	Amashoomomazeené..	
Cent..............	Ecoloo.	

CHAPITRE XVI.

Voyage de Semple, en 1800 et 1801.

La relation de Robert Semple tient à la fois du roman et du voyage. L'auteur, qui paraît avoir habité le Cap pendant plusieurs années, a cru que son livre ne réussirait pas, s'il n'avait que le mérite de l'utilité; il a donc écrit, au lieu d'un ouvrage sérieux et instructif, une sorte de voyage sentimental où il s'est évidemment proposé d'imiter le chef-d'œuvre du genre. Comme dans Sterne, une foule de rencontres vraies ou fausses inspirent à l'auteur des réflexions morales plus ou moins justes; il ne lui a manqué que l'esprit et l'originalité de son modèle pour les rendre piquantes. Cependant la relation de

Semple a eu deux éditions (1) dans l'espace de deux années. Nous extrairons avec soin les renseignements utiles qui s'y trouvent, en commençant par quelques observations sur les colons du Cap, et finissant par l'analyse d'un voyage de l'auteur à Plettenberg-Bay (2). Cette dernière partie de l'ouvrage mérite d'être distinguée du reste; c'est la seule où l'auteur se soit abstenu de réflexions étrangères à son sujet. Son itinéraire est exact, et fait bien connaître la partie de la colonie qu'il a parcourue.

Semple fait d'abord remarquer qu'il n'y a aucun peuple au monde dont le caractère soit plus difficile à définir que celui des habitants du Cap. Ce ne sont ni des Anglais, ni des Français, ni des Hollandais; c'est un mélange de toutes ces nations qui s'est aisément développé sous un climat heureux, procurant une vie facile et abondante, et sous l'influence d'un gouvernement protecteur. Les traits des habitants du Cap sont, en général, réguliers; leur complexion est belle, leurs yeux vifs et animés, et leurs cheveux brillants. Cette description n'est cependant applicable qu'aux familles qui sont

(1) *Walks and Sketches at the cape of Good-Hope to which is subjoined a journey from cape Town to Blettenberg's-Bay*, by Robert Semple. London, 1805, in-8° de 198 pages, seconde édition, augmentée. C'est de cette dernière édition que nous nous servons. La relation de Semple a été traduite en allemand sous le titre suivant : Semple's *Shilderung des Vorgebirge der Guten Hofnung*. Weimar, 1806, in-8°. R. Semple a depuis publié trois autres voyages, l'un en Espagne, en Italie, Smyrne et Constantinople; l'autre à Lisbonne, en Espagne, à Tétuan et à Tanger, et un autre à Caracas.

(2) Semple écrit toujours à tort Blettenberg's-Bay.

pures de tout mélange de sang africain; et il est facile de se méprendre à cet égard, car il arrive souvent que, malgré le sang mêlé des père et mère, ils ne communiquent à leurs enfants aucune trace apparente d'une telle origine (1).

L'éducation morale des enfants est complétement négligée; en revanche, ils déploient une agilité et une adresse peu communes dans les exercices du corps. La danse est le plus ordinaire de leurs divertissements. Les femmes du Cap s'y montrent surtout avec tous leurs avantages; leurs légers vêtements de mousseline de l'Inde, les plumes flottantes dont elles ornent leurs têtes, leurs mouvements gracieux et décents, la beauté et l'élégance de leurs formes, présentent un spectacle enchanteur.

La plupart sont mères à seize ans, et ces jeunes unions produisent communément dix, douze, et même dix-huit enfants; fécondité qui rend bien difficiles les soins d'une bonne éducation. Les femmes du Cap allaitent rarement elles-mêmes leur progéniture; des esclaves fidèles leur servent ordinairement de nourrices et de secondes mères. On ne remarque pas au Cap entre les deux sexes cette différence de manières si sensible en Europe, et surtout en Angleterre. Dans la conversation, les femmes ne connaissent aucune réserve; leurs expressions sont libres; elles ne savent point déguiser le nom des choses. Cependant leur humanité, leurs sentiments affectueux et désintéressés tempèrent et polissent la gros-

(1) Semple's *Walks*, p. 26-27.

sièreté et la dureté des hommes, et on reconnaît encore partout chez ces peuples l'heureuse influence du beau sexe (1).

La nourriture des classes moyennes de la population est abondante; dans leurs repas de fêtes, leurs tables sont couvertes d'une profusion de viandes, de volailles et de poissons. Les vins d'Europe sont recherchés; mais ceux du Cap, mêlés d'eau, sont employés dans l'usage ordinaire. Après le dîner, les convives des deux sexes se retirent pour se livrer au sommeil; c'est à cette habitude que Semple attribue l'extrême embonpoint qui s'empare souvent des habitants du Cap à un âge très peu avancé.

Les esclaves habitent généralement sous le même toit que leur maître, et sont nourris des restes de sa table et d'une portion suffisante de riz. Leurs mariages, si l'on peut donner ce nom à de telles unions, se font sans presque aucune cérémonie; aucun prêtre n'en bénit les liens communs : aucun sentiment moral ne semble les former. Le mari visite sa femme quand il peut, l'abandonne quand il en est las, sans regret et sans crainte de reproche; c'est un des effets les plus funestes de l'esclavage qui dispose tellement les choses, que le mari appartient souvent à un maître, la femme à un autre, et que les enfants passent quelquefois dès leur enfance sous la puissance d'un troisième. La population esclave se compose principalement de quatre races diffé-

(1) Semple's *Walks*, p. 31-32.

rentes : le Malai, actif, industrieux et vindicatif; le Malabare et le Nègre de Mozambique, fidèles, patients et paresseux; enfin le Hottentot, qui n'a aucune des qualités des premiers; aussi paresseux que les Nègres de Mozambique, et plus passionné pour la liberté, il ne tient jamais compte des bons traitements de son maître, et la fuite est ordinairement la récompense des plus indulgents (1).

Cependant à son indolence naturelle le Hottentot unit quelquefois une activité incroyable dans les occupations qui sont de son goût. A la chasse, il se montre infatigable; et c'est surtout dans cet exercice violent qu'il déploie toutes ses facultés. Les colons ne confient des armes à feu qu'à lui seul; il est rare que sa patience, son agilité, et son esprit fertile en ruses, ne le fassent pas réussir dans ses efforts. Il va chercher le gibier jusque dans ses plus secrètes retraites; soit qu'il faille gravir le sommet de montagnes inaccessibles, ou traverser les plaines sablonneuses du Karroo, rien n'arrête son courage; il supporte facilement la faim, la soif, la plus ardente chaleur, et son coup d'œil pénétrant et sûr le trompe rarement (2).

Après avoir ainsi esquissé les principaux traits des habitants libres et esclaves de la ville du Cap, nous allons suivre Semple dans son excursion à la baie de Plettenberg, qui nous fera connaître les habitants européens de cette partie reculée de la colonie.

(1) Semple's *Walks*, p. 54.
(2) Ibid., p. 90-91.

La baie de Plettenberg est à quatre cent trente milles anglais de la ville du Cap, par le chemin que suivirent Semple et ses deux compagnons ; ils n'y arrivèrent qu'après environ douze jours de marche. Leurs chevaux avaient tellement souffert de la rareté des fourrages et du mauvais état des chemins, qu'ils étaient hors de service en arrivant à la ferme de Lindeboom, et qu'il fallut en prendre de nouveaux pour se rendre à Plettenberg, qui n'est qu'à quatorze milles plus loin.

On partit du Cap le 8 août 1801 ; le but du voyage était de porter des secours à un brick de commerce qui avait échoué dans la baie de Plettenberg. A quatre milles du Cap, on traversa la rivière de Sel, ruisseau sans importance qui prend sa source derrière la montagne du Diable, et se perd dans la baie de la Table. Entre la chaîne des montagnes de la Table et celles de la Hollande-Hottentote, on trouve une vaste plaine de sable entièrement uniforme, à l'exception du centre et des environs de la fausse baie, où le vent a amoncelé de hautes falaises. Nos voyageurs traversèrent cette plaine en cinq heures de marche, et atteignirent, au coucher du soleil, l'habitation de William Morkle, après avoir passé à gué la Première-Rivière (Eerste-Rivier).

Le 9 on passa la fameuse gorge de la Hollande-Hottentote : on reconnaît à une grande distance la route qui y conduit le long des flancs d'une montagne dont la base est formée d'argile rouge. A mesure que l'on s'élève, la vue s'étend davantage sur les campagnes fertiles de la Hollande-Hottentote et

sur la baie Fausse; mais au-delà elle est bornée par les monts élevés du Cap, dont la chaîne suit une direction parallèle à celle des montagnes que l'on gravissait. Elles étaient tellement escarpées, qu'il fallut mettre pied à terre; enfin, on en atteignit le sommet. L'inclinaison des rochers qui le couvrent est d'environ quarante-cinq degrés; ils sont tellement rapprochés dans cet endroit, qu'ils ne laissent qu'une gorge étroite où deux chariots ne peuvent point passer à la fois. En sortant de ce dangereux passage, on a devant soi, à perte de vue, une vaste plaine de sable hérissée de rochers stériles, sans arbres, sans habitations, qui en détruisent la triste uniformité.

On traversa lentement ces déserts de sable jusqu'à la rivière des Palmites, que l'on fut obligé de passer à la nage. Sur la rive opposée, le sol change de nature; un chemin solide et couvert d'un beau gravier conduit de colline en colline jusqu'au mont Hout-Hoek (1), ou Quartier du Bois, dont le sommet est formé de roches singulières qui ont pris leurs noms des différents objets qu'elles représentent. Au pied de cette montagne on trouve encore des sables profonds jusqu'à la rivière de Bott, petit ruisseau couvert de roseaux qui se perd dans la baie Fausse. Dans la soirée, on aperçut un troupeau de daims; on s'arrêta pour passer la nuit à la ferme de Rademeyer, où l'on eut beaucoup de peine à se procurer du fourrage pour les chevaux.

Les bains chauds ne sont qu'à un mille de Rade-

(1) Semple's *Walks*, p. 127. Semple écrit à tort Hou-Hook.

meyer; on s'y rend par un chemin tracé sur un vaste rocher volcanique, qui se réduit, par le simple frottement, en poudre noire comme le charbon. Ce rocher domine immédiatement les sources chaudes qui sont en assez grand nombre; les unes abandonnées à leur cours naturel, les autres recueillies dans des piscines consacrées à l'usage des esclaves. Une seule est réservée aux Européens; on y a construit une chambre de bains. Le malade est graduellement plongé dans l'eau, qui est trop chaude pour permettre une immersion plus prompte; la circulation du sang est tellement active pendant cette opération, qu'elle cause de violentes palpitations de cœur. Les environs des bains étaient stériles et brûlés à l'époque où Semple s'y trouvait; les montagnes étaient, de tous côtés, couvertes de longues herbes desséchées; mais après la saison des pluies, dans les mois de septembre et d'octobre, la terre se revêt d'une végétation brillante et variée, et les collines se couvrent de plantes innombrables.

Le 10, on alla coucher à l'habitation de Riedlickhousen, où l'on fut reçu avec la plus franche hospitalité. Le pays prend dans cet endroit un nouvel aspect. On a, sur la gauche, de hautes montagnes dont le pied est baigné par la rivière Sans Fin (Zondereinde-Rivier); sur la droite, de petites collines couvertes de hautes herbes, et dans les vallées une terre unie, et qui semble, pour être fertile, n'attendre qu'une bonne culture (1).

Le lendemain, on atteignit la ferme de Deventer.

(1) Semple's *Walks*, p. 131.

Au-delà de cette habitation, la route suit le cours de la rivière Sans-Fin. Ses bords sont couverts d'arbres et de buissons qui servent de retraite à une quantité considérable de faisans et de grosses perdrix à ailes rouges, qui montraient par leur hardiesse qu'elles sont rarement poursuivies par les chasseurs. En effet, les habitants de ce district s'amusent peu à tirer d'autre gibier que les daims, dont le pays abonde. Un troupeau nombreux de zèbres fréquentait à cette époque les montagnes de Deventer; mais nos voyageurs ne furent pas assez heureux pour le rencontrer. Ils virent cinq à six autruches qui prirent la fuite à leur vue, et disparurent avec la vitesse du vent (1).

Bientôt le sol s'éleva graduellement, et l'on aperçut les collines qui dominent Zwellendam à travers une vallée pittoresque, au milieu de laquelle la rivière Sans-Fin s'ouvre un passage avant de se précipiter dans la rivière Large (Breede-Rivier). Cette dernière rivière égale en largeur, suivant Semple, la Lee, au moment où elle se perd dans la Tamise. On la traversa dans un bac assez grand pour passer les chevaux et les bœufs, qu'on dirige d'un bord à l'autre à l'aide de cordes tendues.

Le village de Zwellendam, où l'on arriva au coucher du soleil, est composé d'une trentaine de maisons construites au pied d'une chaîne de montagnes élevées et escarpées, qui se dirigent à l'est-sud-est. Une de ses branches s'étend vers les montagnes de

(1) Semple's *Walks*, p. 132.

Roode-Zand, l'autre se prolonge jusqu'à la baie de Plettenberg.

Du temps de Semple, Zwellendam avait une église qui servait aux colons de tous les environs. Les sommets des montagnes étaient alors couverts de neige, et nos voyageurs éprouvèrent dans cet endroit un vent du nord pénétrant et glacial (1).

On a dû remarquer qu'aux environs du Cap, et immédiatement après avoir passé la gorge de la Hollande-Hottentote, le sol était généralement inculte et désert, et les plaines aussi sablonneuses et presque aussi stériles que le rivage de la mer. En approchant de Zwellendam, nos voyageurs observèrent que la terre était moins nue; en deçà de ce village, les montagnes se présentèrent sous des dimensions moins majestueuses; mais en revanche on parcourut des plaines plus riches, s'élevant légèrement en pente au-dessus de la mer, dont on était charmé d'apercevoir au loin la vaste étendue. Les rivières prirent aussi un nouvel aspect; leurs cours rapides à travers de profondes vallées ombragées d'arbres épais exigèrent plus de précaution, et présentèrent plus de danger. Enfin les flancs des montagnes se couvrirent de bois, qui s'étendirent de plus en plus dans la plaine, et formèrent bientôt de vastes forêts, à mesure que l'on pénétra plus avant dans l'intérieur (2).

Le 12, on essuya une pluie violente, qui força la petite caravane de chercher un abri dans une vieille

(1) Semple's *Walks*, p. 134.
(2) Ibid., p. 187-188.

cabane abandonnée. Le soir, on alla passer la nuit à l'habitation de Stein. Cette ferme est considérable; située à la tête d'une vallée, la vue dont elle jouit est d'une imposante simplicité. A droite, s'élève une chaîne de montagnes primitives couvertes de neige; à gauche, de petites collines plantées d'aloès limitent agréablement la perspective; et au centre, s'ouvre une vallée longue et unie, arrosée par les eaux vagabondes de la rivière de Buffel-Jaghts (1).

Le 13, on s'arrêta de bonne heure dans l'habitation de Piet-Duprès, située sur la rivière de Krombecks, et l'on y séjourna le 14 à cause du mauvais temps. Nos voyageurs s'amusèrent à tuer des pluviers, exercice qui ne leur donna pas beaucoup de peine, car ces oiseaux étaient si peu effrayés qu'ils se laissaient approcher comme des pigeons.

Le 15, à une heure, on fit halte à la maison de Muller, après avoir traversé la rivière de Vat (2). Duprès accompagnait la petite caravane, qui fut obligée de passer la nuit dans ce lieu pour céder aux sollicitations de leur hôte. Une généreuse hospitalité, un repas somptueux, apprêté et servi par deux jeunes personnes charmantes, filles de Muller, et deux bons lits, firent oublier à nos voyageurs les fatigues et les mauvais gîtes des journées précédentes.

Le passage de deux rivières, grossies par les pluies et embarrassées de roseaux, employa la plus grande

(1) Semple's *Walks*, p. 137-138.

(2) Vet-Rivier de la carte de Lichtenstein; et Vette sur celle de Burchell.

partie de la journée du 16. On courut quelques dangers en traversant celle du Kafferkuyls. Gauritz, ou Kous-Rivier, comme on l'appelle dans le pays, offrait encore de bien plus grandes difficultés. Tous les renseignements que l'on recueillait sur ce fleuve, à mesure que l'on pénétrait plus avant, étaient de nature plus effrayante. Le Gauritz coule entre deux hautes montagnes qu'il semble avoir désunies; il paraît que ce fleuve prend sa source dans une chaîne de monts élevés, dont les sommets sont, dit-on, couverts de neige pendant la moitié de l'année, de sorte qu'il est souvent gonflé, sans qu'il ait depuis long-temps tombé de pluie dans les environs. Un fait plus singulier, c'est qu'il arrive quelquefois que le Gauritz est guéable, tandis que les petits ruisseaux du même canton coulent à pleins bords, la pente des montagnes étant tellement disposée, que la plus grande partie de l'eau qu'elles reçoivent se précipite d'un côté dans les rivières Vat ou Vette, et du Kafferkuyls, et de l'autre dans une multitude de petits ruisseaux, qui ne se réunissent au Gauritz dans aucune partie de son cours, jusqu'à sa jonction avec la mer. Dans l'endroit où nos voyageurs le virent, le Gauritz coule avec rapidité; mais immédiatement au-dessous des montagnes qu'il traverse, ses eaux se calment et se divisent pendant quelque temps en plusieurs branches. Ses bords étaient couverts d'arbres qui, en unissant leur ombre à celle de la montagne et aux eaux bruyantes du fleuve, dont le lit est hérissé de grosses pierres, présentaient le paysage le plus pitto-

resque qu'on eût encore rencontré. Après avoir passé ce fleuve, on alla se reposer dans la maison de Prins, où l'on trouva heureusement de l'orge pour les chevaux. A la nuit, on s'arrêta dans une chétive habitation dépourvue de fourrage, où la petite caravane fut cependant reçue avec beaucoup d'empressement.

On voyagea pendant toute la journée du 17 à travers le lit desséché d'une ancienne rivière, que l'on reconnut facilement au grand nombre de pierres roulées dont il était couvert; des arbrisseaux et même quelques arbres assez élevés croissaient sur une légère couche de terre végétale, que le temps y a déposée. Cette vallée est suivie d'une autre qui lui sert de prolongement, et qu'on a nommée la Vallée du Rocher de Miel (Honing-Klip), à cause d'une énorme masse de granit perpendiculaire et entièrement nue qui forme un des côtés de la vallée, et se trouve justement placée au point de réunion des deux gorges. Le nom de Rocher de Miel lui fut sans doute donné par les premiers Européens qui y trouvèrent du miel déposé par les abeilles (1).

A une heure après midi, on fit halte à l'habitation de Nicolas Meyers, située dans une charmante position. La vue s'étend de cet endroit sur le Rocher de l'Intendant (Bodlers-Klip), réunion de roches nues qui couronnent le sommet d'une montagne. Il paraît que cette montagne était primitivement plus élevée, mais que l'action du temps et des saisons a successivement réduit son sommet, de sorte que le rocher

(1) Semple's *Walks*, p. 149.

reste seul aujourd'hui comme un témoignage de son ancienne élévation. On quitta la ferme de Meyers à quatre heures, et, après avoir traversé la rivière du petit Brak (Brakke-Rivier), on alla passer la nuit à l'habitation de la veuve Terbans.

Le lendemain à neuf heures du matin on était à cheval; la rivière du grand Brak (Groote-Brakke-Rivier) étant guéable, fut promptement traversée. On gravit des montagnes escarpées avant d'atteindre une vaste plaine, bornée à gauche par des collines inégales, et à droite par l'Océan, que l'on apercevait distinctement. La plaine qui avait d'abord paru unie et égale, était coupée de ravins profonds; un ruisseau étroit, mais tellement profond, qu'il fallut dételer les chevaux pour le passer à la nage, coulait au pied de l'un de ces ravins. Un autre était couvert de roseaux (palmites) tellement serrés, que nos voyageurs ne les eussent pu passer sans danger, si un esclave ne se fût heureusement trouvé dans cet endroit pour leur servir de guide. Le reste de la route ne présentant aucune difficulté, ils arrivèrent à deux heures à l'habitation de Derrick-Huivis. Ils apprirent dans cet endroit que le brick qu'ils allaient secourir était toujours échoué. Leur hôte leur parla de Sparrmann, dont il se souvenait encore, et leur montra une petite montre que ce voyageur lui avait vendue à son passage pour retourner au Cap.

Le 19, après trois heures de marche, on arriva sur les bords de la Rivière-Noire (Zwarte-Rivier), qui coule, comme celle du grand Brak, au fond d'une vallée profonde et bien boisée. On la traversa

sans difficulté, et l'on atteignit, à une heure de chemin au-delà, la rivière du Caïman; le passage en est difficile, mais sans danger; la rive opposée de cette rivière est tellement escarpée et hérissée de rochers, que nos voyageurs auraient regardé comme un grand effort de l'avoir passée à cheval, s'ils n'avaient aperçu les traces d'un chariot qui l'avait récemment descendue. Leur guide leur dit qu'il ne fallait pas moins de sept à huit heures pour effectuer avec une voiture ce passage; en effet, à voir l'état du chemin et les traces que les roues avaient laissées sur le rocher, son assertion ne pouvait paraître exagérée. Du sommet du coteau on aperçoit une chute d'eau considérable pour le pays, qui se précipite d'une grande hauteur dans la rivière du Caïman (1).

A quelque temps de là on atteignit le troisième et dernier passage de Traqua-de-Cou, expression hottentote dont on ne put connaître la signification (2). Ce sont trois gorges profondes et étroites qui coupent la plaine depuis les montagnes jusqu'au bord de la mer, et interrompent toute communication, en chariot, entre les habitants des districts qu'elles séparent. De grands arbres couvrent leurs rives escarpées, et de petits filets d'eau coulent dans leur profondeur sur des lits de roc solide. Au coucher du soleil, on arriva sur les bords de la seconde Rivière-Noire, que l'on passa en canot après avoir forcé les

(1) Semple's *Walks*, p. 153-154.

(2) Semple n'a pas indiqué les deux précédents Traqua-de-Cou. Lichtenstein donne ce nom à une petite rivière, et l'écrit Trakadakaa. Burchell écrit Trakadakow.

chevaux à la traverser à la nage : on s'arrêta, pour coucher, à l'habitation d'un vieux soldat de Frédéric-le-Grand, nommé Jean Wyers.

Le lendemain on ne quitta pas le vétéran prussien avant neuf heures; son fils se joignit à la caravane. A une petite distance on atteignit un lac p considérable, séparé de l'Océan par des terres vées, et où ses eaux ne peuvent pénétrer si ce n par un seul endroit qui leur donne passage dans fortes marées. Après avoir laissé ce lac sur la dr on traversa une rivière étroite et profonde, nom Rugt-Vly. Le chemin monte continuellement à pa de cet endroit jusqu'au sommet d'une colline nos voyageurs aperçurent à leurs pieds la rivièr Doucuma (1).

Semple fut sur le point de périr en traversa Doucuma. La rive opposée est couverte de c que l'on gravit avant d'arriver à la mais Pierre Terbans. A six ou huit milles au-delà teignit l'habitation d'Hans Carvel, située au la rivière de Knijsna (2). Il fallut attendre heures dans cet endroit que l'abaissement marée permît de passer cette rivière; les tro les torrents creusent dans son lit en rendent versée fort dangereuse. Ses rives sont couver grands arbres, et ses eaux coulent au fond profonde vallée. Après une marche de deux on se trouva sur les bords d'un lac charman

(1) Daukama-Rivier de Lichtenstein.

(2) Lichtenstein nomme cette rivière et le lac où elle Neisna. Burchell la nomme Nysna.

jette la Knijsna, et qui communique avec la mer par un canal étroit, creusé à travers les terres élevées qui l'entourent de ce côté; en voyageant le long de ses bords, presque continuellement à l'ombre de beaux arbres, on jouissait du paysage le plus pittoresque. La vue de l'habitation de Lindeboom, et l'idée que l'on touchait à la fin d'un voyage pénible, donnèrent de nouvelles forces à nos voyageurs, qui arrivèrent bientôt au lieu désiré. La famille Lindeboom leur fit le meilleur accueil.

Cette belle habitation n'est qu'à quatorze milles anglais de la baie de Plettenberg; avec le secours de chevaux frais, nos voyageurs s'y rendirent le lendemain matin en quelques heures de marche. On a la première vue de la baie à une heure de chemin de Lindeboom; la chaîne de montagnes au pied de laquelle on voyageait depuis quelques jours se réunit ici à une autre plus étendue qui s'élargit en arrivant près de la mer, et forme le sud-est de la baie. Du côté du nord les vaisseaux sont abrités par une chaîne de hauts rochers qui se perd directement dans l'Océan. Cet avantage ne suffit cependant pas pour rendre cette baie bien sûre; la mer y brise avec violence dans les gros temps. Du reste, elle présente la perspective la plus imposante avec ses immenses rochers, son rivage hardiment dessiné, et les hautes montagnes qui la dominent; c'est un paysage où sont groupés les plus sublimes accidents de la nature, et qui n'a d'autres bornes que l'Océan (1).

(1) Semple's *Walks*, p. 160-161.

Semple et ses compagnons de voyage apprirent du capitaine du brick échoué qu'il ne serait possible de le remettre à flot que par une haute marée, et qu'il fallait attendre pour cela la première pleine lune. Ce retard ne pouvant s'accorder avec les dispositions de nos voyageurs, il fut décidé qu'on retournerait le plus tôt possible au Cap. Ils passèrent cependant le reste de la journée dans la baie de Plettenberg, où ils mangèrent d'excellent poisson. La baie en fournit une quantité considérable, ainsi que de très bonnes huîtres, qui passent pour un mets délicieux au Cap, à cause de leur extrême rareté (1).

Le 23 on retourna à l'habitation de Lindeboom. Le 25, Semple assista à une chasse aux éléphants qui n'eut aucun succès, mais dans laquelle on vit plusieurs de ces animaux. Enfin, le 28, on se remit en route pour retourner au Cap. Dans ce voyage de retour, Semple et ses amis suivirent le chemin qu'ils avaient pris pour venir, jusqu'à la ferme de Morkle; à cet endroit ils prirent sur la droite, et arrivèrent au Cap en passant par le village de Stellenbosch et le haut Drakenstein.

En lisant cette courte relation, on a dû remarquer que l'hospitalité était universellement pratiquée par les colons de l'intérieur. Semple nous apprend que c'est la première de leurs vertus. On ne connaît pas les auberges dans ces contrées; tout ce que renferme la maison d'un habitant est gratuitement offert

(1) Semple's *Walks*, p. 162.

aux voyageurs étrangers, qui n'ont jamais à craindre, après avoir partagé le lit et le repas de la famille, qu'on leur en demande le prix avant leur départ. Les colons sont en outre généralement honnêtes, amis de la paix et sobres. Semple leur reproche cependant un caractère cruel et lâche. Ils voient commettre sans émotion les actions les plus barbares, et sont poltrons toutes les fois qu'il faut affronter un danger auquel ils n'ont point été exposés dès leur enfance ; par exemple, les périls de la mer ou les chances d'un combat. A la chasse des lions, des buffles et des éléphants, ils montrent au contraire une intrépidité inébranlable, une adresse et une présence d'esprit sans exemple. On remarque à la fois dans leur esprit beaucoup de finesse et beaucoup de crédulité; il n'est rien qu'on ne leur persuade; et cependant ils excellent dans l'art de faire un bon marché, le premier des arts pour un Hollandais : on est tenté de les prendre en même temps pour de grands niais et pour d'habiles fripons. Leur ignorance est extrême; l'éducation d'une famille est ordinairement confiée à une sorte de domestique supérieur que l'on honore du titre de maître, et qui est chargé d'enseigner aux enfants la lecture et l'écriture. Ce maître est le plus souvent un étranger, et presque toujours un Allemand ; les jeunes colons ont bientôt terminé leurs études, et ils se hâtent de s'affranchir de leur maître pour vivre au milieu des esclaves et du bétail (1).

(1) Semple's *Walks*, p. 189 et suiv.

Dans ces derniers temps, une sorte d'esprit de religion s'est glissée parmi les colons sous les auspices du méthodisme, et Semple avoue que son influence a produit quelques heureuses altérations dans leur caractère. Dans les familles où cette religion a fait le plus de progrès, on s'assemble le soir pour prier en commun et chanter les psaumes (1).

Les maisons de l'intérieur de la colonie sont généralement composées de légères cloisons de bois revêtues de terre. Près du Cap, où le bois est fort rare, la terre domine; mais à mesure qu'il approchait de la baie de Plettenberg, Semple a remarqué que le bois était employé avec moins de parcimonie. La porte s'ouvre immédiatement sur une grandesalle qui occupe ordinairement toute l'étendue du bâtiment. C'est là que la famille prend ses repas, et que chaque soir les esclaves et les Hottentots étendent leurs matelas ou leurs peaux de bêtes pour dormir. Dans la journée, la maîtresse de la maison se tient dans la même pièce, placée sur une chaise auprès d'une petite table, avec une espèce de poêle sous les pieds qui lui élève les genoux à la hauteur du menton. L'hiver ce poêle est rempli de charbon presque allumé. Sur la table il y a une cafetière de cuivre pleine de café, ou d'eau chaude pour le thé dont on use toute la journée; le plancher est couvert d'un mélange de terre et de bouse de vache; le toit est en chaume, et soutenu par de grosses poutres en guise de chevrons. Enfin trois ou quatre portes exté-

(1) Semple's *Walks*, p. 192.

rieures donnent dans autant de chambres, et complètent le manoir. Un premier étage est une rareté. Cependant chaque colon construit, auprès de son habitation, des logis pour ses esclaves, et des kraals ou des enceintes pour son bétail. Chaque soir, au retour des champs, les bestiaux y sont renfermés, et comptés par le colon ou par ses fils (1).

CHAPITRE XVII.

Voyage de MM. Truter et Somerville, en 1801 et 1802.

Les Européens étaient établis au cap de Bonne-Espérance depuis un siècle et demi. Plusieurs voyageurs entreprenants, et animés par le désir d'enrichir les sciences, avaient exploré l'extrémité méridionale de l'Afrique. Le gouvernement qui s'était emparé de ces belles contrées avait, avec tous les moyens qui étaient en sa puissance, ordonné des expéditions dans l'intérieur du continent, et successivement agrandi les limites de la colonie. Cependant ces limites, et les progrès des découvertes, n'avaient pas, lorsque s'ouvrit le dix-neuvième siècle, franchi la haute chaîne des montagnes de Nieuveldt, à deux degrés et demi de la côte qui termine l'Afrique au sud. On avait, au nord-ouest, pénétré jusqu'à l'embouchure de la rivière Orange, et depuis, et au nord-est, jusqu'aux rivières qui découlent des revers sep-

(1) Semple's *Walks*, p. 193-194.

tentrionaux des montagnes de neige (Sneuwebergen). Le fleuve principal où se réunissent tous ces cours d'eau était, par conjecture seulement, préjugé être celui de la rivière Orange; l'espace intermédiaire était inconnu, et la carte des voyages de Barrow, datée du 1er septembre 1800, offrait toutes les connaissances acquises jusqu'à ce jour sur cette partie du continent africain. Deux individus voyageant, d'après l'ordre du gouvernement anglais, dans le seul but de se procurer du bétail pour remplacer celui qu'une épizootie venait d'enlever à la colonie, franchirent cette chaîne de montagnes, depuis si long-temps considérée comme la limite du monde connu par l'Européen de ces contrées; ils apprirent qu'il existait au-delà de ces hauts sommets et du désert qui les borde, des pays fertiles, des villes populeuses, et des nations plus industrieuses, plus avancées vers la civilisation, et plus intéressantes à connaître que les indolents Hottentots, ou les stupides et féroces Boschimans.

Ces deux individus étaient M. Somerville, chirurgien en chef de la garnison du cap de Bonne-Espérance, et M. Truter, membre de la cour de justice. Le journal de cet important voyage fut d'abord écrit en hollandais par M. Truter. Le manuscrit en fut remis à M. Barrow, qui en publia une traduction abrégée dans son voyage en Cochinchine, accompagné d'une carte qui montrait sommairement l'état des connaissances géographiques dans cette partie du monde (1).

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina in the year* 1792 *and* 1793, *to wich in annexed an account of a journey made in the year* 1801 *and*

§ I.

Voyage de MM. Truter et Somerville de la ville du Cap à celle de Litakou, résidence principale du chef de la nation boushouana.

Ce fut le 1er d'octobre 1801 que nos voyageurs, munis des lettres de créance et des instructions que leur avait données le lieutenant-général Dundas, faisant les fonctions de gouverneur et de commandant en chef de la forteresse, de la ville et de toute la colonie du cap de Bonne-Espérance, commencèrent ce voyage. Après avoir examiné l'inventaire des divers objets qui devaient être donnés en échange des bestiaux qui leur seraient amenés, et avoir arrangé les charges de leurs six chariots, ils se mirent en route, et montèrent, avec beaucoup de peine, le Roode-Sand-Kloof (1). Ils se virent dans l'impossibilité de passer par le Witsenberg ou le Mostert-Hoek, et furent obligés de prendre une route tortueuse, au-delà du vallon de la rivière de l'Hex. Ils passèrent sept fois cette rivière, dont les eaux se précipitent avec fracas du sommet des rochers.

1802, *to the residence of the chief of the Boshuana nation.* London, 1806, in-4°. Ce voyage a été traduit par M. Malte-Brun, sous ce titre : *Voyage à la Cochinchine, par les îles de Madère, de Ténérife et du cap Vert, le Brésil et l'île de Java, etc.* Paris, 2 vol. in-8°, 1807, avec atlas.

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, 1806, in-4°, p. 364.

Ayant traversé le Bokkeveld et le coin du grand Karroo ou désert qui le sépare du Roggeveld, espace dépourvu d'habitation, ils se virent forcés de coucher plusieurs nuits sous leurs tentes ou dans leurs chariots, et gravirent avec peine les montagnes du Roggeveld, qui sont hautes et escarpées. Ils arrivèrent, le 14 au matin, sur la rivière Grand-Riet, en face de Bonteberg : ils y dressèrent leurs tentes, et se disposèrent à y passer la nuit, qui fut très fraîche; le vent souffla avec violence, et la pluie tomba abondamment. La rivière leur fournit une pêche considérable d'une espèce particulière de poisson dont le goût était assez agréable.

De là, continuant leur voyage, après avoir passé et repassé plusieurs fois la rivière, ils s'arrêtèrent à une ferme abandonnée, qu'on appelle Ganna-Kraal. Ce lieu était le rendez-vous que l'on avait assigné aux paysans qui avaient reçu ordre d'escorter l'expédition, et aux nouveaux relais de bœufs qui devaient traîner leurs chariots dans le désert; mais deux jours s'étant écoulés dans l'attente, et n'entendant parler ni des paysans ni des bœufs, ils résolurent de s'en passer, et marchèrent en avant. En conséquence, le 18, après avoir passé la rivière Karree, que l'on regarde comme la limite de la colonie de ce côté, ils firent une courte journée de marche, et campèrent le soir près la fontaine Brakke. A peine y étaient-ils arrivés, qu'avec un plaisir extrême ils aperçurent au loin, dans la plaine, une troupe de paysans, de Hottentots et de bestiaux

qui vint à eux assez vite. Mais leur joie fut de courte durée, et fit bientôt place au chagrin; car lorsque les bœufs furent examinés de près, nos voyageurs s'aperçurent qu'ils étaient fort jeunes, et n'avaient jamais porté le joug; qu'enfin il serait même impossible de trouver dans le nombre de quoi former un seul attelage. Malgré cet incident vraiment malheureux, bien déterminés à continuer le voyage qu'ils avaient commencé, et se trouvant déjà hors des limites de la colonie, ils délibérèrent qu'il fallait de suite faire une revue des forces de l'expédition, et arrêter un réglement sur la discipline à observer pendant tout le cours de ce voyage, dont la longueur était aussi incertaine que la durée. Alors l'expédition se trouva composée ainsi qu'il suit: MM. Truter et Somerville, commissaires; M. Daniel, secrétaire et dessinateur; M. Borcherds, second secrétaire; M. Scholtz, commandant des chariots; sept paysans hollandais de la Roggeveld, formant en tout douze chrétiens; vingt-quatre Hottentots et Bastaards; quatre esclaves; cent vingt bœufs d'attelage; dix-huit chevaux de selle; vingt gros mousquets (1).

« Nous regardâmes, dit M. Truter, ce nombre « d'individus et ces moyens de défense comme suffi- « sants pour nous mettre à l'abri de toute insulte; « et confiants dans la bonté divine, nous entrâmes « dans le Karroo ou plaine déserte, le 20 octobre. » Ils ne trouvèrent rien pendant leur marche dans ces solitudes arides qui pût fixer leur attention, si ce

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 366.

n'est l'incroyable stérilité de ces plaines ; çà et là quelques quachas ou chevaux sauvages, un gems-bok, un élan, un hartebeest ou un couple d'autruches, qu'ils virent peut-être de temps en temps paître fort loin, et qui fuyaient précipitamment dès que la troupe les avait approchés ou surpris. Dans la troisième journée, ils passèrent près des ruines d'un grand bâtiment en terre, entouré d'un certain nombre de huttes démolies. Ils apprirent que c'étaient les restes d'un établissement qu'avaient voulu former Kicherer et Édouard, missionnaires de l'Évangile, pour envoyer, sous la direction de la compagnie, des missions dans l'intérieur de l'Afrique et en Orient (1). En marchant lentement, ils arrivèrent à minuit sur le bord de la rivière Sack, près de laquelle ils virent, le lendemain matin, un autre kraal en ruines, où ces missionnaires avaient demeuré quelque temps. C'est là qu'ils virent accourir vers leur camp deux hommes bien misérables, qui paraissaient appartenir à la race que les colons appellent Boschimans ; ceux-ci étaient nus comme la main, et avaient l'air de mourir de faim ; ils parlaient une langue que personne n'entendait ; mais aux signes qu'ils faisaient, il était impossible de se méprendre. On leur donna donc à manger, et ensuite un peu de tabac ; ce qui fit un effet si subit sur leur esprit, qu'ils dansèrent de joie. Cependant tout ce qu'ils purent faire comprendre, et non sans peine, c'est que l'un d'eux s'appelait Jacob, et l'autre Jephté, et qu'ils avaient été disciples des deux missionnaires dont il a été question.

(1) Barrow, p. 367. M. Malte-Brun traduit dans l'intérieur de l'Afrique et dans la partie orientale, ce qui est un contre sens.

En continuant leur marche à travers ces plaines de désolation, où l'on ne voyait de créatures vivantes que quelques quachas, quelques hartebeest, ou des autruches, qui par intervalles paraissaient dans l'éloignement, la troupe arriva, le 23 au soir, près d'une rivière salée, et y campa pour y passer la nuit. Ils y furent encore accostés par un solitaire boschiman, qui s'appelait Wildboy, et qui leur fit comprendre par signes, car personne n'eût pu entendre un seul mot de ce qu'il disait, qu'il avait extrêmement faim. Il fut donc ordonné de lui donner autant de nourriture qu'en demandait son grand appétit; puis cet homme s'en alla pendant la nuit, et on ne le revit plus.

Peu loin de la prochaine station, c'est-à-dire de la fontaine du Lion, un des voyageurs ayant été assez heureux pour tuer d'un coup de fusil un quacha, tous les paysans s'accordèrent à dire que jamais on n'en avait vu un aussi grand; et M. Daniel le dessina avec beaucoup d'exactitude. C'était le premier quadrupède sauvage qu'ils avaient pu se procurer. Ils ne furent pas peu surpris de rencontrer, au milieu d'un désert si aride et si vaste (quoique ce ne fût pas une chose sans exemple), un paysan hollandais nommé Kok, qui, avec un chariot, toute sa famille, ses esclaves, ses Hottentots, ses troupeaux de bœufs et de moutons, voyageait fort tranquillement de la rivière d'Orange vers les frontières de la colonie. C'est vraiment une chose remarquable que l'aversion singulière qu'éprouvent cette espèce d'hommes à s'établir à demeure fixe dans un endroit, et le plaisir qu'ils

ont de vivre loin des secours qu'offre la société : on ne peut expliquer ce goût que par le charme irrésistible qu'une liberté indéfinie et des possessions sans bornes offrent à l'esprit humain; charme qui agit plus puissamment sur l'homme qui n'a jamais connu les douceurs de la vie sociale.

Le 28 et le 29, nos voyageurs poursuivirent leur marche à travers un pays fort inégal et une suite continuelle de collines, dont la surface, presque entièrement couverte de pierres, offrait peu de végétaux, et sur lesquelles deux ou trois de leurs chariots rompirent. Ils se virent ensuite forcés de faire halte pendant deux nuits, sans trouver un brin d'herbe, ni aucune espèce de nourriture pour leurs bestiaux, ni une seule goutte d'eau (1), cette partie montueuse du pays étant appelée par les paysans Karri-Bergen. Au pied de ces montagnes, du côté du nord, s'étendait une plaine immense, bien différente du Karroo, désert que l'expédition venait de traverser; car cette dernière n'offrait qu'une couche solide d'argile, sur laquelle on voyait, pour toute végétation, quelques plantes bulbeuses qui paraissaient faibles et mourantes; celle-ci, au contraire, était entièrement couverte d'une herbe longue et épaisse. Nos voyageurs observèrent sur les bords de cette plaine, à quelque distance, une troupe de naturels du pays qui semblait vouloir approcher d'eux; ils étaient au nombre de huit, les uns demi-couverts de peaux, les autres nus, mais tous armés; ils portaient un arc à la

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 370.

main, un carquois sur le dos, et des flèches enfoncées dans une tresse de cheveux, qui leur ceignaient la tête comme une couronne. Après s'être avancés assez près des chariots, ils s'arrêtèrent tout court; et leur ayant fait signe d'approcher, ils indiquèrent, en montrant la terre, qu'ils désiraient que quelqu'un de l'expédition allât d'abord à eux. En conséquence plusieurs s'avancèrent vers ces sauvages, qui ne purent totalement dissimuler leur frayeur. On leur offrit quelques médailles de cuivre, deux bonnets de grenadiers, quelques anneaux dorés, un peu de tabac; et comme ils paraissaient avoir grand besoin de manger, on leur donna un mouton, qu'ils tuèrent aussitôt en lui coupant le cou; et après se l'être divisé en parts aussi égales que possible, y comprenant la peau et les entrailles, ils s'en allèrent fort contents. Un instant après nos voyageurs en virent paraître trois autres de la même tribu; mais tous leurs efforts pour les faire approcher furent vains : deux s'enfuirent; le troisième, après s'être laissé persuader par des signes multipliés, s'était enfin avancé assez près pour recevoir une ration de tabac pour lui, et deux pour ses camarades, quand tout à coup il disparut aussi.

Au milieu de cette verte plaine l'expédition arriva sur les bords d'un lac fort étendu, dont l'eau était tellement saumâtre, qu'il fut également impossible aux hommes et aux animaux d'en boire. A cinq milles plus loin, ils arrivèrent à un second lac, et ensuite à un troisième dont les eaux avaient le même défaut. En montant en pente douce vers une plaine beaucoup plus élevée, ils arrivèrent, le 1er novembre, à

l'entrée d'un poort ou passage taillé à pic au milieu d'une chaîne de hautes montagnes. Depuis qu'ils avaient quitté les montagnes de Roggeveld, qui se trouvèrent à plus de deux cents milles de là, c'était le premier endroit où ils trouvaient des plantes qui eussent un peu l'air d'arbres. En voyant ces vastes solitudes d'Afrique, dont l'œil n'aperçoit point les bornes, on dirait que la nature leur a refusé ses soins maternels, et qu'elle a condamné ces malheureuses contrées à une désolation sans remède et à une stérilité perpétuelle. De l'endroit où nos voyageurs étaient arrivés, l'on voyait cependant le penchant des collines couvert d'arbustes et d'arbres isolés, des forêts entières dans plusieurs vallons. Le pays commença à prendre un aspect riant, et même intéressant, surtout vers le milieu de cette même journée, quand la troupe approcha la rive méridionale d'une rivière fort large, que les naturels appellent la Gariep, et les colons la rivière d'Orange. Alors un grand nombre de Hottentots vint au-devant des voyageurs, et ils aperçurent sur la rive opposée un village assez considérable, composé de huttes qui semblaient assez bien faites. Ce fut une surprise vraiment fort agréable, après avoir traversé ce Karroo immense et aride, de se trouver au milieu d'une population nombreuse, qui paraissait être composée d'une classe d'hommes infiniment supérieurs (quoique sans doute de même race) à ces malheureux qui s'étaient montrés de temps à autre pendant le cours du voyage.

La vue d'une aussi grande rivière, dans cette

partie du globe, ne contribua pas peu à augmenter leur joie (1). Dans cet endroit elle se divisait en deux bras, qui formaient une île au milieu, et dont chacun avait bien six cents verges de largeur : en sondant cette rivière, ils virent qu'elle était assez profonde pour que l'eau atteignît plus haut que le fond des chariots; il était donc alors nécessaire d'exhausser leurs chargements, en glissant dessous quelques bûches, pour que les objets qu'ils contenaient ne fussent pas mouillés. Toute l'expédition traversa heureusement les deux bras, à l'exception d'un chariot dont les bœufs ayant par hasard tourné la tête vers le bas du courant, se trouvèrent tout à coup dans un endroit plus profond, où ils perdirent terre aussitôt; tout l'équipage étant entraîné avec une grande violence, infailliblement les bœufs et le chariot eussent été également perdus sans les secours actifs des Hottentots, qui, en coupant les jougs et les traits, dégagèrent les bœufs, et les amenèrent tous sains et saufs sur le rivage, à l'exception d'un seul. On parvint ensuite à tirer hors de la rivière le chariot qui avait été renversé par le courant. Les paysans hollandais, dans ce désastre, ne furent pas plus utiles que des enfants, et ne servaient absolument de rien.

Les naturels qui habitaient les bords de la rivière, dans l'endroit où nos voyageurs la traversèrent, c'est-à-dire au vingt-neuvième degré de latitude nord, et entre le vingt-troisième et vingt-quatrième degré de longitude est de Greenwich, formaient une

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 372.

race différente de Hottentots, dont la horde particulière s'appelait, dans leur langage, Koras. En comparant leur état avec celui de différentes autres tribus de cette nation, on peut sans hésiter leur assigner un rang bien au-dessus de celui des autres peuples connus dans la partie méridionale de l'Afrique. Le large désert, ou Karroo, qui est entre eux et la colonie, les a protégés en bonne partie, mais non pas entièrement, contre la tyrannie des paysans hollandais, sous la loi desquels leurs frères, moins éloignés de la colonie, ont si cruellement souffert. Comme leur demeure sur les bords de la rivière d'Orange est fixe, leurs huttes étaient bâties avec plus de soin, et paraissaient devoir durer plus long-temps; leurs personnes étaient plus propres, leurs vêtements et leurs ustensiles de ménage mieux faits que ne le sont ordinairement ceux des Hottentots. Cette supériorité peut être attribuée, jusqu'à un certain point, aux avantages de leur situation locale. Un fleuve qui coule sans interruption, est vraiment dans le midi de l'Afrique quelque chose de très rare. L'on peut, je crois, attribuer au manque d'eau la coutume qu'ont les peuples de ce pays de s'oindre le corps, ce que cette grande rivière rend inutile; en conséquence, les Koras n'ont point cette apparence sale et dégoûtante qui caractérise les autres Hottentots qui habitent les frontières de la colonie : leurs figures ont aussi quelque chose de plus distingué; enfin ils semblent être dans la partie du nord ce que les Gonaquas sont sur la côte orientale, une race qui tient le milieu entre le Hottentot et le Cafre.

Leurs habitations, de forme hémisphérique, avaient assez généralement six pieds d'élévation sur huit de diamètre; elles étaient construites de la même manière que celles des Hottentots Namaquas, et couvertes de plusieurs rangs de nattes assez bien faites avec du jonc ou de grosses herbes. Ils mettaient leur lait et leur eau dans des vases de bois formés avec des troncs de saules creusés. Toute connaissance d'agriculture semblait étrangère à ces hommes; mais ils possédaient de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, de moutons, de chèvres; ils avaient aussi beaucoup de chiens. Ils se nourrissent, comme les Cafres, en grande partie de lait caillé, de fruits sauvages et de racines; comme eux, aussi, ils donnent une attention particulière à leurs troupeaux, qu'ils accoutument à obéir à leur commandement. Quand ils croient qu'une vache ne veut pas donner son lait, ils font usage de la même méthode qu'employaient autrefois les Scythes, au rapport d'Hérodote, pour faire sortir de force le lait des tétines de leurs juments. A la vérité, les Cafres et les Hottentots n'ont recours à ce moyen que quand l'animal paraît obstiné à garder son lait.

Leurs habillements, comme ceux des Hottentots des autres tribus, étaient faits de peaux; les femmes portaient un tablier carré fort orné, qui leur tombait de la ceinture, et elles avaient des chaînes de cuivre et des colliers de verre autour du cou, des bras et des jambes. Ces chaînes leur étaient probablement venues des Damaras, tribu de Cafres qui habite au nord-ouest, au pied des montagnes de cuivre. L'on

dit, à la vérité, que ce métal se trouve dans beaucoup d'endroits sur le bord de la rivière d'Orange, et les voyageurs ramassèrent effectivement quelque chose qui parut être une espèce d'or natif. Mais des mines sont de peu de valeur dans un pays où il n'existe aucune des choses nécessaires à leur exploitation, ni rivières, ni chemins praticables par lesquels on puisse transporter, à frais raisonnables, leurs produits dans une place de commerce.

Dans le nombre des Koras, l'on en remarque quelques uns monorchides, ou qui n'ont qu'un testicule; mais il paraît que l'on ne sait pas au juste si ce défaut provient de quelque opération subie dans l'enfance par un rit superstitieux, ou s'il est l'effet d'un accident ou une bizarrerie de la nature.

Les Koras emploient une singulière machine pour traverser à la nage leur rivière, qui est large et profonde, et pour transporter à l'autre rive leurs troupeaux et autres objets. Ils prennent un tronc d'arbre long de six à huit pieds, dans lequel est enfoncée, à quelques pouces d'un des bouts, une cheville solide; la personne qui veut passer la rivière s'étend de tout son long sur le tronc, et tient fortement la cheville d'une main, pendant que de l'autre, et même quelquefois avec les pieds, elle rame de manière à tenir toujours l'extrémité inférieure de la souche dans une certaine direction, qui forme avec la rivière un angle de quarante-cinq degrés. L'obliquité de la souche opposée au courant fait qu'en descendant elle est poussée graduellement à la rive opposée, en décrivant une ligne qui est l'hypothénuse d'un triangle, dont la largeur de la rivière est la base.

Les bords de la rivière d'Orange étaient dans ces endroits couverts de mimosa, de saules, et d'une infinité d'autres arbres. A quelque distance de la rive droite, ce qui paraissait le plus remarquable, était de rencontrer une très grande quantité d'arbustes d'une espèce de mimosa, qui avaient rarement plus de sept à huit pieds de hauteur, et qui portaient de petites feuilles blanches. Toute la campagne, dans l'espace de vingt ou trente milles, en était presque couverte, pendant qu'il n'y avait pas un seul arbrisseau de cette espèce sur la rive du côté du Cap. Nos voyageurs trouvèrent aussi dans cet endroit une espèce d'ognon sauvage qui y croissait en grande quantité, et qui avait un goût presque aussi fort et aussi piquant que celui de l'ail. Malgré cela, ils les trouvèrent si bons, qu'ils en firent une ample provision pour le reste du voyage. Ces ognons ressemblaient à ceux que l'on cultive dans nos jardins; la tige, la fleur et les graines étaient les mêmes. Sur le bord de la rivière, ils virent une grande quantité de petits pavots couleur d'orange, et la terre était presque couverte d'une espèce particulière de clématite rampante et très odoriférante. L'agate, l'onyx, la sardoine et la calcédoine se trouvaient en grande quantité au milieu des cailloux, dont le lit de la rivière était plein, et ils en ramassèrent de fort jolis échantillons. Ils virent aussi plusieurs hippopotames qui se roulaient, soufflaient et ronflaient dans les endroits les plus profonds de la rivière, c'est-à-dire un peu au-dessous du gué; l'un de ces animaux fut grièvement blessé d'un coup de mousquet, mais on ne put cependant parvenir à le prendre.

Ayant quitté les bords de cette rivière le 6 novembre, ils voyagèrent jusqu'au 8 sans rencontrer la moindre apparence d'eau, quand après avoir continué leur route à travers un pays où il n'y avait de traces ni de chariots, ni d'aucune autre espèce, marchant toujours dans la crainte d'être embarrassés, et peut-être même d'être totalement arrêtés par des montagnes, des précipices ou des halliers, ils arrivèrent enfin à un village de Hottentots-Koras, situé dans un profond défilé; et un peu plus loin, à une seconde horde de Bastaards et Boschimans, commandés par un chef de la race des premiers, qui s'appelait Kok. Cet homme était une espèce de missionnaire volontaire, qui, au grand étonnement de nos voyageurs, prononça en leur présence à son peuple un très bon discours sur un texte de l'évangile de saint Jean, au sujet de la régénération, lequel fut précédé et suivi d'une prière improvisée et du chant de quelques hymnes. Le missionnaire Édouard, avec sa femme et un paysan nommé Kruger, s'étaient joints à l'expédition sur la rive droite de la rivière Orange. Un peu plus loin que le kraal de Kok, nos voyageurs trouvèrent celui d'Aakaap, ou Riet-Fontein, où demeurait alors M. Kicherer. Comme le 8, jour auquel ils arrivèrent dans ce lieu, était un dimanche, ils virent ce zélé prédicateur de l'Évangile occupé à remplir les fonctions de son ministère; son église était un bâtiment provisoire fait avec des perches; les côtés étaient fermés avec de jeunes branches enduites de terre glaise, de bouse de vache tant au-dedans qu'au-dehors; et la couverture était formée d'une couche de grands roseaux. Une hutte plus pe-

tite, mais construite de la même manière, et avec les mêmes matériaux, servait d'école; et une troisième était l'habitation de ce ministre. Un certain nombre de huttes, d'une structure inférieure, faites en forme de ruches d'abeilles, et presque entièrement de nattes d'herbes, paraissaient çà et là dans la plaine; mais à l'approche des étrangers, tous leurs habitants, hommes, femmes et enfants coururent se cacher dans les buissons. M. Kicherer reçut nos voyageurs avec beaucoup d'honnêteté et d'affabilité; il était aidé dans ses travaux et prédications par deux autres missionnaires, Anderson et Cramer, tous également envoyés par la société africaine de Londres, pour la propagation de l'Évangile chez les infidèles. Ces missionnaires doivent, mieux que personne, juger avec quels avantages réels, pour le spirituel, ou le temporel, l'on peut prêcher les dogmes de la foi, de la régénération, le mystère de la Trinité, ou autre de notre croyance, à une race d'hommes, peut-être la plus sauvage et la plus malheureuse qui existe sur la surface du globe. Mais, au rapport de ces messieurs eux-mêmes, il paraît que malheureusement leur zèle n'est pas couronné de succès, et que toutes les bonnes intentions de la société de Londres, après des dépenses énormes, finiront par être entièrement infructueuses. A la vérité, l'état où se trouvent les misérables qui composent les congrégations de ces missionnaires est de nature à demander plutôt des secours humains que des consolations divines. « Ils s'inquiètent fort peu de leurs enfants, dit M. Kicherer, et jamais ils ne les corrigent que dans des accès de rage ou de

colère; alors ils les tuent presque à force de coups. Dans une dispute entre le père et la mère, ou entre les différentes femmes d'un même homme, le parti vaincu se venge sur les enfants du vainqueur, qui, presque toujours, y perdent la vie. Dans différentes occasions, les Boschimans tuent leurs enfants sans le moindre remords; par exemple, lorsqu'ils sont mal faits, quand ils manquent de vivres, quand le père d'un enfant a abandonné la mère, ou quand ils sont obligés de fuir les paysans hollandais ou quelque autre ennemi. Alors ils les étranglent, les étouffent, les abandonnent dans le désert, ou les enterrent vivants. L'on a vu plus d'une fois des parents jeter leurs jeunes enfants à un lion affamé, qui se tenait en rugissant devant leur caverne, et paraissait ne pas vouloir s'éloigner avant qu'on lui eût fait une offrande de paix. Ils abandonnent aussi très souvent leurs vieux parents en leur laissant un morceau de viande et de l'eau plein une coque d'œuf d'autruche; aussitôt que ce peu de nourriture est épuisé, le malheureux individu abandonné n'a qu'à mourir de faim ou devenir la proie des bêtes féroces. Beaucoup de ces sauvages hottentots ne vivent que de vols ou de meurtres, et se rendent coupables des actions les plus horribles et les plus atroces que l'on puisse imaginer. Voilà, dit-il, quel est le peuple chez lequel la Providence divine a dirigé nos pas. »

Tout ce qu'on a dit jusqu'à ce jour sur le compte des Boschimans doit confirmer l'opinion que ce peuple est l'un des plus misérables de la terre, et que, dans son état actuel, il est entièrement incapable de

profiter des bienfaits de la doctrine chrétienne. Leur nombre n'est toutefois pas très considérable; car en traversant l'intérieur du désert qu'ils habitent, l'expédition n'en rencontra pas cinquante dans tout le cours de la marche, et, pour la plupart du temps, l'on n'eut aucun moyen de faire des observations comparées sur le caractère et l'état des divers individus auxquels on parla. Seulement dans le petit nombre que les voyageurs virent, ils remarquèrent avec étonnement que plusieurs étaient parvenus à un âge très avancé, et que les plus vieux n'avaient pas perdu une seule dent; mais que d'autres avaient le corps tellement usé, qu'il n'en restait absolument qu'un misérable squelette de pygmée. Ils en virent au moins une demi-douzaine de borgnes; c'était, disaient ces malheureux, des accidents qui leur étaient arrivés auprès du feu dans leur enfance. Ils remarquèrent que la plupart n'avaient point la première phalange du petit doigt; elle leur avait été ôtée, disaient-ils, comme un charme, pour les préserver de toutes infortunes, ou pour arrêter le cours d'une maladie. La piqûre du scorpion, qui est toujours fort dangereuse pour un Européen ou un colon, et qui même avait cruellement fait souffrir l'un des voyageurs, n'avait aucun effet sur ces sauvages : ce qu'ils expliquèrent en disant que, dans leur enfance, étant accoutumés aux piqûres de ces insectes, leur poison avec le temps cessait d'avoir prise sur eux. De même le virus de la petite-vérole perd son action sur une personne qui a déjà eu cette maladie.

Les Boschimans sont petits, mais assez bien faits, et de couleur feuille morte. Les articulations et les parties saillantes de leur corps sont presque noires d'une couche épaisse de crasse coagulée. Leurs vilaines pelotes de cheveux sont, ainsi que leur figure, enduites d'ocre rouge et de graisse. Leurs yeux, presque invisibles, sont toujours en mouvement et sur le qui-vive. Ces hommes peuvent très facilement porter avec eux tout ce qu'ils possèdent, qui, ordinairement, ne consiste qu'en un arc, un carquois plein de flèches, un ceinturon de peau, et quelquefois la moitié d'un manteau; deux ou trois légères nattes d'herbes, qui, fixées avec deux bâtons sur un trou rond creusé dans la terre, forment une habitation, et une calebasse, ou la coque d'un œuf d'autruche, pour porter de l'eau. Quelquefois ils sont suivis par de petits chiens qui ont assez l'air de barbets, parce qu'ils ont sous le cou le poil fort long. Deux ou trois de ces hommes étaient, comme quelques Koras, monorchides; et les femmes avaient à un degré remarquable, dans certaines parties du corps, cette conformation particulière, qui est si commune dans la race hottentote. Il paraissait que la prolongation d'une partie et la protubérance de l'autre étaient généralement en proportion inverse de la grandeur de l'individu (1).

Nos voyageurs eurent le bonheur de rencontrer, dans ces hordes mêlées, deux hommes qui pouvaient leur rendre des services importants. L'un était Bous-

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 383.

houana de naissance, et s'appelait Miklango; il parlait un peu le hollandais, et s'engagea volontiers à les suivre en qualité d'interprète : mais il ne connaissait pas du tout le chemin qui menait à sa patrie. L'autre, nommé Makauta, son camarade, qui connaissait bien le pays, se décida aussi gaîment à leur servir de guide. Kruger, paysan hollandais, rejoignit aussi l'expédition dans cet endroit. On en avait parlé comme d'un homme de grande ressource, et qui serait fort utile. Dans sa jeunesse, son frère et lui ayant employé leur industrie à contrefaire (1) le papier-monnaie de la colonie, ils furent condamnés à un bannissement perpétuel dans l'île Robben, à l'entrée de la baie de la Table : mais peu de temps après y être arrivés, ayant fait une espèce de canot avec des peaux sèches, ils parvinrent à s'échapper et à gagner le continent. Dès-lors ils s'enfuirent dans le pays des Boushouanas, où le frère aîné fut tué par un éléphant; et celui-ci avait vécu parmi les sauvages, sur les frontières de la colonie, pendant près de vingt ans, comme proscrit et vagabond. Nos voyageurs, informés de sa triste situation, apportaient avec eux un pardon conditionnel de la cour de justice du Cap, auquel ses longues calamités, et les services qu'il leur rendit volontairement, dans cette occasion, semblaient lui donner tous les droits possibles.

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 383. M. Malte-Brun, p. 287, fait encore ici un contre-sens risible : ces mots, *having exercised their ingenuity in forging the paper currency of the colony*; il les traduit ainsi : *ayant, dans l'ingénuité de leur cœur, contrefait le papier-monnaie de la colonie.*

Outre les trois personnes dont on vient de parler, la troupe s'était augmentée dans ce lieu de quatorze Hottentots Koras. En ayant reçu quarante-huit bœufs d'attelage, en échange de soixante-seize qui étaient déjà mis hors de service par les fatigues de la route, nos voyageurs marchèrent en avant le 12; et après s'être séparés involontairement pendant l'obscurité de la nuit, ils s'égarèrent dans le désert, et furent néanmoins assez heureux pour se rejoindre près d'une fontaine dans la soirée du 15. Le lendemain ils rencontrèrent six Boschimans nus, qui, comme les autres, leur demandèrent à manger. La nuit suivante, ils s'arrêtèrent à la Makatanie ou fontaine du Canard, près de laquelle leur attention se porta sur une montagne assez singulière de forme conique. Ils y découvrirent une caverne occupée par une multitude de tourterelles dont les nids surchargeaient les buissons qui en fermaient presque l'ouverture. Le fond de cette caverne était couvert d'une terre ocracée d'un brun rougeâtre, et qui contenait beaucoup de mica. Les Koras qui sont bruns, et les Boushouanas qui sont noirs, en font également usage pour se peindre le corps; ce qui rend leur peau brillante, et leur donne l'air d'une statue de bronze. Un peu au-delà de cette montagne, ils arrivèrent à la fontaine Magaaga, ou fontaine de la Montagne de Fer. Ce nom engagea quelqu'un des voyageurs à parcourir les hauteurs, et à examiner les rochers et les pierres une boussole de poche à la main. Les diverses parties de la montagne étaient composées de pierres d'une grande pesanteur, qui certainement

contenaient beaucoup de fer; car la boussole en fut très sensiblement affectée.

Après avoir chassé, dans ces montagnes et dans les défilés où les conduisait leur route, plusieurs espèces de grosses bêtes, comme des hartebeest, des spring-boks et des autruches, l'expédition se trouva à l'entrée de la nuit sur le bord d'un lac appelé Kousie (1). Ce lac devait avoir plusieurs milliers de pieds de circonférence; ses rives étaient garnies d'une large bordure de grands roseaux, au milieu desquels on voyait, dans plusieurs endroits, de beaux buissons de mimosa du Karroo. Ils remarquèrent aussi, près de l'eau, un certain nombre de trous qui avaient été faits par les Boschimans, dans l'intention d'y faire tomber, comme dans un piége, les bêtes fauves du désert qui y viendraient se désaltérer; et dans l'un ils trouvèrent un steen-bok mort, qui, selon toute apparence, y était tombé quelques heures avant. A l'instant où ils abandonnèrent les bords du lac, ils virent à quelque distance une troupe de buffles sauvages qui accouraient furieux vers l'endroit où était l'expédition; alors on se prépara à les bien recevoir. Quand ces animaux énormes furent approchés à une distance convenable, on leur envoya une volée de coups de fusil, et on eut la

(1) Il y a une rivière Koussie qui se jette dans la mer sur la côte occidentale. Ce nom signifie peut-être rivière. Sur la copie de la carte de ce voyage, qui accompagne la traduction française, le graveur a écrit Kousca, au lieu de Kousie; et cette faute a passé sur la carte d'Afrique de M. Lapie, en une feuille, 1817, et sur celle de M. Brué, en quatre feuilles, et probablement sur beaucoup d'autres.

satisfaction d'en voir tomber trois si grands, que le corps d'un seul fut plus que suffisant pour régaler tous les gens de la troupe. Après avoir marché jusqu'à la nuit, la lassitude des bœufs d'attelage força de s'arrêter. Le lendemain, avant la pointe du jour, on continua le voyage à travers une plaine déserte et immense, dans laquelle on apercevait quelques arbres épars çà et là. Pendant cette journée, nos voyageurs eurent la satisfaction de voir un objet nouveau pour eux et très curieux; c'était une girafe qui trottait à quelque distance devant, d'une manière singulière et fort gauche; elle paraissait ne pouvoir marcher que lentement; mais lorsqu'elle fut chassée, elle laissa bientôt ceux qui la poursuivaient loin derrière; mais ils aperçurent une troupe de neuf autres girafes de la plus grande taille, accompagnées de deux jeunes; alors tout le monde de courir après, croyant prendre au moins les jeunes; mais ils galopaient tellement vite, qu'ils devancèrent les meilleurs chevaux, et que bientôt on les perdit de vue (1).

Après avoir marché pendant dix-huit heures sans s'arrêter, et plus de trente depuis que leurs animaux n'avaient goûté d'eau, nos voyageurs arrivèrent enfin avec une joie inexprimable à la source la plus abondante, la plus transparente et la plus riante qu'ils eussent rencontrée depuis le commencement de leur voyage; et à deux milles plus loin, ils en découvrirent une autre encore plus belle. Il serait même impossible, peut-être, d'en trouver une semblable dans toute la partie de l'Afrique méridionale connue jus-

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 386.

qu'à ce jour. Non seulement elle sortait d'une ouverture entre les rochers, avec autant d'abondance que le ruisseau qui passe par l'écluse d'un moulin; mais on la voyait encore jaillir par mille endroits, d'un lit spacieux, paré de cailloux blancs cristallisés et de sable quartzeux. A cent pas au-dessous de ce premier lit, elle forme un courant limpide de plus de trente pieds de large et de deux de profondeur, appelé la rivière Kourmanna ou Boushouana, qui dirige son cours vers le nord (1).

L'expédition se trouvant alors sur les confins du

(1) Ce passage est remarquable, et prouve que, selon les premiers renseignements obtenus par M. Truter, la rivière Kourmanna, ou des Boushouanas, coulait vers le nord. Mais dans la carte que M. Barrow a annexée au voyage, le cours de cette rivière est tracé, à cause d'une conjecture que l'on trouvera plus bas, comme s'il était parfaitement connu, et comme se dirigeant vers le sud-ouest; et après lui avoir fait traverser une grande étendue de pays, on le joint au Gariep, ou à la rivière Orange. Ce qui n'était d'abord qu'une conjecture a passé sur les cartes d'Afrique de MM. Lapie et Brué (1817-1822), mais avec embellissement; et cette rivière, Boushouana ou Kourmanna, est devenue, sur les cartes de ces géographes, un fleuve considérable qui prend sa source loin vers le nord, qui reçoit dans son cours plusieurs autres rivières notables, et, se dirigeant au sud-ouest, se décharge dans la rivière Orange; et cependant on n'en sait pas plus aujourd'hui sur le cours de la Boushouana, que ce qu'en ont dit MM. Truter et Somerville en 1801. M. Thompson, qui a aussi visité ces sources, n'indique que par des points le cours présumé de cette rivière sur sa carte dressée en 1827; et M. Burchell croit que ce n'est qu'un ruisseau qui se perd dans les sables, à peu de distance de Patani, lieu fort rapproché de l'endroit où MM. Truter et Somerville le visitèrent. C'est aussi de cette manière que M. de Berghaus, sur sa carte d'Afrique, publiée en 1826, et M. Gardner, sur sa mappemonde, ont tracé ce cours d'eau; ce qui me fait espérer que les dernières cartes de nos géographes sur l'Afrique, que je n'ai point vues, ne présentent pas à cet égard les erreurs qui se trouvaient dans les premières.

pays de Briequa, les commissaires décidèrent qu'il fallait envoyer en avant leur guide Macauta au premier village, pour annoncer aux habitants leur arrivée, et les prier d'en donner de suite avis au chef de leur nation. L'envoyé fut de retour près des chariots avant la brune; il amenait avec lui quatre de ses compatriotes, qui passèrent la nuit dans le camp avec beaucoup de plaisir. Ces gens apprirent à nos voyageurs que, malgré que leur tribu fût appelée ordinairement Briequa par les Koras, cependant le nom qu'ils se donnaient entre eux était celui de Boushouanas. Dans le courant de la matinée suivante, ils virent arriver quatre autres naturels, parmi lesquels on leur en fit remarquer un; c'était le frère du roi, et l'un des principaux chefs; il s'appelait Serakotie. Nos voyageurs leur ayant fait servir du mouton et du tabac à profusion, ce qui semblait être fort de leur goût, ils devinrent d'une joie si folle, que pendant toute la nuit ils ne cessèrent de chanter, de crier et de danser (1).

Nos voyageurs séjournèrent quelque temps sur les bords délicieux de la rivière Kourmanna pour rafraîchir leurs animaux presque morts de fatigue; après quoi ils se remirent en route le 23, après avoir été obligés de passer à travers de grands halliers d'une nouvelle espèce de mimosa, seul arbre qu'ils virent dans ce pays, et celui que l'on dit que la girafe broute avec le plus de plaisir. Ils s'arrêtèrent dans la soirée près d'une source large et transparente, nommée Mapoulie; ce fut là qu'une

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 387.

députation du roi vint les trouver, pour leur dire que leur arrivée était attendue avec une vive impatience. La campagne commença alors à prendre un aspect bien différent de tout ce que l'on avait vu jusque-là : ici elle était assez passablement couverte d'herbe, de buissons, de plantes bulbeuses; et le mimosa camelopardalis, ou de la girafe, qui étendait ses branches en forme de parasol, formait des touffes aussi jolies que nombreuses. Ce pays abondait en gibier de toute espèce; à chaque instant on apercevait des troupes nombreuses de gnous et de quachas.

Une journée de marche assez courte mena l'expédition, le 25, à une autre source nommée Gataïkamma. Plus on avançait dans la campagne, plus elle était riante, plus elle abondait en toutes les espèces de bêtes fauves qui appartiennent à cette partie de l'Afrique méridionale. Ayant appris de leurs guides qu'ils n'étaient éloignés de la résidence du chef que d'une courte journée de marche, nos voyageurs décidèrent qu'il fallait que les chariots et l'escorte s'arrêtassent dans cet endroit, pendant que les commissaires continueraient la route à cheval; en conséquence, après avoir choisi des présents pour le chef, et les avoir soigneusement empaquetés dans des havresacs ou dans les fourreaux de leurs pistolets, ils partirent avec un interprète. Ils avaient déjà traversé une très grande étendue de champs sans clôtures et grossièrement cultivés, lorsque, vers le milieu du jour, ils entrèrent dans une ville spacieuse, composée de chaumières ou de huttes, qui n'étaient point disposées par rues, mais placées

au hasard et sans symétrie; chacune était entourée d'une espèce de palissade. La vue d'un si grand assemblage d'habitations humaines, après un voyage si long au milieu des sables brûlants et des déserts, devait être aussi délicieuse qu'inattendue dans un pays inculte tel que l'Afrique méridionale, où l'on rencontre si peu de créatures humaines, et où ce petit nombre est encore dans la plus triste misère (1). En hâtant le pas, et en marchant assez vite entre ces maisons, précédés seulement de leur interprète et des députés qui leur avaient été envoyés par le roi, les commissaires arrivèrent bientôt à l'endroit où le chef avait assemblé les anciens du peuple pour les recevoir. Cet homme vénérable, qu'on appelait Moulayahaban, était assis au milieu de son conseil, dans une enceinte circulaire, fermée d'une palissade en bois. Il reçut les commissaires avec la plus noble aisance, et de la manière la plus amicale; il accepta leurs présents, qui excitèrent la curiosité des vieillards et de la foule du peuple, qui venait depuis un instant de s'attrouper autour de l'enceinte. Ils examinèrent chaque objet avec une attention toute particulière, et désirèrent qu'on leur fît connaître l'usage de chaque chose; en revanche, ils offrirent aux commissaires du lait caillé. La cérémonie de l'introduction finie, le chef invita les Européens à se rendre à son habitation, où il les présenta à ses deux femmes et à ses deux enfants. Une multitude de peuple les suivit partout; mais ce furent surtout les femmes qui parurent les

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 388.

plus ardentes à satisfaire leur curiosité. Elles examinèrent de fort près les cheveux des voyageurs, et ne pouvaient se persuader qu'ils fussent naturels; elles s'imaginaient que c'était la queue de quelque animal collée sur leur tête.

Aussitôt que les chariots furent arrivés, c'est-à-dire vers le coucher du soleil, les voyageurs dressèrent leurs tentes à six cents pas au midi de la ville, sur le bord d'une rivière qui la traversait. Les habitants vinrent par centaines leur rendre visite; et la vue de ces étrangers paraissait les amuser tous beaucoup. La plupart étaient très curieux, mais sans devenir importuns, et en général ils paraissaient d'une humeur fort douce. Les femmes apportèrent, dans des outres de cuir, ou des vases de bois, ou des pots de terre, assez de lait pour la consommation de toute l'expédition. A mesure que la nuit approchait, le peuple abandonnait le camp; et nos voyageurs se retirèrent et se disposèrent à passer la nuit aussi tranquillement et avec aussi peu de crainte pour leur sûreté personnelle, que s'ils eussent encore été au milieu des déserts qu'ils avaient si long-temps habités.

La ville de Litakou, d'après la route et la distance parcourue par l'expédition, depuis le Roggeveld, est située au vingt-sixième degré trente minutes de latitude sud, et au vingt-septième de longitude est de Greenwich (1). Une rivière qui, si l'on en juge

(1) Cette détermination est très erronée; et, selon les observations de M. Burchell, en 1812, la ville de Litakou, qu'on doit nommer Litta a Koun, ou Takoun, est à vingt-sept degrés six mi-

par la largeur de son lit, doit être quelquefois assez considérable, coule au milieu. Nos voyageurs estimèrent que cette ville était au moins aussi étendue en circonférence que la ville du Cap, en y comprenant les jardins de la vallée de la Table. Mais d'après l'irrégularité de ses rues, et le peu d'élévation de ses bâtiments, il leur fut impossible d'évaluer, même à peu près, le nombre des maisons; ils pensèrent cependant qu'il ne devait pas y en avoir moins de deux mille, ni plus de trois mille; toutes étaient à peu près de la même grandeur et de la même forme; celle du chef ne différait des autres que parce qu'elle était un peu plus vaste. La population totale, y comprenant hommes, femmes et enfants, devait, d'après leur approximation, être de dix à quinze mille âmes. Les nombres ronds sont rarement bien justes. Il paraît que les deux commissaires, au bout de quinze jours, ayant comparé leurs notes, trouvèrent que l'un avait évalué la population de cette ville à dix mille âmes, et l'autre à quinze mille; il pourrait se faire que le nombre juste se trouvât entre ces deux. Le plan sur lequel était bâtie chaque maison formait une circonférence de douze à quinze pieds de diamètre; le plancher était fait de terre glaise battue, et élevé de quatre pouces au-dessus du sol du reste de l'enceinte. Dans la circonférence, un quart environ, qui formait la façade de la maison, était entièrement ouvert, c'est-à-dire sans portes

nutes cinquante-quatre secondes de latitude sud, et à vingt-quatre degrés trente-neuf minutes vingt-sept secondes de longitude est de Greenwich.

ni murs, et généralement tourné du côté du levant; les trois autres quarts du cercle étaient fermés de murs faits de terre glaise et de pierres, et montés à la hauteur de cinq pieds à peu près. Un mur circulaire, passant par le centre de la première circonférence, et décrit d'un même rayon, coupait par conséquent un tiers de l'habitation totale, pour en former un appartement où ils déposaient tout ce qu'ils avaient de plus précieux, comme leurs habillements de peaux, leurs ornements d'ivoire, leurs hassagaies, leurs couteaux, et autres objets qui leur sont d'une grande utilité. C'était aussi dans cet appartement que couchaient les plus âgés de la famille; les enfants dormaient dans le vestibule demi-fermé qui, on l'a dit, occupe les deux tiers de l'habitation circulaire. Cette habitation est surmontée d'une couverture faite en forme de tente, et supportée par des piliers renfermés dans les murs, et qui forment sur la face ouverte une petite colonnade; cette couverture est formée de roseaux et de paille de holcus, arrangés avec beaucoup de soin, et liés avec des bandes de cuir de manière à être vraiment imperméables. Toutes les maisons étaient entourées d'une haie de gros roseaux, ou de paille de holcus, ou de branches d'arbre. Dans cette enceinte, tout près de la maison, l'on voyait un grand vase d'argile élevé sur un plancher de même matière; ce vase était un magasin dans lequel ils déposaient leurs grains et leurs légumes; il avait assez la forme de nos grandes cruches à huile, et plusieurs pouvaient contenir jusqu'à deux cents gallons (huit cents pintes de Paris):

ces vases sont exhaussés et sont posés au-dessus du plancher sur trois piliers, qui ont six à neuf pieds d'élévation. L'ouverture de chaque maison est couverte comme les parties murées avec des roseaux et du chaume.

Les paysans de l'expédition, qui ne trouvaient pas grand plaisir à passer les jours entiers parmi les Boushouanas, allaient à la campagne, et faisaient tous les jours des parties de chasse. Au milieu de plusieurs espèces de gazelles qui leur étaient fort connues, ils rapportèrent un jour un couple d'animaux de cette famille, mais d'une espèce toute particulière et nouvelle pour tous nos voyageurs. Les Boushouanas appelaient cette sorte d'antilope la palla; elle a presque la même conformation et ressemble de loin au spring-bok; mais elle était beaucoup plus grande.

Le 12 décembre, l'expédition partit de Litakou; mais ce ne fut pas sans éprouver quelques regrets, lorsqu'il fallut faire ses adieux à ce bon peuple, si amical et si hospitalier. Un grand nombre de Boushouanas reconduisit la caravane fort loin, et ils s'étaient même rassemblés à cet effet au nombre de plusieurs mille sur les hauteurs voisines. Nos voyageurs, le lendemain de leur départ, furent rejoints par deux députés de Litakou, qui amenaient deux bœufs gras de Moulayahaban, et deux autres bœufs égarés qui appartenaient à la commission, et que l'on avait laissés derrière : ces députés étaient aussi chargés d'exprimer aux commissaires la satisfaction que leur chef éprouverait de recevoir une seconde visite

l'année suivante, disant qu'alors les jeunes bestiaux seraient grands, et qu'il serait par ce moyen beaucoup plus facile d'en donner à leurs hôtes une plus grande quantité que l'on n'avait pu faire cette fois-ci.

Nos voyageurs, en s'en retournant par la même route qu'ils avaient suivie en venant, et d'ailleurs n'ayant rien qui les pressât, eurent le temps d'examiner la campagne tout à leur aise (1). Elle était couverte d'herbes, de buissons et d'arbres de différentes espèces, surtout de ce large mimosa que la girafe broute avec tant de plaisir. Quelques uns de ces arbres étaient totalement couverts et défigurés par les nids de petits oiseaux de la famille des loxia ou gros-bec, qui, rassemblés par grandes troupes, vivent ensemble, et forment une espèce de république. Un seul toit commun, fait avec la tige d'une grosse herbe desséchée, couvre ces nids au nombre de plusieurs centaines, serrés tout près les uns des autres, et ayant chacun une petite entrée au-dessous, en forme de tuyau. Mais ces passages étroits sont si bien placés et tellement protégés par les pointes tranchantes de cette herbe desséchée, qu'il est vraiment difficile d'y introduire la main sans se faire mal.

La plaine abondait en autruches, en spring-boks, hartebeests et quachas. Une troupe de paysans eut le bonheur de tuer un animal inconnu à toutes les personnes de l'expédition, et dont il paraît même qu'aucun naturaliste n'a encore donné la description; les Boushouanas appelaient cette bête un kokoun;

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 408.

elle a beaucoup de rapport dans son ensemble au gnou, mais elle est bien plus grande. Les gens de l'expédition continuant toujours de chasser, tuèrent aussi un quacha curieux; il était couleur de crème, et avait sur tout le corps des raies d'un brun foncé: c'est probablement le zèbre isabelle de Le Vaillant.

Le 14, l'expédition dirigea sa marche vers le nord-ouest, en traversant un pays assez passablement couvert de gazon et de plantes qui avaient des fruits; nos voyageurs virent aussi une quantité de quachas, de pallas, de hartebeests et de buffles (1). Le soir, ils arrivèrent dans un village de Boushouanas, composé de quarante maisons bâties sur les bords de la rivière Kourmanna, qui paraissait, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ombragée de jolis arbres, au milieu desquels ils remarquèrent le mimosa camelopardalis comme étant le plus beau et celui qui s'y trouvait en plus grande quantité. Le lendemain ils rencontrèrent le missionnaire Édouard, qui, avec sa femme, toute sa famille, son assistant de race bâtarde, Jan Kok, et quelques Hottentots à son service, errait au milieu de la campagne, sans paraître avoir de but bien déterminé. L'un des Hottentots souffrait encore beaucoup des blessures récentes que lui avait faites un lion qu'il avait eu le malheur de rencontrer, et à la voracité duquel il avait été soustrait comme par miracle. Cet esclave ayant remarqué un jour les traces récentes d'un lion, qui conduisaient au kraal où le troupeau de son maître était renfermé

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 412.

nuit, avait placé sur le passage ce que les Hollan-
is appellent un stell-roer (fusil à trappe), dans l'in-
ntion de tuer de cette manière le voleur nocturne.
e lendemain matin, lorsque cet homme alla dans l'en-
roit, il trouva effectivement le fusil déchargé ; et en
oyant la quantité de sang dont la terre était cou-
erte, il conclut très bien que la charge était entrée
ans le corps de l'animal : mais en suivant les traces
u sang, il approcha trop inconsidérément de quel-
ues halliers qui se trouvaient tout près de là. A
l'instant même le lion blessé en sortit, se précipita sur le pauvre Hottentot avant qu'il eût le temps de lui présenter le bout de son fusil, et d'un seul coup de patte l'étendit à terre. Le roi des animaux monta gravement à califourchon sur le malheureux ; et comme s'il eût su que c'était son ennemi qu'il tenait dans ses serres, il semblait vouloir prolonger la douce jouissance que procure la vengeance. D'après le récit du malheureux Hottentot, le lion le retournait avec ses pattes absolument comme un jeune chat qui joue avec une souris, et dès que le malheureux remuait, il était sûr de recevoir ce que l'animal pouvait regarder comme une petite tape pour plaisanter, mais qui cependant emportait presque toujours la peau, et même de la chair. En effet, les deux bras avaient été déchirés d'une affreuse manière par le badinage du lion qui continuait de s'en amuser et de tourmenter son ennemi vaincu depuis fort long-temps, sans la moindre apparence de vouloir bientôt en faire son dîner ; mais le maître du Hottentot,

ayant par hasard aperçu des traces de sang, les avait suivies jusqu'à l'endroit où se passait l'action. Alors jetant les yeux vers les halliers, il fut saisi d'effroi en voyant l'horrible situation de son esclave; cependant il conserva assez de présence d'esprit pour coucher le lion en joue; et après l'avoir ajusté ferme et sans précipitation, il l'étendit mort sur le Hottentot. Il portait encore avec lui la peau de cet animal féroce, et la montrait comme un trophée qui peut-être attestait le coup de fusil le plus heureux et le plus dangereux qu'on ait jamais tiré; car s'il eût manqué son coup, il eût pu partager le sort de son Hottentot.

Nos voyageurs, en continuant leur marche sur les bords de la rivière Kourmanna, trouvèrent un grand nombre de villages de Boushouanas très agréablement situés sous des berceaux de ce mimosa qui forme si bien le parasol. De tous côtés le gros gibier était on ne peut plus abondant; de temps à autre ils voyaient des pallas, des spring-boks et des autruches, dont les œufs leur fournirent plus d'une fois un repas délicat. Le 17 ils arrivèrent au village de Patanie, où résidait le chef Boushouana Serakoutie, frère de Moulayahaban. Ils étaient déjà arrivés fort près de la ville, lorsque s'apercevant que les chariots allaient être obligés de passer à travers les jardins ou les champs cultivés en grains, qui dans ce moment étaient très grands, ils retournèrent sur leurs pas, et dressèrent leurs tentes sur les rives de la Kourmanna. Serakoutie veut aussitôt les complimenter

sur leur arrivée; mais, tout en s'efforçant de leur manifester la joie qu'il éprouvait de les revoir, il ne put néanmoins s'empêcher de leur observer que la manière dont ils s'étaient approchés de la ville, pour ensuite aller camper fort loin, semblait annoncer de leur part des soupçons qui paraissaient être tout-à-fait en contradiction avec la bonne opinion et la confiance qu'il croyait que la conduite de son frère envers eux avait dû leur inspirer à son égard. Leur motif lui ayant bientôt été expliqué à sa grande satisfaction, il présenta nos voyageurs à sa famille, composée de quatre femmes et cinq enfants, les combla d'égards et d'attentions pendant tout leur séjour, et envoya continuellement à l'expédition autant de lait qu'elle en pouvait consommer. Ce village était fort agréablement situé sur le bord un peu élevé de la rivière Kourmanna, qu'ils remarquèrent devoir se jeter dans le Gariep, ou la rivière Orange (1). Il était composé d'environ cinquante maisons de la même forme que celles de Litakou, mais beaucoup moins bien bâties.

L'un des jours que l'expédition resta près de ce village, on remarqua un grand changement dans la température. A trois heures après midi, le mercure du thermomètre de Fahrenheit était au quatre-vingt-dix-septième degré à l'ombre, et le même soir, à huit heures, il était descendu au soixante-deuxième. L'air

(1) C'est cette conjecture de nos voyageurs que le dessinateur de la carte de leur voyage a dessinée comme certaine; mais, d'après les derniers voyages faits dans cette contrée, elle n'est rien moins que certaine.

était alors trop chaud pour l'exercice violent qu'exige la chasse; mais comme cette chaleur rendait en revanche le gibier beaucoup moins farouche, nos voyageurs n'interrompirent point leurs excursions dans la campagne, et continuèrent toujours à chasser. Dans le voisinage de Patanie, une troupe de chasseurs tua un étalon et une jument de cette grosse espèce de quachas jaunâtres; ils étaient rayés sur tout le corps, absolument comme ceux dont on a parlé un peu plus haut, ce que l'on peut regarder comme une nouvelle preuve que ces animaux forment une espèce particulière de la famille des chevaux, et qu'ils ne sont pas une *simple* variété de l'espèce commune des quachas. La même troupe apporta aussi au camp une couple de *gazelles* pallas.

Le 21, nos voyageurs, tout en continuant leur route, tuèrent un taureau-buffle tout près de leurs chariots. Le pays était couvert, dans la force du terme, de grosses bêtes, parmi lesquelles l'on remarqua un animal inconnu et fort singulier. Il avait la tête d'une vache, le corps et les jambes d'une gazelle; les Boushouanas l'appelaient takheitsé, ou, d'après la traduction de nos Hottentots, la méchante bête; il courait prodigieusement vite, et les chasseurs ne purent réussir à en tuer un seul; mais M. Daniell fit tant, qu'il parvint à approcher assez près d'un de ces animaux pour le dessiner. L'on en voit la gravure dans son recueil très intéressant des vues et des animaux d'Afrique. Il paraît qu'il est fort dangereux d'approcher de cette bête lorsqu'elle est blessée, et surtout dans le temps où

elle est en chaleur; alors les Boushouanas ont grand soin de s'en tenir éloignés. Il semble en effet qu'elle est si sauvage et si féroce, que ce peuple s'expose rarement à les attaquer, comme les autres bêtes féroces, avec leur hassagaie; mais ils les prennent en creusant en terre des trous profonds qu'ils recouvrent légèrement de branches et de terre (1).

Comme dans ce pays les bois et les halliers étaient remplis de buffles dont la chair est fort délicate, et dont la peau était surtout fort utile aux paysans, parce qu'elle est la meilleure dont on puisse faire des traits, ou d'autres harnois pour les chariots, une troupe partit dans l'intention de chasser tout le jour ces grands animaux. Ils en rencontrèrent bientôt une compagnie nombreuse, et, à la première décharge, ils eurent le bonheur de coucher à terre une belle vache. Le troupeau s'étant à l'instant dispersé de tous côtés, l'on en aperçut trois d'une énorme grandeur, et un jeune veau, s'enfoncer dans les halliers qui se trouvaient tout près de l'endroit où étaient les bagages et les tentes. Le secrétaire Daniell, et Schultz, inspecteur des chariots, ayant remarqué au juste l'endroit où ces animaux s'étaient réfugiés, et croyant l'occasion trop favorable pour la laisser échapper, se glissèrent tout près des halliers, avec leurs chiens et leurs fusils. Schultz, qui le même jour avait tué une autruche, avait orné son chapeau de ses plumes ondoyantes; tout enflammé de l'espoir de la réussite, il se pressait sans faire attention à

(1) Barrow's *Voyage to Cohinchina*, p. 415.

l'ouverture par laquelle ces animaux étaient entrés, quand tout à coup un taureau-buffle se précipite, tout furieux, hors des halliers; et, après avoir fixé un instant les plumes blanches qui flottaient sur le chapeau du chasseur, il courut droit à lui. Schultz, pétrifié de crainte, et demeurant immobile dans sa place, le buffle l'enleva sur la pointe de ses cornes, et le jeta à plusieurs pieds en l'air, par-dessus sa tête, d'où il alla retomber entre les branches d'un mimosa épineux. Daniell, qui avait observé le sort de son malheureux compagnon, n'eut que le temps bien juste de se soustraire au même sort en grimpant dans un arbre. Alors le buffle, harcelé par les chiens, voyant toute la troupe des chasseurs qui accourait de son côté, crut devoir se retirer. Le pauvre Schultz s'en retourna au camp, tout sanglant, pâle, et presque mort de frayeur; néanmoins, soutenant toujours qu'il n'avait pas eu le moindre mal, et qu'il n'avait pas du tout été effrayé par ce qui lui était arrivé; mais dans l'instant même où il faisait ces belles protestations, il tremblait encore comme la feuille, et il fut plusieurs jours avant d'être entièrement guéri de ses blessures et de sa peur. Ce fut, dit M. Truter, la dernière fois qu'il tenta de se faire passer pour un habile chasseur, sachant désormais par expérience que tout le monde n'a pas la vocation d'être un bon chasseur de buffles.

Le 25, nos voyageurs rencontrèrent une troupe de Boschimans avec leurs femmes et leurs enfants, qui emmenaient avec eux quelques petites chèvres mouchetées. C'était la première troupe de cette in-

fortunée race du genre humain à laquelle ils eussent vu en propriété quelque animal vivant. Ils leur donnèrent, comme de coutume, quelque chose à manger et un peu de tabac : ces sauvages continuèrent paisiblement leur marche. Comme la partie du pays dans laquelle ils se trouvaient alors était, plus que partout ailleurs, couverte d'une belle et bonne herbe, ils se décidèrent à faire halte pendant vingt-quatre heures, pour rétablir leurs bêtes de somme; et comme il se trouvait dans cette partie une infinité de girafes, presque toute l'expédition, d'un commun accord, résolut de se donner un jour l'amusement de la chasse, et de se procurer, s'il était possible, un ou plusieurs de ces quadrupèdes extraordinaires. Pendant toute la journée, ils virent et chassèrent un grand nombre de ces animaux, quelquefois seuls, quelquefois par troupe de cinq à six; mais tous leurs efforts furent inutiles, et ils se virent obligés d'abandonner la partie sans en avoir tué un seul, malgré qu'ils croyaient en avoir blessé plusieurs. L'un de ces chasseurs tua cependant un rhinocéros d'une extrême grandeur; il avait, de la tête à la queue, dix pieds sept pouces, et sa hauteur excédait cinq pieds six pouces. Son énorme masse était encore bien moins extraordinaire que la singularité de ses cornes, qui étaient, à peu de chose près, de la même longueur, pendant que chez l'espèce ordinaire de rhinocéros de l'Afrique méridionale la corne supérieure n'est qu'un tronc d'environ six pouces d'élévation. Les Boushouanas appellent cette variété de rhinocéros à deux cornes,

le jeckloa; et l'espèce ordinaire, dont l'expédition en tua un le jour suivant sur le Magaaga, ou montagne de Fer, ils l'appellent mogoué. Là, nos voyageurs aperçurent plusieurs kokouns, des pallas, des gnous de l'espèce ordinaire, et un grand nombre de hartebeests et de spring-boks. Les quachas et les gazelles-élans n'étaient pas non plus fort rares dans cette partie de la plaine; car l'un des Hottentots tua trois grands mâles de ceux-ci dans le courant de la journée.

Prenant à l'ouest de leur première route, ils marchèrent à travers un pays qui possédait à profusion toutes les diverses sortes de quadrupèdes qui habitent les plaines de l'Afrique, mais qui ne contenait de la race humaine que quelques Boschimans misérables, qui, par troupes de trois ou quatre, et jamais de plus de huit, approchaient de temps à autre des chariots, toujours avec la plus grande timidité. Ils arrivèrent le 7 janvier à un village des Koras, sur le bord nord de la rivière Orange, où ils trouvèrent ces braves gens qui avaient été instruits de leur retour, tous assemblés et préparés avec leurs meilleurs bœufs à aider les chariots de l'expédition à traverser la rivière; ils y rencontrèrent de nouveau le missionnaire Kicherer, et d'après son avis et celui des Koras, ils furent portés à croire qu'en marchant dans le nord-ouest le long des bords de la rivière pendant douze ou quatorze jours, ils arriveraient effectivement à la tribu d'un homme bien connu, de la race des Bastaards, nommé Kok, où ils auraient l'heureuse perspective de pouvoir se procurer en grand nombre des bestiaux. Ils

se déterminèrent donc alors à s'éloigner ainsi de leur route la plus directe, et, si la chose se trouvait praticable, à s'en retourner le long de la côte occidentale de l'Afrique, après avoir traversé le pays des Namaaquas. Cependant, pour diminuer la consommation des provisions, et en même temps pour se débarrasser d'un vrai fardeau, ils résolurent de congédier tous les paysans hollandais qu'ils avaient pris à leur service, et de se confier à l'avenir aux seuls Hottentots. Ces paysans n'avaient pas été de la moindre utilité, depuis le jour où ils avaient rejoint l'expédition dans le Roggeveld; au contraire, ils avaient été la cause de désagréments continuels. Ils étaient indolents, indisciplinables, mutins, mécontents, et si poltrons, que dans le cas où l'on eût rencontré des tribus qui eussent eu des intentions hostiles, l'on n'eût pas pu compter du tout sur eux; ils montraient même de l'aversion pour la chasse, leur occupation favorite, par cette seule raison qu'ils s'apercevaient que ces excursions faisaient plaisir aux commissaires. Comme l'absence de tels hommes ne pouvait causer ni regrets ni le moindre préjudice à l'expédition, on leur donna une quantité de vivres suffisante pour traverser le désert Karroo, et se rendre dans le Roggeveld; et ils furent définitivement déchargés de leur emploi auprès de la commission.

A peine, le 28 janvier, la rivière avait-elle paru à nos voyageurs permettre aux chariots de pouvoir traverser en sûreté; à peine venaient-ils d'atteindre la rive opposée, lorsque les eaux montèrent subitement de plusieurs pieds, sans qu'il eût tombé une

seule ondée de pluie (1). Le courant grossi continua à couler avec une telle impétuosité, qu'ils ne pouvaient guère espérer d'être à même de repasser bientôt cette rivière, ce qu'il était cependant nécessaire qu'ils fissent dans cet endroit, pour continuer le voyage qu'ils venaient de projeter. Alors les Hottentots Koras se mirent de suite à abattre des arbres pour faire un radeau sur lequel les chariots pussent traverser; ils travaillaient même avec une grande activité et une singulière adresse à construire ces radeaux, lorsqu'on découvrit un gué un peu au-dessous de cet endroit : nos voyageurs y effectuèrent leur passage sans accident; et avant qu'ils eussent atteint le lieu de leur destination, ils se virent six fois obligés de passer et repasser cette rivière large et rapide, et la dernière fois ils coururent le plus grand danger d'être emportés par le courant, qui monta tout à coup de cinq à six pieds.

Pendant tout le cours de ce voyage, l'aspect qu'offrait la campagne fut continuellement très varié. La route côtoyait quelquefois la rivière, et d'autres fois s'avançait fort loin dans les terres. Le mimosa commun se trouvait partout à profusion, et quelques uns de ces arbres étaient presque entièrement couverts des maisons herbacées des gros-becs, en sorte que de loin ils avaient l'air d'autant de meules de foin. Plusieurs variétés de superbes aloès et de grands euphorbia couronnaient les hauteurs, et surtout une grande quantité d'une espèce particulière de ce

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 422.

dernier, avec laquelle on raconte que les Hottentots empoisonnent les fontaines pour nuire à leurs ennemis; mais c'est ce dont les commissaires n'acquirent aucune preuve pendant le cours de ce long voyage. Ils trouvèrent sur cette route plusieurs villages des Koras, dont les habitants parurent partout vivre fort heureux et fort contents, ne semblant rien désirer de plus que leurs troupeaux peu nombreux et leurs humbles retraites : ils étaient toujours d'une gaieté inaltérable; et depuis le premier jusqu'au dernier quartier de la lune, ils ne manquaient jamais de passer la majeure partie de la nuit à danser et à chanter.

Le 11 février, nos voyageurs arrivèrent au lieu de leur destination, où ils trouvèrent un village considérable, habité par un peuple composé de Cafres, de Hottentots et de métis de plusieurs variétés, sous le commandement d'un chef nommé Kok; c'était un de ces hommes que l'on appelle ordinairement dans la colonie Bastaards, c'est-à-dire provenus du commerce d'un colon avec une femme hottentote. Cette tribu avait l'air, au premier aspect, d'être fort riche en troupeaux; mais ils se plaignirent d'avoir beaucoup souffert, tout récemment, d'une excursion spoliatrice d'un certain voleur appelé Africaaner, et ils craignaient fort qu'il ne leur fît de nouvelles visites, d'autant plus qu'on leur avait dit qu'il venait d'enrôler dans sa compagnie une foule de vagabonds de toute espèce, qui avaient trouvé le moyen de s'échapper des mains de la justice dans différentes parties de la colonie. Cette horde de brigands déterminés avait recruté depuis peu un scé-

lérat d'une espèce si extraordinaire, que l'on ne sera sans doute pas fâché de voir ici un fragment de son histoire. Cet homme, appelé Stephanos, était né dans la Pologne, mais cependant d'origine grecque. En sortant des rangs d'un des régiments enrôlés en Allemagne, dans lequel il avait complété son temps de service, il s'était procuré une certaine aisance au Cap en servant de commis à un marchand en boutique, chez lequel il fut tenté d'exercer son adresse à contrefaire le papier-monnaie du gouvernement; entreprise dont l'exécution exigeait infiniment d'habileté, car les billets étaient d'abord imprimés en Hollande, puis recouverts avec un papier peint d'une sorte toute particulière; les chiffres et les valeurs sont ensuite remplis par un fonctionnaire public du Cap, et chacun de ces billets est signé de trois membres de la cour de justice, qui mettent leur paraphe, bien connu dans toute la colonie. Cependant tout cela fut si bien imité par Stephanos, que son faux papier eut cours pendant quelque temps; mais à la fin la supercherie fut découverte, Stephanos fut traduit devant les tribunaux, condamné à mort, et jeté dans une prison solitaire, en attendant le jour de son exécution. Dans cette situation critique, son génie inventif ne l'abandonna pas. Avec le faible secours d'un clou rouillé qu'il trouva dans le mur, et d'un petit bout de table sur lequel il monta, il fit peu à peu un trou carré dans le plancher de bois de tèk de trois pouces d'épaisseur, qui, avec un peu de plâtre, formait la couverture de cette chambre, et il s'évada par ce trou. L'on a présumé

ie, pour éluder les soupçons de son geôlier, il ava-
t tous les matins la poussière ou le sciage qu'il
ait pu faire en perçant ce bois pendant la nuit,
qu'il remplissait les trous de la planche avec des
oûtes de pain. Ayant passé les frontières de la co-
nie sans avoir été découvert ni aucunement in-
iiété, il se rendit à l'établissement de M. Kicherer,
ır la rivière Sack. Après avoir fait une histoire
isez plausible, et avoir dit qu'il se sentait appelé
ar la voix irrésistible de la grâce à prêcher l'Évan-
ile chez les infidèles, il fut reçu à bras ouverts par
e digne, mais trop crédule missionnaire, qui cepen-
lant, comme on en peut juger par son propre rap-
port, eut bientôt sujet de se repentir de son hospi-
:alité mal placée. Il paraît que le Grec conçut l'hor-
rible dessein d'assassiner son hôte pour s'emparer du
peu qu'il possédait : pour l'exécuter, il se glissa une
nuit dans la chambre du missionnaire, et déjà il était
près de son lit lorsque celui-ci, qui fort heureuse-
ment était éveillé, et qui d'ailleurs avait quelques
soupçons sur les mauvaises intentions de cet homme,
s'élança de son lit, et se jetant sur lui au milieu de
l'obscurité, lui reprocha son ingratitude; et avec un
courage et une grandeur d'âme vraiment dignes d'un
chrétien, il le renvoya sans lui faire le moindre mal,
lorsqu'un seul mot eût suffi pour que ses fidèles do-
mestiques le missent en pièces. Il lui donna de la
viande et du tabac pour faire le voyage, une pierre
et un briquet pour allumer du feu, un peu de poudre
à canon et une Bible, qu'il lui recommanda surtout
de méditer avec une sérieuse attention : mais les

bonnes intentions du missionnaire furent étrangement méconnues par le vagabond, dont le caractère n'était pas moins singulier par sa subtilité que par son atrocité. Il paraît qu'il lut effectivement la Bible; mais les connaissances qu'il y puisa ne servirent qu'à l'exécution d'un dessein pervers. A son arrivée chez les Koras, il s'annonça comme un prophète, les assurant qu'il était envoyé de plusieurs milliers de milles exprès pour leur prodiguer des consolations, et leur enseigner le chemin du bonheur. Il bâtit un temple près d'un épais berceau de mimosa, et y éleva un autel sur lequel il engagea ce bon peuple à faire des offrandes de leurs meilleurs bœufs et de leurs moutons les plus gras. Il brûlait avec beaucoup de solennité une partie de la victime, et s'appropriait le reste; quelquefois, se prévalant des orages et des débordements subits des rivières, il devenait plus exigeant dans ses demandes, et trouva même fort commode d'enjoindre de lui amener de jeunes filles dans le temple. Il porta encore plus loin cette profanation. Il y avait à quelque distance de ce bois une montagne extrêmement élevée, où ce grand-prêtre d'une religion qu'il avait lui-même forgée gravissait régulièrement chaque matin, toujours seul; quelquefois on le voyait sur le sommet, enveloppé d'un nuage de fumée qui provenait des herbes sèches auxquelles il mettait le feu, ou d'une traînée qu'il faisait avec la poudre à canon. Il gravissait cette montagne, disait-il aux Hottentots crédules, pour recevoir les instructions du ciel. Mais la vérité était, qu'indépendamment de l'intention qu'il avait d'en

ıposer à la simplicité des Koras, il escaladait le mmet de cette montagne, d'où l'on découvrait à ıe distance immense dans la plaine du sud, pour assurer si les officiers de la justice n'étaient point sa poursuite, ce dont les chariots qu'il eût vus de ›in l'eussent averti assez à temps pour s'échapper.

Les missionnaires de l'Évangile ayant enfin été ıstruits de ces menées impies, résolurent de saisir e nouveau grand-prêtre, s'il était possible, et de le vrer entre les mains de la justice; mais le rusé mposteur ayant été instruit de leur dessein, abanlonna son temple et son troupeau pour fuir vers la :ôte occidentale du continent, où il fut reconnu, tout près des frontières, par un paysan hollandais, qui le fit prisonnier, et auquel il disait qu'il avait effectivement l'intention de se rendre, parce qu'il voulait s'aller livrer lui-même au Cap. Le paysan lui ayant permis de dormir dans son propre chariot, il en témoigna une certaine nuit sa reconnaissance à son hôte en lui coupant la gorge avec un rasoir; puis il s'enfuit sur les bords de la rivière Orange, où il se joignit à l'insigne voleur Africaaner.

Ainsi, selon toute apparence, si le zèle et les soins des missionnaires ne l'eussent pas découvert et déjoué, cet infâme voleur, par ces menées impies, eût réussi à établir une religion nouvelle et mixte, moitié hébraïque, moitié grecque, dans laquelle, comme le *Pater Deorum*, le nom de Stephanos eût pu, après des siècles, commander le respect et la vénération chez le Hottentot ignorant : et à quelles discussions savantes sur l'origine de ces peuples la

découverte d'une religion si hétérogène n'eût-elle pas donné lieu !

Au kraal de Kok, les plaintes et l'indignation étaient si générales contre ces deux voleurs, que les commissaires se décidèrent à donner à cette tribu tous les secours qui étaient en leur pouvoir, et à entreprendre une expédition contre ces infâmes voleurs, pour les prendre morts ou vifs, s'il était possible. MM. Somerville et Daniell accompagnèrent cette troupe armée pendant quelque temps, en descendant la rivière; mais ils s'en revinrent dans la soirée du troisième jour. Deux jours après, la troupe armée des Hottentots et des Bastaards arriva aussi, emmenant pour butin quelques bœufs, vaches et moutons. Les deux voleurs, avec leur bande, s'étaient sauvés dans les bois : parmi les différentes choses rapportées par la troupe des Hottentots et des Bastaards, on trouva une quantité de balles de cuivre rouge dans les munitions que l'ennemi avait été obligé d'abandonner.

Après avoir séjourné un mois entier dans cet endroit, et s'étant enfin procuré le peu de bétail que les habitants de ce village pouvaient mettre de côté sans trop gêner leur famille, les commissaires commencèrent à se préparer à prendre la route du Cap. Comme du point où ils se trouvaient sur la rivière il eût été infiniment plus court de passer par le pays des Namaaquas, ils invitèrent deux Boschimans à traverser la plaine du Karroo dans cette direction, et à s'assurer s'il serait prudent à l'expédition d'entreprendre ce voyage avec son nombreux

étail, et ensuite à venir leur rendre compte de eurs observations. Quelques jours après, ces natuels reparurent apportant la fâcheuse nouvelle que outes les fontaines, et même les rivières, étaient ntièrement à sec; qu'ils en avaient eux-mêmes pensé mourir de soif; enfin, qu'il était décidément impossible pour un homme seul, et à plus forte raison pour des bestiaux, de traverser ces plaines qui s'étendaient entre leur résidence actuelle et la côte occidentale. Ils se virent donc réduits à la nécessité de parcourir de nouveau les chemins par lesquels ils étaient venus, jusqu'à l'endroit où ils avaient traversé pour la première fois la rivière Orange, pour y reprendre les traces anciennes de leurs chariots. Après avoir récompensé et satisfait la horde entière, les Koras, les Bastaards et les Boschimans, qui avaient montré tant de bonne volonté, et qui leur avaient rendu de si grands services dans différentes occasions, ils firent leurs adieux le 11 mars, et continuèrent leur voyage en remontant la rivière, la traversant de temps en temps, et souvent dans les mêmes endroits où ils l'avaient passée en descendant. Il ne leur arriva rien d'intéressant jusqu'au 19, qu'ils rencontrèrent un essaim de sauterelles, mais si immense que, de tous côtés et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la terre, les arbres, les buissons, et même les plus petites plantes, en étaient entièrement couverts; beaucoup de Boschimans étaient très occupés à ramasser de ces insectes, qu'ils font sécher au soleil pour les manger lorsqu'ils n'ont rien autre chose.

Dans différents endroits de la rivière Orange, ils avaient souvent aperçu de gros hippopotames; mais ils n'avaient jamais été assez heureux pour tuer un de ces animaux. Les deux secrétaires, Daniell et Borcherds, tentés par l'heureuse occasion qui se présentait, quittèrent de grand matin les chariots, et prirent les devants le long des bords de la rivière, en se faisant suivre d'un Hottentot, avec un cheval de selle. Le soir, vers la brune, ils se disposaient à s'écarter des bords de la rivière pour aller rejoindre l'expédition, lorsque tout-à-coup le ciel s'obscurcit, le vent souffle avec violence, la pluie tombe par torrents, le tonnerre gronde avec fureur, et l'air parut tellement en feu, qu'il leur fut absolument impossible de continuer leur marche. La nuit fut excessivement noire, et ils se trouvaient au milieu d'une plaine stérile, qui n'offrait pas un seul buisson, ni même un rocher qui pût leur prêter son abri. Il faut avoir éprouvé les orages dans le désert de l'Afrique, pour se représenter combien ils sont terribles et effrayants. Sur cette plaine uniforme, où règne une continuelle stérilité, où il n'existe ni arbres, ni buissons, ni maisons, ni montagnes, rien enfin qui, en s'élevant au-dessus du niveau de ce sol affreux, pût conduire à terre en silence le fluide électrique, la flamme des éclairs court sans interruption d'un nuage à l'autre, et remplit l'atmosphère du feu le plus vif, pendant que le tonnerre, qui, à la vérité, n'est pas très fort, mais continuel, siffle et gronde d'une manière épouvantable et sans intervalle. Au cap de Bonne-Espérance, c'est tout le

contraire; rarement l'on y voit un éclair, et l'on n'y entend presque jamais le tonnerre. Les rochers à perte de vue, et presque perpendiculaires de la montagne de la Table, enlèvent le fluide électrique sans bruit, et presque d'une manière imperceptible pour ceux qui habitent la plaine qui s'étend au bas de cette montagne. Après cette nuit orageuse et incommode, passée sur la terre nue, les deux voyageurs, mouillés, affamés et abattus, rencontrèrent une horde peu nombreuse de Boschimans, qui se régalaient de sauterelles. Ils les faisaient cuire dans un trou carré fait en terre, et chauffé avec de la cendre de bois : cependant ils n'étaient pas encore assez affamés pour avoir envie de partager ce repas, qui était tout ce que ces pauvres malheureux pouvaient leur offrir. Ils continuèrent donc leur marche. Le Hottentot qui les avait accompagnés était parti pendant la nuit pour aller retrouver les chariots de l'expédition. Après avoir marché tout le jour, exténués de fatigue, désolés et mourant de faim, ils se couchèrent de nouveau sur la terre lorsqu'il fut nuit, sans le moindre abri, et toujours exposés à une pluie affreuse et continuelle. Le lendemain matin, qui était le troisième jour qu'ils n'avaient goûté d'aliments, les tiraillements de la faim se firent tellement sentir, qu'ils songèrent à tuer leur cheval pour l'assouvir; mais comment s'y prendre? leurs fusils ne pouvaient faire feu, et d'ailleurs la poudre était trop humide pour brûler; ils n'avaient pas d'autre instrument qu'un canif, qui, bien qu'inutile pour eux, eût cependant été bien suffisant pour

tuer l'animal, si le Hottentot avait encore été avec eux, parce que les naturels savent bien comment un animal tombe comme asphyxié dès qu'on lui plonge le moindre instrument dans la moelle de l'épine du dos. Les deux secrétaires néanmoins ignoraient cette manière, et le temps qu'ils passèrent à délibérer quel serait le meilleur moyen d'accomplir leur dessein, donna lieu à des réflexions tristes et décourageantes. Quels tourments ils allaient faire endurer à ce pauvre animal, qui les avait si souvent portés, eux et leur bagage! Quelles faibles ressources ils tireraient de cet expédient, leur étant impossible d'emporter beaucoup de viande! Enfin, d'un autre côté, quel danger éminent ils couraient à demeurer près de cette carcasse dans un désert plein de bêtes féroces aussi affamées qu'eux! Ils résolurent alors d'abandonner ce projet; et, après s'être serré le ventre avec leurs mouchoirs, à l'instar des Hottentots, pour diminuer un peu les déchirements que leur causait la faim, ils errèrent sans espoir, et dans un profond abattement, au milieu de cette immense plaine de désolation; ils ne voyaient de tous côtés que déserts arides, livrés à la plus affreuse stérilité, où ils ne trouvaient ni une trace pour diriger leurs pas, ni le moindre objet qui pût fixer leur vue. Pendant qu'ils marchaient ainsi lentement et dans le plus morne silence, entièrement au hasard, le jeune Borcherds crut entendre quelque bruit dans le lointain, semblable au claquement d'un fouet. Ils dirigèrent alors leurs pas vers le côté d'où ils supposaient que venait le bruit. Après avoir fait envi-

ron un mille, ils entendirent distinctement un second claquement. C'était, en effet, un signal que leur faisaient leurs compagnons, qui très heureusement s'étaient arrêtés toute la journée, parce que l'absence de ces deux voyageurs leur avait causé la plus vive inquiétude. Ils se remirent peu à peu des fatigues et des misères qu'ils avaient éprouvées; mais il leur fallut beaucoup de prudence pour modérer leur appétit, après avoir passé trois jours et deux nuits sans goûter d'aliments.

Après avoir voyagé seize jours le long de la rivière Orange, quelquefois sur les bords, d'autres fois à plusieurs milles de distance, à travers un pays inégal et presque impraticable, les commissaires s'avancèrent le 27 vers le sud, et le 29 ils tombèrent dans leur ancien chemin, à la fontaine Komatou, située sur le bord du grand Karroo, qui s'étend de là jusqu'aux frontières du Roggeveld (1). L'on ne peut s'attendre à trouver des provisions dans ces plaines affreuses, ni même à y rencontrer le gibier le plus commun et le plus ordinaire dans le reste de l'Afrique méridionale. Quelques malheureux Boschimans, qui par hasard le traversent en cherchant leur nourriture, sont les seules créatures humaines que l'on puisse y trouver. Ils rencontrèrent à peine une demi-douzaine de ces infortunés pendant tout le trajet, parmi lesquels deux donnèrent à l'expédition une assez ample provision de miel excellent, en échange d'un peu de tabac. Ils le portaient renfermé

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 436.

dans un sac fait avec la peau d'une petite gazelle.

Il n'arriva rien d'intéressant à nos voyageurs pendant leur marche à travers ces solitudes arides de l'Afrique, où, pour nous servir des expressions du docteur Johnson, « la nuit et le jour sont également silencieux et paisibles. » Après avoir employé treize jours à les traverser, ils arrivèrent enfin le 12 avril sur les frontières de la colonie, bien contents d'être sur le point de terminer un voyage si long et si fatigant, dont l'intéressante nouveauté leur avait coûté le sacrifice continuel de leurs plaisirs et des commodités de la vie. « Alors, dit M. Truter, nous adressâmes à Dieu des actions de grâces pour la manière spéciale dont il nous avait protégés pendant notre long et dangereux voyage à travers des déserts immenses, coupés de rivières profondes et rapides, au milieu d'une nation étrangère qui habite des régions jusqu'alors inconnues. »

§ II.

Observations de MM. Truter et Somerville sur les Boushouanas.

On a vu précédemment, par la description que nos voyageurs ont donnée des habitations des Boushouanas, qu'elles ne sont pas mal distribuées, eu égard au climat : quant à l'élégance et à la solidité, elles peuvent fort bien aller de pair avec les *casæ* ou les premières maisons qui furent bâties dans la fameuse Rome ; et, sous tous les rapports, elles sont

très préférables aux chaumières d'Irlande, dans lesquelles les malheureux paysans n'entrent souvent qu'en passant une mare boueuse. Non seulement la maison d'un Boushouana est bâtie sur une aire élevée au-dessus de l'enceinte ou de la cour, mais encore la surface de cette enceinte est disposée de manière à ce que l'eau puisse s'écouler de suite par la porte. Comme ils font leur cuisine dans cette enceinte découverte, l'intérieur de leur habitation n'est point abîmé par la fumée et la suie. Enfin ils savent si bien apprécier l'agrément que peut offrir l'ombrage, que presque toujours leurs maisons sont bâties sous les branches d'un grand mimosa, dont on conserve, avec un soin presque religieux, jusqu'au moindre rameau; et ils ne souffriraient pas que l'on en cassât la plus petite branche, pour quelque raison que ce fût; cependant ils sont très souvent obligés d'aller fort loin chercher leurs combustibles.

Une si grande population rassemblée dans un même endroit, entourée de toutes parts de déserts habités çà et là par quelques sauvages seulement, privée de toute communication avec d'autres peuples civilisés, doit nécessairement renfermer dans son propre pays des moyens de subsistance proportionnés à ses besoins. Les troupeaux forment une des plus grandes ressources des Boushouanas, malgré qu'ils n'en mangent la viande qu'avec une très grande économie. Le plus souvent ils consomment leur lait caillé, qu'ils ne mettent point, à l'instar des Cafres orientaux, dans des corbeilles d'herbes, mais qu'ils laissent dans des sacs de cuir ou des pots d'argile. Il

n'est pas un endroit de leur pays qui n'abonde en gazelles de presque toutes les espèces connues dans la partie sud de l'Afrique; les rhinocéros, les buffles et les quachas s'y trouvent aussi en quantité : les habitants les chassent ou leur tendent des piéges. Les Boushouanas ne sont pas fort délicats dans le choix des viandes dont ils se nourrissent; car ils mangent volontiers les loups, les hyènes, les fourmiliers, le léopard, le chat-tigre et la girafe. La campagne est remplie d'autruches, de butors, de coqs de bruyères (1), de pintades et de perdrix; mais, quelle que soit la grande quantité de ce gibier, elle ne serait, pour une si considérable population, qu'un secours bien précaire; et c'est, selon toute apparence, la nécessité qui a forcé ce peuple à recourir à l'agriculture, source intarissable de l'abondance. Les semences qu'ils cultivaient principalement étaient, ainsi qu'on en a pu juger par les échantillons qu'en ont rapportés les commissaires, le *holcus sorghum*; une autre espèce de ce même *holcus*, mais plus petite, et dont la couleur rougeâtre l'a fait prendre pour le *saccharatus*; une espèce de *dolichos* semblable au *cadjan*, et un petit *phaseolus* ou haricot tacheté. Il paraît qu'ils laissaient toutes ces graines mêlées ensemble lorsqu'ils les semaient, et quand elles étaient cueillies, ils les jetaient de la même manière dans leur vase, d'où ils les reprenaient confusément, et sans les trier, pour les manger; quelquefois ils les broyaient, mais le plus souvent ils les

(1) M. Malte-Brun fait encore ici un nouveau contre-sens en traduisant (p. 303) le mot grous par grues.

faisaient bouillir dans du lait. On s'imagine facilement que l'agriculture chez ce peuple est encore dans son enfance; en effet, le peu de travaux agricoles qu'ils connaissent est fait par les femmes, avec un instrument mal façonné qui ressemble un peu à une bêche : c'est un morceau de fer plat enfermé dans un nœud de keerie; quand le tranchant est fixé horizontalement, et forme avec le manche un angle droit, cet outil sert de bêche; mais quand il est parallèle au manche, il devient une hache (1).

Mais les Boushouanas sont arrivés à un point de civilisation qui demande autre chose que ces simples besoins de la vie qu'ils peuvent se procurer abondamment au moyen de l'agriculture, de la chasse et de leurs troupeaux. Ils ne sont pas tout-à-fait insensibles aux commodités de la vie et aux charmes du luxe; leurs habillements de peaux pour l'hiver sont moelleux, doux et chauds, et très souvent ils sont doublés de fourrures de chats-tigres, de viverras, ou de la dépouille d'autres petits animaux; et comme dans l'été ils sont sans habillement, ils exposent très peu leur personne à l'ardeur du soleil; ils s'en garantissent en portant des parasols faits avec de larges plumes d'autruche fixées circulairement à l'extrémité d'un bâton. Quant à leur cuisine, ils ont plusieurs manières d'accommoder leur viande avec leurs grains; quelquefois ils font bouillir l'une, et broient les autres; d'autres fois ils font rôtir la viande, et broient les grains, ou tout simplement ils les réduisent en

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 394.

farine, et les font bouillir dans du lait. Parmi leurs friandises, le tabac paraît l'emporter complétement sur tout le reste; les hommes et les femmes semblent également aimer à la fureur à tirer la fumée de cette plante narcotique, à travers de l'eau versée dans une corne de vache ou de la gazelle-élan, sur le côté de laquelle on insère le tuyau de la pipe. Ils aiment aussi beaucoup à priser. La poudre dont ils font usage est un mélange de plantes stimulantes réduites en poussière, qu'ils mêlent ensuite avec de la cendre de bois; ils prennent dans le creux de la main une certaine quantité de cette mixtion, et au moyen d'une plume ou d'un brin de roseau, dont l'une des extrémités porte sur cette poudre et l'autre dans les narines, ils en respirent avec force jusqu'à ce que leurs joues soient inondées de larmes; l'on voit même des enfants de quatre à cinq ans priser de cette violente manière. Ces peuples ornent soigneusement leur corps; ils se peignent sur la peau diverses figures avec de la terre de pipe ou de l'ocre rouge; ils coupent aussi quelquefois leurs cheveux d'une manière assez singulière, en faisant sur le sommet de la tête une grosse touffe, absolument comme nos jeunes gens du suprême bon ton; à cette touffe ils pendent la queue d'un lièvre ou sa vessie enflée, ou la peau de quelque petit animal, ou ils s'attachent debout sur chaque côté de la tête des ailes de grue de Numidie. Une plaque de cuivre triangulaire est presque suspendue de même à l'une de leurs oreilles, et des dents et des serres de lions et de léopards sont pendues autour de leur cou en forme de collier. Outre

ces trophées de chasse, les hommes portent encore autour de la partie supérieure de leurs bras des anneaux d'ivoire faits de défenses d'éléphants; les femmes ont autour des bras et des jambes des bandes de cuir, quelquefois tout unies, mais le plus souvent ornées de grains et de petits morceaux de cuivre. Chaque homme porte un couteau suspendu à son cou avec une courroie, et enfoncé dans un fourreau; la lame a assez généralement six pouces de long sur un de large; elle est arrondie par le bout, et tranchante des deux côtés; quelquefois la poignée est de buis, d'autres fois d'ivoire : dans ce dernier cas elle est taillée en forme de trompe d'éléphant. L'expédition avait une grande quantité de couteaux communs pour faire des échanges; mais les Boushouanas les estimaient fort bon marché, disant que les leurs étaient au moins deux fois aussi bons, parce qu'ils étaient à deux tranchants, pendant que ceux des blancs n'étaient qu'à un seul. Un couteau est un instrument en effet si utile à des gens qui vivent en grande partie de chasse et de racines, qu'on doit presque le regarder comme un objet de première nécessité, et l'estimer en conséquence; ainsi, un Boushouana est réputé riche ou pauvre, en raison du nombre de ses troupeaux, des couteaux et des grains qu'il possède. Ces objets sont les billets de banque et la monnaie de Litakou (1).

Les femmes Boushouanas ne bornent pas leurs occupations à la culture de la terre, à la récolte des

(1) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 396.

grains, qu'elles battent et qu'elles portent dans les vases; ces grands vases, ainsi que tous les autres faits d'argile, sont encore l'ouvrage de leurs mains laborieuses. Elles rassemblent en majeure partie les matériaux qui servent à la construction de leurs maisons, et elles en font presque toutes les préparations nécessaires. Les hommes passent une grande partie du temps à la chasse, ou à préparer des fourrures et des cuirs pour faire des manteaux ou des chaussures, et ils sont chargés du soin exclusif des troupeaux et de la laiterie.

Nos voyageurs, quelques jours après leur arrivée, furent invités à la célébration d'un mariage, ce qui leur procura le plaisir de voir tout à leur aise les cérémonies qui se pratiquent en semblables occasions. A l'heure indiquée on les conduisit à une vaste place ronde, entourée de tous côtés d'une palissade de bois. Le vénérable chef les reçut avec toute l'honnêteté possible au milieu des anciens; ils avaient à leur droite un groupe de jeunes filles, et à leur gauche un nombre à peu près égal de jeunes garçons parés de la manière la plus fantasque : une foule immense de peuple était rangée en cercle autour de la place, dont le centre était vide. Les hommes choisis pour la célébration des jeux qui ont lieu dans ces jours de fêtes s'avancèrent au milieu de l'espace, et commencèrent à déployer leur agilité. Leur danse offrait un coup d'œil fort bizarre; quelques uns avaient une espèce de jupon qui leur tombait aux genoux : ce court vêtement était fait de plusieurs rangs de plumes d'autruche, alternativement blan-

ches et noires; les autres avaient des ceintures de peaux, depuis le cou jusqu'au gras des jambes, auxquelles étaient attachées par un bout des queues de chacals, de chats-tigres et d'une espèce de viverra; leur peau était peinte de terre blanche, rouge et jaune. Lorsque les danseurs tournaient, leurs queues et leurs plumes d'autruche se tenaient à angle droit avec leur corps; il paraissait que leur plus grand soin était d'empêcher ces ornements de s'abaisser, et de les soutenir horizontalement dans toutes les postures et les divers mouvements de leur corps. Ils accompagnaient leur danse d'un chant rauque et véhément qui cessait par intervalles; alors les femmes, qui ne dansaient pas, répondaient d'une voix beaucoup plus douce, dans une sorte d'antistrophe qui ne laissait pas d'avoir une certaine mélodie. Ces mêmes femmes donnèrent aussi très souvent des applaudissements aux danseurs, en claquant des mains. La danse finie, un plat composé de bœuf bouilli et de blé cafre (*holcus*), cuit dans du lait, fut servi à la ronde à tous les conviés; après quoi le marié, qui était un des danseurs, emmena sa femme chez lui; et tout le monde se retira chacun chez soi, ayant l'air fort content des amusements de la journée.

La décence avec laquelle ils se comportèrent, et le décorum qu'ils gardèrent pendant cette cérémonie et dans toutes les autres occasions, donna aux commissaires une idée très favorable du caractère des Boushouanas, qui ne fit qu'augmenter en remarquant la bonne et perpétuelle harmonie dans laquelle vivait cet heureux peuple. Moulayahaban et les anciens

de la ville s'assemblaient de temps en temps pour juger et terminer les différends qui arrivaient quelquefois, et qui étaient inévitables dans une si nombreuse société.

Le système sur lequel repose leur gouvernement paraît entièrement patriarcal; ainsi le chef doit être l'idole du peuple, et en conséquence il a le pouvoir de se choisir un successeur. Les anciens de la nation qui composent son conseil l'instruisent des vœux ou des désirs du peuple; alors, après avoir consulté ces sages, il fait des réglements nouveaux, ou corrige les anciens, selon qu'il est nécessaire pour le bien de tout le monde : grâce à ces procédés populaires, il est chéri de ses sujets. Un jeune homme ne peut, sous aucun prétexte, être admis dans le conseil royal, qui est établi d'après les principes de la véritable simplicité primitive; car dans presque toutes les nations, et chez tous les peuples, la vieillesse et l'autorité furent jadis des expressions synonymes. Si un homme de cette peuplade se croit lésé, et qu'il ne se trouve pas satisfait de la décision du conseil, on lui permet de mettre ordre à ses affaires, de quitter la tribu, et d'emporter tout ce qu'il possède.

Il paraît que les Boushouanas n'ont aucune forme particulière de culte religieux, dans le sens que les Européens donnent à ce terme; car, quoiqu'ils fassent subir l'opération de la circoncision à leurs enfants mâles, et qu'ils dansent en cercle pendant toute la nuit de la pleine lune, ce n'est que pour conserver un usage qu'ils tiennent de leurs ancêtres.

Les Boushouanas doivent, sous tous les rapports,

être regardés comme ayant déjà franchi les bornes qui séparent les sauvages des hommes civilisés; et ils sont maintenant arrivés à un point de perfectionnement moral qui leur permet de recevoir avec avantage les préceptes simples et sublimes de la religion chrétienne; c'est là que les missionnaires peuvent exercer leur zèle avec fruit. Une abondante moisson les y attend.

Le caractère amical et pacifique qui paraît être assez généralement celui des Boushouanas, peut s'attribuer en grande partie à l'égalité presque parfaite qui règne entre eux. Les maisons de Litakou se ressemblent toutes, ou elles ne diffèrent entre elles que par le travail et la propreté que chaque homme propriétaire veut bien se donner la peine de faire ou d'entretenir dans sa demeure. Chaque individu possède autant de terre qu'il en veut bien cultiver; le nombre de son troupeau ne dépend que de ses soins et de l'épargne avec laquelle il s'en sert pour sa nourriture; la quantité des habillements qu'il donne à sa famille pour la vêtir pendant l'hiver, varie selon son adresse et son activité à la chasse; enfin, quand on considère l'état fortuné dont jouit cette heureuse race de Cafres, on lui ferait volontiers l'application de ces belles descriptions que les poëtes et les voyageurs ont tracées à l'envi, de la paix et du bonheur que goûtaient autrefois les paysans de la Suisse.

Dire que les Boushouanas sont une tribu de la même race que les Cafres qui habitent sur les côtes, n'est qu'une supposition, mais qui aurait fort l'air d'une vérité incontestable. Quoiqu'ils ne soient pas

à beaucoup près aussi beaux hommes, et qu'ils n'aient pas les mêmes avantages physiques, ils paraissent les avoir beaucoup devancés dans les arts sociaux et les usages qui annoncent la civilisation. Ils ne sont point, comme les Cafres orientaux, tous noirs sans exception; l'on en voit quelques uns couleur de bronze, et d'autres d'un brun approchant de celui des Hottentots; leurs cheveux poussent aussi beaucoup plus longs, et ont plus de tendance à devenir droits: quelques femmes même s'avisent de les peigner et de les attacher sur le front. Leurs maisons sont totalement différentes de celles des autres peuplades que l'on connaît dans la partie méridionale de l'Afrique, et leur couverture, faite en forme de tente, pourrait être regardée comme une preuve qui témoignerait en faveur de leur origine arabe. Leur vie pastorale, leur manière de se nourrir principalement de laitage, leur hospitalité pour les étrangers, leur usage de circoncire leurs enfants mâles, et généralement leur manière d'être, tout chez eux a l'air arabe.

Les Boushouanas ne purent donner aux commissaires les moindres renseignements sur leur origine, ni leur dire depuis combien de temps ils habitaient cette partie de l'Afrique méridionale. Ils ne furent pas même dans le cas de rien apprendre de satisfaisant au sujet des ruines d'une ville aussi grande que celle de Litakou, qui avait autrefois été bâtie sur les hauteurs qui commandent les vallées, et dont l'existence ne devait cependant pas remonter à un temps bien reculé, puisque l'on voyait encore les fonde-

ments des maisons, qui étaient en pierre et de la même forme circulaire que celles des Boushouanas. Ces peuples n'ayant point d'histoire écrite, la tradition de ce qui concerne ces ruines une fois perdue, l'on ne pourra jamais en rien dire de certain.

Les commissaires, après avoir passé quinze jours au milieu de ce peuple heureux et pacifique, s'aperçurent que, bien que le nombre de tous les troupeaux des Boushouanas réunis fût très grand, et que le peuple ne manifestât aucune répugnance à les échanger pour des colifichets et des niaiseries, d'après le tarif qui serait réglé par le chef et son conseil, cependant, ils réduiraient vraiment à la gêne les individus chez lesquels ils prendraient le nombre des bestiaux dont ils avaient besoin. D'ailleurs, Moulayahaban leur avait appris que son peuple venait à peine de réparer les pertes qui lui avaient été causées par les dévastations et les ravages auxquels un certain Bloum, homme de race métis, s'était livré avec sa horde, après avoir mis le feu dans la ville de Litakou, et avoir massacré tous les habitants qu'ils y avaient trouvés. Nos voyageurs se déterminèrent donc à avancer vers le nord, pour visiter la principale résidence d'une autre tribu de naturels de même espèce que ceux-ci, appelés Barrolous. Lorsqu'ils communiquèrent ce projet à Moulayahaban, en le priant de leur donner des guides, il parut entièrement troublé, et les renvoya pour l'instant avec une réponse évasive. Le lendemain matin il les fit appeler, et leur dit qu'il n'avait pu fermer l'œil de la nuit, en songeant au dessein qu'ils lui avaient

dit avoir formé d'aller visiter les Barrolous. Il employa tous les moyens possibles pour les dissuader de diriger leurs pas vers cette nation, disant que ces peuples étaient d'un caractère défiant et féroce; que si malheureusement il leur arrivait quelque accident dans le pays, le gouvernement anglais du Cap ne manquerait pas de croire que ce serait lui et sa tribu qui seraient les coupables; qu'au reste personne de son peuple ne connaissait le chemin qui y menait, parce qu'ils en étaient séparés par un désert impossible à traverser, en ce qu'il ne s'y trouvait pas une seule goutte d'eau. Quoique cette communication amicale de Moulayahaban ne contînt pas le motif réel qui le portait à détourner nos voyageurs d'aller plus avant, cependant il n'était pas permis de douter qu'il n'eût de grandes raisons pour les empêcher d'aller plus loin de ce côté. Peut-être ses voisins, plus puissants que lui, auraient pu prendre un prétexte pour se brouiller avec lui de ce qu'il aurait souffert qu'une si petite troupe de blancs eût traversé son territoire pour passer sur le leur, pendant qu'il lui était très facile de les en empêcher. Au reste, quels que fussent les motifs de ce chef, il fut si sérieux dans ses remontrances, que les commissaires jugèrent qu'il était de la prudence d'abandonner leur premier dessein; et quoiqu'ils n'eussent acheté qu'un peu plus de cent pièces de bestiaux, à raison de deux ou trois livres de porcelaine colorée et de grains de verre par tête, ils se préparèrent à s'en retourner. Ce ne fut pas sans un extrême chagrin qu'ils apprirent, lorsqu'ils étaient déjà sur les bords de la rivière Orange, que les Bar-

olous formaient réellement un peuple nombreux, iche et affable. Un bâtard hottentot qui avait voyagé ans ce pays, dit à M. Truter qu'il n'existait point dans oute l'Afrique un peuple d'un aussi heureux caractère t aussi obligeant que les Barrolous; qu'ils avaient plu- ieurs villes, dont la principale était tellement grande, u'il fallait un jour entier de marche pour la tra- erser; que leurs maisons étaient de la même forme ue celles des Boushouanas, mais infiniment mieux âties, leurs jardins et leurs champs beaucoup mieux ultivés; que toute la campagne était couverte d'ar- ores et de buissons; que les fontaines et les rivières étaient en grand nombre, et que le sol était des plus fertiles. Les Barrolous, disait-il, étaient des hommes fort industrieux, et très habiles dans la sculpture en bois et en ivoire. Il avait vu leurs fourneaux pour fondre le fer en le séparant de la terre brune et de la pierre qui le renfermaient, ainsi que ceux pour fondre le cuivre qui se trouve dans de la terre d'une couleur grisâtre. Enfin il ajouta que ce peuple n'était éloigné de Litakou que de dix journées communes de marche. Ces informations parvinrent trop tard, et le pays des Barrolous, dit M. Truter, est encore aujourd'hui une terre vierge pour le voyageur européen qui serait curieux de pousser plus loin nos découvertes dans l'Afrique méridionale (1).

(1) Les Barrolous sont les Barolongs des cartes de MM. Burchell et Thompson, dont la capitale est Marakki. Ils sont à l'est, ou au nord-est, et non au nord de Litakou.

CHAPITRE XVIII.

Voyage de Henri Lichtenstein dans l'Afrique méridionale, pendant les années 1803, 1804, 1805 et 1806 (1).

§ I.

Préliminaires.

La colonie du Cap venait d'être restituée à la Hollande, en vertu du traité de paix d'Amiens, par l'Angleterre, qui en avait pris possession en 1795 pendant les guerres de la révolution. Un commissaire hollandais, M. de Mist, avait été chargé de la recevoir des mains des autorités anglaises et de l'organiser, et M. Janssens fut désigné comme gouverneur de la colonie. Ce fut auprès du fils de ce gouverneur que M. Lichtenstein chercha et obtint la charge de précepteur; depuis son enfance ce naturaliste, maintenant professeur à l'université de Berlin, éprouvait un très vif désir de visiter l'Afrique méridionale. Les préparatifs que l'on faisait en Hollande pour reprendre possession du Cap, lui parurent la meilleure occasion pour satisfaire sa curiosité. En 1803, il débarqua au Cap avec la famille du

(1) *Reisen im südlichen Afrika in den Jahren* 1803, 1804, 1805 und 1806; tome I, avec six pl. et une carte. Berlin, 1811, chez Salfeld; tome II, avec quatre pl. et une carte. Berlin, 1812, in-8°.

gouverneur et avec le commissaire général, et dans la même année il accompagna M. de Mist, dans un voyage que le commissaire général crut devoir faire dans le nord-ouest de la colonie, pour examiner l'état de cette contrée où les autorités publiques du Cap ne s'étaient jamais présentées; la partie orientale venait d'être visitée d'ailleurs par le gouverneur, que M. Lichtenstein n'accompagna point dans cette excursion. La société qui devait explorer le nord-ouest du Cap se composa du commissaire général et de son fils, faisant fonction de secrétaire; d'un employé de ses bureaux; de M. Lichtenstein, en qualité de naturaliste, et de son élève Harry Janssens; d'un chirurgien de l'hôpital du Cap, d'un maître d'hôtel, de deux valets de chambre, d'un lieutenant de dragons avec sept cavaliers et un caporal, pour servir d'escorte, et se charger au besoin des devoirs d'ouvriers du train; d'un sonneur de cor, pris dans la troupe des chasseurs, personnage utile pour rassembler les individus pendant le voyage; d'un sergent d'infanterie, ayant l'inspection sur douze Hottentots employés comme voituriers, bergers et chasseurs; enfin de quatre esclaves au service des voyageurs, et d'un messager envoyé toujours en avant pour commander les vivres et les attelages. Deux dames, la fille cadette du commissaire, âgée de dix-neuf ans, et une compagne, née au Cap, voulurent partager les fatigues et les privations inséparables de ce voyage; et elles les supportèrent avec un courage qui a provoqué de vifs éloges de la part de M. Lichtenstein. Mademoiselle de Mist, vrai modèle de piété filiale,

27.

avait renoncé à tous les agréments que lui offrait la société en Europe, pour suivre son père au-delà des mers, et elle n'avait pas voulu non plus se séparer de lui dans le voyage qu'il allait entreprendre. Tous les voyageurs devaient monter à cheval. On amena vingt-cinq chevaux dont les uns devaient servir à relayer les autres. Un grand chariot portait les effets indispensables des voyageurs, et avait quelques siéges pour ceux qui seraient trop fatigués du voyage à cheval; cinq autres voitures étaient chargées des provisions, de la cuisine, de dix à douze tentes, de lits de camp, d'une petite forge, de caisses de petite mercerie, et autres bagatelles pour être distribuées en cadeaux aux Cafres et aux Hottentots; on emporta même l'avoine et l'orge nécessaires aux chevaux. En route on s'aperçut que les voitures étaient trop chargées; on jugea à propos de répartir la charge sur un plus grand nombre de charrettes, et on attela ces voitures de huit à seize bœufs : dans les montagnes il fallut même atteler vingt-quatre à vingt-six bœufs à une seule voiture. Un attelage de douze bœufs fait chaque jour huit lieues avec une charge de vingt quintaux, pourvu qu'on ait l'attention de les faire reposer pendant la plus forte chaleur du jour. Leur entretien en voyage ne coûte presque rien, car ils se contentent des maigres pâturages que l'on rencontre; les diverses bruyères, les joncs et les plantes succulentes même leur conviennent faute de bonne herbe. Les Hottentots avec leurs cris singulièrement articulés, et avec leurs fouets dont les tiges de bambous ont quelquefois quatorze à

seize pieds de long, conduisent parfaitement les attelages, quelque nombreux qu'ils soient; quand ils ne peuvent atteindre par leur fouet les bœufs des premiers attelages, et quand les cris sont inutiles, ils ont recours à de petites pierres qu'ils lancent à ces animaux, et qui doivent servir à les diriger.

M. Lichtenstein, indépendamment de ses effets, s'était pourvu aussi de tout ce qu'il fallait pour disséquer, empailler et conserver les petits animaux qu'il espérait recueillir dans son voyage, tels qu'insectes, poissons, amphibies, petits mammifères, ainsi que pour sécher des plantes. Son baromètre s'était cassé à bord du navire, mais il lui restait un thermomètre, un microscope, une lunette d'approche et une boussole. Ainsi il ne lui manquait presque rien pour faire des observations.

Nous allons le suivre maintenant dans son voyage. Auparavant il sera bon de faire remarquer l'esprit dans lequel sa relation est rédigée. M. Lichtenstein est un voyageur judicieux et instruit; il n'exagère rien, et raconte avec simplicité, et presque froidement, les choses étonnantes qu'il a vues; sous sa plume elles perdent quelquefois le merveilleux que d'autres voyageurs leur ont attribué; dans un petit nombre de passages son récit s'anime pourtant, et se revêt de couleurs assez brillantes. Sa narration est pleine de faits, et ne contient rien d'inutile; nous avons été embarrassés de la réduire au petit nombre de feuilles que nous pouvons lui réserver. Ayant été attaché à la personne et à la famille du gouverneur de la colonie, M. Lichtenstein s'est identifié entière-

ment avec l'esprit du gouvernement hollandais et avec les sentiments nationaux de la métropole. En plusieurs endroits de son ouvrage, l'auteur reprend sévèrement M. Barrow, pour avoir mal parlé des colons hollandais ; il les défend contre ce voyageur et contre d'autres Anglais, qui, selon lui, n'ont pas su se faire aimer de cette race douce et bonne ; aussi trouve-t-il à louer là où d'autres étrangers avaient vu des sujets de blâme. Plusieurs fois, M. Lichtenstein fait directement l'éloge de l'administration coloniale des Hollandais, qu'il représente comme tout-à-fait paternelle et parfaitement sage et convenable. On sait que ce n'est pas ainsi qu'elle est jugée par d'autres étrangers, et surtout par M. Barrow.

§ II.

Voyage dans la partie de l'ouest et du nord de la colonie du Cap.

Le 9 octobre 1803, le commissaire général et sa suite se mirent en route à six heures du matin ; le gouverneur et les principaux fonctionnaires civils et militaires les accompagnèrent jusqu'à Riet-Valley, lieu situé à deux lieues du Cap. On traversa ensuite la plaine sablonneuse où, le 9 janvier 1806, les Hollandais essuyèrent une défaite par suite de laquelle ils furent obligés de céder de nouveau et pour toujours la colonie à l'Angleterre. Les mouches d'une petite espèce qui abondent surtout dans les bas-fonds où le sol est humide, ajoutaient beaucoup au désagrément de la grande chaleur.

Vers midi, on atteignit le Brakke-Fontein, ou source saumâtre, dont l'eau est en effet, pendant l'été, remplie de sel; cependant nos voyageurs l'auraient préférée dans la suite à l'eau croupissante de plusieurs autres fontaines qu'ils rencontrèrent sur la côte occidentale. A deux lieues plus loin on trouva une source très belle, ombragée par des buissons élevés. Ce lieu, appelé Harte-Beest-Kraal, est une de ces places de dételage qui servent de halte aux colons dans leurs voyages au Cap, et que pour cela le gouvernement ne loue à aucun fermier : elles sont considérées comme domaine public : on s'arrange pour les atteindre à la moitié de la journée. Il y a des colons qui sont un mois en route, et qui voyagent avec toute leur famille et avec leurs nombreux attelages de bœufs, tant pour vendre ou échanger au Cap les productions de leurs terres et de leurs chasses, que pour solliciter des grâces ou faire des réclamations auprès des autorités publiques, plaider, prendre des arrangements de famille, faire des contrats de fourniture, etc. Autrefois ils étaient même obligés de se rendre à la ville pour tous les mariages et baptêmes. Ordinairement c'est dans les mois de septembre et octobre que l'on entreprend des voyages, parce qu'alors les bestiaux sont forts et gras, et trouvent en route de bons herbages. Les places de dételage leur sont indispensables; quelque hospitaliers que soient les paysans qu'on trouve en route, leur générosité ne va pas jusqu'à laisser paître des bestiaux étrangers dans leurs pâturages, et comme il n'y a pas d'auberges, les bes-

tiaux risqueraient quelquefois de périr sans la ressource de ces places en quelque sorte publiques, qui sont ordinairement des terrains peu susceptibles de culture.

Après avoir fait quatorze lieues dans cette première journée, la société entra le soir dans le Klaver-Valley, ou la Vallée du Trèfle, où M. Sébastien van Reenen avait formé un établissement il y avait quelques années. On y passa la journée du lendemain pour avoir le temps de changer la disposition des bagages sur les voitures dont il fallut augmenter le nombre, et diminuer la charge. Une partie de la société profita du repos pour visiter le domaine de Groene-Kloofs-Post, situé à une lieue de là, et qui est comme le chef-lieu du district de Groene-Kloof, dans lequel sont disséminées une trentaine de fermes, grandes et petites; c'est une longue montagne entrecoupée de plusieurs vallées, et dont le sol, suffisamment pourvu d'eau, offre d'excellents pâturages. Le gouvernement y faisait entretenir auparavant les bestiaux dont la viande était nécessaire pour l'hôpital, la garnison et la loge des esclaves. Il a cédé un domaine considérable à la société d'agriculture. Lors de la visite de M. Lichtenstein, le fermier des marais salants occupait aussi une partie du district.

Dans l'après-midi, les voyageurs visitèrent aussi le Ganze-Kraal, ou Domaine des Oies, situé vers la côte, à une lieue du Klaver-Valley, et appartenant à Jacques van Reenen, connu par son voyage dans le pays des Cafres (1). Le Ganze-Kraal comme

(1) *A Journal of a Journey from the Cape of good Hope, under-*

le Klaver-Valley, sont au nombre des établissements les plus fertiles de toute la colonie; ils doivent aussi en partie leur prospérité à l'industrie des frères van Reenen, qui, bien qu'habitant la ville du Cap, ont chacun, dans l'intérieur du pays, une ou plusieurs fermes. Jacques van Reenen cultivait à lui seul deux cent quarante arpents de terre; il n'avait besoin de les fumer que tous les trois ans. L'un de ses champs était semé en orge depuis vingt-quatre ans de suite. On attribue la fécondité extraordinaire de ce sol au voisinage de la mer. Le domaine de Jacques van Reenen est d'ailleurs une espèce de ravine large de cinq cents pieds, et qui paraît avoir servi autrefois de lit à une rivière maintenant desséchée. Bordé au sud par une rive assez élevée, ce bas-fond est à l'abri des vents desséchants, et favorablement exposé pour recevoir les rayons du soleil, qui sont précieux dans un terrain bien arrosé. En un seul été, le propriétaire avait huit fois fauché la luzerne; les graminées d'Europe réussissent parfaitement sur ce sol; à la vérité c'est une terre nouvelle dont la fécondité pourra diminuer au bout de quelque temps. Jacques van Reenen, homme très intelligent et versé dans l'histoire naturelle et la géographie, a fait dans sa jeunesse un voyage en Europe; il a vu la France et la Hollande, et il a épousé une sœur du botaniste allemand Persoon.

Son frère Sébastien, chez lequel logeaient les voyageurs, possédait un grand haras où il tient un su-

taken in 1790 *and* 1791, *by Jacob van Reenen and others of his countrymen;* by capt. Edw. Riou. Londres, 1792.

perbe étalon anglais. Quant à la race de chevaux du Cap, elle a été de bonne heure mélangée avec les races étrangères. Du temps de Vander Stell, on introduisit des chevaux persans : on assure que cette race existe encore pure dans les districts du nord. Vers le milieu du dernier siècle, on faisait venir beaucoup de chevaux de l'Amérique méridionale, appelés ici chevaux espagnols : c'est une race de couleur grise et de taille moyenne, forte de poitrail, et très bonne pour le trait. Il y a peu de beaux chevaux dans ces deux races. On assure que le cheval africain vaut, pour le trait, un tiers de moins que le cheval d'Europe; il ne saurait supporter une longue fatigue; mais il est sobre, et gravit mieux les montagnes. Les chevaux de selle ne vont guère qu'au pas, et pour les convois on ne peut se dispenser de se servir de bœufs.

Pour divertir la société, M. van Reenen fit exécuter, par ses esclaves, des morceaux de musique pour clarinette, cor et basson, et ensuite pour violon, flûte et basse. Mainte famille du Cap fait instruire ses esclaves dans la musique, et il y a dans la ville des affranchis qui s'occupent exclusivement de cet enseignement. Ni maîtres ni élèves ne connaissent une note, tous se fient à l'oreille; les esclaves, surtout les Malais, ont de bonnes dispositions pour cet art. M. Lichtenstein a connu de grandes maisons où chaque esclave jouait de quelque instrument : dès qu'il plaisait aux enfants de divertir leurs jeunes hôtes de quelques heures de musique, on convoquait les esclaves; le cuisinier quittait ses poêles pour la flûte, le valet d'écurie son étrille

pour le violon, et le jardinier posait sa bêche pour prendre le violoncelle.

Le 12 octobre, la caravane continua sa route par les collines et les vallées du Groene-Kloof; après avoir dépassé la Fontaine d'Oranges, à l'extrémité nord-ouest de ce district, elle eut un chemin plus uni, plus sablonneux et plus aride. Dans une maisonnette solitaire située sur la pente de la colline pointue de Klipberg, habite ce Jean Slaber qui avait accompagné Le Vaillant dans ses chasses. Son vieux père, célébré par le voyageur français, était mort depuis dix-sept ans; le Tee-Fontein avait été vendu, et les enfants s'étaient établis dans des fermes plus petites. La famille parla avec beaucoup de chaleur de son ancien ami Le Vaillant; elle paraissait indifférente pour la petite célébrité qu'il lui a donnée. Jean Slaber prétendit que la chasse au tigre, décrite par le voyageur français comme si dangereuse, n'avait pas eu autant d'importance, et quand on lui lut de nouveau le récit de Le Vaillant, il déclara sans hésiter que les circonstances accessoires étaient inventées (1).

Par une plaine sablonneuse et d'un aspect très monotone, où croissaient quelques bruyères, et par-ci par-là une liliacée, mais surtout une quantité de gortéries, d'astéries et d'élichryses, la société arriva à la ferme d'Uyle-Kraal, où il fallut passer la nuit. Cependant la maison étant trop petite pour loger

(1) M. Lichtenstein a vu aussi au Cap la vieille mère Slaber; elle est morte en 1804, dans sa quatre-vingt-douzième année. Elle, ainsi que ses filles, exprimaient les mêmes sentiments au sujet de Le Vaillant; seulement elles regrettaient qu'il eût entretenu le public de détails aussi minutieux sur leur ménage.

tout le monde, on dressa quelques tentes. Comme il faisait encore grand jour, le fermier ayant attelé huit chevaux vigoureux à un chariot léger, et s'étant armé d'un long fouet, conduisit une partie de la société à la terre de Tee-Fontein, appartenant à Jean van Reenen, frère des deux Reenen dont il a été question plus haut, et située à une lieue et au nord de la ferme d'Uyle-Kraal. C'est une des meilleures terres de cette contrée aride; mais on y cherche en vain ces ombrages d'arbres de haute futaie figurés sur la gravure du voyage de Le Vaillant; gravure qui, en général, ne donne aucune idée de ce site. La source qui y coule a une teinte jaunâtre, provenant vraisemblablement des parcelles ferrugineuses qu'elle entraîne : cette teinte lui a valu le nom de Fontaine de Thé. L'eau est du reste saine et d'un bon goût. Les pâturages de cette propriété sont excellents. On régala les étrangers d'un plat regardé au Cap comme un mets très friand : c'est de la racine d'anis cuite. Cette racine, probablement le *sium filifolium* (Thunberg), a un goût aromatique très fort. M. Lichtenstein, en mettant en ordre, le soir, les végétaux et les animaux qu'il avait recueillis, fut étonné de la quantité d'espèces qu'il était parvenu à rassembler, quoique cette partie de la colonie ne passe pas pour offrir au naturaliste beaucoup de choses intéressantes. Son zèle pour les collections d'histoire naturelle gagna plusieurs personnes de la société; malheureusement une grande partie de leur récolte fut gâtée par les voitures, par les mauvais chemins et par la négligence ou la maladresse des domestiques.

Le lendemain matin, s'étant mis en route à sept heures, on passa de nouveau auprès de Tee-Fontein, et on atteignit ensuite un ruisseau sablonneux appelé Lange-Fontein ; le chemin était très pénible pour les bœufs. Après trois heures de fatigues, on aperçut l'extrémité méridionale de la baie de Saldanha, et l'on atteignit une maison isolée appelée Geelbek, où l'on ne trouva qu'un vieil esclave mozambiquois. On longea la rive occidentale de la baie, en passant de distance en distance sur des collines, d'où l'on avait une vue magnifique sur la baie, sur les cabanes des pêcheurs disséminées le long de la plage et sur la plaine au-delà de la baie, enfin sur la chaîne du Piket-Berg, qui terminait l'horizon. En passant sur une montagne qui s'élève au milieu d'une péninsule de la baie, et qui est très escarpée du côté de la mer, on vit fuir à travers les buissons de petites antilopes, et l'on tua un serpent appelé par les Hollandais pof-adder : c'est une des espèces les plus venimeuses et les plus méchantes. La colère fait gonfler prodigieusement son cou; sa peau brunâtre est tachetée de noir et de blanc. Ce serpent avait une aune et demie de long, et six pouces de diamètre dans l'endroit le plus gros de son corps.

Au coucher du soleil, on arriva à la maison de la poste du gouvernement, qui était tenue par un Allemand nommé Stoffberg. Cet homme donna aux voyageurs beaucoup de renseignements sur la baie de Saldanha, ordinairement mal indiquée sur les cartes géographiques. D'abord il faut remarquer que la baie qui fut nommée d'après Antoine de Sal-

d'insectes marins. Ces oiseaux, remarquables par l'immobilité de leur mâchoire inférieure, ce qui les force de tordre le cou en mangeant, ne couvent point dans la baie; ils disparaissent entièrement pendant la saison chaude, et quand ils reviennent, on ne voit jamais de jeunes parmi eux : ils restent probablement dans le lieu de leur naissance, jusqu'à ce qu'ils aient acquis assez de force pour traverser la mer. Des oiseaux marins, des serpents, des lézards, et des lapins apportés d'Europe, sont les seuls habitants des petites îles de la baie, dont la végétation chétive se réduit à quelques mesembryanthèmes, du moins dans l'île appelée Schapen-Eyland, que visitèrent nos voyageurs. Cette île, qui a une lieue de tour, repose sur le granit; mais en quelques endroits on aperçoit des bancs de schiste argileux. On alla y recueillir pour le souper des œufs de pingouins et d'hirondelles de mer: le blanc de ces œufs conserve à la cuisson sa transparence et une consistance gélatineuse.

Le lendemain, 16 octobre, ayant traversé la baie en bateau, la société continua sa route à travers une plaine sablonneuse et couverte de bruyères, au milieu de laquelle s'élève le plateau de Mastenberg. Après avoir fait une halte à la petite Spring-Fontein, on se dirigea sur le Riet-Valley, propriété du plus riche colon du pays, nommé Jacob Laubscher. Pour se faire une idée de sa maison, il faut savoir qu'il possédait quatre-vingts chevaux, six cent quatre-vingt-dix bœufs, deux mille quatre cent soixante-dix brebis, deux cent trente chèvres, et une quantité pro-

portionnelle de volailles. Les semailles, dans ses terres, avaient exigé cette année soixante et un muids de grains; et il avait à nourrir tous les jours cent cinq individus, y compris ses domestiques hottentots et ses esclaves. Ceux-ci exercent tous les métiers de première nécessité, et le bénéfice de sa propriété suffit tout juste pour acheter les articles de commodité ou de luxe. Parmi les esclaves de Laubscher, il y avait un Javanais âgé de cent vingt ans. Le 1er janvier 1801, il était venu souhaiter la bonne année à son maître, en lui disant que c'était la seconde fois qu'il félicitait ses maîtres à l'entrée d'un nouveau siècle. La maison et les dépendances sont séparées du bois de Berg-Rivier (Rivière de Montagne) par de beaux pâturages. Cette rivière a son embouchure à environ six lieues de Riet-Valley; mais les sinuosités de la rivière doublent cette distance. Pendant les vents violents de nord-ouest, la marée remonte jusqu'à Riet-Valley, et même à une lieue au-delà. Faute d'eau potable, les habitants sont obligés alors de se réfugier ailleurs. Le Berg-Rivier est la seule rivière de la contrée où l'on trouve encore quelques hippopotames, qui, la nuit, font quelquefois des ravages dans les moissons. On espérait en prendre un qui s'était montré le jour même; mais le bateau étant endommagé, et ne pouvant servir, il fallut renoncer au plaisir de cette chasse.

Le 18 octobre, on fit une excursion à la baie de Sainte-Hélène, où le Berg-Rivier a son embouchure: c'est là que Vasco de Gama aborda le jour de Sainte-Hélène, l'an 1497. Sa forme ressemble à celle de la

baie de la Table; étant ouverte aux mêmes vents, elle ne présente pas plus de sûreté. L'embouchure de Berg-Rivier n'a que cent soixante à cent quatre-vingts pieds de large; la violence des vents y accumule le sable charrié par la rivière, comme à l'embouchure des autres fleuves d'Afrique; les chaloupes n'entrent et ne sortent qu'avec peine. Faire disparaître le banc de sable, comme l'a proposé M. Degrandpré, est, selon M. Lichtenstein, un projet impraticable. Sur les cartes, la côte au nord de la baie de Sainte-Hélène prend une direction trop septentrionale; la côte se dirige au nord-nord-ouest. Au sud de la baie s'élève le Patryssen-Berg, d'où l'on voit distinctement la montagne de la Table; quelquefois on peut même voir les vaisseaux approcher de la baie de ce nom.

Revenus au Riet-Valley, nos voyageurs remontèrent le Berg-Rivier, et le traversèrent pour s'arrêter à Kirsten-Fontein, propriété d'un colon nommé Kirsten. Les hommes traversèrent le fleuve en bateaux; les chevaux et les bœufs nagèrent; et quant aux voitures, on les attacha à des tonneaux vides, et on les tira à travers le courant; on transporta ensuite les bagages dans les bateaux. Ce travail prit tout le reste de la journée. Le lendemain, on longea la rive droite du fleuve : aucun ombrage ne s'offrait aux voyageurs sur ce sable. Quoique la saison chaude ne fît que commencer, la rivière était réduite en plusieurs endroits à un simple filet d'eau coulant sur le schiste argileux; en d'autres endroits, il y avait des fosses où l'eau se conservait : ces fosses servent

d'abreuvoir aux bestiaux des propriétaires et fermiers du pays : ils y envoient leurs troupeaux ; aussi ont-ils sur la rive des cabanes et des maisonnettes gardées par des Hottentots ou par de vieux esclaves. Dans l'après-midi, il fallut gravir le Piket-Berg, chaîne qui a une direction du sud au nord comme la grande chaîne de montagnes, et dont les roches offrent des brèches et des espèces de colonnes d'un aspect très pittoresque. On passa la nuit dans une maison située auprès d'un défilé abondant en eau : les voyageurs s'y régalèrent d'oranges. Les épidémies inconnues sur la côte commencent ici à décimer le bétail. Une femme de la race des Boschimans, que les voyageurs virent auprès de cette maison, leur donna une idée de la laideur et de la malpropreté dégoûtante de ce peuple. Le lendemain, ils eurent un chemin plus ferme, et une vue très étendue sur la grande plaine au pied du Piket-Berg, et sur les maisons et les plantations adossées aux hauteurs ; dans les gorges et ravins, les fleurs embaumaient l'air, et attiraient des insectes nouveaux pour les Européens. En descendant des hauteurs, ils aperçurent devant eux une ferme ombragée de gros chênes et d'orangers. Ce fut une joie pour eux d'arriver à une propriété rurale, où un double rang de chênes ombrageait une pelouse sur le bord d'un ruisseau d'eau limpide. Ils prirent leur repas sous ces arbres, et un mandarinier voisin (espèce particulière d'oranger) leur fournit un excellent dessert. On dit que cet arbre est originaire du Japon ; son fruit est moins gros, et muni de pelli-

cules plus épaisses que l'orange d'Europe; mais son jus, quoique moindre, est plus agréable.

Pour arriver au pied de la grande chaîne de montagnes, on traversa une contrée fertile, bien arrosée, et où les fermes étaient disséminées de tous les côtés. C'est le district des Vier-en-Twintig-Rivieren, ou des Vingt-quatre-Rivières, nommé ainsi, parce que le principal torrent qui arrose ce grand vallon reçoit les eaux de ce nombre de ruisseaux ou à peu près. Ce torrent, qui devient un large fleuve dans le temps des pluies, et interrompt toutes les communications entre les voisins, débouche dans le petit Berg-Rivier. On arriva le soir au Gelukwaard, propriété d'un Allemand nommé Leiste, un des plus riches colons du pays. Rien de plus agréable que cette propriété située au bas des rochers, diversifiée par des vignes, des bois de vieux chênes, des orangeries, de grands vignobles, des champs et des pâturages. La maison, les pressoirs, les ateliers, les granges, tout avait un air de propreté et d'aisance. Des grains, des vins, des citrons, des oranges, et d'autres fruits, voilà les productions de cette terre et des environs, qui tireraient bien plus d'avantages de la fertilité du sol si les frais de transport jusqu'au Cap étaient moins considérables; ce n'est que dans les années où les grains sont rares dans d'autres parties de la colonie qu'il est avantageux d'en exporter des Vingt-quatre-Rivières. Le vin y est d'une très bonne qualité; le Madère et le Pontac y réussissent bien; mais les vins très doux sont meilleurs à l'est de la montagne de la Table.

La végétation croît si rapidement ici qu'un chêne de vingt-quatre ans a déjà huit pieds de circonférence; c'est que la nature ne se repose qu'un mois ou six semaines, et la température ne s'abaisse jamais au point de congélation. Cette pousse rapide se fait aux dépens de la solidité : le chêne même n'a que son noyau de ferme, le reste est léger : le sapin ne peut servir à cause de sa porosité; beaucoup d'arbres d'Europe, tels que le tilleul, l'orme, l'aune, ne supportent point ce climat hâtif; plusieurs de nos arbres fruitiers, tels que le cerisier, le prunier, le pommier, le poirier, ne donnent que des fruits médiocres. Cette dégénération se manifeste également chez les animaux d'Europe naturalisés dans cette contrée, particulièrement chez les chevaux; on croit même l'observer dans le caractère physique et moral de la race humaine colonisée sur ce sol.

M. Leiste avait essayé la culture du riz et de l'indigo sur sa propriété : il avait fait une récolte abondante de riz; mais les soins de l'arrosage, et la chasse faite aux petits oiseaux, qui venaient en troupes fondre sur les rizières, avaient exigé un grand nombre d'esclaves, et augmenté trop les frais pour que le riz pût être vendu avantageusement au Cap ; les années trop sèches doivent anéantir cette culture : quant à l'indigo, il n'avait réussi que médiocrement, et la santé des esclaves avait souffert de cette culture, que le propriétaire, par ces motifs, était résolu d'abandonner. M. Lichtenstein vit parmi les esclaves de cette terre un Malais âgé de cent sept ans.

Les voitures ayant été raccommodées, et les

hommes réconfortés, la société se remit en route le 24 octobre; elle se dirigea vers le nord, et longea le pied de la grande chaîne de montagnes. En s'éloignant des Vingt-quatre-Rivières, on vit le sol reprendre son aridité; on observa pour la première fois des amas de terre formés comme des roches par les termites : ces amas sont si solides, qu'une voiture peut y passer sans les enfoncer. On en trouve une quantité énorme dans les terrains appelés par les gens du pays zuure-velden, ou champs aigres, terrains composés d'argile et de sable, et ne produisant que des espèces de joncs, qui donnent d'abord au bétail des aigreurs d'estomac, mais qui finissent par leur plaire beaucoup. Ces terrains se trouvent toujours à une élévation d'au moins cent toises au-dessus du niveau de la mer. Les amas de termites les font connaître sur-le-champ, de même que les terrains appelés doux sont indiqués par la présence d'une plante, le *kuhnia rhinocerotis*. Les termites qu'on trouve dans les terrains dits karroo, dont il sera question plus bas, appartiennent à une autre espèce, qui ne bâtit jamais au-dessus de la terre. On nourrit la volaille de ces fourmis blanches : les amas d'argile sous lesquels elles sont blotties ont un aspect spongieux, étant imprégnés des sucs de la fourmi; les fragments de cette terre ou de ce mortier servent de combustible.

En arrivant le soir au pied du Pikeniers-Kloof, col de montagne qui conduit au district d'Olifants-Rivier et au Roggeveld, on y trouva beaucoup de voyageurs qui allaient aux eaux thermales d'Olifants-

Rivier, ou qui en venaient : ces eaux passent pour très salutaires dans les rhumatismes. Le col de la montagne est difficile à gravir pour les longs attelages, à cause des angles aigus sous lesquels se joignent les rampes. Aussi est-ce une entreprise hasardeuse pour une caravane africaine de franchir le Pikeniers-Kloof : une voiture qui commence à reculer au lieu d'avancer, peut mettre en péril les hommes, les animaux et les bagages ; aussi M. Lichtenstein excuse les voituriers qui emploient des moyens violents, tels que des aiguillons, pour faire avancer sans cesse les bœufs dans cette montée dangereuse. Au reste, il n'admet point, avec M. Barrow, que les Africains traitent cruellement les animaux.

La cime qu'atteignit la société a une élévation de deux mille à deux mille cinq cents pieds au-dessus de la plaine, qui, de son côté, est élevée d'un millier de pieds au-dessus du niveau de la mer. On y eut une vue immense ; au revers, le chemin était moins escarpé, et l'on descendit, par une pente assez douce, dans une vallée cernée par des montagnes arides. Après quelques heures de marche, on arriva, par d'étroites vallées, dans un endroit couvert d'herbe, et qui offrait une bonne pâture aux chevaux : on l'appelle Zans-Kraal. Dans cette contrée, les plantes et les insectes différaient déjà beaucoup de ce qu'on avait vu de l'autre côté des montagnes. Au bout de l'étroite vallée dite Berg-Valley, on trouva la demeure d'un veldcornet nommé Roussaw, ou mieux Rousseau, dont les terres étaient imprégnées de salpêtre : en été, elles se couvrent même d'une croûte

blanche comme la neige. Ce fléau est commun au Roggeveld et au Bokkeveld. Sur un ruisseau considérable qui sort de la Berg-Valley, Rousseau a établi un petit moulin. Toutes les eaux sortant de ces vallées s'amassent et forment, vers la côte, un lac appelé Verloren-Valley (Vallée Perdue), qui, dans le temps des grandes pluies, verse son trop plein dans la mer. Le reste de l'année, il s'en évapore autant d'eau qu'il en arrive des montagnes.

Nos voyageurs rencontrèrent, sur les montagnes qui bordent la vallée, une troupe de singes pavians (*simia cynocephala* Linnée), qui, à l'aspect des étrangers, se mirent à fuir de toutes leurs forces. Ces animaux font beaucoup de tort aux jardins; toute la vigilance des chiens ne suffit pas pour empêcher leur pillage, et quoique Kolbe exagère un peu leur intelligence, il est de fait qu'ils vont en troupe pour dépouiller les arbres, qu'ils se secourent mutuellement, et qu'ils mettent dans un lieu sûr les fruits qu'ils ont volés.

A quelque distance de la Berg-Valley, il y avait, selon l'assertion de Rousseau, un petit kraal de familles d'Hottentots purs, qui vivent encore comme leurs ancêtres. Ce n'est que quand la faim les presse qu'ils viennent offrir leurs services à leurs voisins; dès qu'ils ont amassé, par leur travail, une petite provision de brebis, de fruits, ou de pain, ils se retirent pour se livrer à leur paresse, jusqu'à ce que tout soit mangé. Le gouvernement hollandais a fini par défendre aux Hottentots qui n'ont pas de moyens d'existence, le séjour sur le territoire de la colonie.

M. Rousseau fit voir aux voyageurs un Hottentot de la tribu des grands Namaquas, homme grand et vigoureux qui, dans sa jeunesse, avait été fait prisonnier par les Dammaras, peuple qui demeure plus au nord; selon l'usage de cette peuplade, on avait circoncis le prisonnier, et on lui avait arraché les deux dents incisives moyennes du haut. Si on l'avait fait prisonnier une seconde fois, reconnu à cette marque de captivité, il aurait été infailliblement mis à mort.

En se remettant en route, nos voyageurs longèrent le jardin de leur hôte, où il y avait une belle plantation d'orangers. Déjà le propriétaire avait vendu aux voisins dix charretées d'oranges; cependant les arbres étaient encore chargés de fruits. Dans l'intérieur de la colonie, il y a plusieurs districts très favorables à la culture des citrons, des oranges et des mandarins; mais la difficulté du transport empêche d'en tirer parti. Quelques colons industrieux expriment le jus des citrons, et le transportent en tonneaux à la ville du Cap; ils savent même tirer l'huile du zest, et en font commerce. L'orange amère ne réussit nulle part dans la colonie; mais la grosse limone (*citrus decumana*) se voit assez fréquemment.

On traversa un bas-fond d'un aspect agréable, appelé Lange-Valley, et on passa par une gorge de montagnes, où d'énormes bancs de roches de grès s'inclinant du nord au sud présentent des murs à-plomb, dont les fissures étaient remplies d'une sombre verdure. Une quantité de klipp-dassen, troublés dans

[illegible] de tous les côtés ; sur les [illegible] des rochers les plus élevés sautait [illegible] le chamois de l'Afrique méri[illegible] dans les airs tournoyait un vautour, [illegible] ses regards avides sur les précipices. [illegible] les voyageurs purent jeter [illegible] sur l'ensemble de ces rochers, confusément [illegible] par d'étroits ravins. Une [illegible] serpentait mollement dans une [illegible] un beau point de vue. Il fallut [illegible] plusieurs montagnes escarpées avant d'arriver à [illegible] où la société fut reçue par un [illegible] avec la même hospitalité que partout où elle s'était présentée. Les jours suivants, on ne trouva que des rochers et des sables. En entrant chez une veuve, nommée Van-Wyk, on fut étonné de l'embonpoint excessif de la fille de la maison, jeune femme de vingt-huit ans, qui pourtant était leste et avait un très beau teint. Cette corpulence n'est pas rare dans un pays où le climat est doux, où l'on se nourrit beaucoup de viande, et où les femmes n'ont guère d'exercice ni de soucis. Dans la maison, on était occupé à préparer des lanières de cuir de bœuf, qui servent de cordages dans la colonie ; c'est à cause de la facilité de se procurer le cuir qu'on n'a pas songé jusqu'à présent à tirer parti des plantes filamenteuses pour la corderie. A quelque distance de la ville, tous les esclaves sont vêtus en cuir ; les sauvages même savent très bien apprêter les peaux d'animaux. Le pays ne manque pas de végétaux qui fournissent de bon tan. Chez les colons, on voit les

siéges des chaises, les sangles des lits et des soupentes pour conserver les provisions, tressés en lanières de cuir.

On cultive encore un peu la vigne dans ce pays, quoique les contrées montagneuses du nord de la colonie ne s'y prêtent guère. Le jardin de la veuve abondait en arbres fruitiers, surtout en pêchers et abricotiers. On sèche les fruits, même le raisin, au soleil, pour les vendre aux voisins, ou les porter à la ville. L'ordre et la propreté se faisaient remarquer dans la maison; il y régnait une décence, une politesse naturelle et un degré de civilisation qui charmèrent les voyageurs. M. Lichtenstein ne manque jamais, dans le cours de ses voyages, de faire remarquer ces traits, pour les opposer au reproche de rudesse que M. Barrow fait aux colons en général.

On arriva ensuite à Olifants-Rivier, ou rivière de l'Éléphant, et on entra dans un bas-fond, appelé aussi Riet-Valley, et entouré de hautes montagnes; à environ quatre lieues et au nord de cet endroit, il y a un lac d'eau salée, où les habitants de la contrée vont se pourvoir de cette denrée. Chez un colon de Riet-Valley on vit un moulin : c'est une rareté dans un pays aussi aride. Dans le jardin, auprès du moulin, s'élève le plus grand grenadier qui croisse peut-être au Cap. Il a presque vingt pieds de haut, et plusieurs personnes trouveraient un abri contre le soleil sous ses rameaux. Après avoir passé à gué l'Olifants-Rivier, qui a près de cent pieds de large, y compris une île située dans son lit, on gravit une montagne escarpée, qui a conservé son nom hottentot de Nar-

douw; des bancs saillants de schiste argileux opposaient, dans la montée, un grand obstacle aux voitures pesamment chargées; et, vers la cime, les bœufs s'enfonçaient dans le sable. Un Hottentot bâtard se présenta pour se plaindre, près du commissaire général, des traitements durs qu'il éprouvait de la part de son maître; ce qui semble prouver que tous les colons ne traitent pas leurs esclaves avec autant de douceur que M. Lichtenstein l'assure à plusieurs reprises. La société s'étant égarée après la descente du Nardouw, fut surprise par la nuit sur le bord du petit Doorn-Rivier. On alluma des feux; et, comme les voitures étaient encore en arrière, on fut obligé de coucher sur le sable. Pour les dames, on arrangea un lit de couvertures de cheval et de manteaux de dragons. Nos voyageurs éprouvèrent alors toute la rigueur du froid nocturne de ce climat, froid qui pourtant fut un bienfait sans qu'ils s'en doutassent, car ils apprirent plus tard que ce lieu est infesté de scorpions noirs; or, pendant le froid, ces animaux se retirent dans leurs trous. Quelques semaines auparavant, un colon du pays avait perdu une jeune esclave dix-huit heures après qu'elle avait été mordue par un de ces animaux, les plus venimeux qu'il y ait dans la colonie.

A la pointe du jour, les gens envoyés à la reconnaissance trouvèrent dans une cabane un vieil esclave qui gardait le bétail de son maître; on l'envoya à la recherche des bagages arriérés, parmi lesquels se trouvaient malheureusement aussi les provisions de bouche. Il fallut se remettre en route à jeun. On



traversa le Doorn-Rivier, et on longea, sur une route large et battue, une chaîne de collines raboteuses. Tout à coup on aperçut une voiture, auprès de laquelle était campée une famille de colons. Cette rencontre inattendue fut un coup de fortune. Une jeune et jolie femme était couchée dans la voiture, revenant avec son mari des eaux thermales d'Olifants-Rivier, où elle avait cherché vainement la santé. La mère de la malade était occupée à cuire un porc-épic, qu'on avait pris la veille; elle donna volontiers aux dames quelques tasses du bouillon, qui leur parut le plus succulent des potages; elle y joignit quelques tranches de pain. Le mari, de son côté, versa aux voyageurs épuisés l'eau-de-vie de sa gourde, et parvint à les réconforter un peu. M. Lichtenstein répondit à ces honnêtetés en faisant présent à la malade, qui souffrait de maux hystériques, d'une petite fiole de naphte. S'étant dirigés ensuite, par un sentier, vers une maison isolée dans la vallée, où il n'y avait qu'un affranchi avec deux Hottentots bâtards, ils n'y trouvèrent que de la viande salée et des citrons qui n'étaient pas mûrs. Cette vallée ne produit pas de grain, et ses habitants, à moitié sauvages, ne vivent que de viande séchée et salée. On a appelé ce triste pays Moed-Verlooren (Courage perdu). Par un sentier extrêmement rapide et dangereux, à cause des précipices, l'affranchi les conduisit jusqu'à la cime de la montagne, où l'on se félicita d'être parvenu sans autre mal que quelques contusions.

Après trente-deux heures de privations et de fatigues, on toucha enfin au Lokenburg, demeure

d'un colon nommé Louw, dans l'Uyen-Valley, ou Vallée des Ognons, nommée ainsi à cause de la quantité d'*iris* et d'*ixia* qui y croissent, et dont les Hottentots mangent les ognons avec plaisir. Cette vallée fait partie du bas Bokkeveld, pays fertile, et offrant surtout de bons pâturages aux chevaux et aux brebis. On y cultive peu de grain, à cause du petit nombre d'habitants, et de la difficulté du transport; les fruits y sont tous moins bons que dans d'autres districts de la colonie, et il n'y a point de bois qui puisse servir aux constructions; on en fait venir des montagnes aux Cèdres. On cultive du tabac, et Louw a commencé à établir des rizières. La richesse du pays sont les brebis : vingt ménages en possèdent à peu près dix-sept mille. Dans des années favorables, on pourrait en porter le nombre à trente mille; mais aussi la sécheresse en enlève beaucoup; on compte deux mille jeunes bœufs et un millier de chevaux. Comme la brebis d'Afrique ne porte pas de laine, on a commencé à introduire les mérinos. Situé à l'extrémité septentrionale de la colonie, ce district était autrefois exposé aux incursions et aux brigandages des Boschimans. Actuellement, les colons du Bokkeveld, pour avoir la paix, paient aux petites tribus de Boschimans du voisinage un tribut annuel en brebis, suite d'une espèce de contrat qui fut conclu avec eux en 1798.

Pendant le temps que l'on raccommoda les voitures, qui avaient enfin rejoint les voyageurs, le commissaire général fit une excursion à l'Oorlogs-Klof, sur la grande Doorn-Rivier; ce ravin, tout au

nord de la colonie, et auprès des contrées inhospitalières des Namaquas, a été la scène d'un combat entre les Hollandais et les Boschimans, d'où lui est venu le nom de Ravin de la Guerre. Il règne peu d'aisance chez les colons de ce pays; mais tous se montrent hospitaliers et prévenants.

Nos voyageurs éprouvèrent dans l'Uyen-Valley un froid vif le soir et la nuit; dans une des nuits, il y eut même de la gelée blanche, phénomène qu'on ne remarque pas dans le voisinage du Cap, même au milieu de l'hiver. Louw se souvenait avec reconnaissance du voyageur suédois Thunberg qui, ayant passé au Lokenburg en 1775, avait sauvé la vie à son fils dangereusement malade.

Le 2 novembre, la société réunie partit de Lokenburg; s'étant arrêtée, vers midi, dans une petite maison, elle fut régalée d'un plat de perdrix-namaquas, qui ont un goût délicat, et sont de la grosseur d'un petit pigeon; le soir, on arriva à Matjes-Fontein, ou Fontaine des Joncs, dont on fait de très jolies nattes. La maison, trop petite pour loger aucun des voyageurs, appartenait à Jean Strauss, dont le père avait été assassiné par ses esclaves. Plusieurs malades, avertis de la présence d'un médecin dans la societé, étaient accourus pour réclamer les soins de M. Lichtenstein. Les maladies chroniques sont, dans la colonie, bien plus fréquentes que les accidents inflammatoires; les hommes souffrent aussi beaucoup de la pierre, et les femmes de maux hystériques, qui, mal traités, atteignent souvent un degré effrayant.

Chez les blancs, les maladies vénériennes sont rares; on en trouve fréquemment chez les Hottentots, mais avec des symptômes moins destructeurs. Après ces maladies, les rhumatismes sont, dans la colonie, les plus communs; on voit rarement des scrophules, et la petite-vérole n'a jamais régné dans l'intérieur du pays. Chez les colons, la fièvre n'a point le caractère de malignité qu'elle montre chez les Européens.

Après avoir passé par le Tygerhoek (coin du tigre), passage ou porte entre deux collines, où deux ans auparavant les Boschimans avaient attaqué les voyageurs, en décochant sur eux leurs flèches empoisonnées, on atteignit le pied du mont Hantam, dont le plateau, semblable à celui du mont de la Table, s'élève à mille cinq cents pieds au-dessus de la vallée; les chevaux y trouvent d'excellents pâturages, où ils sont à l'abri des épidémies qui tous les ans font de grands ravages dans la colonie. Pendant trois mois de l'année, ce plateau est couvert de neige; dans le district l'eau est rare: aussi plusieurs endroits sont inhabitables en été, à cause de la sécheresse. En hiver, les sources recommencent à couler sans qu'il ait plu; c'est dans la même saison que les eaux saumâtres du Roggeveld s'adoucissent. On cultive dans le Hantam peu de grains; les esclaves ne reçoivent presque jamais de pain, on les nourrit de viande. Dans un ménage de vingt individus, on tue presque journellement trois à quatre brebis du poids de trente-six à quarante livres; un berger consomme presque un mouton par semaine.

Jean Van Reenen, propriétaire de la Tee-Fontein, possède quelques uns des meilleurs endroits du district de Hantam; il y entretient un haras de trois cents chevaux de race anglaise et arabe, qu'on laisse toujours dans les champs; tous les quinze jours on les rassemble pour les compter. Son troupeau de bêtes à laine, amélioré par les mérinos, se composait de mille six cents brebis dont la laine fine se vend déjà dans le pays. Sur la propriété du veldcornet Van Wyk, où s'arrêta la société, on a la vue sur une vaste plaine bornée par quelques montagnes isolées d'une forme singulière, entre autres par le Prammeberg, ou montagne de la Mamelle, nommée ainsi à cause de sa ressemblance avec un sein de femme. Dans ce pays, les habitants ont moins d'embonpoint et sont moins indolents que ceux des districts méridionaux; plusieurs accoururent pour voir comme une curiosité un magistrat. Quoique occupés toujours de leurs troupeaux dans ces contrées reculées, et vivant dans le voisinage des sauvages, ils ont pourtant le ton des citadins; jamais on n'entend un jurement de leur bouche. Ils vivent dans une grande union, et ce fut le premier district où le commissaire général n'eut point de procès à juger; tandis que, dans les autres districts, les discussions sur les limites des possessions exaspèrent les habitants, et font que parmi dix voisins il y a souvent neuf ennemis mortels.

On passa la nuit suivante dans une triste chaumière, à l'extrémité orientale du district, entre des roches arides où il ne croît que quelques brous-

sailles; une petite source d'eau saumâtre a fait donner à ce lieu le nom de *onwetende fontein aan den Daunis-Kloof* (la source inconnue au Daunis-Kloof). Le schiste argileux qui donne issue à la source présente les empreintes de poissons, entassées par couches ; on les découvre même à la surface de ces roches, mais elles sont plus belles et plus grandes dans les couches inférieures. La forme de ces poissons fossiles est celle de l'anguille; les plus grands avaient trois pieds de long. Malheureusement les feuilles de schiste sont si minces et si fragiles, qu'il ne fut pas possible à nos voyageurs de retirer un seul exemplaire entier, et que les fragments furent tous brisés en route par le cahotement des voitures. Ces traces uniques d'un monde antédiluvien sont d'autant plus remarquables, qu'on les trouve à une hauteur de cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Revenant au sud-est, la société se dirigea sur le bas Roggeveld, en traversant une plaine où s'élèvent des montagnes isolées, toutes de la même hauteur, et terminées les unes en mamelon, les autres en table. La chaleur avait fait sortir de terre beaucoup de serpents; on en prit deux espèces venimeuses : le serpent cornu dans le poison duquel les Boschimans trempent leurs flèches, et le spugslang, ou serpent à seringue, qui est plus rare, et qui lance si adroitement son venin, qu'il frappe l'œil de son adversaire, et y cause une inflammation vive et douloureuse, suivie quelquefois de la perte de la vue. Une lotion de lait chaud passe pour le meilleur antidote de ce

poison. La morsure de ce serpent est aussi très dangereuse; cette espèce est probablement la même dont parle le P. Ant. Zucchelli, en ajoutant que le lait de femme est le meilleur remède pour empêcher que le venin lancé par le serpent ne détruise la vue (1). Après avoir passé la nuit à l'Elands-Fontein, triste séjour entre des rochers pelés et d'une couleur sombre, on arriva le lendemain à Hartebeest-Fontein. Le maître de la maison rentrait d'une chasse qu'il avait faite avec quelques voisins pendant quinze jours au-dehors des limites de la colonie. Outre le petit gibier, qui leur avait servi de nourriture, ils avaient tué dix-sept antilopes-élans (*antelope oreas*, Pallas), qui pèsent ordinairement sept à huit cents livres; en sorte que chaque chasseur avait eu pour sa part à peu près quarante quintaux de viande. On coupe et on sale cette viande sur place; on l'emballe dans des peaux, et on la garde pour servir de nourriture dans le ménage. Fraîche, la viande d'élan ressemble à celle du bœuf; mais elle est moins grasse. M. Barrow a blâmé ces chasses, comme étant un empiétement sur les droits territoriaux des sauvages, qui pourtant sont trop paresseux pour se livrer beaucoup eux-mêmes à la chasse. Cependant, en 1804, le gouvernement hollandais a sévèrement défendu aux colons de chasser sur le territoire voisin. Dans ce pays, on trouve encore des rhinocéros. L'hôte de nos voyageurs, nommé Louw, en avait déjà tué plusieurs. On en abandonne ordinairement la

(1) *Histoire générale des Voyages*, t. XIV, p. 329.

chair aux sauvages, qui la mangent comme une friandise; et le chasseur ne se réserve que la peau pour la tailler en lanières, dont on fait des cravaches pour les cavaliers.

Quoique le thermomètre eût marqué pendant le jour vingt degrés de Réaumur de chaleur, il fit très froid la nuit à Hartebeest-Fontein. Pendant l'hiver, il tombe beaucoup de neige dans le Roggeveld, et le froid devient si vif, que les habitants descendent avec les troupeaux dans le Karroo, situé quelques milliers de pieds plus bas; aussi chaque colon du Roggeveld possède dans le Karroo une place de retraite, qu'on appelle Legplaats, et pour laquelle il ne paie rien au gouvernement. Il est obligé de faire plusieurs journées de voyage avec femme et enfants, chevaux et bestiaux, pour trouver ces maisonnettes du Karroo, qu'il abandonne ensuite au printemps.

Les chemins étaient, sur les hauteurs, plus praticables que dans les contrées inférieures que nos voyageurs avaient parcourues; les vallées sont larges et ouvertes. Une mince couche de terre recouvre la roche; entre les rochers croissent d'excellentes plantes aromatiques qui, résistant à la sécheresse de l'été, offrent une bonne pâture aux chevaux et aux brebis. Mais quand la neige et les pluies viennent à manquer en hiver, cette végétation disparaît, et alors la disette fait des ravages affreux chez ces animaux. On veut avoir remarqué que les montagnes du Roggeveld avaient, il y a une cinquantaine d'années, une plus grande abondance d'eau que maintenant; les vieillards se souviennent du temps où,



pendant les mois de fortes chaleurs, les orages rafraîchissaient la terre presque chaque semaine. Actuellement il se passe bien des années sans qu'on voie éclater un seul orage.

Dans le Roggeveld inférieur, il y a des familles qui ont jusqu'à trois et quatre places de retraite; c'est ce qui fait que ce district, qui compte quarante-sept établissements, n'a pourtant que vingt-deux pères de famille; ils changent de demeure quand la sécheresse, le défaut de pâturages ou les épidémies des bestiaux, les y forcent. On récolte à peine assez de grains pour la consommation. Le nom de Roggeveld (champs de seigle) vient d'une graminée appelée par les colons seigle sauvage, qui croît dans les ravins.

A la Matjes-Fontein, la société fut accueillie par Dirk Van Wyk, homme très corpulent, dont la fille avait épousé le fils d'un colon nommé Coetze; elle demeurait, non loin de là, dans la maison de son beau-père, et elle allait devenir mère, quand un complot entre les esclaves, traités sans doute trop durement par le colon, entre les Hottentots et quelques Boschimans, répandit la désolation dans cette famille. Son mari, son beau-père, sa belle-mère et une belle-sœur, furent massacrés sous ses yeux; les assassins parurent avoir quelque pitié de son état: toutefois ils la garrottèrent, et la traînèrent à un repaire éloigné de plusieurs journées, où ils mirent en sûreté ce qu'ils avaient enlevé en bestiaux, argent et effets. Elle passa une semaine dans des transes mortelles, entendant les brigands délibérer

sur son sort. Les Boschimans voulaient la faire périr; mais les esclaves, à qui elle avait fait du bien, demandaient qu'on l'épargnât. Cependant la volonté des méchants allait l'emporter, lorsqu'on apprend qu'une troupe de colons approche pour châtier les assassins de la famille Coetze; ceux-ci traînèrent aussitôt la jeune femme enceinte dans un ravin, afin de l'y mettre à mort, et prendre ensuite la fuite. Pour son bonheur, ces colons, guidés par le brave veld-cornet Nel, pénétrèrent dans le ravin par le côté opposé, et la délivrèrent des mains de ces barbares, dont la plupart furent saisis et livrés à la justice. On trouva entre leurs mains vingt-cinq mille écus en papier, qu'ils avaient enlevés. Ramenée chez ses parents, la jeune femme accoucha d'un fils; cet enfant avait dix-huit mois lors du passage de nos voyageurs.

Le soir on s'arrêta, à la Kuils-Rivier, chez ce même veldcornet Nel, qui passe dans le pays pour un très habile berger. Il possède avec ses fils six fermes; mais il n'y en a que quatre qui aient de l'eau toute l'année: aussi venaient-ils d'en acheter une septième, arrosée de deux sources intarissables; et ils se proposaient de se défaire des deux terres arides. Ils avaient payé trente-six mille florins du Cap pour cette place ou ferme, ou plutôt pour la maison et les arbres; car le fonds ne devient pas leur propriété, ils n'acquièrent que le droit du fermier héréditaire. L'eau du Kuils-Rivier était saumâtre, et toute la plaine, devant la maison, était blanchie par le nitre dont elle est imprégnée; on aurait dit que c'était une légère couche

de neige. M. Lichtenstein en emporta des cristaux, qu'il avait épurés d'abord.

Le 10 novembre, après avoir fait halte vers midi à Kuils-Rivier, la société entra, le soir, dans une vallée agréable, appelée Koornlands-Kloof : c'était la propriété de ce colon Coetze, qui fut assassiné par ses esclaves; elle était encore habitée par un de ses fils. Il avait auprès de lui une sœur non mariée qui, dans la nuit des massacres, s'était heureusement échappée des mains des meurtriers : cette jeune personne, outre le hollandais, qu'elle prononçait très purement, parlait encore la langue des Boschimans, celle des Cafres, et le hottentot. Dans cet endroit, la terre est fertile et bonne pour la culture des grains; cependant la sécheresse force quelquefois les habitants, en été, de chercher une autre demeure.

On longea, le lendemain, les bords du petit Visch-Rivier, ombragés de saules et de mimosa, et on passa la nuit à Drie-Fonteinen, ou Trois-Fontaines, dans le Roggeveld moyen, qui compte soixante-deux habitations et trente-six pères de famille; chacun possède deux à quatre mille brebis : on en peut évaluer le nombre total à cent mille. Le sol, semblable à celui du Karroo, consiste en un mélange d'argile ferrugineuse et de sable; mais il est plus élevé de deux mille à deux mille quatre cents pieds que le Karroo. Au nord, ce terrain se penche vers la Riet-Rivier et le Nieuweveld, où se dirigent aussi toutes les petites rivières qui naissent sur le bord de la chaîne des montagnes de Roggeveld. On entretient, dans le Roggeveld moyen, beaucoup de chevaux;

c'est une race grande et forte, mais lourde et grossièrement taillée. Les habitants s'obstinent à ne pas l'améliorer à l'aide de la race anglaise ou arabe. On a peu de bestiaux, faute de bons pâturages; les grains ont manqué depuis plusieurs années : aussi est-on réduit à la nourriture animale. On ne voit point de grands arbres, et les propriétés offrent un aspect nu et triste; toutefois, on a des haies de cognassiers. La neige et les brouillards forcent, vers l'hiver, les habitants de descendre au Karroo; et en été, ils émigrent une seconde fois faute d'eau, en se dirigeant au nord, sur le Riet-Rivier ou ailleurs. Ces voyages profitent beaucoup à la race ovine. Les habitations sont petites et incommodes, ayant rarement plus de trente et quarante pieds de large, et plus de vingt pieds de profondeur. Quatre murs bâtis en pierre d'ardoise, comme on en trouve dans tout le Roggeveld; un toit de roseaux, porté par des branches de mimosa ou par des bambous, voilà leur maison; elle passe déjà pour grande quand la cuisine est séparée de l'habitation du maître. Ordinairement un réduit sombre sert de chambre à coucher pour toute la famille, et de magasin aux provisions. Une couche de terre glaise remplace les carreaux et les parquets; on la lave tous les matins avec un mélange d'eau et de bouse de vache. Les meubles ne consistent qu'en tables très simples et en chaises sans appui, dont les siéges sont en courroies entrelacées; point d'armoires ni de buffets : un seau rempli d'eau, avec une écuelle ou une gourde creusée, sert à étancher la soif. La théière est presque toujours sur

la table; les femmes surtout font un usage immodéré de thé, ce qui explique les maladies fréquentes auxquelles elles sont exposées. On ne fait de bière qu'au Cap; le vin est rare dans le Roggeveld, et l'eau-de-vie aussi. Le lait sert ordinairement à faire du beurre, et les colons en font peu usage pour leur boisson; mêlé à l'eau saumâtre, le lait a d'ailleurs un goût très fade. Quelques hangars bâtis auprès de la maison servent de demeures aux esclaves et aux Hottentots, et renferment les ateliers et les magasins. Il faut six à huit étables, parce qu'on sépare le bétail destiné au trait, de celui qui doit être engraissé et abattu; les brebis à laine, des brebis à queue graisseuse; les mères-brebis, des béliers, etc.

On a beaucoup de procès, dans le Roggeveld, pour les limites; comme ils durent long-temps, ils entretiennent la discorde parmi les voisins. Les veld-cornets, qui forment le dernier degré de la magistrature, jouissent de trop peu de considération pour pouvoir terminer ces différends à l'amiable; ils sont d'ailleurs souvent alliés avec l'une des deux parties. Aussi le gouvernement hollandais avait le projet de faire parcourir tous les ans, par des juges délégués, ces districts, pour y terminer les procès sur la propriété foncière. Il se présenta beaucoup de plaideurs devant le commissaire général, qui prononça sur un grand nombre de leurs prétentions mutuelles. On remarquait que tous ces hommes, quoique fort aigris les uns contre les autres, ne laissaient pourtant échapper aucun mot déshonnête, aucune véritable injure. Chez les femmes, une certaine douceur, que

l'auteur appelle religieuse, n'exclut pas la fermeté nécessaire pour contenir dans le devoir les esclaves et les domestiques. L'hôtesse de nos voyageurs, femme d'une quarantaine d'années, et mère de quinze enfants, dont trois étaient morts, avait encore des restes d'une grande beauté; en lui faisant une visite dans son troisième voyage, M. Lichtenstein la vit mère pour la seizième fois.

Accompagnée du veld-commandant et des deux veldcornets du district, la société continua son voyage à travers une plaine d'un aspect monotone, où une troupe d'autruches, fuyant serrées les unes contre les autres, piqua la curiosité des Européens. Les cavaliers étant parvenus à les cerner, les forcèrent à passer devant le commissaire général. Il y en avait près de trois cents: de leurs têtes, elles s'élevaient au-dessus des soldats à cheval; ceux-ci essayèrent de leur donner quelques coups de sabre, imprudence qui fut blâmée par les Africains. Un coup d'aile de ces animaux aurait pu, en effet, casser un bras ou une cuisse aux soldats. On déjeuna auprès d'une cabane de berger sous une roche, à deux mille pieds au-dessus du plateau du mont de la Table (selon le calcul du colonel Gordon), et à cinq mille trois cents au-dessus du niveau de la mer. Aussi, à cette hauteur, l'air est si sec et si rare, que l'on se sent irrité et échauffé; la plupart de nos voyageurs eurent la peau et les lèvres gercées. La nuit le froid était si vif, que la toile des tentes était gelée le lendemain matin.

On avait couché auprès de Tondeldoos-Fontein,

ou Fontaine du Briquet, et on descendit du Komberg dans l'immense plaine du Karroo, sur lequel l'œil plongeait du haut du plateau qu'on venait de traverser. Dans une distance de vingt lieues, les montagnes bornaient cette plaine nue et aride, où les ruisseaux périodiques formaient autant de sillons marqués par la verdure des mimosa, qui les ombrageaient; du reste, nul arbre, nul buisson, nulle trace de vie, enfin nul point de repos pour l'œil du spectateur : c'était comme une table rase d'un aspect uniforme. On descendit en tenant les chevaux par la bride et en marchant sur les pierres, dont les assises ressemblaient à des gradins, ou plutôt aux marches d'un escalier; il fallut enrayer toutes les roues des voitures. Sur les montagnes d'Afrique, comme sur le Sinaï, la descente est beaucoup plus pénible que la montée. Dans une combe de la montagne, le commissaire général fut accueilli par deux pères de famille qui faisaient ménage commun; malgré leur pauvreté, tout était propre chez eux, et la maison fourmillait de jolis enfants. Les mariages sont très prolifiques ici; dans trois maisons ou cinq ménages, on compta cinquante et un enfants vivants; des cinq mères, quatre allaitaient chacune son nouveau-né, et il y avait apparence que ce ne serait pas le dernier. Une dizaine d'enfants étaient morts : on peut en toute sûreté compter, dans ce pays, dix enfants sur un mariage. On régala les voyageurs d'une soupe de mouton et d'un bouquetin rôti; pour dessert, on leur donna du lait et du pain blanc, raretés qu'on avait fait venir pour eux : un voisin apporta

du beurre frais. Parmi les domestiques, il y avait un garçon de la nation des Briquas, qui se distinguait avantageusement des Hottentots de la maison par sa taille svelte et par une physionomie plus noble.

Sur les terrasses des montagnes du Roggeveld est situé le petit Roggeveld, qui, étant plus élevé que le Karroo, a plus d'eau, et fournit une bonne pâture au bétail ; le grain n'y est pas de grand rapport. On n'y compte que quatorze familles de colons. Ici le thermomètre monta, vers midi, à quatre-vingt-six degrés de Fahrenheit, tandis que sur les montagnes le plus haut degré avait été soixante-quatre.

Les voitures, ainsi que les bouteilles et les vases, s'étaient cassés dans la descente; il fallut un jour de repos pour raccommoder les premières. Pendant qu'on était à table, deux Boschimans ayant entendu parler du voyage d'un grand fonctionnaire hollandais, se présentèrent pour avoir quelque cadeau; ils appartenaient à une tribu avec laquelle les colons avaient fait la paix, en consentant à leur faire, tous les ans, un présent en brebis et bétail, pour être garantis de leur brigandage. Les colons de tous les districts du nord s'étaient cotisés d'abord pour leur faire un fonds de mille six cents brebis et trente pièces de bétail, espérant qu'ils profiteraient de ce présent pour s'adonner à la vie pastorale; mais les sauvages mangèrent les brebis avec leurs compatriotes, et depuis ce temps ils viennent mendier, quelquefois en troupes de vingt à trente, qui s'établissent chez un colon, et exigent même à leur départ des cadeaux en bestiaux ou en moutons. Plus d'une fois une

troupe de ces barbares, après avoir joui de l'hospitalité dans la maison d'un colon, est revenue la nuit voler les bergeries, et s'est enfuie ensuite dans des montagnes presque inaccessibles, où elle se défendrait, d'ailleurs, à l'aide de ses flèches empoisonnées. Si on les surprend dans la fuite, ils tuent le bétail ou leur coupent les jarrets; de là cette animosité des colons contre les Boschimans. Quelquefois il en coûte la vie à l'un de ces brigands; mais M. Lichtenstein nie qu'on les traque comme des bêtes fauves, ainsi que l'ont soutenu quelques voyageurs. On a prétendu aussi erronément que les Boschimans sont un ramas de Hottentots et d'esclaves fugitifs. Ils forment une nation particulière qui a sa langue, dont pas un mot n'est compris par les Hottentots; cette nation est au dernier degré de la civilisation; elle a toujours marqué un profond mépris pour le droit de propriété, et elle vivait en hostilité ouverte avec ses voisins avant qu'il y eût des Européens dans l'Afrique méridionale. Aujourd'hui encore, la haine des Boschimans contre les Cafres est plus grande que celle qu'ils portent aux colons, et ils ne sont pas moins redoutables pour les Hottentots; cependant les petites hordes des frontières ont adouci leur caractère et leurs habitudes. Depuis plusieurs années, ils se contentent de ce qu'on leur donne; malheureusement les sacrifices que font les colons ne les préservent pas du brigandage des tribus plus éloignées, qui, lorsqu'elles ne trouvent pas les autres tribus disposées à partager avec elles, attaquent leurs compatriotes mêmes.

Les deux Boschimans qui se présentèrent devant le commissaire général avaient à peine quatre pieds de haut; une couche de cendre et de graisse couvrait leur peau : on n'en reconnaissait la teinte jaunâtre qu'autour des yeux. Un regard farouche et errant, et des traits où se peignent la volupté, la mollesse et la ruse, ne permettent pas de les confondre avec les Hottentots, dont la physionomie exprime la bonté. Étant grêles et maigres, ils ont les pommettes des joues encore plus saillantes que les Hottentots; leur nez, large et plat, s'efface presque entièrement entre les yeux. Les femmes sont hideuses, avec leurs mamelles pendantes et leurs fesses saillantes, où paraît se rassembler toute la graisse du corps, comme dans la queue de la race ovine; les Hottentotes, ayant au moins plus d'embonpoint et une plus grande taille, peuvent passer pour des beautés en comparaison de ces femmes maigres et laides. Les deux hommes portaient pour tout vêtement une peau de mouton, attachée au cou par une courroie; pour coiffure, ils avaient mis sur leur chevelure graisseuse une calotte de cuir garnie de grains en verre; aux poignets, ils portaient des anneaux de fer et de cuivre. La peau d'un petit jackal leur couvrait les reins; ils étaient chaussés de sandales de cuir de bœuf. Dans un sac graisseux suspendu au bras, ils portaient quelques vivres et un peu de tabac. Leur timidité et l'étrangeté de leur langage, qu'aucun Hottentot ne parlait, empêchèrent d'abord de lier conversation avec eux; cependant le vin, et quelques petits présents, inspirèrent de l'assurance à l'un d'eux. Il fit

entendre des sons éclatants, mêlés à quelques mots hollandais mutilés. Ils adressèrent au commissaire le titre de groot-baas, grand-maître, comme les Hottentots appellent baas, ou maîtres, les colons qu'ils servent. Les expressions de leur curiosité et de leur étonnement, à chaque nouvel objet qu'ils découvraient, étaient très naïves; dans le plus fort de leur admiration, ils passaient le bras droit par-dessus la tête, et posaient la main sur la nuque, en jetant la tête en arrière. Le commissaire général les conduisit dans sa tente, et leur expédia une espèce de passeport, en leur faisant comprendre que tant qu'ils vivraient paisiblement, les Hollandais seraient leurs amis; il leur fit présent de vingt moutons, pour servir de régal à eux et à leurs camarades. Il en vint deux autres, dont l'un était regardé par les colons comme le chef de la horde; il parlait un peu hollandais, et avait été orateur lors de la conclusion du traité. Aussi portait-il au cou une plaque de cuivre jaune, qui paraissait avoir servi de couvercle à une tabatière, et sur laquelle était gravé d'un côté le mot *vrede*, paix, et le nom de Jas, que lui avaient donné les colons.

Le 15 novembre, la société continua de descendre au Karroo; à l'extrémité du petit Roggeveld, où l'on s'arrêta dans un endroit nommé Standvastigheid (Constance), on put à peine manger, à cause de la quantité de mouches qui couvraient tous les morceaux. Pour s'en délivrer, les habitants suspendent au plancher des bouchons de paille cuits dans le lait; et quand ces bouchons sont couverts de mouches,

ils les vident doucement dans un sac : ils en prennent de cette manière quelquefois plus d'un boisseau.

On arriva le soir à Brandvalley, lieu solitaire du Karroo, où l'on voit dispersées des ruines d'habitations, qui prouvent qu'autrefois ce lieu était habitable, du moins dans certaines saisons. Maintenant la source qui y coule tarit une grande partie de l'année. Après avoir passé la nuit sous des tentes, on s'enfonça le lendemain entièrement dans le Karroo. Comme cette plaine n'a pas été décrite avec beaucoup d'exactitude, quelques détails à cet égard ne seront pas superflus.

Un vaste désert s'étend entre les deux grandes chaînes de montagnes, qui ont la même direction que la côte méridionale : on en évalue la surface à un millier de milles carrés; sa pente se dirige un peu vers le sud, et les rivières qui le traversent suivent cette direction, en coupant la chaîne de montagnes qui séparent le désert des terrains fertiles de la côte. La hauteur moyenne de cette plaine au-dessus de la mer est de mille pieds. Le sol consiste en un mélange d'argile et de sable, plus ou moins imprégné de parcelles ferrugineuses; cette terre, provenant de la décomposition des roches, couvre légèrement le roc nu; en été, elle acquiert presque la dureté de la brique; alors la végétation disparaît, et il n'y a que les mesembryanthèmes et quelques plantes succulentes qui résistent à la sécheresse, ainsi que les bulbes des liliacées et les racines de quelques plantes que la nature a protégées par une enveloppe de fibres ligneuses. Quand la saison com-

mence à se rafraîchir, ces fibres s'imbibant d'humidité, se gonflent et soulèvent l'argile, en sorte que le germe de la bulbe peut se développer; aussi, quand les pluies viennent à tomber, la végétation est prête, et en peu de jours l'immense plaine se couvre d'un tapis de verdure; quelques jours encore, et on voit se développer des milliers de grappes et de bouquets de fleurs. Les mesembryanthèmes et les gorteries déploient leurs corolles radieuses à couleurs ardentes; le fond vert de la plaine devient tout bigarré. Toute l'atmosphère est embaumée; dans les temps calmes, après le coucher du soleil, un air chaud et aromatique continue de s'étendre sur cette végétation brillante.

Alors le Karroo cesse d'être un désert. Des troupes de cigognes et d'antilopes descendent des hauteurs; le colon échange ses plateaux couverts de neige contre les gras pâturages printaniers de la plaine, qui donnent à son bétail et à ses moutons des forces pour tout l'été. Les habitants du Bokkeveld viennent s'établir dans l'ouest du Karroo, auprès de ceux du Roggeveld; on renouvelle connaissance, on redevient voisin pour une saison. C'est celle du repos et des agréments sociaux. La surveillance des troupeaux est facile : aucune brebis ne s'égare; aucun bétail ne court risque de tomber dans les précipices; on n'a pas à redouter le lion, le tigre ou l'hyène, car il n'y a point de repaire pour ces animaux féroces; on ne craint pas davantage les épidémies : la végétation du Karroo offre une pharmacie pour toutes les maladies d'animaux. Enfin, on ne connaît pas ici les

querelles au sujet de la propriété : le désert est assez vaste et appartient à tout le monde ; les prés émaillés de fleurs ont de quoi nourrir tous les troupeaux qui y arrivent.

Avant de partir pour le Karroo, on a labouré les champs et planté les jardins sur les hauteurs, et pendant que la neige recouvre et humecte les semences, les travaux de l'agriculture sont remplacés dans la plaine par d'autres occupations. On envoie les enfants et les esclaves faire une récolte des jeunes branches du buisson de channa (*salsola aphylla*, et *salicornia fruticosa*). La cendre de cette plante saline donne une soude qui, mêlée et cuite avec la graisse recueillie par les femmes pendant l'année, donne un excellent savon, qui est d'un bon débit dans la ville du Cap. Les hommes font du tan avec les écorces et les plantes du désert, et apprêtent les peaux que la chasse leur a procurées durant l'été. Ils obtiennent plus de cuir qu'il ne leur en faut pour habiller enfants et esclaves, et pour faire des meubles ; ils ont de quoi en vendre aux citadins et aux habitants des districts agricoles. Voilà les moyens de s'indemniser des frais du double voyage, et de s'occuper utilement. Aussi le séjour au Karroo est le bon temps pour l'habitant des hauts plateaux : il en parle et il y pense avec plaisir.

Malheureusement le luxe que la nature prodigue au désert est de courte durée ; la végétation n'y est dans toute sa magnificence que pendant un mois, à moins que des pluies inespérées ne viennent la prolonger encore. La force progressive des rayons solaires

et l'accroissement des jours flétrissent promptement la parure végétale du sol; les fleurs tombent, les tiges se dessèchent, l'écorce de la terre, en se durcissant, étouffe les nouveaux germes; les troupeaux ne trouvent plus d'autre pâture que les plantes du genre succulent. Les rivières se réduisent, les sources donnent à peine un petit filet d'eau; elles finissent par tarir, et avertissent le colon qu'il est temps de regagner les plateaux des montagnes. Quelquefois il tarde encore, et les brebis, habituées à la soif, se nourrissent des feuilles succulentes des mesembryanthèmes et d'autres plantes de ce genre. Cependant, peu à peu, on abandonne le Karroo; vers la fin de septembre ce n'est plus qu'un désert. L'argile durcit, se crevasse profondément sous les rayons dardés à plomb par un soleil d'Afrique. La verdure a disparu: s'il reste encore des plantes (l'*atriplex albicans*, plusieurs espèces de *pelargonium*, le *polygala*, *salsola*, *salicornia*, etc.), elles se revêtent d'une teinte grise; une poussière noirâtre, cendre des végétaux desséchés, couvre un sol dur et rougeâtre; elle sert l'année suivante d'engrais aux jeunes plantes dont la semence repose sous cette couche de plantes brûlées.

Dans les lits des rivières, se conservent quelques mares alimentées par des filets d'eau souterrains; mais l'ardeur du soleil cuit et épaissit cette eau saumâtre, et la rend impotable. Il vaut mieux creuser dans les lits des torrents desséchés; quelquefois, sous les amas de cailloux charriés, on trouve encore une

eau à l'abri de la chaleur cuisante du soleil, et qui est bonne à boire.

C'est dans cet état de dépérissement et de nudité que se trouvait le Karroo quand nos voyageurs eurent à le traverser. Tous les lits de rivières étaient à sec; les végétaux étaient fanés; on ne voyait ni homme ni animal, si ce n'est quelque insecte solitaire. Quoique le Karroo soit une plaine, il s'y élève pourtant des collines et des roches qui ne paraissent pas hautes, en comparaison des grandes montagnes qui bordent la plaine. On passa la nuit sous une de ces roches, auprès d'une mare d'eau saumâtre; quelques cabanes en argile avaient servi de demeure à des colons : on appelle cet endroit Smitzwinkel. Pour dresser les tentes, il fallait percer des trous dans la terre à l'aide du foret, tant elle était dure. Le lendemain, à midi, on arriva à la Groote-Rivier, ou grande rivière, qui n'avait pas moins tari que les ruisseaux; on y trouva pourtant une mare d'eau, mais tellement saumâtre, que le bétail même, malgré sa soif, refusa d'en boire. Cependant il fallait bien qu'il y eût quelque source cachée, puisque les mimosa étaient ici très vigoureux et commençaient déjà à fleurir, tandis que, plus loin, des arbres étaient encore très arriérés. Une quantité de beaux insectes, surtout des genres mylabris et buprestis, bourdonnaient autour de leur feuillage; on en prit plusieurs dont on ne vit plus les analogues dans le reste du voyage. A l'ombre des mimosa dont les fleurs répandent une odeur agréable, croissait une herbe qui fut avidement recherchée par les chevaux et les bœufs de la caravane.

La petite source de Platfontein, où il ne restait que peu d'eau pour ces animaux, ne put arrêter le soir les voyageurs; ils continuèrent leur marche la nuit. A la pointe du jour, on arriva au défilé de Bokkevelds-Poort; à l'entrée de la chaîne de montagnes qui sépare le Karroo du Bokkeveld. Les cimes de ces montagnes étant déjà éclairées par le soleil, reflétaient ses rayons dans le défilé encore sombre, ce qui répandait un jour d'un effet magique. Le défilé aboutit à une vallée appuyée à d'autres montagnes. On vit une troupe d'antilopes jouir de la chaleur du matin, et s'enfuir précipitamment à l'approche de la caravane. En arrivant à la ferme du veldcornet Martin Bruel (ou plutôt Bruyère, d'origine française), on fut charmé de revoir un bosquet de chênes et de peupliers avec un ruisseau d'eau limpide. La maison est dans une situation riante entre les montagnes, étant entourée de champs fertiles, de vergers qui donnent toutes sortes de fruits, et de bons pâturages. Dans le voisinage, il y a une ferme semblable; malheureusement les deux voisins sont ennemis mortels, à cause de leurs disputes au sujet des limites, au lieu de jouir en amis, dans cette vallée charmante, des bienfaits de la nature.

Tout le district, comprenant trente-deux fermes, est désigné sous le nom de Bokkeveld froid, à cause de sa situation élevée et montagneuse, et par opposition au Bokkeveld chaud, qui est au sud et dans la plaine. Dans la partie septentrionale du Bokkeveld froid, les neiges qui tombent en hiver forcent les habitants d'émigrer pour se rendre au Karroo; dans

la partie méridionale, où les colons habitent plus les vallées que les hauteurs, ils demeurent l'hiver, n'envoyant au Karroo que les troupeaux. Comme le pays est bien arrosé, chacun récolte assez de grains pour sa consommation; on en cultiverait davantage, si le transport par les montagnes jusqu'au Cap était plus facile. On n'exporte un peu de grains que pour les districts du nord, ainsi que du tabac, de l'eau-de-vie et du vin, qui pourtant est d'une qualité médiocre. La ville du Cap ne reçoit de ce pays que des fruits et des légumes, qu'il faut transporter sur les montagnes à dos d'homme et de cheval, tant les chemins y sont difficiles: les voitures y passent à vide. Les oranges, les citrons, les pêches, les abricots, les figues, les melons et les raisins ont ici plus de saveur que dans aucun autre endroit de la colonie: on les exporte frais ou séchés. Les pommes et les poires prospèrent plus dans le Bokkeveld froid qu'ailleurs, et les cerises y sont presque une propriété exclusive; mais comme elles ne supportent pas bien le transport, on ne les envoie au Cap que pour faire des cadeaux. On cultive des légumes en quantité, et les approvisionnements que font les vaisseaux au Cap en fèves et en pois viennent presque en entier de ce district. Tous les bois d'Europe y acquièrent plus de solidité et de pesanteur que dans d'autres contrées, à cause du long repos de la nature en hiver, et de la croissance moins rapide. Le peuplier réussit parfaitement, et on fait un usage fréquent de son bois.

C'est encore à la fraîcheur de ce climat qu'il faut attribuer l'état prospère de la volaille; aussi les co-

lons en font-ils un débit considérable. Les dindons, qu'on n'élève dans le reste de la colonie qu'avec beaucoup de peine, viennent ici presque sans soin. Le pays est encore favorable aux chevaux et au bétail, qui y sont à l'abri des épidémies; les brebis prospèrent davantage dans le Roggeveld : on a comparé souvent ensemble ces deux districts, qui pourtant présentent beaucoup de différences. En effet, le Roggeveld est un plateau de montagne consistant presque entièrement en une masse de schiste, tandis que le Bokkeveld, composé de granit et recouvert de grès, est entrecoupé de profondes vallées; ici il y a abondance d'eau; là, tout est aride : aussi le Bokkeveld est propre à la culture des fruits, et offre de gras pâturages, qui manquent entièrement au Roggeveld; mais, par compensation, celui-ci possède exclusivement les herbes aromatiques qui plaisent tant aux brebis.

En quittant ce lieu, appelé Uitkomst, ou l'Issue, on gravit la montagne de grès, sur laquelle passe le chemin; on en trouva le plateau parsemé de petits cristaux de spath calcaire; au revers, on descendit dans une autre vallée où plusieurs fermes étaient établies de distance en distance. On entra ensuite dans une plaine où de grosses masses de grès étaient confusément entassées à la hauteur d'une quarantaine de pieds; d'énormes blocs reposent quelquefois sur de faibles supports, et menacent de s'écrouler. Il y a peu d'endroits dans l'Afrique méridionale qui présentent un monument aussi frappant des révolutions que la surface du globe a subies. A cette

plaine succède une vallée que borde la singulière montagne de Schurfdeberg, ou mont Teigneux; cette montagne fait partie de la chaîne, qui, commençant au nord, se dirige parallèlement à la côte occidentale : ce qu'elle a de remarquable, c'est une surface plate et sans végétation, semblable à un plan incliné ou à un toit, qui se prolonge sans interruption sur un espace de cinq lieues. Ce plan aride serait tout-à-fait uni, si en beaucoup d'endroits la roche feuilletée n'avait perdu une partie de sa surface. Peut-être ce plan, maintenant incliné, formait autrefois un plateau horizontal qui continuait celui de la montagne de la Table : il se peut que quelque secousse violente ait fait crouler une partie de sa base. La teinte sombre de cette longue pente, d'un aspect monotone, ne contribue pas à égayer la vue de la vallée qu'elle borde. Cependant, arrosée par les eaux de la Leeuwen-Rivier, ou rivière des Lions, qui se rend dans le Bokkeveld chaud, cette vallée abonde en herbe et en liliacées; elle rappelait aux voyageurs les prairies d'Europe. Dans la maison du veldcornet Hugo, chez lequel ils passèrent la nuit, régnaient une propreté et même une élégance dignes de citadins. La famille céda la place aux voyageurs, et coucha en dehors; ce qu'elle faisait souvent en été: cependant, en hiver, le froid la force de s'établir dans le Bokkeveld chaud, où elle possède un terrain.

On eut une route pénible pour le lendemain; il fallut gravir le col du Witsemberg, montagne qui présente dans cet endroit une énorme fissure dans laquelle le chemin a été pratiqué à travers les dé-

combres. Quoiqu'on eût fait aux voyageurs une description effrayante de ce défilé, ils le trouvèrent assez praticable, surtout en comparaison du Nardouw et de la vallée du Courage-Perdu dont ils gardaient le souvenir. Des singes faisaient retentir de leurs cris perçants les échos du défilé, et à la cime des rochers on voyait sauter des klipp-springer. Dans cette contrée, la panthère est redoutable aux troupeaux; et, ce qui est encore plus dangereux, des esclaves échappés à la servitude s'y attroupent quelquefois, et se vengent sur les fermes voisines de tous les maux que les colons leur ont fait souffrir. Malgré le châtiment de ceux qui tombent entre les mains de la justice, il se forme toujours de nouvelles bandes, à cause de la difficulté de l'accès de leur retraite; elles sont attirées d'ailleurs par l'aisance dans laquelle vivent les fermiers d'alentour.

A la sortie du défilé, un inspecteur, ou plutôt un fermier d'octroi, a sa maison qu'ombragent de gros chênes; ce fermier est chargé d'entretenir la route moyennant un ducat, payable par chaque voiture qui passe. Il s'appelait Scholz; c'était un des plus gros hommes de la colonie. Dans la plaine qui sépare le défilé d'une autre chaîne de montagnes à crête aiguë, on trouve des blocs de grès entassés les uns sur les autres, ainsi que de l'autre côté des montagnes; seulement, comme il y a d'assez grands intervalles entre ces amas, ils forment ici des galeries et des cavernes que le fermier a arrangées pour servir d'étables à son bétail. Bœufs, vaches, chèvres, chaque espèce avait sa caverne où on la faisait entrer le soir,

comme dans la caverne de Polyphème. Scholz avait des traits de ressemblance avec ce cyclope; d'abord sa taille colossale, son humeur sombre, son aversion pour la nourriture végétale, puis la réputation de voler des brebis aux bouchers passants, pour les cacher dans des cavernes connues seulement de ses esclaves. Un an après le passage de la caravane, les plaintes des bouchers engagèrent le gouvernement à faire arrêter Scholz et ses complices : ceux-ci firent l'aveu de leurs vols; mais Scholz nia constamment, et il mourut en prison avant la fin du procès.

Après avoir gravi le Witsemberg, la société vit dans la profondeur une vallée charmante, dans laquelle une quarantaine de fermes étaient disséminées entre des champs verdoyants, des bois de chêne et des prairies. Des chemins et des ruisseaux entrecoupaient cette espèce d'échiquier; on voyait tous les ruisseaux confondre leurs eaux dans une rivière qui a son issue dans une gorge de montagnes à l'extrémité de la vallée; et au-delà de ces montagnes s'élevaient celles qui surgissent dans la plaine vers la baie de Saldanha; enfin, au sud-ouest, elles étaient toutes dominées par la montagne de la Table, qu'enveloppait un nuage blanc et orageux.

Le plaisir de ce beau coup d'œil fut un peu troublé par la crainte des dangers de la descente dans la vallée : sur la montagne, en effet, on ne voit pas la base, et il semble que l'on se trouve sur le bord d'un grand précipice; ce n'est qu'en commençant à descendre que l'on se rassure, en voyant les

rampes que l'on a pratiquées pour la commodité du passage. De temps en temps une source échappe aux roches de schiste, et s'offre au voyageur altéré par l'ardeur du soleil; vers la moitié inférieure de la descente, le chemin commence à être ombragé par les halliers, et la roche se cache sous une terre fertile. On arriva par maintes sinuosités à la première ferme au bas de la montagne, où les principaux habitants de la vallée étaient prêts à recevoir le commissaire général, et lui offrirent des rafraîchissements de toute espèce. Auparavant on tournait le Schurfdeberg et le Witsemberg; mais, vers 1780, un colon entreprenant, nommé Pienaar, pratiqua une route sur ces deux montagnes, moyennant quelques concessions de la part du gouvernement. Ce Pienaar, qui avait été ami du général Gordon, et qui l'avait accompagné dans tous ses voyages, était d'une intrépidité extraordinaire : il périt dans la suite de la main d'esclaves révoltés, dont il voulut apaiser le ressentiment en se présentant devant eux sans armes (1).

Entrée au village de Roodezand, la société s'arrangea pour y passer quelques jours. Le commissaire général et les dames se logèrent chez le prédicant ou pasteur, dont la maison est auprès de l'église, presque au milieu de la vallée; les autres furent répartis dans les fermes d'alentour.

La vallée de Roodezand est formée par les deux ramifications de la chaîne de montagnes qui se di-

(1) Lichtenstein *Reisen*, etc., t. 1, p. 225.

rige du nord au sud, presque parallèlement à la côte occidentale, et dont la plus haute cime est couverte de neige pendant la saison pluvieuse : on l'appelle Wintershoek. Elle donne naissance à la rivière des Éléphants, et se partage au sud en deux ramifications, dont l'une, allant au sud-est, rejoint les montagnes de Zwellendam, en formant le Witsemberg et d'autres montagnes, tandis que la seconde ramification allant droit au sud, et s'élargissant peu à peu, s'arrête au cap Faux. C'est dans l'angle arrondi que forment les deux ramifications en partant du tronc principal, qu'est située la vallée de Roodezand, qui n'est ouverte qu'au midi, et a quatre ou cinq lieues de long. Les grains et les fruits, cultivés par une quarantaine de familles, y viennent bien; le froment de Roodezand passe pour le meilleur de la colonie; on le recherche au Cap; faute de grands pâturages, on n'entretient de bestiaux que ce qu'il en faut pour chaque ménage.

L'église est un édifice simple et convenable, bâti en 1743, et le presbytère est l'habitation la mieux construite de toute la vallée. Avec son grand jardin, sa cour entourée d'un treillage, et ses vastes terres, ce presbytère ressemble à la propriété d'un grand seigneur. Le prédicateur était un Allemand nommé Ballot, qui avait exercé ses fonctions d'abord à Malacca et à Batavia. Son prédécesseur, moins éclairé que lui, avait inspiré à ses paroissiens un sombre mysticisme, dont on voyait encore les traces dans les manières puritaines et piétistes des femmes du pays. La paroisse de Roodezand est immense : elle comprend,

outre la vallée, encore le Hantam, le Roggeveld et le Bokkeveld. Une fois par an, au moins, le paroissien le plus éloigné vient communier à Roodezand. Pendant les deux dimanches que la société séjourna dans ce lieu, on baptisa vingt-quatre enfants; ordinairement les colons éloignés ne font baptiser leurs enfants que lorsqu'ils passent à Roodezand pour se rendre au Cap. Auprès de l'église il y a une rangée d'une douzaine de maisons habitées par des artisans et de petits marchands, qui ont assez d'occupations à cause du fréquent passage des colons; vis-à-vis de chaque maison, de l'autre côté de la rue, il y a un petit jardin. Les habitants de Roodezand, ayant beaucoup de relations avec la ville du Cap, passent pour plus rusés et plus avisés dans leurs intérêts que les colons des frontières; l'élégance règne dans leurs maisons, et le luxe sur leurs tables; leurs femmes et leurs filles se vêtissent comme les femmes de la ville, et quelques unes ont de l'esprit et des talents.

M. Lichtenstein fit une excursion à la montagne de la Cascade, qui est située au sud du vallon de Roodezand, et qui tire son nom de la chute d'un torrent qui, en hiver, est une véritable rivière. Lors de la visite de l'auteur, il y avait peu d'eau dans le lit du torrent; aussi le spectacle de sa chute n'était pas aussi imposant que dans l'hiver de 1805, lorsque notre voyageur la revit. Le torrent tombe d'un rocher de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds de haut, et son lit a une largeur de trente à quarante pieds; par sa chute, la masse d'eau a creusé dans la roche, au bas de la cascade, un grand bassin auprès

duquel il y a une grotte dont l'entrée est presque fermée par les buissons.

Après onze jours de repos que le commissaire général avait employés à l'expédition des affaires administratives, la société se remit en route le 1er décembre, escortée par les fermiers de la vallée. Dans chaque ferme où l'on passa, les habitants tiraient des coups de fusil en signe de réjouissance. On traversa plusieurs collines bien boisées, ayant la vue sur des paysages riants, laissant à droite la montagne de la Cascade, et à gauche la montagne conique de Mosterts-Hoek; on passa à gué le Breede-Rivier, qui, venant du Bokkeveld chaud par un défilé au bas de la montagne qu'on vient de nommer, serpente à travers la plaine en formant plusieurs îles. On s'arrêta à la ferme appelée Liebe, ou Amour, et appartenant au veldcornet Hugo. Il y régnait beaucoup d'aisance. Le vin y vient parfaitement : le Madère surtout y est comparable à celui du district des Vingt-quatre-Rivières.

Le lendemain, ayant traversé encore à gué le Breede-Rivier, on entra dans le district de Goudinie, plaine enfermée dans un coude, formée par les montagnes occidentales qui se tournent ici à l'est, parallèlement aux montagnes de Hex-Rivier. Un grand nombre de ruisseaux et torrents, issus des défilés de ces montagnes, viennent grossir le Breede-Rivier, et en hiver ils inondent ces bas-fonds, où les prairies sont excellentes pour les bœufs et les chevaux; malheureusement les épidémies y font plus de ravages parmi ces animaux qu'ailleurs. On récolte peu

de grains; encore sont-ils d'une qualité médiocre; mais les fruits sont très bons; les raisins frais et secs de ce district ont la réputation d'être les meilleurs de toute la colonie.

On passa la nuit chez un riche vigneron, Daniel Du Toit, dont la maison, propre et commode, était ornée dans le goût hollandais, et ombragée de gros chênes. La famille Du Toit, qui est d'origine française, s'est partagée dans tout le district, et on trouve des Du Toit dans un grand nombre de fermes. L'hôte de nos voyageurs était un vieillard septuagénaire, encore vigoureux, marié pour la troisième fois, et ayant une postérité de quatre-vingt-huit individus; ses fils aînés étaient déjà grand-pères à leur tour, tandis que son dernier enfant n'avait pas encore trois ans. En hiver, les débordements des torrents qui entourent cet endroit le rendent inaccessible; aussi l'appelle-t-on Eiland, ou l'Ile. Nos voyageurs observèrent ici, pour la première fois, la maladie connue sous le nom de lamziekte, ou paralysie des animaux. La vache qui en était atteinte était couchée à plat depuis quatre semaines; la paralysie s'étend sur la croupe et les cuisses de derrière; on n'en connaît encore ni les causes ni la guérison : quand la maladie se prolonge, et quand l'animal continue de manger, on a l'espoir de le voir guéri.

On traversa le lendemain un terrain entrecoupé par un grand nombre de ruisseaux, et en partie marécageux, et l'on arriva à la source d'eau thermale de Brand-Valley, qui venant à sourdre au pied d'une haute montagne, y remplit aussitôt un bassin

de quarante pieds carrés, où l'eau bouillonne et fume comme dans une chaudière; par un canal elle s'écoule en quantité suffisante pour pouvoir, au besoin, faire tourner un moulin. Pendant toute l'année, l'eau arrive avec la même abondance; elle est limpide et sans saveur; sa chaleur se monte à cent quatre-vingts degrés de Fahrenheit, et ne cuit pourtant pas des œufs; le gaz qui s'échappe du bassin vient évidemment de l'acide carbonique. Des plantes et des feuilles fanées que l'on trempe dans cette eau, reprennent sur-le-champ leur teinte et leur vigueur; aucun des acides minéraux que M. Lichtenstein avait avec lui ne fut capable de précipiter quelque dépôt au fond de cette eau; une bouteille qu'il remplit à la source fut dans un état de putridité au bout de quatre jours. Le sol du bassin est couvert de sable; il est enfermé entre des roches de granit, au-dessus desquelles s'élève une couche épaisse de schiste argileux. Depuis le bord du bassin, la végétation se montre dans un état prospère; tout à l'entour les buissons étalent la plus belle verdure; des peupliers plantés depuis quelques années à peu de distance de la source sont devenus de grands arbres.

On vante les vertus de ce bain thermal dans les maladies cutanées, contre les ulcères invétérés et contre les maux vénériens. Toutefois il cède en efficacité aux sources thermales de Zwarteberg et d'Olifants-Rivier, dont les eaux sont ferrugineuses, et il n'a presque aucun effet dans les maladies arthritiques. Employé quelquefois inconsidérément contre les maux hystériques, il s'est montré plutôt nuisible

que salutaire, à cause du haut degré de chaleur.

On s'occupe peu de la commodité des baigneurs; une maisonnette, bâtie à quatre cent vingt pieds au-dessous de la source, contient six misérables petites chambres, dont quatre étaient justement occupées; aucun des malades n'éprouvait un grand soulagement. A peine peut-on se procurer les objets de premier besoin chez le fermier voisin, qui tire les revenus de ce bain et loue les chambres: encore vend-il tout énormément cher. Vis-à-vis la maison, sur l'autre bord du fossé ou canal par lequel s'écoulent les eaux pour se rendre au Breede-Rivier, est un édifice délabré, contenant deux baignoires maçonnées. Quoiqu'il soit à une assez grande distance de la source, l'eau y conserve encore toute sa chaleur, et on est obligé de la laisser refroidir un peu dans la baignoire avant de pouvoir s'y baigner.

En traversant le Bosjesveld, district qui s'étend sur la rive droite du Breede-Rivier, on s'arrêta chez un colon nommé Vander Merwe, père de douze enfants, qui tous étaient d'une taille colossale comme lui et comme sa femme. Cette famille Vander Merwe, une des plus anciennes de la colonie, se distingue par sa taille et sa fécondité. L'aïeul, qui vint s'établir au Cap peu de temps après la fondation de la colonie, et qui épousa une des orphelines envoyées de Hollande pour peupler le pays, fut père de dix fils et de six filles; tous se marièrent, et ils eurent une nombreuse postérité. L'un des dix fils, père du Vander Merwe chez lequel entrèrent nos voyageurs, était mort, il y avait douze ans, à l'âge de cent

huit ans. Il n'y a pas long-temps qu'un Vander Merwe, célébrant le cinquantième anniversaire de sa noce, réunit à sa table environ cent cinquante descendants et proches collatéraux.

Chez un autre colon, Du Toit, entre les montagnes, on goûta de très bon vin rouge de son crû, appelé Pontac. Ce colon conduisit les dames dans une voiture légère, au-delà d'une montagne, tandis que, pour éviter cette montée pénible, les bagages de la société firent un long détour. Descendus dans la vallée, on longea la Rivier-zonder-End, Rivière sans fin, et on fut conduit par deux frères moraves dans leur communauté ou mission de Bavians-Kloof. C'est en 1791 que trois frères moraves s'établirent dans cette ancienne mission que le gouvernement leur céda, et où ils attirèrent un grand nombre d'Hottentots. Les colons voisins virent cette colonie de très mauvais œil, parce que les Hottentots préféraient le travail chez les frères moraves à la servitude qui les attendait chez les colons; et dans la guerre civile qui éclata dans la colonie en 1794, la communauté faillit être détruite : mais les Anglais ayant pris possession du pays, la protégèrent, et depuis ce temps elle jouit de la paix. A la demande des trois premiers frères, on leur envoya de l'Allemagne deux autres moraves avec leurs femmes; on eut même l'attention d'y joindre deux femmes pour les frères établis, en sorte qu'il y a depuis ce temps cinq ménages. A l'aide des secours d'Europe, ils ont bâti une jolie église; environ onze cents indigènes se sont établis chez eux, dans deux cents maisons et cabanes bien ali-

gnées, et munies chacune d'un jardin : leur ensemble rappela aux voyageurs les villages d'Allemagne.

A l'entrée de la principale maison, le commissaire général fut reçu par les cinq frères avec leurs femmes: l'un d'eux le harangua; ensuite un chœur d'une centaine d'Hottentots, rangés les hommes à gauche et les femmes à droite, entonna un hymne; il chanta d'abord lentément, et à trois parties, l'air qui était très simple; les autres couplets furent chantés alternativement par les hommes et par les femmes, à deux parties; mais le dernier fut chanté par le chœur en masse. On n'entendait parmi les hommes aucun baryton, et encore moins une basse taille : l'organe des Hottentots a quelque chose de rude; cependant leur tenor tempéré faisait un effet particulier; pour la pureté et la plénitude des sons, les femmes l'emportaient; toutefois le chant était bien plus remarquable quand la voix des hommes s'y mêlait : on ne croirait pas que les voix grêles des femmes hottentotes, et les voix enrouées des Hottentots, fussent capables, en se mêlant, de produire un effet semblable. Ce peuple paraît avoir en général le goût de la musique. Au moment de se mettre à table, les cinq couples entonnèrent un autre hymne, à quatre parties. On fit ensuite un repas simple et préparé avec beaucoup de propreté.

L'église est un édifice carré et massif; dans l'intérieur règne une grande simplicité; toute la boiserie est en bois jaune dont la teinte agréable et le poli répandent un air d'élégance. Le jardin touche à l'église; il produit des légumes de toute espèce; on

y voit le poirier planté par le premier missionnaire nommé Schmidt, au milieu du dernier siècle. Derrière le jardin est le cimetière, où les fosses sont rangées comme chez les hernutes d'Allemagne, celles des hommes étant à droite, et celles des femmes à gauche; une petite croix porte le nom et la date du décès de chacun.

L'un des cinq frères, nommé Kühnel, a formé un atelier de coutellerie; il y occupe quatre Hottentots, qui d'apprentis deviennent ouvriers, et sont payés à la journée; ou, lorsqu'ils sont habiles, on les paie à la pièce. Les couteaux de cette fabrique sont estimés au Cap, à cause de leur solidité; mais ils sont un peu chers. Un autre frère a bâti un moulin à l'européenne, où il mout le grain non seulement de la communauté, mais aussi des colons d'alentour. L'église et les dépendances étant situées dans un bas-fond, à l'issue d'une gorge de montagnes d'où les eaux d'un torrent se précipitent en hiver quelquefois avec fureur, on a été obligé d'enfermer son lit entre des digues maçonnées, et de construire plusieurs ponts. On était occupé à continuer les digues jusqu'au bout de la vallée, pour protéger aussi les champs. Tous ces travaux font honneur au travail et à l'habileté des missionnaires. Cependant leur principal mérite est d'avoir civilisé les Hottentots par la douceur avec laquelle ils les instruisent. Sans employer des moyens violents, ils les corrigent et leur inspirent de l'émulation, n'employant d'autre punition que l'exclusion du service divin, ou, dans des cas très graves et très rares, le bannissement, et accordant

pour la plus grande récompense de la vertu et du travail, l'admission dans la confrérie par le baptême; ils ménagent tellement ce prix, que jusqu'à présent ils ne l'ont accordé qu'à une cinquantaine d'indigènes. A ceux qui se distinguent le plus, ils accordent des fonctions ecclésiastiques, telles que celles d'anciens et de diacres. Ceux-ci vivent comme les colons d'alentour; ils ont des maisons construites par eux-mêmes, et s'habillent en toile et en cuir, tandis que leurs femmes portent des camisoles de coton, des jupons de laine, et se coiffent en bonnets. Ils sont tous de la race bâtarde; car pour ce qui concerne les véritables Hottentots, on n'a pu encore vaincre leur goût pour la paresse. Ils se vêtissent de peaux, et vont se mettre au service des colons de la contrée pour faire la moisson, garder les troupeaux ou bâtir des maisons, tandis que leurs femmes et enfants restent à la charge de la communauté. Cette charge est lourde; aussi la mission avait déjà dépensé vingt-cinq mille écus de secours qu'elle a reçus d'Europe. Le commissaire général accorda aux frères une somme de quelques centaines d'écus, et se dirigea le lendemain sur le Zoete-Melks-Valley (Vallée de lait doux), où il y a un poste du gouvernement : au style grandiose des édifices et des plantations, on voit bien que ce n'est pas la bourse d'un colon qui en a fait les frais. Autrefois cet endroit, remarquable par ses bons pâturages, servait à faire reposer le bétail qu'on allait acheter chaque année chez les tribus éloignées d'Hottentots, pour approvisionner les vaisseaux et la garnison. Dans la suite, quand le

pays fut peuplé, le gouvernement y fit entretenir des bestiaux ; enfin les Anglais ont cantonné à Zoete-Melks-Valley un piquet de dragons. La vallée est bien arrosée par les eaux des torrents qui sortent des gorges des montagnes voisines : ces gorges sont en partie couvertes de bois, et les pentes des collines sont revêtues de belles bruyères.

Un des gens du commissaire général tua un serpent de six pieds de long, de l'espèce appelée serpent d'arbres, qui grimpe jusqu'au toit des maisons pour surprendre les hirondelles : il était noir sur le dos, et gris sous le ventre ; sa morsure passe pour très venimeuse.

Partis le 7 décembre de Zoete-Melks-Valley, on passa à gué la Rivière sans fin, pour atteindre la grande route du Cap à Zwellendam, qui, sans exiger le moindre entretien, est unie comme la plus belle chaussée, grâce à la sécheresse et à la dureté du sol. Les maisons bâties sur la route n'ont aucune ombre, parce que les arbres n'y croissent point ; mais les grains y viennent parfaitement ; les pluies y sont plus fréquentes que dans les districts du nord et au Cap. En avançant davantage, on aperçut déjà les effets de la sécheresse ; des plaines étaient couvertes d'efflorescences nitreuses : sur les hauteurs on rencontrait souvent l'*aloe perfoliata* dont la tige isolée ressemblait de loin à un homme debout. On passa par un défilé appelé encore Essaquas-Kloof, d'après la tribu des Essaquas, qui habitait cet endroit dans le temps où le gouvernement y envoyait annuellement faire des achats de bœufs. On

traversa la Rivière large, qui, à une lieue de là, reçoit la Rivière sans fin; et on fut accueilli au bruit des coups de fusil, par les habitants de Zwellendam, chef-lieu de district, et siége d'un landdrost.

Fondé en 1740, ce village, qui consiste comme Roodezand en une rangée de maisons et en fermes dispersées aux environs dans un rayon d'une lieue, est situé sur la seule grande route qui mène du Cap dans l'est de la colonie. Les maisons sont habitées par des artisans, surtout par des charrons et forgerons, et les habitations isolées par les laboureurs. A la place de l'ancienne église, on en a bâti, en 1800, une plus grande, vis-à-vis le pont de bois jeté sur le torrent, mais praticable seulement pour les piétons. De ce même pont une avenue de chênes conduit à la maison du landdrost, chez lequel le commissaire général passa cinq jours, pendant lesquels M. Lichtenstein fit de petites excursions dans les montagnes. Il visita entre autres une gorge boisée appelée Duivels-Bosch (Bois du Diable), d'où s'échappe le Klipp-Rivier, qui coule à travers Zwellendam, et dont les eaux prennent, des racines d'arbres qu'elles baignent, une teinte d'un brun foncé. La saison favorable étant déjà passée, notre savant trouva peu de plantes en fleurs; mais il recueillit beaucoup de graines, dont il fit part ensuite au Jardin de Botanique du Cap, et aux botanistes d'Europe.

Le 13 décembre, le landdrost accompagna la société jusqu'à sa campagne de Rotterdam, où il en-

tretient un haras. Quoique cette contrée manque quelquefois d'eau, elle est très favorable à la propagation des chevaux; aussi plusieurs habitants distingués du Cap ont ici des terres considérables. On cite surtout celles de Daniel van Reenen, entre le Breede-Rivier et la côte, où l'on élève de beaux chevaux de selle.

Nos voyageurs passèrent à gué le Buffel-Jagts-Rivier (Rivière de la chasse aux Buffles) qui était presque à sec, et ils traversèrent une contrée aride. Ce pays abonde en antilopes et autre gibier. Nos voyageurs virent, entre autres, une troupe de dix bontebokken (boucs bigarrés, *antilope scripta*). Quelquefois on aperçoit encore des zèbres; mais le beau bouc bleu (*antilope leucophæa*) est entièrement détruit, ainsi que l'assure M. Barrow; depuis 1800 on n'en a plus revu; la peau du dernier, tué cette année-là, se conserve à Leyde. Les voyageurs virent fleurir en plein champ le *mimosa nilotica*, qu'ils n'avaient observé encore que sur les rivières du Karroo.

Après avoir traversé le Duivenhoks-Rivier et d'autres rivières, qui, des montagnes, se rendent à la mer, on se reposa chez le colon Dupré. Dans ce district, où les matériaux de construction ne manquent point, on bâtit mieux qu'ailleurs. La maison du colon, avec ses dépendances, son grand jardin arrosé par le Krombeks-Rivier, avait un air imposant. Les habitants se vêtissent ici de drap assez fin ou de cotonnades; la vente des bestiaux, et leurs rapports avec la ville du Cap, les ont mis à même d'étaler quelque luxe. M. Lichtenstein vante leur bon ton,

et réfute M. Barrow, qui les accuse d'aimer trop les liqueurs spiritueuses. Parmi les esclaves de Dupré, il y avait un Malais aveugle plus que centenaire.

Chez un fils de Dupré, que l'on visita le lendemain en passant le Vet-Rivier, on vit un établissement agricole non moins considérable : il y entretenait deux cents vaches d'une belle race. Dans une salle, servant d'oratoire, il y avait un orgue construit par un artiste du pays, et touché par la fille de la maison. La récolte varie tellement dans cette contrée, qu'il y a des années où le blé rapporte la semaille soixante-dix à quatre-vingts fois, et l'orge quatre-vingt-dix à cent fois, tandis que dans d'autres années on ne gagne que dix à douze grains pour un, et quelquefois même on ne retire que les semis.

Dans la maison du colon Fori ou Fauri, on vit préparer la gomme d'aloès. Après avoir récolté les feuilles épaisses de cette plante dans les mois d'août, septembre et octobre, on en fait cuire le jus; et l'ayant versé dans une peau de bœuf tendue en forme d'auge, on le laisse durcir au soleil. Comme on ne recherche presque plus cet article, on en prépare peu.

On passa, dans la journée, deux rivières, le Kaffer-Kuyls-Rivier et le Fals-Rivier. Le lendemain, en gravissant une des collines de ce pays, on crut apercevoir tout à coup la mer dans le lointain; et plusieurs personnes de la société poussèrent des cris de joie à cet aspect inattendu. Cependant la colline n'était élevée que de quelques centaines de pieds, et la côte était éloignée de douze lieues : c'était évidemment une illusion.

M. Lichtenstein y reconnut le phénomène du mirage, et ne songea plus qu'à en examiner toutes les circonstances. C'était entre neuf et dix heures du matin; le soleil s'élevait à la gauche des spectateurs à environ cinquante degrés au-dessus de l'horizon; mais les vapeurs qui remplissaient l'atmosphère empêchaient de le voir; la chaleur était de soixante-six degrés au thermomètre de Fahrenheit; il régnait dans l'air un calme parfait, à l'exception d'une brise légère venant de la mer. Le soir il tomba de la pluie; ce qu'on avait pris pour l'horizon n'était que l'image renversée de la côte avec ses anses et ses baies, qui se réfléchissaient dans les vapeurs comme dans un miroir concave. Condensées en haut par le soleil, et probablement aussi en bas par la température de l'atmosphère inférieure, les vapeurs de l'air recevaient ce reflet de la mer lointaine éclairée par le soleil; et de là cette image trompeuse d'une mer avec ses côtes. Il est à remarquer que le mirage s'aperçoit ordinairement dans le voisinage de la mer ou dans les déserts. C'est sans doute parce que le niveau de la mer ou d'une vaste plaine permet à la couche inférieure des vapeurs de l'atmosphère de s'étendre horizontalement, tandis qu'ailleurs elle est obligée de se conformer aux ondulations et autres inégalités du terrain.

On s'arrêta bientôt après dans la maison d'un colon nommé Rensburg, qui venait d'être enterré l'avant-veille, laissant une veuve, mère de dix-sept enfants, dont quatorze vivaient encore, et étaient tous mariés. La plupart des fermes du pays ont un

etit cimetière auprès du jardin. Un autre colon, à ui on rendit visite, et qui demeurait sur la Tiger-'ontein, rebâtissait sa maison d'argile, que les pluies vaient enfoncée. Dans les districts qui sont très ecs, cette argile acquiert quelquefois la dureté de la orique cuite; et une maison bâtie en pisé y peut durer un siècle.

Au pied d'une montagne escarpée, dans un site très pittoresque, nos voyageurs passèrent à gué la rivière de Gaurit, qui reçoit tous les torrents du Karroo moyen, par le grand défilé des montagnes Noires. Cette rivière coule avec beaucoup de fracas; cependant elle était assez basse pour qu'on pût y passer à cheval; mais dans ses débordements subits elle devient un fleuve impétueux. A l'entrée du défilé, on voyait une maisonnette solitaire appuyée contre les rochers, et entourée de chênes, d'orangers et d'autres arbres fruitiers; plus loin, sur la rive élevée de la rivière, était bâtie une ferme plus considérable. Une pluie, qui hâta l'arrivée de la nuit, fut cause que les voyageurs s'égarèrent; la voiture dans laquelle s'étaient placées les dames versa, et ce ne fut qu'à onze heures de la nuit qu'on arriva à la ferme d'une veuve, chez laquelle s'étaient réfugiées aussi plusieurs familles, dont les demeures avaient été récemment pillées et dévastées par les Cafres. La maison étant pleine d'étrangers, d'esclaves, de Hottentots et d'enfants, on ne savait à qui entendre; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nos voyageurs purent enfin souper, et s'étendre sur leurs lits de camp.

Pour éviter aux voitures la traversée difficile des montagnes, on les envoya toutes, à l'exception d'un seul chariot, au Lang-Kloof, pendant que la société prit par les montagnes le chemin de Mossel-Bay. Sur cette baie, le gouvernement hollandais avait fait construire, en 1786, un grand magasin pour servir de dépôt aux grains et aux bois que les colons voudraient exporter. La difficulté du commerce de cabotage, causée par les récifs du cap des Aiguilles, avait effrayé les spéculateurs : aussi le commissaire général trouva les magasins vides, et y logea une partie de sa suite, tandis qu'il occupa lui-même un logement chez l'employé du gouvernement. C'était un Danois, nommé Abue, qui, autrefois, avait été secrétaire particulier du fameux ministre Struensée, et qui, lors du procès criminel intenté à ce favori de la reine, avait été obligé de chercher un refuge dans une autre partie du monde.

M. Lichtenstein profita du repos pour visiter le Schulpegat, ou Grotte des Coquilles, connue par la description de M. Barrow. Elle s'enfonce sous les rochers, qui, en s'avançant dans la mer, forment le cap Saint-Blaise; et ce n'est pas sans danger qu'on parvient à l'entrée, qui ressemble à une large voûte. A cinquante pas au-dessous de la grotte, la mer se brise sur les rochers; mais à la haute marée ces roches sont couvertes par les flots. Le sol de la grotte est couvert d'une couche épaisse de coquilles; M. Barrow croit qu'elles y ont été apportées par les oiseaux; cependant on ne voit pas de coquilles dans une autre grotte moins grande, qui se trouve au-

dessus de celle-ci. On n'aperçoit d'ailleurs sur ces rochers d'autres oiseaux de mer que des hirondelles nichées dans les fissures des roches. En général, les oiseaux de mer qui fréquentent ces côtes préfèrent dévorer leur proie sur la plage, et n'habitent point le haut des rochers. On ne peut pas admettre non plus que le niveau de la mer ait été élevé autrefois jusqu'au sol de la grotte, et que les flots aient apporté ces coquillages. La quantité de coquilles entassées dans la grotte de Schulpegat n'est pas, au reste, aussi considérable que le dit M. Barrow; et M. Lichtenstein pense, avec Abue et d'autres habitants du pays, qu'elles proviennent de la nourriture des Hottentots qui ont pu habiter autrefois cette grotte. Il contredit formellement l'assertion de M. Barrow, qui prétend qu'au Cap les testacés vivent maintenant encore dans de pareilles cavernes. Le long des rochers qui renferment la grotte, l'auteur trouva une espèce de lichen, qui, selon les habitants, pourrait fournir une couleur bleue pour la teinture : elle lui parut avoir pourtant peu d'analogie avec les deux espèces employées dans la teinturerie, le *lichen parellus* et le *lichen roccella.*

A une hauteur de cent à cent cinquante pieds au-dessus de la mer, le sol était couvert de végétation; on y remarquait l'*arduina bispinosa*, de belles espèces de *pelargonium*, de *rhus*, de *zygophyllum*, etc. Toutes ces plantes étaient grandes et vigoureuses. M. Lichtenstein y prit aussi des insectes et de jolis oiseaux qui nichaient dans les buissons. Son hôte, M. Abue, régala la société d'excellentes huîtres, mais

trop grosses pour le goût de quelques uns de la société ; on ne peut les pêcher que lorsque les eaux , étant très basses, permettent aux esclaves de s'avancer sur les roches jusqu'aux bancs d'huîtres. Le nom de Mossel-Bay vient de la quantité de coquillages qu'on y trouve (1); Vasco de Gama, qui y aborda en décembre 1497, la nomma baie de Saint-Blaise, nom que les Hollandais donnent encore au promontoire. Cette baie servit d'abord de rendez-vous aux vaisseaux; mais, dans la suite, on préféra la baie de la Table.

S'étant remise en route, la société longea la plage en se dirigeant à l'est. Ce chemin n'est praticable qu'à la basse marée; encore faut-il des guides pour passer les ruisseaux qui se jettent dans la mer, et dont quelques uns sont très vaseux. Dans un des défilés entre les rochers, un marchand anglais du Cap, nommé Murray, a établi une boutique à laquelle il envoie les marchandises par un bateau qui, au retour, charge du bois; il y débite beaucoup de draps, de chapeaux, de soieries, de verrerie et quincaillerie. Nos voyageurs même trouvèrent très commode de pouvoir y faire des emplettes. Dans la suite, Murray perdit, par des naufrages, deux de ses bateaux chargés, accidents malheureusement très fréquents sur les récifs des Aiguilles : ces dangers de la navigation opposeront encore long-temps un obstacle aux progrès de la civilisation dans la colonie.

Ayant passé par le dernier ruisseau de la plage, ce-

(1) Plusieurs auteurs ont dit cela; mais est-ce certain? Il y a eu un des gouverneurs du Cap qui se nommait Mossel; c'est lui qui paraît avoir été la cause du changement de nom de cette baie.

ui de Geelbek-Valley, dangereux à cause du profond marécage qu'il forme, nos voyageurs quittèrent la côte, et se dirigèrent sur plusieurs fermes, qui étaient presque toutes habitées par des membres d'une seule souche, celle des Meier : chez l'un d'eux, ils furent régalés d'excellents fruits et de vin délicieux du crû. Les filles de la maison étaient remarquables par leur beauté, comme dans la plupart des fermes. Dans ce pays, la beauté du sexe féminin est presque une chose commune; il ne manque aux jeunes personnes que plus d'instruction et des talents d'agrément. Cependant on trouve dans beaucoup de maisons une guitare.

Chez un autre colon, à la Reeboks-Fontein, les voyageurs furent régalés d'excellent fromage à la crème fait dans la ferme; aux environs de la ville du Cap, on n'est pas encore parvenu à faire de bon fromage, soit faute de gras pâturages, soit à cause de la qualité du lait.

Le lendemain, il fallut traverser de bonne heure la grande Brakke-Rivier avant que la marée y entrât. L'embouchure de cette rivière, comme celle de beaucoup d'autres rivières d'Afrique, est barrée par un banc de sable qui arrête le courant pendant les basses eaux; mais lors des grandes pluies, ce banc est rejeté fort en avant. La grande Brakke-Rivier sépare le district de Mossel-Bay d'avec l'ancien pays les Hottentots Outeniquas (1); après avoir gravi une …uteur de huit cent à mille pieds, on descend dans

…lon M. Lichtenstein, t. 1, p. 298, c'est une faute d'écrire …ois, comme fait Le Vaillant. *Qua*, en hottentot, signifie

une des plaines les plus fertiles de la colonie. Cette fertilité est due au voisinage de la mer, à la chaîne des montagnes méridionales, qui absorbent l'humidité des nuages, et donnent naissance à un grand nombre de ruisseaux et à des bois épais. Arrosé par les petites rivières et par de fréquentes pluies, le pays d'Outeniqua est toute l'année couvert d'une végétation fraîche; malheureusement les terres étant de la mauvaise qualité de celles qu'on nomme aigres, se couvrent de joncs et de grands liliacées qui étouffent les herbes plus nourrissantes. Il faut engraisser beaucoup les champs pour les faire rapporter avec bénéfice; et pour surcroît d'inconvénients, les épizooties détruisent en partie les avantages qu'on retirerait des bestiaux. Le bois est une des principales ressources des habitants. Pendant long-temps le gouvernement a accordé ou vendu des licences pour l'exploitation des forêts; aussi a-t-on abattu tant de bois, que maintenant il commence à manquer, et que le beau bois de construction devient rare dans les lieux accessibles. Outre les grandes forêts, le gouvernement possède dans le pays d'Outeniqua un domaine qui s'étend sur la moitié du district, et dont le régisseur a aussi la surveillance sur les forêts et sur les familles de colons qui se sont réfugiées dans le district depuis les invasions des Cafres.

On logea chez le régisseur Fent; et tandis que le commissaire général s'occupa des dépêches arrivées de la ville du Cap, M. Lichtenstein alla herboriser dans les bois; il y fut étonné de la grosseur des troncs du bois de fer, du bois jaune, et de ce que les Hollandais appellent stinkhout, ou bois puant.

Ce dernier n'a pas encore été suffisamment déterminé par les botanistes (1). Thunberg et Lichtenstein, du moins, n'ont jamais vu l'arbre en fleurs. Ces bois, qui croissent avec une lenteur extrême, acquièrent une dureté étonnante; tandis que les arbres exotiques poussent vite, mais sans aucune solidité. Une espèce de mousse ou de lichen s'empare quelquefois d'une grande étendue des forêts de ce pays, et y étouffe toute végétation.

Le 22 décembre, on traversa le Kaimans-Rivier, limite du pays d'Outeniqua, après qu'on eut passé auprès du Pampoene-Kraal, où Le Vaillant campa long-temps pour se frayer un chemin par la vallée des Caïmans, quoique avant ce voyageur les colons eussent déjà rendu praticable ce défilé dangereux. C'est jusque-là que les Cafres avaient pénétré, dans leur invasion de la colonie, pendant la domination anglaise. On apercevait encore les ruines des édifices que ces barbares avaient brûlés sur leur passage; la gorge de montagnes dite Kaimansgat (Trou des Caïmans) est une des plus profondes et des plus étroites de la colonie : on dirait un fossé creusé par la nature, pour séparer deux contrées également élevées, entre lesquelles on ne soupçonnerait pas l'existence d'un abîme aussi effroyable. Il a fallu toute la patience, toute la sagacité de l'homme pour pratiquer, dans ce défilé, un chemin non seulement pour les piétons, mais encore pour les voi-

(1) Il paraît qu'il y en a de plusieurs espèces, ou que le même nom a été donné par les Hollandais des colonies à des bois différents.

tures. Au milieu du défilé, le chemin passe sur la croupe d'une colline du haut de laquelle on voit, dans une profondeur d'un millier de pieds, un torrent blanchir les roches de son écume, tandis que les bois ombragent cet horrible précipice; dans le lointain, on entrevoit, par la porte naturelle qui donne une issue au torrent, la mer, dont la surface se montre resplendissante, et se confond avec l'azur du firmament; au-devant du voyageur, le chemin, en s'élevant sur une autre colline, paraît si escarpé, qu'on le dirait tracé le long d'un mur. Pour pratiquer le chemin dans ce défilé, il a fallu faire sauter les roches; les blocs ont été confusément entassés sur le bord de la route entre les tiges des arbres abattus; en plusieurs endroits, cette espèce de parapet grossier a été détruit par l'éboulement des terres; et le danger d'être entraîné dans l'abîme est assez grand pour qu'on doive décharger les voitures; quatre hommes les tiennent en équilibre dans les passages les plus escarpés, par le moyen de courroies ou de cordes attachées du côté des rochers sur lesquels ces hommes marchent comme ils peuvent.

Descendu au niveau du torrent, on le traverse pendant la basse marée sans difficulté, la mer l'ayant rempli de sable; mais ensuite il faut monter de nouveau, et gravir un rocher qui fait, avec le niveau du torrent, un angle de quarante à quarante-cinq degrés, et sur lequel les saillies du roc forment une espèce de gradins difficiles à franchir pour les voitures. On force les bœufs à faire tous leurs efforts, et les hommes poussent les voitures par-derrière.

Leurs cris rauques, le claquement de leurs longs fouets répété par les échos, le bruissement des vagues de la marée qui commençait à pénétrer dans ce sombre défilé, l'aspect sauvage de ces lieux, tout inspirait à M. Lichtenstein une sorte de terreur, et lui rappelait les descriptions que les poëtes font des enfers.

Arrivés en haut, les attelages avaient épuisé leurs forces : il fallut en doubler le nombre, en attelant à chaque voiture quatorze couples de bœufs.

On peut éviter le défilé en suivant un chemin taillé dans les bois et à travers les ramifications de la rivière des Caïmans ; mais ce chemin n'est pas encore praticable pour les voitures. A la sortie du bois, on arrive à un endroit appelé Barbiers-Kraal, ou Kraal du Barbier, parce que, selon la tradition, c'est là que se fit raser le colon qui, avec ses esclaves, a taillé ce chemin ; il avait laissé pousser sa barbe pendant le travail, d'après un vœu qu'il avait fait.

Il fallut passer encore par deux défilés, dont l'un a conservé le nom hottentot de Krakadakouw (1), ou Gué des Filles, avant d'arriver au bord du Zilver-Rivier, ou Rivière d'Argent, qui doit son nom à l'éclat que jettent, surtout au soleil, les bancs de glimmer-schiefer qui traversent son lit, ainsi que toute cette côte, en s'inclinant fortement à l'est. Immédiatement au-dessous de ces bancs, on trouve encastrées dans un quartz à demi transparent de fortes masses de glimmer feuilleté.

(1) Gottholdt, sur la carte qu'il a construite pour l'ouvrage de Lichtenstein, a écrit Trakadakag.

Il était nuit lorsqu'on arriva chez le colon Janssen Weyers, sur le bord du Zwart-Rivier, ou Rivière Noire, et dans le voisinage de trois grands lacs qui sont assez exactement marqués sur la carte de Barrow. Quoique riche en pâturages, cette contrée est funeste pour le bétail et les troupeaux, à cause des épizooties qui en enlèvent une grande partie. Weyers avait perdu huit cents brebis, et il ne lui restait qu'un cheval sur cent quarante qu'il avait eus. Les habitants de ces contrées subsistent principalement de la coupe et du sciage du bois; ils fournissent des planches à la ville du Cap et à l'intérieur. Autrefois on trouvait dans le pays beaucoup de gibier, entre autres des buffles, des boucs des bois et des boucs bigarrés; ils commencent à devenir rares, et il n'y a plus d'éléphants.

Ayant traversé le torrent de Ruigte-Valley (Vallée Rude), on eut un chemin agréable, qui passait tantôt par des bois, tantôt sur des hauteurs d'où l'on avait la vue sur la mer; du haut d'une de ces collines, on aperçut une partie du lac de Groene-Valley, ou Vallée Verte, qui, selon l'opinion des indigènes, communique sous terre avec l'Océan, dont il est pourtant séparé par une langue de terre assez large. Ce qui accrédite cette opinion, c'est, dit-on, une hausse et une baisse périodique qu'on remarque dans les eaux du lac, mais qui ne s'accordent pas avec les époques de la marée : le niveau du lac est, au reste, beaucoup plus élevé que celui de la mer.

Arrivé au bord du Dau-Kamma, rivière qui sort d'une gorge de montagne profonde et boisée, il fallut

longer sa rive marécageuse pour chercher à le passer à gué : des bois, en partie très éclairés, bordaient la rivière; en quelques endroits, les festons immenses du *cynanchum obtusifolium* barraient la route comme des cordes tendues; le beau lorri, ou turaco vert (*corythaix persa* Illig.), se balançait mollement sur la plus haute cime des arbres, et déployait, aux derniers rayons du soleil, ses ailes couleur de pourpre. On ne s'arrêta qu'une partie de la nuit à Buffelsvermaak, chez le colon Pieter-ter-Blanche, afin de pouvoir passer à gué, à la marée basse, la rivière de Neisna, qui se jette dans un grand lac, qu'une chaîne de rochers sépare de la mer; cependant les eaux de l'Océan s'y jettent par une fissure de deux cents pieds de large, assez profonde pour que les vaisseaux puissent, au besoin, à la haute marée, entrer dans ce port naturel, qui ne pourrait servir qu'autant qu'on en élargirait l'entrée. M. Lichtenstein ne croit point, comme Barrow, que les eaux du lac se soient ouvert ce passage : il pense qu'une commotion violente a, dans les anciennes révolutions de la nature, séparé en deux la digue des rochers. A la marée, le niveau du lac s'élève de cinq à six pieds, et les eaux refluent dans l'embouchure de la Neisna. Après le reflux, la vase et le sable rendent encore le gué dangereux : cependant nos voyageurs passèrent sans accident. La grande ferme de Welkhoute-Kraal, sur l'autre bord de la Neisna, ruinée de fond en comble par les Cafres, était abandonnée depuis quatre ans par le dernier propriétaire Holyday, anglais de naissance, et personne

n'était venu le remplacer. On ne récoltait plus les raisins, les oranges, les bananes, les abricots et d'autres fruits dont les arbres étaient chargés; les légumes et les herbes croissaient pêle-mêle dans le jardin; dans les vignobles, les chevreuils se régalaient de raisins; des haies de rosiers et des berceaux de jasmin exhalaient leurs parfums dans ce désert: on aurait pu se croire dans un de ces jardins enchantés, d'où la baguette d'une fée a éloigné tous les êtres humains. Depuis le voyage du commissaire général, la ferme a été rebâtie par un M. Calandar, qui a même formé le projet d'établir des chantiers de construction sur le bassin du lac. Il pourrait naître ici une place maritime d'une grande importance pour la colonie.

A deux lieues, et à l'est de Melkhout-Rivier, qui tire son nom d'une plante de la famille des euphorbiacées, appelée melkhout, ou bois de lait, nos voyageurs passèrent par le défilé de Poort, où, en novembre 1799, les Cafres surprirent trois familles de colons qui se rendaient au Cap, et en massacrèrent une partie : ce fut le signal d'hostilités générales. M. Barrow soutient que ces sauvages étaient excités en secret par les colons hollandais contre le gouvernement anglais, qui occupait alors la colonie; M. Lichtenstein repousse ce reproche fait aux colons; il prétend que l'invasion des Cafres coïncidait par hasard avec l'insurrection des paysans, et n'avait point été provoquée, à moins qu'elle n'ait été hâtée par la vengeance que l'on avait exercée

sur les Cafres sans distinction, au sujet de leurs premiers assassinats.

On eut à traverser un pays aride, dans une forte chaleur, pour arriver à la baie de Plettenberg, qui a une ressemblance frappante avec le Mossel-Bay; en général, toutes les baies de la côte méridionale se ressemblent, étant toutes protégées contre la violence des vagues par une jetée naturelle, qui n'est que la prolongation d'une chaîne de montagnes continentales : au cap Saint-Blaise, c'est l'extrémité de la chaîne de collines qui, partant de Krombeks-Rivier, se dirige à l'est-sud-est; le Robbenberg, qui s'enfonce dans la mer à la baie de Plettenberg, est l'extrémité d'une chaîne parallèle à la précédente; c'est le même qui sert de digue au lac de la Neisna. La chaîne de Lange-Kloof, parallèle à ces deux chaînes, se perd aussi dans l'Océan, et forme par ses deux ramifications la baie Content, ou Kromme-Rivier; enfin la ramification septentrionale, en se prolongeant sur la côte, se termine au cap des Récifs, en séparant la baie d'Algoa d'avec l'Océan. Ce sont probablement toutes ces chaînes prolongées dans la mer qui rendent la côte de la Cafrerie si dangereuse pour les marins. Ce qui contribue encore aux naufrages, c'est l'erreur que la plupart des auteurs des cartes marines ont commise, en portant cette côte beaucoup trop à l'ouest et au nord. Une chaîne de rochers, semblables à ceux qui indiquent le lac de la Neisna, mais moins élevée, longe la rive septentrionale de la baie de Plettenberg, en renfermant un lac alimenté par la rivière de Keureboom, et

communuiquant, ainsi que le lac de la Neisna, par un canal étroit, avec l'Océan : malheureusement ce goulet est impraticable pour les vaisseaux; il n'y a que les bateaux des pêcheurs qui y passent. Un employé du gouvernement a sa demeure sur ce point, à un quart de lieue des forêts immenses qui se prolongent au nord vers les montagnes, et où une foule de végétaux et d'insectes inconnus attendent les naturalistes futurs qui pourront y passer des mois entiers. M. Lichtenstein y a aperçu des papillons égaux en beauté et en grandeur à ceux des Indes occidentales.

Sur le lieu du débarquement dans la baie, on voit un ancien magasin délabré, où l'on mettait en dépôt les bois de construction : on était occupé à en bâtir un nouveau. L'abordage est difficile, à cause de la violence des vagues, même dans les temps calmes; du reste, l'ancrage est bon, mais il faut des câbles forts pour tenir les vaisseaux à l'ancre. On fait couler dans la mer les poutres et les planches destinées à l'exportation, et des chaloupes les tirent ensuite vers les bâtiments qui doivent en être chargés. Il a été souvent question d'établir auprès de la baie des moulins à scier les planches; mais on n'a pu trouver encore un endroit convenable, vu que les ruisseaux sont à sec en été, et débordent trop en hiver; et pour les vents, il n'y a guère d'alternative entre les tempêtes et les calmes.

Les colons voisins de la baie de Plettenberg subsistent, comme ceux d'Outeniqua, de la coupe et du sciage du bois, et ne tirent de leur sol peu fertile, et consistant en terres aigres, que la quantité de grains

et de fruits nécessaires à leur propre consommation. Sur les montagnes il y a d'assez bons pâturages; aussi quelques paysans entretiennent beaucoup de bestiaux. La rivière de Pisang tire son nom du pisang sauvage (*strelitzia alba*). On prétend que ce pays est aussi la patrie de la belle plante *strelitzia reginæ*, justement admirée en Europe. Depuis la Mossel-Bay on ne voit plus d'aloès : cette plante cesse de croître là où commencent les forêts et les terres aigres; mais on retrouve sur les montagnes arides, au nord de la baie de Plettenberg, les petites espèces dont les feuilles ne donnent pas de bon suc : la véritable espèce, *aloë perforata*, est la propriété exclusive du pays de Zwellendam et de quelques terrains plus éloignés.

Le 28 décembre, la société se remit en marche pour gravir les montagnes de Lange-Kloof. Sur la route, on vit des retranchements construits autour de quelques fermes, pour les mettre à l'abri des attaques des Cafres. A mesure qu'on s'enfonce dans les montagnes, les vallées se resserrent, et la route devient plus escarpée; souvent elle passe sur le bord d'abîmes affreux, dont le fond est traversé par des torrents impétueux. On est obligé de marcher à pied, et de conduire les chevaux par la bride; dans les temps humides, cette route est impraticable, à cause du danger de glisser et de rouler dans les précipices. Les roches forment quelquefois sur la route des saillies en forme de gradins. En gravissant les montagnes, nos voyageurs prirent le parti de tenir leurs chevaux par la queue, et de se laisser traîner ou his-

ser par ces animaux. Dans les vallées, on passa à gué plusieurs rivières, entre autres le principal bras du Keureboom, nommé ainsi à cause d'un arbre de ses bords, le sophora, ou *podaliria capensis :* quand cette rivière grossit, elle interrompt les communications entre le Lange-Kloof et la baie de Plettenberg. M. Lichtenstein trouva, parmi les végétaux des montagnes, plusieurs espèces de *brunia* et de *phylica*, dont les fleurs odoriférantes avaient attiré une foule de beaux scarabées. Une espèce d'abeilles particulière de ces hauteurs tire du suc des fleurs de la brunie un miel blanc d'un goût délicieux, qu'elle dépose dans le creux des arbres et dans les fentes du roc. Les colons s'en servent au lieu de sucre.

Après avoir franchi cinq montagnes, on s'arrêta, pour la nuit, dans une gorge très boisée, où les bœufs et les chevaux trouvèrent une ample pâture. Dans ce ravin profond, un torrent d'eau limpide tombait en cascade d'une roche de schiste sur l'autre, en formant des bassins sous la sombre verdure de vieux arbres. Ce site charmant s'appelle dans le pays Cloetes-Kraal, d'après une famille hottentote qui y a demeuré. Nos voyageurs le nommèrent plus poétiquement Bain de Diane.

Le lendemain de bon matin on gravit la crête la plus haute de ces montagnes : les vallées prenaient un aspect plus sauvage, les pentes devenaient plus escarpées ; les sentiers, qui n'ont guère dû être pratiqués par d'autres êtres humains que par des bouviers conduisant leurs troupeaux aux pâturages

le la montagne, montaient et descendaient par maintes sinuosités, en approchant ou s'éloignant des précipices. Les bas-fonds étaient couverts de vieux bois que la cognée a toujours épargnés, parce qu'il n'y a pas moyen de tirer les arbres sur les montagnes. Il fallut descendre enfin par un chemin escarpé et pierreux dans la dernière vallée, sur le bord de laquelle s'avançait un rocher d'une forme bizarre, qu'on désigne sous le nom de la Chaire à prêcher. Vers midi, on fut descendu au milieu de la vallée; un ruisseau d'eau limpide et un bois touffu rafraîchirent nos voyageurs et leurs bêtes de somme. Les colons de Lange-Kloof, qui vont chercher leur bois dans cette profonde vallée, lui ont donné le nom terrible de Fosse aux Assassins (*Moordenaarskuil*), à cause des peines infinies que leur cause ce transport; mais le commissaire général y substitua galamment le nom de sa fille, en appelant la vallée Augusta's-Rust (Repos d'Augusta). Dans les inaccessibles gorges de ces montagnes boisées, on voit encore errer des éléphants par troupes de quatre à six; nos voyageurs reconnurent aussi des traces de buffles. Après avoir employé deux heures à gravir la dernière montée, et avoir jeté encore un regard sur la baie de Plettenberg, ils arrivèrent à la maison de Mathias Zondag, où les voitures envoyées en avant étaient parvenues il y avait déjà quelques jours. Ce lieu, appelé *Avontuur* (à l'Aventure), est situé sur la partie la plus élevée du Lange-Kloof, vallée formée par deux chaînes de montagnes parallèles, longues de trente milles géographiques, et même de

quarante, si l'on y comprend la vallée de Kromme-Rivier, qui en est en effet une continuation. La grande chaîne, dont le Lange-Kloof n'est qu'une partie, s'étend sans interruption de Roode-Zand à la baie d'Algoa, sur une longueur de plus de quatre-vingts milles géographiques, et porte le nom général de Zwarte-Bergen (Montagnes Noires). Quelques parties ont des noms spéciaux; d'autres sont encore sans nom, sans culture et sans population. Toutefois on voit une maison presque à chaque lieue de la route. Les habitants sont d'une race vigoureuse et d'un bon caractère. M. Lichtenstein prétend que s'ils se révoltèrent sous le régime anglais, c'est que la sévérité irréfléchie de M. Barrow, et d'autres agents anglais, les avait irrités; aussi M. Lichtenstein cherche-t-il à prémunir les lecteurs contre le jugement défavorable que M. Barrow porte sur le caractère des colons.

Il en vint un grand nombre porter des plaintes et des représentations devant le commissaire général, qui profita de l'occasion pour les exhorter au travail industriel, à la concorde entre eux, et à la douceur envers leurs subordonnés. Parmi ceux qui vinrent voir le commissaire général se trouvait un homme qui avait joué un rôle dans la guerre des Cafres. C'était un fermier né en Afrique, et nommé Conrad Buys. En 1795, il avait été un des partisans les plus chauds de ceux qu'on appelait les patriotes, et à l'entrée des Anglais il s'était réfugié chez les Cafres : dans ce pays, sa force extraordinaire, son audace et ses moyens persuasifs lui avaient procuré

le même ascendant qu'il avait eu chez les colons. S'étant insinué dans la faveur de la mère du jeune roi Geïka, encore mineur, et s'étant lié à cette femme par une sorte de rapport marital, il finit par commander à toute la tribu des Cafres; par son énergie, il sut conserver le trône au roi mineur, à qui ses oncles voulaient enlever le pouvoir. Vers ce temps les Cafres firent leur invasion dans la colonie; M. Lichtenstein croit vraisemblable que cette invasion ait été conseillée par Buys dans un esprit de vengeance contre les Anglais : cependant il n'y eut aucune part directe, et ce furent principalement les hordes de Sambek, Conga et Ialuhsa (noms des prétendants au trône), qui ravagèrent la colonie; peut-être Buys ne voulait-il qu'éloigner et occuper les oncles ambitieux du jeune roi son protégé. En 1803, lorsque la colonie du Cap fut rendue aux Hollandais, et lorsque ceux-ci firent la paix avec le roi Geïka, le général Janssens exigea que Buys quittât le pays des Cafres, et rentrât dans la colonie. On lui assigna alors pour demeure une terre voisine de celle où se trouvaient nos voyageurs. Ils furent curieux de voir un homme de cette trempe d'esprit et d'une si grande réputation : il donna au commissaire général tous les renseignements que celui-ci lui demanda; mais il évita avec soin toute conversation sur ses anciennes relations avec les Cafres.

Les voyageurs virent aussi le sourd-muet dont a parlé M. Barrow, et qui s'est fait une réputation par son habileté dans la serrurerie, et dans toutes sortes d'ouvrages en bois et en métal. Le lendemain du

jour de l'an la société ayant continué le voyage, visita plusieurs bonnes fermes, et elle passa la nuit chez le colon Ferreira, dont les terres sont fertiles et bien arrosées. Les fermes où l'on parvint le jour suivant avaient un aspect plus pauvre, les vallées étaient plus larges, les montagnes plus reculées, et le terrain plus sec. Chez un veldcornet on vit un vieux soldat prussien qui avait fait la campagne de la guerre de sept ans, et qui, ayant eu le malheur de tuer en duel le fils de son général, avait été obligé de s'enfuir. Combien d'infortunés ou de coupables sont venus cacher dans la colonie du Cap leur honte et leur malheur !

On se reposa à midi sous de gros chênes et sous des arbres chargés de fruits auprès d'un ruisseau limpide; c'était la demeure agréable d'un colon, nommé Strydom, qui subsiste, avec sa famille, principalement de la chasse : il s'enfonce dans les forêts des montagnes de Sitzikamma, pour aller à la recherche des éléphants, des buffles et des sangliers. Peu de mois auparavant il avait tué un éléphant mâle de quatorze pieds de haut, et dont les deux défenses pesaient environ cent cinquante livres; il les avait vendues au Cap pour huit cents francs. Autrefois on trouvait des éléphants de dix-huit pieds de haut.

Nos voyageurs virent auprès de la route le tombeau d'un Hottentot gonaqua, mort, selon la tradition de cette tribu, long-temps avant que les chrétiens vinssent dans ce pays, où elle était établie : c'était, dit-on, un grand médecin et un sage; son tombeau consiste en un grand amas de cailloux, et

chaque Hottentot qui passe y jette une touffe de fleurs. Les Hottentots enterrent leurs morts avec beaucoup de soin; le respect conservé pour la mémoire d'un sage paraît annoncer, dans les Gonaquas ou Hottentots de cette contrée, un certain degré de civilisation. Ordinairement chez les Hottentots, dit M. Lichtenstein, le mort est oublié avant que l'herbe pousse entre les pierres de sa tombe.

En passant la rivière de Wageboom, nommée ainsi d'après des arbres de la famille *protea*, dont le bois dur sert au charronnage, nos voyageurs virent un colon occupé à rebâtir sa maison, qui avait été brûlée par les Cafres; à peine put-il leur céder un peu de pain et de viande de brebis. Plus loin, on descend dans la vallée de Kromme-Rivier, ou de la Rivière Tortueuse, justement nommée ainsi à cause des sinuosités qu'elle forme en traversant cette vallée étroite et pittoresque. Il faut la passer sept à huit fois; les gués sont dangereux à cause du fond, tantôt vaseux, tantôt rocailleux; et quelques ponts à moitié pourris, jetés sur cette rivière, présentent encore plus de danger que les gués. Les voitures s'enfonçaient et versaient au passage. On trouva la nuit un abri contre la pluie sous le toit d'une maison, qui avait été dévastée aussi par les Cafres. Une troupe de cinq hommes et de trois femmes de ce peuple, appartenant à la horde du chef Conga, errait dans ce lieu appelé Jagersbosch : elle se faisait nourrir par les colons, selon l'usage de ce peuple. Quelquefois ils s'installent pour plusieurs semaines dans une maison, où, vu leur nombre, on n'ose repousser leurs

importunités. Ces visites des Cafres ayant provoqué l'exaspération des colons, avaient beaucoup contribué à la dernière guerre. En vain le gouvernement avait cherché à obtenir ensuite des Cafres, par le traité de paix, qu'ils s'engageassent à respecter les limites de la colonie; ils avaient obstinément refusé de prendre cet engagement.

La petite troupe avait un air sale et pauvre; trois d'entre eux étaient des métis issus de Gonaquas et de Cafres; ils demandèrent en mauvais hollandais un peu d'eau-de-vie; on en donna un verre à chacun; de plus, on fit présent à chaque homme d'un couteau, et à chacune des femmes d'un peu de verroterie et de quelques boutons. Pour connaître leur adresse à lancer les hassagaies, on leur marqua un but, auquel ils devaient viser à la distance de soixante pas; on promit un morceau d'étoffe rouge à celui qui le toucherait le premier. Il se passa long-temps avant que le prix fût gagné. Ils donnèrent aussi aux voyageurs européens le spectacle d'une petite guerre, en courant çà et là, lançant leurs javelots, se jetant à terre en ployant le corps avec la plus grande souplesse comme pour éviter les traits des ennemis, puis se redressant subitement pour lancer de nouveau les leurs. Ils sont armés d'une courte massue de bois d'hassagaies, appelée kirri par les Hottentots, et d'un bouclier fait en peau de bœuf durcie. Le soir, ils exécutèrent une danse roide, grimacière et pleine de contorsions; autant la vue en était désagréable, autant leur souplesse dans le combat fournissait un spectacle divertissant; ils chantaient, ou

plutôt ils hurlaient en même temps un air qui était loin de plaire à la société. Une des femmes savait tresser ces jolis paniers de jonc imperméables, que Sparrmann a figurés dans sa relation, et qui sont remarquables en effet par leur élégance.

Le lendemain, après avoir longé la rive droite du Kromme-Rivier, on sortit de la vallée, et on descendit dans une plaine; on rencontra en route beaucoup de gibier, surtout des antilopes de presque toutes les espèces, entre autres une couple des charmantes antilopes pygmées, appelées ici *oribi;* cette espèce n'habite que les contrées boisées; les boucs des bois et les chevreuils se montraient par troupes. Dans la ferme isolée, où l'on passa la nuit, s'étaient réfugiées plusieurs familles de colons, dont les habitations avaient été brûlées par les Cafres. Parmi ces réfugiés se trouvait une femme d'une trentaine d'années et d'un embonpoint excessif. Nos voyageurs virent dans leur route plusieurs exemples de cette corpulence extraordinaire, même chez de jeunes filles.

Le 5 janvier, on arriva au Leeuwen-Bosch (Bois des Lions), habitation d'une charmante famille de colons, nommée Ferreira : cette propriété avait peu souffert de la fureur des barbares. En février 1803, un piquet de troupes coloniales, composé de Polonais, avait déserté dans ce pays, croyant follement qu'en allant vers le nord ils arriveraient sous peu de semaines dans leur patrie. La plupart de ces déserteurs tombèrent entre les mains des colons, furent ramenés au quartier-général, et y subirent la peine

de la désertion. Quelques uns franchirent les limites de la colonie, et trouvèrent la mort chez les Boschimans et les Cafres.

Un orage épouvantable éclata dans l'après-midi; les coups de tonnerre se succédaient rapidement, et les échos des montagnes lointaines retentissaient d'un fracas continuel. Sous une forte averse, on atteignit la ferme d'une veuve sur la rivière de Cabeljau. On y trouva également plusieurs familles réfugiées, et une troupe de Cafres errants qui mendiaient du tabac, de l'eau-de-vie et de la verroterie; dans le nombre se distinguait, par sa parure et par sa belle taille, une sœur du chef Conga.

On partit le lendemain de bonne heure pour passer, avant la marée, la rivière de Chamtoo, dont le gué est périlleux à cause de la largeur et de la profondeur de son lit; il faut de bons guides et un moment favorable pour y passer sans crainte : on profite d'un banc de sable qui se prolonge dans la direction du courant. Pendant que les voitures passaient, les eaux commencèrent à monter; et ce ne fut pas sans peine qu'elles atteignirent la terre ferme. Autrefois la rivière de Chamtoo servait de limite entre la colonie et le pays des Cafres : il divise en effet deux contrées entièrement différentes. Celle où entrèrent nos voyageurs doit aux pluies d'orage de l'été une végétation qu'on chercherait en vain aux environs du Cap; de vastes terrains sont couverts d'une herbe tendre et savoureuse, des bois couronnent les collines, et, dans les bas-fonds, on voit des lacs dont l'eau n'est pourtant jamais entiè-

rement dégagée de parties salines. La société traversa des bois, des vallons verdoyants, et longea des étangs où séjournaient des troupes nombreuses d'oiseaux aquatiques. Les aloès en fleurs s'élevaient jusqu'aux rameaux des arbres de haute futaie; la *scotia speciosa* étalait ses bouquets de fleurs de pourpre. On vit au-delà d'une vallée une petite troupe d'éléphants : il était trop tard pour leur faire la chasse.

Le veldcornet Müller, qui guidait nos voyageurs, leur raconta les détails de l'accident funeste, arrivé à un colon, Willem Prins, dans une chasse aux éléphants. Ce Prins se trouvait auprès de Müller; au lieu de se placer sur la hauteur pour tirer, ce qui donne la facilité de fuir lorsqu'on a blessé l'animal, il eut la maladresse de tirer dans une position inférieure; aussi l'animal blessé, qui était un gros éléphant, se précipita sur les deux chasseurs; aussitôt ils piquèrent des deux, et cherchèrent à s'enfuir sur leurs chevaux le long du précipice; mais, dans la descente, l'éléphant eut bientôt rattrapé les chevaux; Müller entendit l'animal monstrueux haleter auprès de lui, et lever sa trompe formidable. Cependant cet animal ne se méprit point sur celui qui l'avait blessé : en un clin d'œil il eut enlevé Prins de son cheval pour le lancer en l'air et le fouler aux pieds. Müller, toujours galopant et saisi de frayeur, fut averti par l'autre cheval, galopant seul auprès de lui, que son malheureux compagnon venait d'être victime de la fureur de l'éléphant. Il appela les autres chasseurs pour enlever le corps déchiré de Prins; mais l'éléphant, qui s'était retiré dans les

bois, apparut de nouveau pour assouvir sa vengeance sur les restes de son ennemi; les chasseurs tirèrent alors sur lui, et le tuèrent.

Après avoir traversé et longé le cours de la rivière Van-Stade, la société, trempée par la pluie, arriva à Riet-Fontein, propriété du même veldcornet Müller, que les Cafres avaient détruite en partie. La société de nos voyageurs se trouva resserrée dans la cuisine avec une demi-douzaine de gros chiens importuns, autant d'enfants qui criaient, de poules et de canards, puis une femme enceinte qui faisait le souper, aidée de quelques esclaves femelles à demi nues, et des gens de la ferme que la pluie forçait à se mettre à l'abri. La maison de Riet-Fontein est adossée contre des collines boisées, qui forment une sorte d'amphithéâtre; dans le fond coule la Riet-Rivier, dont les bords offrent de bons pâturages; sur les pentes, on voit croître l'*euphorbia officinarum*, plante qui acquiert ici une hauteur gigantesque d'une trentaine de pieds, et dont chaque branche ressemble à un candélabre à plusieurs bras. Les pointes aiguës dont les branches sont armées lui ont valu, chez les colons, le nom du *noortsche doornboom* (épinier du nord). A quelques lieues de là, sur les bords de la rivière Van-Stade, il y a des mines de plomb dont les filons vont de nord-ouest au sud-est; un quintal de minerai donne, suivant les essais du major Dehn, cinquante à soixante livres de plomb pur, et quatorze onces d'argent. Le chimiste Klaproth à Berlin, à qui M. Lichtenstein en a apporté, a trouvé dans cent parties de minerai,

53,2 de plomb, 13,3 de soufre, et une parcelle presque imperceptible d'argent. D'après les calculs que l'on a faits, le haut prix de la main-d'œuvre, la difficulté du transport par terre, et le danger du transport le long des côtes, empêcheront les produits de cette mine d'entrer au Cap en concurrence avec le plomb d'Europe; pour que l'on pût en profiter, il faudrait que l'industrie eût fait des progrès immenses dans cette colonie.

On vit paraître à Riet-Fontein une troupe considérable de Cafres, qui, depuis quelques semaines, importunaient le voisinage de demandes de vivres, de tabac et d'eau-de-vie, et nuisaient à la chasse par la manière insensée dont ils poursuivent le gibier. Quelquefois des centaines de Cafres viennent faire une battue générale dans un bois, tuent à coups de hassagaie et de kirri une quantité énorme d'antilopes, de lièvres, chats sauvages, singes, emportent ce qui leur convient, et abandonnent le reste. Heureusement pour les colons du pays, un officier du chef Conga vint enjoindre à la troupe errante de Cafres de repasser la grande Visch-Rivier, attendu que Conga et d'autres chefs venaient de faire la paix avec le roi Geïka, et de reconnaître son autorité. Cet envoyé se distinguait des autres en ce qu'il portait un manteau de peau de panthère, des anneaux d'ivoir au haut des bras, une queue de jackal au genou, et un bouquet de poils de quagga sur la tête; il était plus laid que les autres, étant fortement marqué de la petite vérole; mais il les

surpassait tous en intelligence. Il s'appelait Oumluhngo.

Par une plaine aride, la société se dirigea sur la baie d'Algoa; la dernière lieue était fatigante à cause de la profondeur du sable. Sur la dernière colline auprès de la plage, les Anglais ont bâti le fort Frédéric : c'est une redoute carrée et en bois, entourée d'un rempart en maçonnerie, et d'un fossé assez large, mais sans eau. Les canons de ce rempart dominent la plage aussi loin qu'on y peut aborder, et le fort protége, avec une autre redoute en bois située sur une colline auprès du Baake-Rivier, les édifices militaires bâtis sur les pentes, tels qu'une caserne, un magasin de vivres, un arsenal, une forge, une boulangerie, un atelier de charpentiers, etc. Un magasin solide pour les poudres se trouve dans le fort même. Pour le commandant et les officiers, il a été construit des demeures dans le bas. Lors de la visite de nos voyageurs, la garnison consistait en quatre-vingts hommes de la compagnie de chasseurs du 5e bataillon Waldeck : c'étaient pour la plupart des fils de chasseurs et d'agents forestiers des principautés allemandes de Waldeck et de Lippe, qui, sous les ordres de leur brave commandant Alberti, avaient utilement employé leurs loisirs en s'adonnant à l'agriculture et au jardinage, pour se procurer des jouissances dont ils auraient été privés sans cela. La garnison possédait déjà une troupe considérable de bestiaux et de brebis, ainsi que quelques attelages de bœufs pour le labour.

La baie d'Algoa ressemble, par la forme et par la position, à la baie de Plettenberg et à la Mossel-Bay. Étant ouverte au vent de sud-est, qui y souffle la plus grande partie de l'année, elle n'offre pas aux vaisseaux un endroit bien sûr pour jeter l'ancre; il est même difficile d'y entrer lorsque d'autres vents soufflent, le sud-ouest excepté. Le seul lieu d'abordage est une petite étendue de plage sablonneuse, tout le reste de la côte étant hérissé d'écueils. La mer se brise d'ailleurs avec tant de force, qu'il faut employer des efforts extraordinaires pour faire passer les cargaisons des chaloupes sur la terre ferme : voilà pourquoi il suffit dans cette baie d'une petite force militaire pour empêcher un débarquement de la part de l'ennemi.

La baie est une des plus poissonneuses de toute la côte, et on s'y peut procurer facilement toutes sortes de vivres, ainsi que du bois, du sel, du savon; il y a d'excellents pâturages; les contrées voisines de la baie pourraient produire beaucoup de fruits et de vin.

Ce qui donne une importance particulière au fort Frédéric et à la baie d'Algoa, c'est le voisinage de la frontière de la Cafrerie. Grâce à ce poste fortifié, les sauvages peuvent être contenus dans le devoir, et les colons protégés contre les incursions : voilà le motif qui avait déterminé le gouvernement hollandais à dépenser beaucoup pour l'établissement de la baie d'Algoa, et pour le nouveau village d'Uitenhage, chef-lieu d'un district dont le capitaine Alberti fut le premier landdrost. C'est à environ trois

lieues, et à l'est de la baie, que le missionnaire hollandais Vander Kemp a fondé le village de Bethelsdorp, dans lequel il avait réuni environ deux cent cinquante Hottentots. Cet homme avait été, dans sa jeunesse, officier; mais, s'étant marié contre le gré de ses supérieurs, il avait été obligé de quitter la carrière militaire : il avait étudié alors la médecine. Ayant eu le malheur de perdre tous les siens dans une traversée sur la Meuse, son esprit s'était tourné à la piété, et même au mysticisme. Il publia des écrits théologiques en hollandais et en anglais, se fit recevoir docteur en théologie à l'Université d'Oxford, et partit, en 1797, comme missionnaire pour la Cafrerie, sous les auspices de l'Angleterre, dont les troupes occupaient le Cap. Il prit ensuite la résolution de réunir les Hottentots qui erraient sur les frontières de la colonie, et d'en faire des colons chrétiens. Les Anglais le secoururent dans cette entreprise, et les Hollandais, en recouvrant la possession de la colonie, confirmèrent les avantages accordés à la mission. Le lendemain de l'arrivée du commissaire général, Vander Kemp vint lui présenter ses devoirs. Il était assis dans une charrette, traînée par quatre bœufs maigres; son front chauve était exposé à toute l'ardeur du soleil africain. Il portait un vieil habit noir râpé; il n'avait ni chemise, ni bas, ni chapeau; sa taille était maigre, mais imposante; ses yeux brillaient encore d'un vif éclat : au lieu de salutations, il prononça une courte prière, et donna sa bénédiction au commissaire général et à sa suite. Il entra ensuite en conversation

avec M. de Mist, qui se rappelait l'avoir vu autrefois comme officier de dragons à Leyde, où M. de Mist étudiait alors le droit. Il raconta des détails intéressants sur son séjour chez les Cafres; et M. Lichtenstein avoue lui devoir beaucoup de renseignements sur ce peuple. Après le dîner, il retourna à Bethelsdorp, et le lendemain la société lui rendit sa visite. On ne saurait se faire une idée, selon notre auteur, de l'état misérable de la mission de Bethelsdorp. Sur une vaste plaine sans arbres, et presque sans eau potable, sont disséminées confusément quarante à cinquante cabanes demi-rondes, et si basses qu'on ne peut s'y tenir debout. A peu près au milieu il y a une cabane en terre glaise avec un toit de chaume : c'est là l'église; quelques cabanes pour les missionnaires y sont contiguës. Quoique nouvellement bâti, tout a déjà un air délabré; nulle part on n'aperçoit seulement un buisson; tout est nu; il n'y a pas une trace d'industrie; des êtres humains en haillons, avec des figures sur lesquelles est empreinte la paresse, se blottissent dans ces cabanes; on leur enseigne la religion chrétienne; mais du reste on les laisse dans leur oisiveté et dans leur misère : aussi les voisins changeaient, par ironie, le nom de Bethelsdorp en celui de Bedelaarsdorp, village des mendiants. Vander Kemp lui-même occupait une cabane où régnaient, comme dans les autres, la pauvreté et la malpropreté. Ce missionnaire paraissait à M. Lichtenstein peu capable de civiliser les sauvages. Il était en général mal vu par les Hollandais, à cause de ses liaisons avec l'Angleterre,

et, accusé dans la suite d'avoir suscité des troubles dans la colonie, il fut appelé au Cap pour rendre compte de sa conduite. Peut-être ceci a-t-il un peu influé sur le jugement que M. Lichtenstein porte de la colonie. Du moins, en Angleterre, on a pris contre lui la défense du missionnaire; on a répondu au voyageur allemand que Vander Kemp était un des hommes les plus respectables qu'il soit possible de voir, qu'il sacrifia tout pour répandre la civilisation et le christianisme chez les sauvages d'Afrique, et que sa mission, vue par M. Lichtenstein dans son enfance, a prospéré de plus en plus; que peu d'années après la visite du voyageur allemand, les Hottentots de Bethelsdorp, au nombre d'un millier, faisaient d'amples récoltes, et subsistaient en outre de divers genres d'industrie, tels que le sciage des planches et du bois de charronnage, de la vannerie; qu'ils fabriquaient du savon, du sel, etc. (1).

Le commissaire général avait appelé auprès de lui les chefs des tribus cafres voisines, pour renouveler avec eux les traités et conventions du gouvernement hollandais. Le commandant Alberti connaissait ce peuple, et il a publié dans la suite un ouvrage sur ce sujet; enfin Vander Kemp, que M. Lichtenstein vit plus souvent lors du procès de ce missionnaire au Cap, avait vécu chez les Cafres: notre voyageur profita de ces occasions pour recueillir des renseignements sur eux : on en trouvera la substance dans un des paragraphes suivants.

(1) Voyez les *Missionary Transactions*, volume III, et le *New Monthly Magazine*, 1814, vol. II.

Comme le but du commissaire général était d'achever les traités commencés, peu de temps auparavant, avec les Cafres par le général Janssens, M. Lichtenstein suspend le récit de son voyage, pour donner d'abord un extrait du journal de voyage qui fut rédigé pendant les négociations du gouverneur hollandais Janssens, après la remise de la colonie du Cap aux autorités hollandaises. M. Lichtenstein n'avait pas pris part à ce voyage ; mais le général lui avait communiqué la relation rédigée d'après ses ordres.

FIN DU TOME DIX-SEPTIÈME.

TABLE

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

CHAPITRE XIII.

Voyages de Cornélius de Jong, de 1791 à 1795.

§ I.

Préliminaires.

§ II.

Premier voyage de Cornélius de Jong.

§ III.

Second voyage de Cornélius de Jong, en 1794.

CHAPITRE XIV.

Du gouvernement hollandais au Cap. Prise de cette colonie par les Anglais. Voyage de Percival, en 1796.



CHAPITRE XV.

Voyage de Jean Barrow, en 1797 et 1798.

§ I.

Voyage de Barrow, depuis la ville du Cap jusqu'au village de Graaff-Reynet, et dans le pays des Cafres et des Boschimans.

(1) La plus grande confusion règne dans les dates données par M. Barrow. Dans cette partie de son voyage, à la page 321, il dit qu'il arriva à la montagne des Bavians le 30, c'est-à-dire le 30 décembre, puisqu'à la page 301 il dit qu'au 5 décembre on avait commencé à retourner vers le sud; et cependant, à la page 326, il arrive le 24 à Graaff-Reynet, et à la page 327 il repart le 9 décembre. Il est probable que le texte de M. Barrow doit être rectifié conformément à cette Table des matières, et que M. Barrow a mis décembre pour novembre, et décembre pour janvier. Il est étonnant que le traducteur du premier voyage de Barrow, qui a accompagné sa traduction d'observations utiles et judicieuses, n'ait fait aucune attention à la confusion des dates de son auteur, et qu'il les ait transcrites sans les apercevoir.

§ II.

Voyage de Barrow au pays des Namaquas.

§ III.

Second voyage de Barrow à la frontière des Cafres, à la suite d'une expédition militaire.

§ IV.

Description de la colonie et de la ville du Cap, par M. Barrow.

§ V.

Observations de M. Barrow sur les Hottentots, les Boschimans et les Cafres.

CHAPITRE XVI.

Voyage de Semple, en 1800 et 1801.

CHAPITRE XVII.

Voyage de MM. Truter et Somerville, en 1801 et 1802.

§ II.

Observations de MM. Truter et Somerville sur les Boschimans.

(1) C'est le même dont le missionnaire Campbell fait mention sous le nom de Stephanas. Voyez Campbell, *Travels of South Africa*, 1815, in-8°, p. 377.

CHAPITRE XVIII.

Voyage de Henri Lichtenstein dans l'Afrique méridionale, pendant les années 1803, 1804, 1805 et 1806.

§ I.

Préliminaires.

§ II.

Voyage dans la partie de l'ouest et du nord de la colonie du Cap.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME XVII.

[illegible]



